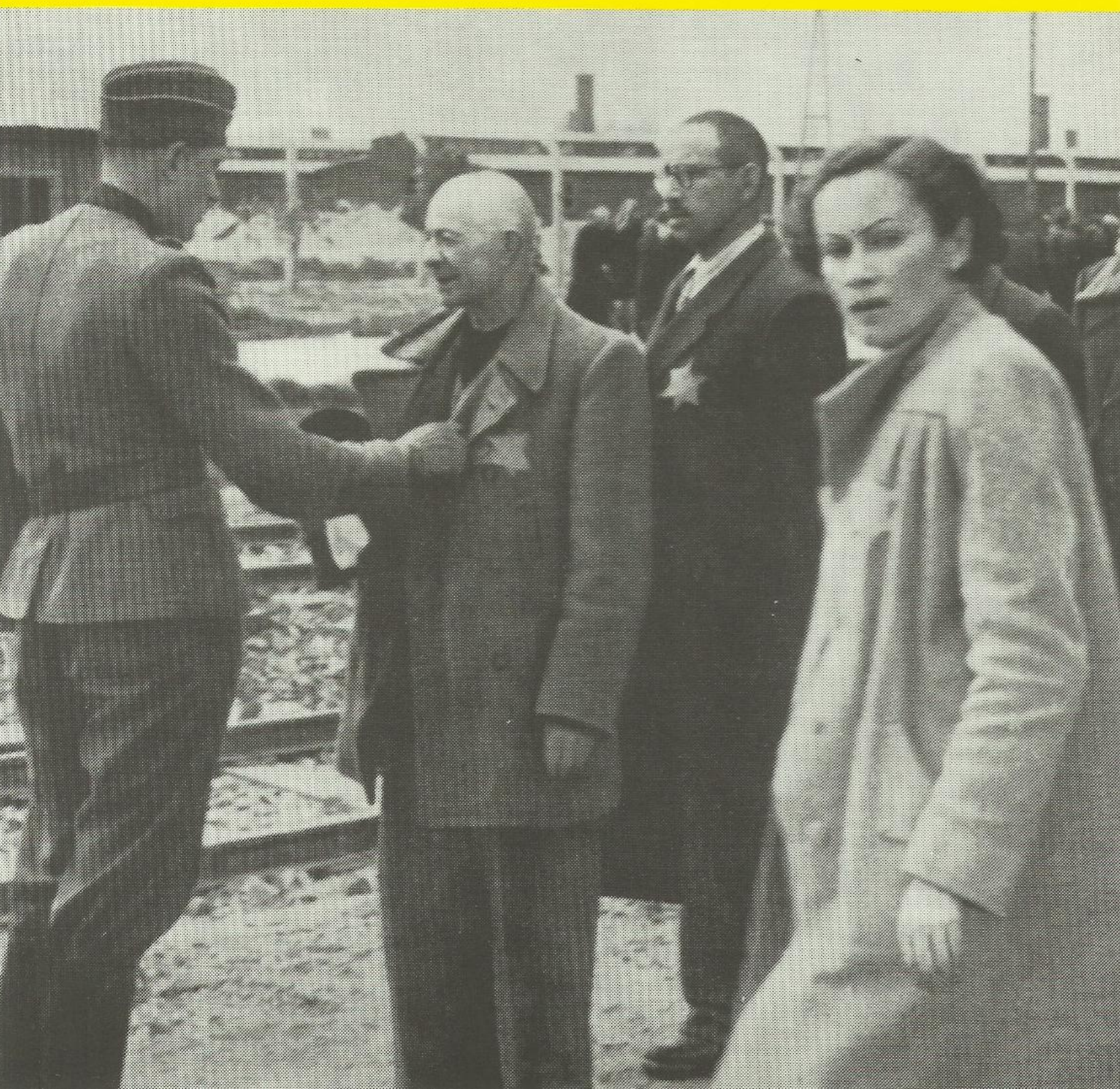


LA CONTROVERSE SUR L'EXTERMINATION DES JUIFS PAR LES ALLEMANDS

Tome I
L'EXAMEN DES PREUVES





Survivants d'un bombardement "léger" effectué par des avions anglais Mosquitos à Mannheim en 1944.

LA CONTROVERSE SUR L'EXTERMINATION DES JUIFS PAR LES ALLEMANDS

**Les Allemands ont-ils réellement exterminé six millions de juifs, la plupart
dans des chambres à gaz ?**

Et, pour commencer, a-t-on le droit d'avoir une opinion sur ce sujet ?

Notes de lecture de Jean-Marie Boisdefeu

TOME 1 : L'EXAMEN DES PREUVES

1ère édition : Le Roseau Pensant, Bruxelles, 1994

2ème édition revue et corrigée : VHO – Vrij Historisch Onderzoek, Antwerpen, avril 1996. ISBN : 9073111196

3ème édition revue et corrigée : <http://www.vho.org> et <http://www.aaargh-international.org>, 2003

Pas de copyright.

TABLE DES MATIERES

Page	2	Avant-propos
	3	I. Exposé des faits
	6	II. Documents officiels
	9	III. Déclarations et discours
	11	IV. Photographies
	13	V. Aveux et témoignages
		VI. Preuves matérielles et expertises
	25	A- Installations et procédures de gazage
		B- Critique
	31	Généralités
	34	Ouverture des portes
	35	Diffusion et ventilation du gaz
		1. Introduction du gaz
		2. Diffusion du gaz
		3. Ventilation des chambres à gaz
		4. Analyse quantitative des ferrocyanures
	43	Autopsie des victimes
	44	Capacité des fours crématoires, des fosses de crémation et des bûchers
	62	Conception de la chaîne
	64	C- Fouilles, expertises et reconstitution
	67	VII. Conclusions : Absence totale de preuves

ANNEXES

71	1. Vues aériennes prises par l'US Air Force
75	2. Photos truquées
78	3. Le savon juif
80	4. Extrait du journal de Kremer
81	5. Extrait de « <i>La Nuit</i> » de Wiesel
82	6. Rapport Leuchter : critiques et réfutation
85	7. Les 39 traces criminelles relevées par Pressac
96	8. Les mots « <i>traitement spécial</i> », etc. étaient-ils codés ?
105	9. Sélection, immatriculation, etc.
112	10. Les révisions du CIA
113	11. La tragédie de Bergen-Belsen
115	12. Un exemple de supercherie : les cheveux d'Auschwitz

« *Dubitando ad veritatem pervenimus.* »
 (« *C'est en doutant qu'on parvient à la vérité.* »)
 Cicéron

AVANT-PROPOS

1. Ce livre est le résultat de la compilation de diverses sources, surtout écrites, accessibles au public. Ce livre n'est donc pas l'œuvre d'un historien, mais d'un simple particulier qui, intrigué et même choqué par la persécution *a priori* suspecte et même abjecte dont sont victimes les révisionnistes, s'est convaincu de ce que la vérité historique pouvait bien et même devait probablement différer de la version que certains -apparemment des esprits religieux- veulent imposer par voie légale.

2. Ce livre est une synthèse critique des points de vue des uns, dits « *exterminationnistes* » ou « *historiens officiels* » et que nous désignerons le plus souvent par « *historiens* », et des autres, dits « *négateurs* », « *négationnistes* » ou « *révisionnistes* » et que nous désignerons par ce dernier mot, ces choix n'étant dictés que par la commodité qu'offrent ces mots. Il y sera question de :

- l'extermination programmée des juifs (ou désignés comme tels, contre leur gré) par les Allemands au cours de la seconde guerre mondiale.
- l'utilisation à cette fin d'installations industrielles de gazage, parfois spécialement conçues à cet effet.

Nous utiliserons les mots « *extermination* » et « *chambres à gaz* » sans les accompagner de correctifs éventuels comme « *supposées* », et cela, également par commodité.

3. Ce livre a pour but d'informer le public le plus large pour pallier la trahison des historiens et la défaillance des médias en ce domaine ; cette ambition nous a conduit à en réduire le coût, donc le nombre de pages, ce qui ne nous a pas permis tous les développements souhaitables et nous a même obligé à prendre des raccourcis. Mais, pouvions-nous faire autrement ?

4. Le plan qui suit, indique comment nous allons progresser dans la compréhension d'une affaire complexe, qui est une des plus grandes affaires criminelles de tous les temps :

I : Nous allons d'abord exposer les faits, tels qu'ils sont généralement gravés dans notre mémoire : ce sera l'acte d'accusation.

II à VI : Nous examinerons ensuite les éléments dont on se sert habituellement pour se faire une conviction : les écrits, les déclarations, les documents photographiques, les aveux, les témoignages et, surtout, les indices matériels. Comme c'est la règle, nous procéderons à l'expertise de l'arme du crime et à l'autopsie des victimes.

VII : Là-dessus, nous jugerons en notre âme et conscience sans nous préoccuper des cris et des *fatwas* des prêtres, des historiens de cour, des dévoyés et des voyous qui prétendent nous imposer leur vérité par voie légale.

Jean-Marie Boisdefeu,
 avril 1996 - avril 2003

I. EXPOSE DES FAITS

Pour l'immense majorité des gens, le dogme, même s'il diffère parfois quelque peu de l'histoire officielle du jour, est le suivant :

- Un jour (Était-ce en 1941 ou en 1942 ? On ne sait trop.), les Allemands décidèrent d'exterminer les juifs. (On ne sait pas davantage très bien pourquoi.)
- Ils se saisirent donc de tous les juifs qu'ils purent et les déportèrent dans l'« Est » sous prétexte de les y réinstaller, loin de la société européenne à laquelle ils étaient sensés nuire.
- Chargés dans des wagons à bestiaux, les juifs arrivaient en réalité dans un camp d'extermination, le plus souvent Auschwitz. Ils y étaient soumis à l'opération de la « sélection » :
 - les juifs aptes au travail étaient immatriculés et maintenus en vie, mais ils mouraient très vite d'épuisement compte tenu des conditions pénibles de leur incarcération ; au besoin, on les gazait dès qu'il apparaissait qu'ils n'étaient plus aptes à produire ;
 - les autres, enfants et adultes non valides ou tout simplement d'apparence frêle, étaient immédiatement conduits dans un bâtiment dominé par une haute cheminée, d'où sortaient des flammes et un énorme panache de fumée, aux fins, leur disait-on, d'y prendre une douche. Ils se déshabillaient dans une première pièce ; on leur donnait éventuellement un savon factice en sable pour les mettre en confiance, puis on les poussait dans la chambre à gaz, équipée de douches également factices. Les chambres à gaz des deux plus grands crématoires d'Auschwitz, les *Kremas II et III*, étaient spécialement conçues pour l'extermination des juifs, les autres étant des installations mortuaires ordinaires qui avaient été « bricolées » à des fins homicides. On y entassait jusqu'à 3.000 personnes à la fois. Après avoir refermé la porte, on introduisait par une lucarne des granules de Zyklon-B (un insecticide à base d'acide cyanhydrique). Un quart d'heure après, les juifs étaient morts et on brûlait leurs corps dans des fours crématoires. Jadis, on nous disait même tantôt qu'on les brûlait vifs, tantôt qu'on transformait leurs corps en lubrifiant et en savon. Certains -et non des moindres- pensent encore que leurs cendres servaient d'engrais ou d'aliments pour poissons.
- Pendant 3 ans, on a gazé jusqu'à 24.000 juifs par jour à Auschwitz. Quatre millions de juifs y furent ainsi assassinés ; deux autres millions périrent ailleurs de diverses autres façons, ce qui fait six millions au total.

On ne possède aucune preuve de tout cela, les Allemands ayant détruit leurs archives et supprimé toute trace de leur crime, voire organisé la négation de ce crime (pour le cas où ils perdraient la guerre), mais on dispose, par contre et malgré ce qui vient d'être dit, de nombreux témoignages et aveux. Enfin, il y a des évidences : si, par exemple, les juifs déportés de Belgique n'y sont pas revenus ou, autre exemple, s'il n'y a plus de juifs en Pologne, alors qu'il y en avait, jadis, plus de 3.000.000, c'est bien parce que les Allemands les ont exterminés. Tous ceux qui disent le contraire sont des fous ou des nazis. [1]

Voilà en gros ce que nous avons tous retenu de cette tragédie.

Essayons de préciser le chiffre des morts. Et d'abord, d'où vient ce chiffre de 6 millions ?

Il se pourrait que ce soit un SS nommé Höttl qui l'ait avancé ; il déclara qu'Eichmann, qui était chargé de la déportation (l'extermination proprement dite étant surtout confiée à Höss, commandant d'Auschwitz) le lui avait dit un jour qu'il était pris de boisson. [2] Ce chiffre fut retenu. Restait à le justifier *a posteriori*. A cet effet, on a utilisé deux méthodes :

[1] Selon le même dogme, les juifs rescapés du génocide refondèrent Israël en Palestine, pays qui leur appartenait pour l'avoir reçu de Dieu et que les Palestiniens avaient accaparé en profitant de la dispersion des juifs par les Romains. Les Arabes tentèrent de s'y opposer et envahirent le pays après avoir demandé aux Palestiniens de l'évacuer le temps de repousser les malheureux juifs à la mer. Mais, ceux-ci résistèrent vaillamment et, depuis, ils ont créé un état qui est un modèle de démocratie et de tolérance. Ceux qui critiquent Israël sont des antisémites et des néo-nazis.

[Ajout de 2003 : Ces dernières années, les excès des juifs ont fait considérablement évoluer les mentalités ; on rencontre même de plus en plus de gens qui sont d'avis que les juifs doivent rendre la Palestine aux Palestiniens, les indemniser et leur demander pardon pour tout ce qu'ils leur ont fait endurer ; après quoi, ils pourront exercer leur fameux droit au retour et rentrer chez eux (en Pologne, notamment). Mais cette opinion, bien que se développant très vite, est encore minoritaire ; de plus, elle cohabite encore avec la croyance aux chambres à gaz.]

[2] Höttl avait dit à Nuremberg que d'après Eichmann, Himmler avait été furieux d'apprendre qu'il n'avait exterminé que 6 millions de juifs. Toutefois, dans une autobiographie publiée en 1997, Höttl affirme que Eichmann n'était pas ivre quand il lui avait parlé de 6 millions de morts juifs ; il ajoute qu'il ne sait pas d'où Eichmann tenait son chiffre : peut-être l'avait-il entendu en écoutant la radio ennemie, suggère-t-il même. (Germar Rudolf, *VffG*, Heft 2, Juni 1997)

Des documents des archives américaines rendues publiques en avril 2001 par l'*US Central Intelligence Agency (CIA)* confirment ce que disaient depuis longtemps les révisionnistes : Höttl travaillait avec différents services de renseignement dont ceux des Américains ; c'est au cours de sa collaboration avec ceux-ci qu'il raconta l'histoire des 6 millions. Les services américains le tenaient pour véral (prêt à fabriquer tout document ou témoignage pour de l'argent) et non fiable. (Mark Weber, « *Wilhelm Höttl and the Elusive 'Six Million'* », *The Journal of Historical Review*, Vol 20, Nr 5/6 September/December 2001, p 25)

Lorsqu'il fut interrogé à ce sujet à Jérusalem, Eichmann protesta vigoureusement contre les dires de Höttl et émit l'idée que Höttl avait entendu ce chiffre à la radio ou l'avait lu dans un journal. (Jochen von Lang, « *Eichmann. L'interrogatoire*, Belfond, 1984)

1ère méthode : décompte par camp d'extermination. Les lecteurs francophones disposent de deux grandes sources : Léon Poliakov, célèbre historien juif français et Raul Hilberg, historien juif américain encore plus célèbre, qui constitue actuellement la référence de beaucoup.

(en milliers)	Histoire populaire	Poliakov II 1951	Hilberg 1988
Belzec		600	750
Sobibor		300	200
Chelmno		250	150
Maïdanek			50
Auschwitz	4.000	2.000	1.000
<i>Einsatzgruppen SS</i>		1.500	>1.300
Divers			1.100
	6.000	6.000	5.100

Hilberg donne la ventilation suivante dans le temps :

1941 : 1.100.000 - 1942 : 2.700.000 - 1943 : 500.000 - 1944 : 600.000 - 1945 : 100.000.

2ème méthode : c'est la méthode démographique. Nous ne prendrons qu'un exemple, celui de la Pologne, cœur du judaïsme mondial avant la guerre. On a calculé les pertes subies par les juifs polonais en déduisant la population juive d'après la guerre de la population juive d'avant la guerre :

Source (en millions)	Avant	Après	Morts
Ruppin	3,10 (1924)		
CMDJ	3,30 (1939)	0,50 (1945)	2,80
Hilberg	3,35 (1939)	0,05 (1946)	3,30
Reitlinger	2,70 (1939)		

En moyenne, on retient donc que 6 millions de morts sont composés de 3 millions de juifs polonais. Reitlinger, autre grand format de l'exterminisme, est descendu à 4,2/4,6 millions. D'autres enfin, ne donnent pas de chiffre (par exemple, Kogon, Langbein et Rückerl, qui ont publié une somme au nom d'une vingtaine d'historiens) ; le Tribunal de Jérusalem, qui jugea Eichmann, ne s'est pas prononcé sur ce point.

Aujourd'hui, l'histoire « *savante* » retiendrait donc plutôt 5 millions (entre 4,6 et 5,3 résume Maxime Steinberg) et l'histoire « *populaire* » 6 millions, chiffre désormais symbolique.

Comme nous devons nous limiter, nous concentrerons notre enquête sur le haut-lieu et la principale communauté victime de cette extermination, c'est-à-dire sur Auschwitz-Birkenau et sur les juifs polonais.

Pour les Polonais, nous avons dit ci-dessus tout ce qu'à ce stade, il convenait de dire, car il y a unanimité chez les historiens dans les estimations des pertes (3 millions).

En ce qui concerne Auschwitz, par contre, les estimations les plus variées ont été avancées. Le professeur Robert Faurisson, lequel est l'intervenant le plus célèbre au monde dans cette controverse, en a fait un inventaire qui donne à penser qu'Auschwitz a été un cas de désinformation caractérisé, tant sont grandes les discordances :

Il y a beaucoup d'autres hypothèses sur l'origine de ce chiffre de 6 millions, notamment celle de Robert Faurisson qui précise que le rabbin slovaque Weissmandel et le journaliste judéo-soviétique Ehrenbourg donnaient déjà ce chiffre bien avant la fin de la guerre (Robert Faurisson, « *Etudes révisionnistes* », Vol. I, p. 90)

Plus généralement, sur l'origine des rumeurs, citons encore :

- Marc Bloch : « *Une fausse nouvelle naît toujours de représentations collectives qui préexistent à sa naissance ; elle n'est fortuite qu'en apparence, ou, plus précisément, tout ce qu'il y a de fortuit en elle c'est l'incident initial, absolument quelconque, qui déclenche le travail des imaginations ; mais cette mise en branle n'a lieu que parce que les imaginations sont déjà préparées et fermentent sourdement.* » (Marc Bloch, « *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre* », *Akribia*, n° 1, octobre 1997, p. 24) ;
- Albert Dauzat : « *Comment naissent et s'accréditent les légendes ? Ce ne sont pas des créations individuelles qui s'étendraient peu à peu ; ce sont de véritables formations collectives, dont on ne saurait retrouver les auteurs, parce que ceux-ci sont légions. Elles sont nées simultanément dans de nombreux cerveaux ; les mêmes causes, dans un milieu donné, provoquent les mêmes effets. Et ce qui produit leur succès, c'est précisément qu'elles correspondent à l'état d'esprit général.* » (Albert Dauzat, « *Faux bruits et légendes* », *Akribia*, n° 1, octobre 1997, p. 52).

9.000.000		selon le film « <i>Nuit et Brouillard</i> » (1955) d'Alain Resnais (conseillers historiques : Henri Michel, président du Comité d'histoire de la deuxième guerre mondiale, et Olga Wormser). Ce film est constamment projeté dans les lycées et collèges français. [3]
8.000.000		selon les officiels français (1945)
7.000.000		selon Raphaël Feigelson (1945)
6.000.000		selon Tibère Kremer, préfacer de Nyiszli (1951)
5.000 à 5.500.000	dont 90% de juifs	selon le journal <i>Le Monde</i> (1978)
4.000.000		selon un document soviétique (URSS-8) auquel le Tribunal de Nuremberg a donné valeur de « <i>preuve authentique</i> ». Ce chiffre a été inscrit sur le monument aux morts d'Auschwitz et il a constitué une référence pour beaucoup pendant un demi-siècle.

Prenons un raccourci, car la liste est longue :

1.600.000	dont 1.350.000 juifs	selon Yehuda Bauer (1989)
1.500.000		chiffre retenu en 1995 pour remplacer le 4.000.000 du monument aux morts d'Auschwitz
1.472.000	dont 1.350.000 juifs	selon Georges Wellers (1983)
1.250.000	dont 1.000.000 juifs	selon Hilberg (1985)
1.100.000		selon Piper du Musée d'Etat d'Auschwitz (1994)
800 à 900.000		selon Reitlinger qui avançait ce chiffre dès 1953 (6 ans après Nuremberg)
775.000		selon Pressac (1993)
630 à 710.000	dont 470/550.000 gazés à l'arrivée	selon le même Pressac (1994)
510.000	dont 356.000 gazés	selon Fritjof Meyer, un des rédacteurs en chef du <i>Spiegel</i> , dans <i>Osteuropa</i> , mai 2002

Tous ces chiffres sont encore très éloignés des 150.000 maximum avancés par les révisionnistes. Comme d'habitude, les journaux ont dit ou laissé dire n'importe quoi, sans pour autant donner la parole aux révisionnistes. La plupart des journalistes parlent encore de « *millions* » de morts (Cet ignare de George W. Bush aussi.), mais déjà, quelques-uns sont descendus à des « *centaines de mille* ».

L'histoire « *savante* » en est donc à 1.000.000 voire 800.000 voire même 510.000. Les dictionnaires, dont le rôle est de consacrer l'usage et le consensus, ont évolué en conséquence : le *Larousse*, qui en était encore à 4 millions en 1989, indique 1,5 million dont 1 million de juifs en 1992 ; le *Hachette* de 1993, lui, en est déjà à 1 million de juifs et Polonais. Quant à l'histoire « *populaire* », elle en serait encore plutôt à 4 millions. On notera encore que ces 4 millions se décomposaient, selon les historiens, en 3,5 millions de gazés à l'arrivée et plus de 400.000 immatriculés à l'arrivée mais dont seulement 60.000 avaient survécu soit à Auschwitz même soit dans d'autres camps ou ils avaient été évacués.

L'acte d'accusation étant dressé, nous allons examiner les arguments avancés par les historiens pour nous convaincre de la réalité des faits.

[3] Gilles Karmasyn n'est pas d'accord sur cette citation : « *Le chiffre cité par le commentaire de Nuit et Brouillard ne peut que désigner un nombre total pour le système concentrationnaire nazi et certainement pas un chiffre pour Auschwitz seul. D'ailleurs, personne n'a jamais avancé un tel chiffre pour Auschwitz.* » (<http://www.phdn.org>)

II. DOCUMENTS OFFICIELS

Souvent, on n'expose à l'appui des thèses officielles, que des documents isolés, retirés de leur dossier et de leur contexte de sorte qu'il est difficile de les comprendre et de les juger. Encore s'agit-il souvent de copies, voire de copies de copie (non par carbone mais par redactylographie). Souvent, on ne sait même pas ou est l'original, de sorte qu'aucune expertise ne peut être faite. Ces documents sont rares, bien que des tonnes d'archives aient été saisies. Même les historiens reconnaissent qu'ils ne sont pas très probants et ils en ont déduit que ce gigantesque assassinat avait été ordonné et organisé verbalement.

Ces documents sont parfois visiblement fabriqués, souvent falsifiés, mal traduits, mal interprétés, toujours sollicités sous prétexte qu'ils sont « codés » (par exemple, par « réimplantation des juifs à l'Est », il faudrait systématiquement comprendre « extermination »). [1] Nous reparlerons plus loin de ce codage supposé et de cette prétendue absence de documents (comme nous pourrions nous en convaincre facilement, les Allemands n'ont pas détruit les archives d'Auschwitz, contrairement à ce que les historiens ont également prétendu).

Le plus célèbre document est probablement le « *Protocole de Wannsee* », qui serait le compte rendu (vraisemblablement par Eichmann) d'une réunion de divers fonctionnaires allemands le 21 janvier 1942 à Wannsee (Berlin) par Heydrich, lequel avait été chargé de trouver une solution définitive (la « *Solution finale* ») au « problème » juif. Certains révisionnistes pensent que ce document est des plus curieux :

- C'est Kempner qui l'a produit mais sans jamais indiquer son origine ; Kempner, signalons-le, fut un des collaborateurs du procureur général américain auprès du TMI (le Tribunal de Nuremberg) et plus tard, procureur général adjoint au cours des 12 procès satellites ; il était d'origine judéo-allemande ; avant d'émigrer aux USA dans les années 30, Kempner avait été fonctionnaire dans l'administration prussienne. En réalité, cette affirmation est inexacte : Kempner a précisé au plus tard en 1969 que ses collaborateurs l'avaient découvert au ministère des Affaires étrangères au cours du procès dit *de la Wilhelmstrasse* engagé précisément contre les hauts fonctionnaires de ce ministère. Ceci explique pourquoi il n'en a pas été question au procès de Nuremberg contre Goering et ses collègues.

[1] Ci-après quelques exemples de diverses manipulations par les historiens :

- Un historien à la mode, professeur à l'Institut d'études politiques de Paris, Jean-Pierre Azema écrit dans « *Auschwitz : comment fonctionnait un camp de la mort* » (*Les Collections de l'Histoire*, trimestriel hors série de *L'Histoire*, n° 3, oct. 98, intitulé « *Auschwitz. La Solution Finale* ») que, le 30/4/42, Pohl a envoyé aux responsables des camps de concentration une circulaire prescrivant : « *Cette exploitation [de la main-d'œuvre des déportés] doit être épuisante dans le vrai sens du terme, afin que le travail puisse atteindre le plus grand rendement.* » ; cette citation est accompagnée d'une photo avec la légende suivante : « *S'ils n'ont pas été victimes de l'extermination directe dans les chambres à gaz, les déportés doivent travailler jusqu'à l'épuisement.* » Cette citation est tout simplement mensongère, le *Kalendarium* lui-même (Nous reparlerons plus loin de cet ouvrage.) indiquant à la date du 30/4/42 que Pohl a, en fait, écrit que la capacité de travail des détenus devait être totalement employée de façon à atteindre une production maximale ; par là, Pohl voulait simplement dire qu'il ne fallait pas laisser les détenus inactifs (comme cela a été d'ailleurs souvent le cas) et il n'y a là rien de scandaleux. D'ailleurs, dans une autre circulaire datée du 26/10/43 et envoyée elle aussi aux commandants de camps de concentration, le même Pohl écrivait :
« Ce n'est pas par faux sentimentalisme, mais parce que nous avons besoin d'eux avec leurs bras et leurs jambes, et parce qu'ils doivent contribuer à la conquête d'une grande victoire par le peuple allemand, que nous devons prendre à cœur le bien-être des détenus. »
Je place comme premier objectif : au maximum 10 % de tous les détenus peuvent être inaptes au travail par suite de maladie. Cet objectif doit être atteint par un travail commun de tous les responsables.
À cette fin il faut :
1/ une alimentation convenable et appropriée,
2/ des vêtements convenables et appropriés,
3/ l'utilisation de tous les moyens hygiéniques naturels,
4/ éviter tous les efforts inutiles, non directement nécessaires pour la productivité,
5/ des primes de productivité. » (Voyez le texte intégral de cette circulaire dans Carlo Mattogno, « *L'opération « Erntefest »* », *Enquête sur un massacre présumé*, Akribia, n° 4, mars 1999.)
- Dans l'agenda de Himmler (« *Dienstkalender HH 1941/1942* » retrouvé à Moscou par Christian Gerlach), on lit à la date du 18/12/41 après une conversation avec Hitler : « *Judenfrage / als Partisanen auszuwetten* ». Les historiens francophones (comme Nicolas Weill dans le *Monde*, 24/1/98) ont traduit : « *Question juive / les exterminer comme des partisans* » mais pour les Germanophones, fussent-ils historiens, il faut comprendre « *Question juive / ceux des juifs qui sont organisés en partisans sont à exterminer* ». La traduction allemande de la traduction française donnerait d'ailleurs non pas « *als* » (« *si* ») mais « *wie* » (« *comme* ») : tous les lycéens ayant choisi d'étudier la langue allemande savent cela et il est incroyable que des gens qui écrivent dans les gazettes ne le sachent pas. (Voyez Ilse Schirmer-Vowinkel, *VffG*, Heft 3, September 2001, p. 348.) Les exterminationnistes anglophones, comme Browning, commettent la même erreur. (*Conseil de révision*, mai 2002). A contrario, on aurait même ici la preuve de ce qu'Hitler -après, il est vrai, un massacre isolé qu'on lui avait rapporté- avait interdit qu'on massacre les juifs ! C'est une habitude chez les historiens de charger les Allemands de ce qui devrait les décharger.
- Les historiens nous rapportent régulièrement que tel ou tel résistant a été exécuté à la hache, ce qui ajoute encore à l'horreur. Il s'agit en fait d'une mauvaise traduction du mot allemand « *Fallbeil* » (littéralement « *la hache qui tombe* ») qui désigne la guillotine dont les Français se sont encore servi sous Giscard. (Voyez Henri Roques, *L'Autre Histoire*, n° 16, Décembre 2000, p. 47)
- Nous aurons l'occasion par la suite de signaler encore d'autres manipulations de textes.

- Cet exemplaire est une copie sur papier pelure (la 16ème de 30 copies, est-il précisé en page 1). On ne sait pas où est l'original et on a, depuis, récupéré deux autres exemplaires de cette 16ème copie mais dactylographiés sur d'autres machines. [2] On ne comprend pas par ailleurs, comment un document qui était censé organiser l'extermination secrète des juifs ait pu être édité en 30 exemplaires.
- Il ne comporte ni date, ni en-tête, ni nom du service émetteur, ni paraphe du destinataire, ni indication de classement, ni références (sauf, au bas de la première page, l'indication « D.III.29.9.RS » qui correspond à une indication de classement chez Rademacher, le spécialiste des questions juives au ministère des Affaires Etrangères). Tout cela est fort curieux et contraire aux pratiques administratives en cours dans une armée, surtout l'armée allemande (et plus encore les *Waffen SS*).
- Ce « *Protocole* » se caractériserait aussi, paraît-il, par des fautes de syntaxe, l'emploi d'un vocabulaire inapproprié, une grande pauvreté de style (Mais -nous en reparlerons- Eichmann était un crétin et cela peut expliquer beaucoup de choses.), la présence de « *polonismes* » caractérisés. La machine à écrire dont on s'est servi pour l'exemplaire découvert par Kempner, ne comportait pas le caractère-logo SS (sous la forme de deux éclairs) qui équipait, disent certains, toutes les machines utilisées dans la SS et ce serait là la marque du faussaire ; mais d'une part, le troisième exemplaire de cette 16ème copie a été dactylographié sur une machine de ce type, d'autre part, l'examen des innombrables documents que Pressac a reproduits dans son monumental ouvrage, semble indiquer que les deux types de machines étaient couramment utilisés dans la SS.

Selon nous, il n'y a toutefois là rien qui permette de contester l'authenticité du document, lequel traite donc de la déportation en masse des juifs européens ; encore que les chiffres de population repris par Eichmann soient parfois gravement erronés (ce qui, selon nous, constitue un indice solide d'authenticité !), le document ne comporte qu'un seul passage qui soit sujet à dispute car, selon les historiens, il prouve que la déportation projetée était synonyme d'extermination (pages 7 et 8) :

« Dans le cadre de la solution définitive, les juifs seront emmenés vers l'Est sous direction appropriée et de la manière qui convient pour y être mis au travail. Formés en grandes colonnes de travail, hommes d'un côté, femmes de l'autre, les juifs aptes au travail seront conduits dans ces territoires tout en construisant des routes ; sans doute une grande partie d'entre eux s'éliminera-t-elle par réduction naturelle. / Ce qu'il en restera de toute façon à la fin, c'est-à-dire sans doute la partie la plus capable de résistance, devra être traitée de façon appropriée parce que, constituant une sélection naturelle, ce reste, à sa remise en liberté, est à considérer comme portant en germe les éléments d'une nouvelle renaissance juive. (voir la leçon de l'histoire.) »

D'une part, on relèvera la proposition extravagante de faire construire des routes entre Paris, Bruxelles ou Amsterdam et l'Ukraine par les juifs déportés : à la page suivante, le bon sens semble être revenu au rédacteur et lui fait parler de leur transport par chemin de fer (Poliakov contourne l'obstacle et traduit « *en construisant des routes* » par « *pour construire des routes* » ; Reitlinger fait de même : « *et employé à construire des routes* » ! Après tout, peut-être ne s'agit-il là que d'un *lapsus calami* de la part d'Eichmann).

D'autre part, le dernier alinéa a reçu une double interprétation :

- l'exterminationniste : Les juifs doivent être exterminés jusqu'au dernier.
- la révisionniste : Après la guerre, les survivants seront réinstallés dans des territoires autonomes (où ils rejoindront ceux qui n'ont pas été retenus pour le travail). Les révisionnistes disent en trouver confirmation en page 8 : « *Les juifs évacués seront tout d'abord transférés, convoi par convoi, dans des ghettos dits de transit, pour être transportés ensuite plus loin vers l'Est.* »

Les historiens présentaient donc cette conférence de Wannsee comme le début du processus secret de l'extermination des juifs. Ceci appelait deux commentaires :

- D'une part, on rappellera qu'il avait été fait 30 copies de ce compte rendu, ce qui ne permet plus d'affirmer qu'il contenait quelque secret que ce soit, d'autant moins que les historiens nous affirment par ailleurs que les ordres avaient été donnés verbalement.

[2] Selon Reitlinger, ce 16ème exemplaire était celui de Ernst von Weizsäcker, secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères (Cet antisémite enragé est le père de Richard von W. qui allait devenir président [archi-philosémite] de la République Fédérale.) ; celui-ci l'avait paraphé et annoté (« *Pas pour Presseschmidt* » [« *Aber nicht für Presseschmidt* »]), Presseschmidt étant le surnom d'un fonctionnaire de son service nommé Schmidt et qui avait la réputation d'être bavard ; selon Hilberg, il était le chef du service Presse.). On possède, par ailleurs, la lettre qui accompagnait l'envoi de ce protocole à Luther, autre secrétaire d'Etat du même ministère. Mais, on en a deux versions originales dactylographiées sur des machines différentes ; de plus, toutes deux sont signées par Heydrich et annotées (longuement et de la même manière) par Luther.

Il est à noter que, lorsque Kempner l'interrogea sur ce document en 1947, von Weizsäcker commença par affirmer qu'il ne l'avait jamais vu, d'où on tira la conclusion que, soit notre homme était un fieffé menteur, soit le document n'avait pas à ses yeux l'importance que lui donnait Kempner et qu'il n'était donc peut-être pas étrange qu'il ne s'en soit pas souvenu. [Voyez le texte d'un des interrogatoires de von Weizsäcker par Kempner dans Robert M. W. Kempner, « *Le IIIe Reich en procès. Acteurs et témoins* », Casterman, 1972 (original allemand publié en 1969), 252 p.] D'ailleurs, toujours selon Kempner, deux des participants à la conférence, Neumann et Stuckart, affirmaient même ne pas se souvenir y avoir participé.

- D'autre part, aucun des participants n'a été poursuivi après la guerre pour sa participation à cette monstruosité (sauf Stuckart, auquel on avait d'autres reproches à faire, et encore ne fut-il condamné qu'à une peine couvrant la préventive et aussitôt remis en liberté et Schöngarth, qui fut pendu mais également pour d'autres motifs). C'est dire si la Justice allemande, qui n'a pas toujours été très regardante (elle ne l'est toujours pas) sur la qualité des preuves qui lui étaient soumises, a bien dû convenir que cette réunion n'avait pas été un signal donné à l'extermination.

La présentation de Wannsee comme lieu où a été décidé et programmé le génocide, vient d'ailleurs d'être qualifiée d' « *histoire inepte* » par une sommité de l'exterminionisme, Yehuda Bauer du *Yad Vashem* : à l'occasion de la célébration du 50ème anniversaire de Wannsee, Bauer a en effet déclaré :

« *Le public répète encore, jour après jour, l'histoire inepte qui veut que ce soit à Wannsee que l'extermination des juifs ait été décidée. Wannsee n'était qu'une étape dans le déroulement du processus du meurtre de masse* ».

Kurt Patzold de l'Université Humboldt de Berlin a tenu des propos semblables dans la revue semi-officielle *Das Parlament* du 3/1/1992. Benoît Majerus du CEGES (Bruxelles) aussi : « *Ce n'est pas non plus à la conférence de Wannsee que l'extermination des Juifs a été décidée (...)* » [3] En France, George Bensoussan également : « *La 'conférence' de Wannsee du 20 janvier 1942 (qui n'a pas 'décidé' de la 'Solution finale' comme on le lit souvent), n'a pas créé une structure particulière destinée à planifier l'assassinat de masse.* » [4] Jean-Claude Pressac, qui est -était, devrait-on dire maintenant- devenu la coqueluche de beaucoup d'exterminionnistes, dit (en 1993) de cette conférence :

« *Si une action de 'refoulement' des juifs vers l'Est fut bien prévue avec l'évocation d'une élimination 'naturelle' par le travail, personne ne parla de liquidation industrielle* ». [5]

En fait, il semble bien que Wannsee ne fut le siège que d'une simple réunion d'information : Heydrich avait été chargé de régler la question juive en Europe et il avait donc invité diverses administrations confrontées à ce problème pour le leur faire savoir ; à tant qu'à faire, Heydrich avait fait part de ses projets et avait consenti à écouter les doléances et remarques de ses invités. La concertation n'avait pas été plus loin. [6]

On continuerait donc à nous tromper en nous présentant Wannsee comme le siège d'une conférence au cours de laquelle fut concertée l'extermination des juifs et le compte rendu de cette réunion comme une preuve de l'extermination des juifs dans des usines de mort.

D'autres documents sont présentés, eux, comme des preuves de l'existence des chambres à gaz. Pressac en a fait l'inventaire et nous en reparlerons abondamment plus loin. Nous aurons aussi l'occasion de citer de très nombreux autres documents.

[3] *Cahiers d'Histoire du Temps Présent*, n° 9, novembre 2001, p. 353

[4] « *Auschwitz en héritage ? D'un bon usage de la mémoire* », Les Petits Libres, Paris, 1998, p. 94. Pas encore bien habitué à cette révision, Bensoussan écrit toutefois un peu plus loin, en page 165 : « *La brève réunion de Wannsee discute des modalités de l'extermination* ». »

[5] Nous nous référons souvent à Jean-Claude Pressac du fait du volume et de l'importance de la documentation qu'il a publiée, de l'originalité des thèses qu'il a exposées et du succès extraordinaire qu'il a obtenu auprès des historiens lors de la publication de ses différents livres à savoir :

- « *Auschwitz : technique and operation of the gas chambers* », The Beate Klarsfeld Foundation, 1989
- « *Les crématoires d'Auschwitz. La machinerie du meurtre de masse* », Editions du CNRS, 1993
- « *Die Krematorien im Auschwitz - Die technik des Massenmorden* », Piper, 1994.

Jean-Claude Pressac est le seul chercheur exterminionniste digne d'être lu car il est le seul (après Georges Wellers, il est vrai) à s'être penché sérieusement sur les éléments matériels de cette affaire. Les autres intervenants exterminionnistes sont plutôt de simples propagandistes.

[6] On notera que le plus enragé des antisémites nazis, Goebbels, n'avait même pas envoyé de délégué et cela, bien qu'il y ait été invité.

III. DECLARATIONS ET DISCOURS

On cite, souvent en les déformant [1] et hors contexte, des déclarations incendiaires de Hitler, mais ce ne sont jamais que des mots, des mots souvent employés en réponse à d'autres propos incendiaires provenant de milieux sionistes, eux-mêmes tenus en réaction à l'hostilité des nazis envers les juifs. De là à passer aux actes ... Les tirades de Hitler sont suffisamment connues pour qu'on ne doive pas y revenir ; on retiendra quand même que dans son testament politique du 29/4/1945, Hitler, qui se suicida le lendemain, évoque la « *Solution finale* » :

« *Je n'ai jamais caché non plus que, si les peuples européens étaient traités comme des paquets d'actions par les conspirateurs internationaux de la finance, des comptes en seraient demandés au responsable de la tuerie : le peuple juif ! Je n'ai jamais caché non plus que des millions d'hommes ne perdraient pas la vie et que des centaines de milliers de femmes et d'enfants ne seraient pas brûlés vifs sous les bombardements sans que ce coupable n'ait à expier sa faute, encore que d'une façon plus humaine.* »

On passera sur l'injustice de ce texte (le châtimeur collectif) pour n'en retenir que ce qui peut donner corps à la thèse de l'extermination des juifs. De deux choses l'une : ou bien, au moment de se donner la mort, Hitler mentait (encore ?) effrontément ou bien il avait apparemment oublié avoir jamais donné l'ordre d'exterminer les juifs, à moins, bien entendu, qu'il ait considéré que le gaz était un moyen d'exécution plus humain que le feu (c'était l'opinion de Harris, qui, en tant qu'organisateur du bombardement des villes allemandes, en savait long sur le sujet).

Par contre, on cite rarement les propos privés ou publics de ses adversaires. En voici quelques exemples :

- Un juif américain, Kaufman, avait publié un plan de stérilisation du peuple allemand. Ce n'était qu'une stupidité de plus mais elle eut de graves conséquences, ainsi que nous le verrons par la suite.
- Morgenthau, secrétaire au Trésor américain, juif lui aussi, avait imaginé un plan visant également à l'élimination des Allemands par asphyxie économique. Ce plan avait été bien accueilli par Roosevelt. (Ce plan qui prévoyait aussi l'exécution sommaire des dirigeants allemands, les a très probablement raidis et a donc prolongé la guerre et le martyre des juifs.)
- Churchill, dont le conseiller principal en la matière, Lindemann, était un autre juif [2], déclara le 16 mai 1940 à Paul Reynaud, président du Conseil français : « *Nous affamerons l'Allemagne. Nous démolirons ses villes. Nous brûlerons ses récoltes et ses forêts.* » A la suite de quoi, il consacra effectivement 40% du budget de guerre de la Grande-Bretagne à écraser sous un tapis de bombes les civils allemands : entre

[1] Quelques exemples des différentes sortes de manipulations auxquelles se livrent les historiens :

- Quand Hitler parle d'« *éradication du judaïsme* », les historiens feignent de comprendre « *extermination des juifs* », un peu comme si par « *extinction de la pauvreté* », il fallait entendre « *extermination des pauvres* ».
- La phrase prêtée à Hitler (« *Qui, après tout, parle aujourd'hui de l'extermination des Arméniens ?* ») est apocryphe et le document qui la contenait a été refusé à Nuremberg. (Voyez Jack Wikoff, « *Adolf Hitler et les Arméniens* », *Etudes révisionnistes*, Vol. 1, p. 228)
- On cite souvent aussi des discours de Himmler (notamment à Posen le 4/10/1943 devant de hauts responsables du Parti) dans lesquels ce dernier aurait clairement dit que l'Allemagne était en train d'exterminer les juifs : en fait, Himmler parlait d'exterminer les partisans. D'un côté, les Allemands se seraient donné la peine de « *coder* » tous leurs écrits de façon à camoufler la vérité, et d'un autre côté, Himmler aurait crûment dit cette vérité devant de larges auditoires. Ce n'est pas sérieux, disent les révisionnistes. David Irving précise que toutes les pages compromettantes des brouillons de ces discours ont manifestement été l'objet de manipulations.
- L'historien juif anglais Gerald Fleming, auteur bien connu de « *Hitler et la Solution Finale* » (Julliard, 1988) a été préfacé par Alfred Grosser [juif, lui aussi] qui écrit : « *Gerald Fleming ne cherche pas à répondre à la littérature écœurante qui se répandait déjà au moment où il rédigeait les conclusions de sa recherche. Une littérature dont Alain Finkielkraut [juif, lui également] a excellemment analysé les mécanismes intellectuels et les intentions dans l'Avenir d'une négation.* » et encore : « *Le livre de Fleming est concis, précis, de tonalité sereine.* »

Toutefois, dès la deuxième page de son livre, Fleming, qui, dans cette édition française, ne donne jamais de citations originales mais des traductions, commet une faute grave en faisant dire à Hitler : « *Il est bon que nous soyons précédés d'une aura de terreur pour nos plans d'extermination.* » Or, Hitler n'a pas dit cela mais « *Au fait, ce n'est pas une mauvaise chose que la rumeur publique nous attribue un projet d'extermination de tous les juifs. La terreur est salutaire.* » (Propos de table du 25/10/41 rapporté par Heinrich Heim ; nous reparlerons dans le tome 2 de ces propos de tables.) Hitler voulait simplement dire que cette rumeur inciterait les populations à la prudence de peur d'avoir à subir les représailles d'un homme jugé aussi sanguinaire. Ce n'est évidemment pas la même chose !

On ajoutera que Fleming est en outre coutumier du dénigrement systématique ; par exemple, dit Fleming, Hitler parle le 24/1/42 d'envoyer les juifs à Madagascar, « *un projet que les préparatifs de Barbarossa avait rendu caduc seize mois auparavant !* » : par conséquent, Hitler est animé par un « *esprit de dissimulation et de duperie consciente* ». D'une part, Fleming ne donne pas sa source (Ce qui est fâcheux, vu ses tendances ; nous n'avons d'ailleurs pas retrouvé cette citation dans la littérature.) et, d'autre part, ainsi que nous le verrons dans le tome 2, Hitler n'avait pas définitivement abandonné le projet Madagascar ; en fait, il avait reporté la solution définitive du problème juif à l'après-guerre car il estimait -avec raison, d'ailleurs- avoir des problèmes plus urgents à régler ; la solution Madagascar n'étant plus praticable du fait de l'évolution de la situation militaire, il avait décidé de déporter les juifs à l'Est mais ce n'était qu'une mesure provisoire destinée à le protéger d'une population censée être composée de saboteurs (et à lui procurer de la main-d'œuvre bon marché). Fleming fait ainsi preuve de dénigrement systématique dû à son dogmatisme.

- Fleming n'est pas un cas isolé et nous aurons par la suite l'occasion de relever d'autre cas de dénigrement systématique de la part des historiens : avec ces gens-là, quoi que vous disiez et quoi que vous fassiez, vous avez tort.

[2] David Irving conteste que le Professeur Friedrich Lindemann (Lord Cherwell) fût juif.

750.000 et 850.000 d'entre eux, en majorité des femmes, des enfants et des vieillards, furent assassinés de cette façon. [3]

- Le quotidien libéral londonien *News Chronicle* écrivait (à la mi-44 ?) : « *Nous sommes d'avis d'anéantir tout être vivant en Allemagne -homme, femme, enfant, oiseau et insecte.* ». L'écrivain de gauche H.G. Wells se déclara d'accord avec ce propos et l'archevêque d'York décrivit officiellement le bombardement de populations civiles comme étant « *le moindre mal* ». [4]

Stäglich donne un échantillon de déclarations publiques de responsables alliés qui dépassent en horreur et en précision tout ce que Hitler a pu dire

En tous cas, on ne peut trouver d'éléments probants dans les déclarations et discours allemands. Nous aurons aussi l'occasion par la suite de reprendre telle ou telle déclaration en faveur de l'une ou l'autre thèse.

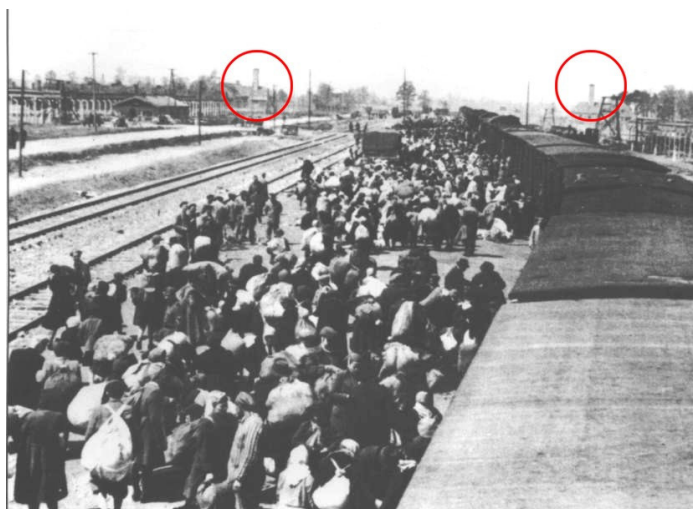
[3] Voyez Léon Arnoux, « *A propos de crimes de guerre (accomplis ou envisagés)* », *Rivarol*, 20/09/02, p. 6.

[4] David Irving, « *Goebbels. Mastermind of the Third Reich* », Focal Point Publication, London, 1996, 722 p. Nous reparlerons (abondamment) dans le tome 2 de cet important ouvrage.

IV. PHOTOGRAPHIES

On notera plus particulièrement deux séries de photos :

a- Une série de photos prises par des SS à l'occasion de l'arrivée de divers convois de juifs hongrois à Auschwitz en 1944, au moment où l'horreur avait atteint son sommet : on y gazait, nous affirmaient naguère les historiens, jusqu'à 24.000 personnes par jour. Elle a été publiée par Serge Klarsfeld sous le titre de *L'Album d'Auschwitz*. Tout émouvant qu'il soit, cet album tend plutôt à démentir une partie de ce qu'on nous raconte sur Auschwitz (débarquement de juifs apeurés au milieu des hurlements d'hommes en armes distribuant des coups



de crosse et des aboiements de chiens, etc.) Il est évident que si le professeur Faurisson avait mis la main le premier sur ces photos, il les aurait diffusées aussitôt à l'appui de ses thèses ; la principale des librairies révisionnistes, La Vieille Taupe, diffusait d'ailleurs cet album avec une dédicace de Faurisson lui-même.

On y voit notamment des files de juifs non retenus pour le travail sur la route des crématoires, mais d'une part, cette route est aussi celle des bains et de l'épouillage et elle est d'ailleurs également empruntée par les juifs retenus pour le travail ; d'autre part, les grands crématoires sont manifestement tous à l'arrêt. On relève par exemple que la cour du *Krema III* (crématoire n°

III), sur lequel on a une vue extraordinairement précise dans deux photos, est entièrement vide alors que des femmes et des enfants passent devant ; on ne distingue pas davantage « les torrents de flammes et de fumées noires qui obscurcissaient le ciel d'Auschwitz » ; or, à l'époque, l'afflux des déportés à Auschwitz était extraordinaire et les historiens disent que pour gazer et incinérer tous ces gens, il avait même fallu recourir en outre à des installations de fortune (fosses de crémation) ; dès lors, pourquoi n'y avait-il personne dans les abords d'un des deux plus grands crématoires (on y aurait gazé quelque 40% des juifs) et pourquoi n'y avait-il nulle part de trace de fumée ? Voyez par exemple dans la photo ci-dessus, de part et d'autre du train, les cheminées des 2 plus grands crématoires d'Auschwitz (cerclees de rouge), dans lesquels la grande majorité des juifs sont supposés avoir été gazés et incinérés. [1]

b- Une série de photos d'Auschwitz prises par l'*US Air Force* en 1943, 1944 et 1945 : on y voit des trains et des files de détenus (en marche vers le crématoire, disent les historiens ; vers la station de bains et l'épouillage, rectifient les révisionnistes) ; en dehors de cela, on ne distingue rien d'anormal, notamment ni fumées, ni fosses de crémation. Les explications des historiens ne sont pas convaincantes du tout et sont même franchement insuffisantes (concernant l'absence de fumées au-dessus des crématoires et l'absence de fosses de crémation) : chaque fois qu'un avion américain prenait des photographies, par une « malchance extraordinaire », il n'y avait pas d'extermination ce jour-là.

D'une part, la probabilité de pareille coïncidence est proche de zéro. D'ailleurs, l'argument est même mensonger, puisque, par exemple, les photos du 25/8/1944 montrent 33 wagons stationnant à Birkenau ainsi que des colonnes de détenus sur les routes du camp : il y avait donc bien « extermination » ce jour-là également, la « malchance » et l'invraisemblance consistant plutôt en ce qu'aucune personne ne se soit trouvée dans les abords des crématoires au moment de la photo. On notera en outre qu'on a fait dire à Höss, ancien commandant d'Auschwitz, qui y était momentanément revenu, que, à cette époque, en raison de l'activité nocturne de l'aviation alliée, on n'incinérât plus que le jour ; il aurait donc dû y avoir de toute façon des incinérations ce jour-là : celles d'une partie des corps des gazés de la veille (il était entré deux très grands convois de Lodz).

D'autre part, la « malchance » ne répond pas à la question sur l'absence totale des fosses à une époque où lesdites fosses constituaient le moyen principal de l'élimination des corps des gazés. En fait, il y a tout lieu d'estimer que

[1] La photo ne montre pas de fumées ? Qu'à cela ne tienne : le Centre Simon Wiesenthal va en ajouter un peu ainsi que nous le verrons dans l'annexe 2 consacrée à quelques faux (en complément au faux que nous aurons déjà découvert dans l'annexe 1) !

ces photos sont un élément substantiel qui justifie à lui seul un réexamen de la version officielle, qui, d'évidence, paraît erronée.

On trouvera la reproduction d'une de ces photos en annexe 1 ainsi qu'une analyse des commentaires de deux analystes de la *CIA* (la fameuse *Central Intelligence Agency*). Comme cette annexe fait appel à des éléments que nous n'avons pas encore exposés, nous conseillons au lecteur de ne pas s'y reporter à ce stade. Ce conseil vaut également pour les autres annexes.

Il existe trois autres séries de photos :

c- *L'Album de la Bauleitung*, composé de 397 photos concernant les travaux de construction du complexe d'Auschwitz, dont 26 concernant les crématoires (nous en analyserons une en annexe 7 et montrerons qu'elle a sans doute été trafiquée) ; ces photos seraient dispersées en Israël, à Auschwitz et, pour l'essentiel, à Moscou ; Pressac dit qu'on connaît 25 de ces 26 photos et il en publie quelques-unes, mais elles n'apportent pas beaucoup de lumière. Il est regrettable qu'on ne les ait pas diffusées toutes : certaines n'apporteraient-elles pas des informations déterminantes sur la morgue qu'on dit avoir été la chambre à gaz ?

d- *L'Album Dürrfeld* du nom d'un ingénieur, haut responsable des usines d'Auschwitz III : ces photos, dit Faurisson, donnent d'Auschwitz une image sans rapport avec l'image d'horreur absolue, ineffable et indicible qu'on nous donne. Faurisson et Pressac en ont publié quelques-unes.

e- Enfin, on peut encore citer quelques photos aériennes prises par la *Luftwaffe* et confisquées par les Américains. Walendy en publie 3, dont l'une, datée du 8/7/1944, confirme les photos de l'*US Air Force* (les deux autres ont été prises après l'arrivée des Soviétiques).

En conclusion, l'examen impartial des photographies qu'on nous montre conduit tout homme de bonne foi à douter sérieusement de la véracité de la version holocaustique.

V. AVEUX ET TEMOIGNAGES

On ne s'étonnera pas que dans une affaire aussi gigantesque, on rencontre des accusés qui avouent et d'autres qui nient farouchement, des témoins à charge et d'autres à décharge. Bien entendu, se plaignent les révisionnistes, on ne nous parle pas des accusés qui nient et pas davantage des témoins à décharge : il faut pourtant savoir que, à quelques très rares exceptions près, les déportés juifs d'Auschwitz disent n'avoir jamais vu de chambre à gaz ; certains disent même n'en avoir entendu parler qu'après leur libération. Nous en reparlerons, mais il nous fallait, d'entrée, rappeler un fait aussi essentiel et qu'effectivement, on nous cache.

Rappelons ensuite que le témoignage et l'aveu sont des choses fragiles et aléatoires. Nous savons tous que n'importe qui est susceptible d'avouer avoir cassé le vase de Soissons au terme d'un interrogatoire mené de façon adéquate. Les exemples de cette fragilité sont innombrables ; donnons-en quand même quelques-uns :

- Jadis, des dizaines de milliers de pauvres femmes furent torturées puis brûlées vives comme sorcières après avoir avoué avoir couché avec le Diable ; il y eut, bien entendu, des voyeurs qui en témoignèrent. Les aveux des SS battus et torturés (ainsi que nous le verrons) ne sont donc pas non plus *a priori* convaincants. Les codes d'instruction judiciaire ordonnent d'ailleurs aux magistrats de vérifier soigneusement les aveux des prévenus et nul ne peut être condamné sur son seul aveu.
- 30.000 témoins catholiques portugais sont censés (Encore ne leur a-t-on jamais demandé leur avis.) avoir vu à Fatima le soleil danser. Il est évident que les témoignages stupéfiants de 30 juifs polonais, tchèques ou ruthènes, qui ne constituent qu'une goutte d'eau dans la masse des rescapés des camps, ne sont donc pas à considérer comme le reflet de la vérité. Il y a des fabulateurs dans tous les milieux.
- Plus près de nous, rappelons-nous l'épisode de la « *filiale boraine* » dans l'affaire (belge) des « *tueurs fous du Brabant wallon* ». Michel Cocu, déféré devant la cour d'assises après avoir avoué, fut reconnu coupable d'assassinats malgré ses rétractations, les doutes émis par les médias et les plaidoiries convaincantes de ses avocats. C'était d'ailleurs un tel déni de justice que le président du tribunal, usant de tel article du code judiciaire, ne tint pas compte du verdict du jury populaire et relaxa Cocu (du moins pour l'accusation d'assassinats). Les aveux, expliqua ce magistrat, sont des choses fragiles, qui doivent toujours être confrontées avec les réalités objectives.
- Autre affaire semblable en Belgique : relatant les propos tenus par le premier substitut du parquet de Tournai, René Haquin écrivait dans *Le Soir* du 8/6/2000 : « *Mais il a très judicieusement dit qu'avant une telle annonce, 'nous voulions des certitudes' parce que 'les aveux n'ont pas valeur de preuves'.* ».
- Souvenons-nous aussi des erreurs de la justice britannique aux dépens des militants de l'IRA et notamment de Judith Ward, laquelle avait fait des aveux complets après avoir été confondue par des preuves « *scientifiques* », avait, en conséquence, été condamnée à la prison à vie, puis reconnue innocente après 18 ans de prison.

Si, en l'occurrence, les aveux et témoignages furent choses particulièrement fragiles et aléatoires, c'est, disent les révisionnistes, pour les raisons que voici :

- Il régnait, en cette fin de guerre, une hystérie collective antiallemande tout à fait extraordinaire, dont peuvent témoigner tous les contemporains. Pareil climat ne pouvait qu'avoir une influence suggestive sur les enquêteurs, les procureurs, les juges, les témoins et même les accusés.
- Les fondements du droit furent bafoués par les concepteurs et organisateurs des procès contre les Allemands ; dès lors, ces procès, politiques et médiatiques, ne furent souvent que mascarades. Par exemple, les statuts du Tribunal Militaire International de Nuremberg stipulaient que « *Le tribunal ne sera pas lié par les règles techniques relatives à l'administration des preuves.* » (art. 19) ou encore, « *Le tribunal n'exigera pas que soit rapportée la preuve des faits de notoriété publique, mais les tiendra pour acquis.* » (art. 1). De la sorte, le TMI avalisera la version soviétique des 4.000.000 de morts d'Auschwitz. En ce qui concerne le procès-mère (Nuremberg), le président de la Cour suprême des Etats-Unis, Harlan Fiske Stone, fit remarquer : « *[Le procureur général des Etats-Unis] Jackson est parti diriger des séances de lynchage de haut vol à Nuremberg. Peu m'importe ce qu'il fait aux Nazis, mais je ne supporte pas qu'on aille prétendre qu'il dirige une cour et des débats selon le droit dans son sens habituel.* » [1]
- Certains témoins et la plupart des accusés furent soumis à la torture psychique et à la torture physique (notamment les célèbres Höss et Pohl : pour le premier, il suffit de se référer à ses tortionnaires). Par exemple, on menaçait le personnel des camps situés en Pologne (C'était le cas d'Auschwitz.) de les livrer aux communistes polonais ou soviétiques avec les risques évidents pour leur vie que cette livraison comportait. Mais c'était là une forme douce de torture ; ainsi, une commission d'enquête américaine, envoyée en Allemagne en 1948, établit que les Allemands traduits devant le tribunal américain de Dachau

[1] En fait, c'est Lawrence qui présidait le tribunal ; Jackson était procureur général des Etats-Unis.

avaient été soumis à des tortures physiques et psychiques de toutes sortes : sur 139 accusés dont le cas fut étudié, 137 avaient reçu des coups de pied dans les testicules et ils en avaient gardé des séquelles durables. Comment des démocrates ont-ils pu en arriver à appliquer des méthodes qu'ils étaient précisément chargés d'instruire et de juger ? C'est très simple : que ce soit pour la recherche, l'accusation ou le jugement des crimes de guerre, Anglais et Américains eurent tendance, bien entendu, à recruter ceux des leurs qui parlaient couramment allemand ; il s'ensuivit, sans qu'on y prenne garde, que ces nouveaux services furent composés majoritairement de juifs allemands naturalisés de fraîche date après avoir fui l'Allemagne nazie (nous en avons vu un exemple plus haut avec Kempner). Ce noyautage fut facilité par la présence du colonel juif David Marcus (qui allait devenir commandant en chef de l'armée juive en Palestine) à la tête de la section américaine des crimes de guerre. C'est lui qui, à ce titre, sélectionna la plupart des juges, procureurs et avocats des tribunaux américains satellites de Nuremberg. Ecœuré, le président d'un de ces tribunaux, le juge Wenersturm, qui était également membre de la Cour Suprême de l'Iowa, démissionna en expliquant notamment au *Chicago Tribune* qu'il lui était apparu que 90% du personnel de son tribunal étaient prévenus contre les accusés pour des raisons politiques et raciales (euphémisme permettant à Wenersturm d'éviter de préciser qu'ils étaient juifs). Si tout cela est vrai et on a effectivement de bonnes raisons de le croire, on peut imaginer facilement de quelle manière la justice fut rendue : tous ces policiers, procureurs, juges et témoins juifs réglèrent leurs comptes d'une façon tout à fait compréhensible (sans doute aurions-nous fait la même chose) mais néanmoins parfaitement inique pour la justice et tout à fait dommageable pour l'histoire. [2]

Dans ces conditions et en dehors des cas de torture, on peut comprendre que la tactique la plus souvent employée par les témoins et les accusés pour essayer de se concilier les bonnes grâces du tribunal, fut de ne pas nier les faits essentiels déjà admis par ledit tribunal, mais de se défendre d'y avoir pris part ou tout au moins de les présenter comme ayant été exécutés sous la contrainte d'ordres reçus. Ils en rejetaient, si possible, la responsabilité sur ceux qui étaient déjà morts ou qui étaient introuvables. Bref, disent les révisionnistes, la plupart des prévenus ou témoins cités par l'accusation (souvent accusés par ailleurs) essayaient de sauver leur peau comme ils le pouvaient, sans se soucier des conséquences historiques de leurs aveux et témoignages.

Toutefois, certains accusés, plus courageux, niaient farouchement mais il était évident qu'ils ne faisaient qu'aggraver leur cas : de « criminels », ils devenaient « criminels endurcis ». Selon les révisionnistes, l'un d'eux, Richard Baer, qui avait été l'un des successeurs de Höss à la tête d'Auschwitz, mourut même mystérieusement en prison. Baer niait avoir gazé qui que ce soit et même avoir jamais entendu parler de chambre à gaz et son attitude retardait l'ouverture du procès médiatique et pédagogique de Francfort de 1963, dont Baer, vu ses responsabilités passées, devait être la vedette. Les dénégations publiques de pareil accusé auraient été contre-productives pour les organisateurs du procès et sa mort les arrangeait trop bien pour qu'on ne se demande pas, en effet, s'il ne fut pas aidé à mourir (le rapport d'autopsie n'excluait d'ailleurs pas qu'il ait été empoisonné). Lors du procès, il ne fut même pas question de son interrogatoire et on comprend pourquoi. On notera aussi que le troisième et dernier commandant d'Auschwitz, Arthur Liebehenschel, qui fut pendu par les Polonais, ne reconnut pas davantage la réalité des gazages, semble-t-il. Josef Kramer, qui fut commandant à Birkenau, affirma que toutes ces accusations de gazage n'étaient que mensonges (« *Tout ce que je peux répondre à ça, c'est que c'est faux du début à la fin.* ») et les Britanniques le pendirent également (dans le procès de Belsen).

- La plupart des témoins à charge sont des juifs victimes de la persécution nazie : leur désir de vengeance, nous en avons déjà dit un mot, est bien compréhensible, mais il n'est pas le meilleur garant de la véracité de leurs dires. Tous ces témoins, sans aucune exception, dirent des choses tout à fait incroyables et, à y bien réfléchir, c'est bien pour cela qu'ils avaient été retenus :
 - Certains racontaient comment les Allemands fabriquaient du savon avec les cadavres des juifs. (On lira en annexe 3 le résumé d'une étude de R. Faurisson à ce sujet.)
 - Certains décrivaient des chambres à gaz dans des camps ou l'histoire officielle d'aujourd'hui dit qu'il n'y en eut pas (parfois, les commandants SS de ces camps l'avouèrent aussi et furent exécutés).
 - Certains autres décrivaient des scènes dantesques manifestement imaginaires : ils racontaient, par exemple, qu'on brûlait jusqu'à 1.000 cadavres de juifs sur d'énormes bûchers qui donnaient une lumière visible dans un rayon de 30 km et émettaient une odeur de chair brûlée qu'on pouvait déceler à la même distance.
 - Tel autre, déporté sur le Mur de l'Atlantique (Toutefois, il se pourrait même qu'il n'ait pas été déporté du tout !) d'où il s'était évadé pour se réfugier en Suisse, racontait qu'il avait été déporté à ... Stalingrad et qu'il y avait assisté à l'extermination des inaptes belges : son témoignage fut recueilli

[2] Relatant la mort de Kempner en 1993, le *Monde* rappelle qu'il « avait entamé dès avant la guerre sa lutte contre le nazisme comme juriste au ministère prussien de l'intérieur » et qu'il avait été « plusieurs fois emprisonné » par les Allemands. Il serait irréaliste de prétendre qu'il n'ait pas été prévenu contre les accusés de Nuremberg.

religieusement par Riegner (Congrès Juif Mondial) et transmis dare-dare aux autorités américaines en appui à son fameux télégramme. [3]

En résumé, les témoignages les plus crédibles sont les plus inconsistants et, bien entendu, ils n'ont jamais été évoqués en justice. Il est à noter que le jugement porté par les révisionnistes sur les témoins cités est partagé par de nombreux historiens respectés.

- Par exemple par l'historien judéo-anglais Reitlinger, lequel affirme que les invraisemblances relevées dans la plupart des témoignages s'expliquent par le fait que la plus grande partie de la documentation sur les « camps de la mort » a été réunie par une commission officielle polonaise et une commission juive, qui ont interrogé les « survivants physiquement valides, qui étaient rarement des hommes cultivés (...) De plus, le juif d'Europe orientale est rhétoricien de nature : il aime s'exprimer en usant de comparaisons fleuries » : ainsi, quand un témoin parle de « wagon-lit », il faut comprendre « voiture de voyageurs » (par opposition à « fourgons à bestiaux »). « Parfois, l'imagination dépasse toute crédibilité (...) Même les lecteurs qui ne souffrent pas de préjugés raciaux peuvent trouver un peu trop gros, pour arriver à les digérer, les détails sur ces assassinats monstrueux et être amenés à (...) reléguer ces récits parmi les fables (...) Au fond, les lecteurs ont le droit de penser qu'il s'agit de témoins 'orientaux' pour lesquels les nombres ne sont que des éléments de rhétorique ». On commencerait, à lire Reitlinger, à prendre plus au sérieux le dicton russe « Menteur comme un témoin oculaire ».
- L'historien juif Samuel Gringauz n'est pas moins sévère : « (...) la plupart des mémoires et rapports [des « survivants de l'Holocauste »] sont pleins de bavardages absurdes, d'outrances d'écrivassiers, d'effets de théâtre ; ils étalent un culte exagéré du moi, une philosophie d'amateur, un prétendu lyrisme d'emprunt, des rumeurs non vérifiées, des partis pris, des attaques partisans et des apologies. » [4]

Tout comme Reitlinger et Gringauz, les autres historiens doivent bien admettre que tous les témoins cités en justice ou dont le témoignage a été largement diffusé, ont dit des choses extravagantes, mais ne disposant que de ces témoignages pour étayer leurs thèses et devant bien s'en contenter, ils rétorquent que ces témoignages sont valables « pour l'essentiel », ce qui est, on l'admettra, un curieux raisonnement. Ceci ne les empêche pas de dénoncer les « pseudo-méthodes » des révisionnistes qui manqueraient de la rigueur nécessaire à la recherche historique [5] ; en clair et pour parler comme tout le monde, les historiens admettent, de la part des témoins, des dérives systématiques par rapport à la version admise par consensus (c'est-à-dire qui a paru admissible) : l'hyperbole ne semble pas les déranger et pas davantage la transgression des lois physiques et chimiques.

Cette tolérance (pour ne pas parler de complaisance) va très loin : ainsi Pressac, examinant les témoignages du célèbre docteur Nyiszli, du cordonnier Tauber et de quelques autres, constate que ces témoins décrivent des choses en moyenne quatre fois plus grandes que ce qu'elles sont ou devraient être. N'importe qui de sensé en rirait et éconduirait le témoin ; la défense réclamerait un examen psychiatrique ; un juge de mauvaise humeur ce jour-là le condamnerait pour outrage à magistrat. Les historiens, eux, ne sont pas troublés par si peu : Pressac en conclut simplement que ces témoins ont utilisé un « coefficient multiplicateur » qu'il fixe, en l'occurrence, à 4. Il va jusqu'à généraliser ce raisonnement comme s'il reposait sur une loi logique : il ne s'étonne donc pas davantage de ce que le nombre de victimes d'Auschwitz (actuellement fixé à moins de 1.000.000) ait pu être fixé erronément jadis à 4.000.000 : ce n'est qu'un cas d'application de cette loi.

Théorisant cette « découverte », Pierre Vidal-Naquet n'hésite pas à écrire dans la préface du livre de Mayer en 1990 : « Que l'on puisse dire aujourd'hui que tel témoignage important doive être affecté, quant aux nombres, d'un coefficient de division par quatre est une conquête scientifique que nous aurions grand tort de boudier. »

Et comme, apparemment, les historiens avaient raison quand ils fixaient le nombre des morts d'Auschwitz à 4.000.000, ont encore raison au moment où ils le fixent à 1.000.000, et auront toujours raison quand, demain, on peut le craindre pour eux, il leur faudra le fixer à 100.000, Vidal-Naquet ajoute : « On ne diminue pas le crime des Nazis en renonçant à des chiffres faux. La question du nombre exact des victimes n'est pas essentielle. »

Serait-ce donc un détail ? Jean-Marie Le Pen fut poursuivi pour moins que cela, ce qui tend, au moins, à prouver que la Justice française est sélective.

Plus fins et même subtils, bref apparemment très embarrassés, Yannis Thanassekos et Jean-Marie Chaumont de la Fondation Auschwitz, expliquent : « On notera enfin que si les exagérations de certains témoignages

[3] Voyez notre article « En 1942, déjà, on savait ... », *Akribeia*, n° 5, oct. 1999.

[4] John Cobden, *Dilemme au procès Demjanjuk*, *RHR*, n° 6, mai 1992.

[5] Nous édulcorons le jugement porté par les exterminationnistes sur leurs opposants : Jean Stengers († 2002) était un des rares à garder une attitude digne : certes, il traitait R. Faurisson de « savant fou », ce qui était bien son droit, mais il protestait avec indignation contre le traitement infligé aux révisionnistes ; malheureusement, par la suite, il a tout fait pour les envoyer en prison. Pour les autres, les révisionnistes sont des « négateurs », des « provocateurs », des « faussaires », des « clowns » (Simone Veil, qui a dit ne pas approuver pour autant les lois antirévisionnistes comme l'Amendement Gayssot), des « gangsters de l'histoire » (Bruno Frappat, du temps où il travaillait au *Monde*, journal éminemment respectable, autrefois), des « minables crapules et ignobles charlatans » (Marie-Laure Stengers au Parlement belge. Où a-t-elle donc appris ce langage de charretier ? A la maison paternelle ou à l'Université de Bruxelles ?) ; quant à Pierre Vidal-Naquet, il a qualifié les idées révisionnistes d'« excréments intellectuels », mais on est vraiment dans le bas de gamme.

surprennent ou même agacent, elles sont renvoyées soit à une pathétisation que le rescapé croit nécessaire pour compenser la banalité et l'indigence des mots, soit encore à des facteurs psychologiques de mise en valeur. L'important est ici peut-être pour commencer que, contrairement à une opinion assez répandue chez certains historiens en particulier, ils n'en sont nullement dupes mais aussi que ces exagérations ont comme un fondement objectif dans l'inconcevabilité même de l'expérience concentrationnaire : elles apparaissent ainsi comme une forme élémentaire de mise en fiction destinée à transmettre, au-delà de l'exactitude des chiffres et des faits, le sentiment de démesure radicale quotidiennement éprouvé. »

Une autre historienne très à la mode actuellement, Annette Wieviorka, chercheuse au CNRS (Centre National de la Recherche Scientifique), est tout aussi étonnante ; parlant du fameux rapport de Vrba et Wetzal (lequel donne 1.765.000 morts à Birkenau entre avril 1942 et avril 1944), elle écrit : « Certes, il y a des erreurs, notamment dans les chiffres dont nous savons aujourd'hui qu'ils sont surévalués, ou dans les descriptifs des chambres à gaz. Mais ces erreurs sont minimes par rapport à l'exactitude globale du rapport et du processus d'anéantissement qui s'y déroule. » Et d'excommunier les révisionnistes coupables d'« hypercritique » et de renvoyer pour « contre-hypercritique » les historiens, comme Jean-Claude Pressac, qui tentent de leur répondre : le travail de Pressac sur la technique employée dans les gazages, dit-elle encore, est certes utile pour faire taire les « négateurs » et permettre une meilleure estimation du nombre de victimes mais il n'en constitue pas moins « un produit monstrueux en ce qu'il gomme totalement l'humanité des victimes et réduit ainsi Birkenau et la destruction des victimes à un pur problème technique. »

Cette attitude peu scientifique, on le notera, est une constante chez les historiens (en dehors de Wellers et, plus récemment, de Pressac, raison pour laquelle nous nous référerons si souvent à ce chercheur). En 1979, par exemple, *Le Monde* publiait une déclaration de 34 historiens français, dont Poliakov et Vidal-Naquet ; le point fort en était : « Il ne faut pas se demander comment techniquement un tel meurtre de masse a été possible. Il a été possible techniquement puisqu'il a eu lieu. Tel est le point de départ obligé de toute enquête historique sur ce sujet. Cette vérité, il nous appartenait de la rappeler simplement : il n'y a pas, il ne peut y avoir de débat sur l'existence des chambres à gaz ». [6]

De suite après la guerre, le docteur Bendel, célèbre témoin au procès de Belsen et au procès Tesch, ne disait déjà rien d'autre. Comme le rappelle Carlo Mattogno, un avocat de la défense l'interrogea sur une des nombreuses absurdités de son témoignage, à savoir que les Allemands, en telle circonstance, avaient enfermé 1.000 prisonniers dans une pièce de 40 m² et 64 m³ (ce qui donne 25 personnes par m² et 16 personnes par m³) :

- Avocat : « Comment est-il possible de faire entrer 1.000 personnes dans une pièce de 64 m³ ? »
- Témoin : « Cela, il faut se le demander. Cela ne peut se faire qu'avec la technique allemande. »
- Avocat : « Soutenez-vous sérieusement que dans un espace d'un demi-mètre cube, on puisse mettre 10 personnes ? »
- Témoin : « Les 4 millions de gens qui ont été gazés à Auschwitz en sont les témoins. »

Toutes ces bizarreries, venant de gens diplômés d'universités, d'historiens et d'universitaires à la mode, de chercheurs travaillant dans des institutions prestigieuses, donnent une idée du délabrement du raisonnement que peuvent provoquer la fièvre dogmatique et le conformisme ; l'argument d'autorité remplace la discussion et la pétition de principe remplace le syllogisme : on tient pour vrai ce qui fait l'objet même de la question. Cette attitude vicieuse a pourtant sa logique, pensent les révisionnistes : incapables de discuter du pourquoi et du comment, certains historiens préfèrent ne pas en discuter du tout et jeter le discrédit sur ceux qui acceptent d'en discuter ; pire, la plupart se souillent au point de réclamer l'emprisonnement de leurs adversaires !

Et pourtant, la méthode des révisionnistes semble licite et c'est une méthode policière habituelle : interrogatoire, contre-interrogatoire, confrontation, critique, réflexion, doute, expertise, reconstitution permettent de faire le tri entre les témoins honnêtes et les inévitables fabulateurs. Seuls, nous semble-t-il, les bigots peuvent contester ce point de vue. Si, jadis, dans les procès en sorcellerie, les juges s'étaient davantage préoccupés (ils le firent parfois) de la longueur de la queue du Diable, ils n'auraient pas envoyé tant de malheureuses femmes au bûcher. De la sorte, peu de témoins sortent indemnes du travail de critique des révisionnistes, si ce n'est quelques rares témoins qui n'ont rien dit de concret : quand on parle du Diable, il vaut mieux ne pas donner trop de détails.

Si la théorie du « coefficient multiplicateur » (ou « diviseur », c'est selon) expliquerait les absurdités des témoins (sans que Pressac détaille leurs motivations), comment expliquer celles des SS en aveu ?

Pressac les explique par la même théorie et il donne même les motivations psychologiques des SS : ceux-ci ont exagéré leurs méfaits « par orgueil professionnel » et « par vantardise » (« par fierté professionnelle », disait déjà Reitlinger) : ainsi, par exemple, ont-ils utilisé dans le calcul des capacités de crémation d'Auschwitz un « coefficient multiplicateur » de 2 à 3 (et même bien plus). Pressac va jusqu'à attribuer aux SS une large responsabilité dans les invraisemblances de l'histoire officielle. Il y a peut-être parfois du vrai dans cette explication (et, à l'occasion, nous ne manquerons pas de nous y référer, par exemple, lors de l'examen du rapport Korherr et du cas des *Einsatzgruppen*) mais on est en droit de se demander si les exagérations et

[6] Vidal-Naquet devait préciser en 1992 : « Nous avions assurément tort, au moins dans la forme, même si le fond de notre argumentation était juste ». Bref, persiste et signe.

invraisemblances (on n'ose dire les mensonges) contenues dans leurs aveux, n'étaient pas le plus souvent la conséquence de coups de pieds reçus dans les testicules.

Avant d'examiner quelques cas de témoignages célèbres sur l'extermination des juifs dans des chambres à gaz, relevons à nouveau que certains témoins ont raconté qu'il y avait eu aussi des chambres à gaz homicides dans des camps non juifs comme Dachau, Buchenwald ou Bergen-Belsen : leurs prétentions sont généralement combattues par les historiens soucieux de garder aux seuls juifs le monopole de la mort génocidaire. Parmi eux, le bien connu **Arthur Haulot**, ancien commissaire général (belge) au tourisme, qui, en 1945, au retour d'Allemagne, écrivit un « *reportage hallucinant sur sa captivité dans les camps de la mort de Dachau et Mauthausen* » : Haulot y dit qu'il y eut des chambres à gaz homicides dans ces camps. Or, l'histoire officielle est formelle : il n'y en eut qu'en Pologne dans les camps réservés aux juifs. Certes, Haulot rentrait tout juste de captivité et on peut donc comprendre qu'à cette époque, il ait eu des excès de langage. Toutefois, il a réédité son ouvrage en 1985 sans rien y changer. Citons encore deux autres affirmations qui apparaîtront extravagantes aux plus bienveillants :

- Haulot dit que « (...) toutes les rues avoisinant le camp [de Dachau] ont été tracées et bétonnées par les prisonniers. Et à chaque fois que la bétonneuse avançait d'un mètre, on jetait un juif, qui passait au mortier » ...
- Rapportant l'épidémie de typhus de fin 1944, il concède que le mal fut « *propagé par les poux* » et que les Allemands prirent « *quelques timides et incohérentes mesures de défense* » mais il ajoute aussitôt en note de bas de page qu'il croit savoir que l'épidémie pourrait peut-être bien avoir été « *systématiquement élargie* » par les Allemands ...

De son côté, un certain **Moshe Peer**, qui aurait été déporté de France à Bergen-Belsen à l'âge de 11 ans, racontait encore, pas plus tard qu'en 1993 devant 300 jeunes à la *Petah Tikva Sephardic Congregation* de Saint-Laurent (Canada), qu'il était passé au moins six fois dans la chambre à gaz de ce camp allemand dans lequel, selon les historiens eux-mêmes, il n'y a pourtant jamais eu de chambre à gaz. Peer disait ne pas savoir comment il avait pu en réchapper ; il émettait prudemment l'hypothèse que c'était dû à son âge : « *Peut-être que les enfants sont plus résistants ?* ». [7]

Si ce Peer est un illustre inconnu sur lequel il est difficile de porter un jugement, par contre, Haulot, lui, est un homme estimé. Dès lors, pourquoi donc faudrait-il croire *a priori* les témoins qui attestent les gazages d'Auschwitz et non ceux qui attestent les gazages de Dachau ou Bergen-Belsen ? [8]

Ceci dit, examinons -brièvement, il est vrai- quelques aveux et témoignages célèbres, souvent exploités par les historiens.

Capital a été le témoignage de **Rudolf Höss** (prononcez Heuss et ne confondez pas avec Rudolf Hess, qui fut le dauphin de Hitler). Höss fut le commandant d'Auschwitz pendant la plus grande partie de la guerre. C'est lui qui créa le camp et mit en place, dit-on, les installations de gazage des juifs. Il a notamment laissé une confession écrite (dans la prison polonaise où il attendait sa grâce ou son exécution), confession,

- écrite au crayon à papier (ce qui permet les retouches),
- ne comportant aucune rature, ni correction, alors que ce manuscrit comporte plusieurs centaines de pages, ce qui suggère, admet Pressac, qu'il a été recopié,
- rédigée généralement en parfait allemand mais comportant, paraît-il, des passages pollués par des fautes d'allemand et des polonismes caractéristiques,
- enfin et surtout, contenant des choses incroyables. Qu'a donc dit Höss dans cette confession ainsi que dans ses témoignages oraux précédents, sur des points essentiels ?
 - Comment, par exemple, tuait-il les juifs ? Il varia dans ses déclarations et, de toute façon, il décrivit un processus irréaliste et impossible à mettre en œuvre. Pressac a bien dû en convenir.
 - Quand avait-il commencé sa sinistre besogne ? Il ne le savait apparemment pas trop et il hésita beaucoup ; il déclara d'abord : « *A l'été 1941, à moins que ce ne soit qu'en septembre* », ensuite : « *Peut-être seulement en janvier 1942* », puis finalement : « *Au printemps 1942* ».
 - Est-ce qu'il pouvait au moins dire combien de juifs il avait tués ? Non, il ne le pouvait pas, même pas à un million près. A Nuremberg, il déclara : « *2.500.000 dans les chambres à gaz et 500.000 autrement* », soit, précisa-t-il, 70 à 80 % des déportés (ce qui fait 3,8 à 4,3 millions de déportés : il devait pourtant bien savoir qu'il y avait eu 6 à 7 fois moins de gens à être passés par Auschwitz.) ; plus tard, en Pologne, il confessa « *1.130.000* » (c'était déjà plus vraisemblable), puis « *des millions* ». Finalement le tribunal de Cracovie le rendit personnellement responsable de « *2.800.000 morts minimum* » (environ 300.000 immatriculés et 2.500.000 minimum non-immatriculés gazés à

[7] *The Journal of Historical Review*, nov/déc 1993.

[8] Il est à relever que ce Peer ne figure pas dans le *Mémorial de la déportation des juifs de France* de S. Klarsfeld ; dès lors, il est bien possible qu'il n'ait même pas été déporté de France. « *Plus c'est gros, plus ça passe*.

l'arrivée), le nombre total des victimes étant estimé à 3 à 4 millions. Comme nous l'avons vu plus haut, Hilberg dit aujourd'hui qu'il y eut 1.200.000 de morts sous le commandement de Höss et de ses successeurs (630.000, dit même Pressac). D'après certains, les extravagances contenues dans les aveux de Höss pourraient être en partie volontaires : elles auraient pu être destinées par Höss à discréditer ses aveux aux yeux de la postérité. Pour rester dans les chiffres, comment, par exemple, expliquer les énormités suivantes ? Höss rapporte que Eichmann espérait déporter 3.000.000 de juifs de Hongrie, 4.000.000 de Roumanie et 2.500.000 de Bulgarie. Or, les estimations officielles allemandes de 1942 pour ces 3 pays étaient respectivement de 743.000, 342.000 et ... 40.000.

Il est pourtant à noter que plus le temps passait, plus Höss retrouvait la mémoire et plus il devenait précis jusqu'à ce qu'on fut, disent les révisionnistes, en présence d'une version qui avait une apparence de vraisemblance et sur laquelle fut moulée la version holocaustique officielle, laquelle inspira de nombreux témoignages postérieurs. Les jeunes doivent savoir que, auparavant, les témoins et les historiens étaient fort confus : ils racontaient que les Allemands utilisaient qui les flammes, qui la vapeur, qui l'électricité tantôt dans des piscines tantôt sans piscines, qui la chaux vive, qui du poison, qui des pompes à vide, qui des pompes de « *désoxygénation* », qui la fusillade, qui l'arme blanche, etc., certains -pourquoi pas après tout- parlant aussi de gaz (avec ou sans bain chaud). [9] La commission soviétique qui enquêta à Auschwitz en 1945 et interrogea 2.819 ex-détenus, déclara le 6/5/1945 que plus de 4 millions de détenus y avaient été exterminés « *passés par les armes, morts de faim, empoisonnés et atrocement torturés* ». Certes, par la suite, cette commission parlait de gaz mais ce n'était qu'un exemple qu'elle donnait des « *mauvais traitements* » réservés aux détenus. Eh oui, voilà la vérité : 2.819 détenus d'Auschwitz (dont 346 de France, 159 de Hollande et 41 de Belgique), interrogés à Auschwitz même (ce qui donnait une grande force à leur témoignage) et au lendemain de leur libération (c'est-à-dire sans avoir été influencés par la lecture des historiens) ont témoigné qu'en résumé, les morts d'Auschwitz avaient été « *passés par les armes* », étaient « *morts de faim* », avaient été « *empoisonnés et atrocement torturés* » ! Si le gazage avait été cette arme industrielle décrite par les historiens, comment croire que ces 2.819 détenus auraient pu l'ignorer ? Comment ne pas douter que le gazage de masse est, pour l'essentiel, un mythe fabriqué après la libération des camps ? Les jeunes doivent savoir encore que pour ce qui est des corps des détenus exterminés, l'historiographie naissante enseignait couramment qu'on en faisait du savon ou encore des lubrifiants, à moins qu'on ne les incinérât et qu'on se servit des cendres comme engrais ou pour nourrir des poissons.

Avec le temps, il est finalement apparu aux yeux des historiens que le témoignage de Höss les desservait. Dès lors, ils commencent à abandonner ce témoin et cela, bien qu'il constitue la clé de voûte de leur construction. Ainsi, R. Faurisson cite-t-il :

- Hilberg (en 1985 au premier procès Zündel) : « [Cette déposition] *semble avoir été un résumé de choses que [Höss] a dites ou qu'il a peut-être dites ou qu'il a peut-être pensé qu'il avait dites, un résumé que quelqu'un lui a fourré sous le nez et qu'il a signé, ce qui est fâcheux.* »
- Pressac (1989) : « *Höss, malgré son rôle essentiel dans la 'Solution Finale', ne peut être considéré actuellement comme un témoin fiable sur les dates et les chiffres.* »
- Browning (1993) : « *Höss a toujours été un témoin très faible et confus.* » et encore : « *C'est pour cette raison que les révisionnistes l'utilisent tout le temps afin d'essayer de discréditer la mémoire d'Auschwitz dans son ensemble.* » [« *Rare impudence* », commente R. Faurisson, car ce sont les historiens qui se réfèrent « *tout le temps* » à Höss.] [10]

Autre témoin célèbre : le SS **Kurt Gerstein**, surnommé l'« *Espion de Dieu* », dont Hochhut s'inspira dans sa célèbre pièce à scandale « *Le Vicaire* » et dont les divers témoignages ont été analysés de façon exhaustive par Henri Roques dans la fameuse « *Thèse de Nantes* ». Ce Gerstein disait s'être engagé dans la SS pour en percer les « *secrets* » : ceci est déjà un mensonge, car il avait d'abord voulu s'engager dans la *Luftwaffe* ; celle-ci l'avait réformé et lui avait conseillé de tenter sa chance dans la SS qui engageait à-tout-va. Il y devint le spécialiste de l'épouillage et de l'épuration de l'eau. Son témoignage est celui d'un déséquilibré et d'un mythomane voire d'un mystificateur : il parle, par exemple, de 25 millions de morts rien que pour Belzec et Treblinka ; l'ingénieur qu'il était affirme avoir mesuré les chambres à gaz de Belzec (25 m² de superficie) et avoir compté le nombre de suppliciés qu'on y entassait sous prétexte de leur faire prendre une douche (700 à 800 à la fois), ce qui donne 28 à 32 personnes par m². Bref, pour les historiens, qui l'ont parfois corrigé, souvent expurgé de ce qui était trop extravagant, c'est un témoignage « *valable pour l'essentiel* » et pour les révisionnistes, c'est un témoignage extravagant à écarter. En fait, son récit est tellement incroyable que la Justice française se mit à le soupçonner

[9] Le très estimé mais peu estimable *New York Times* du 30/8/1944 précisait en première page qu'à Maïdanek, « *les victimes prenaient toujours un bain avant l'exécution parce que l'eau chaude dilatait les pores de la peau et accélérerait l'action du gaz* ». Le journal précisait qu'il y avait eu 1.500.000 morts dans ce camp et, bien entendu, les responsables du camp avaient reconnu les faits tout en se défendant d'y avoir personnellement participé. Aujourd'hui, Maïdanek est passé au second plan au profit d'Auschwitz : les historiens n'insistent plus beaucoup sur ses chambres à gaz homicides (on n'en a pas retrouvé, d'ailleurs, bien que le camp soit tombé intact aux mains des Soviétiques) et ils ont considérablement réduit le nombre de victimes.

[10] *Nouvelle Vision*, n° 33/1994.

d'avoir participé aux massacres qu'il dénonçait et, victime de son propre jeu, Gerstein se pendit dans sa cellule peu après la rédaction de ses divers témoignages. Il est à noter que, durant la guerre, Gerstein avait déjà fait part de ces gazages de masse à Belzec et Treblinka et qu'après la guerre, un professeur d'hygiène du nom de **Pfannenstiel**, qui était inspecteur des installations sanitaires de la SS, confirma l'essentiel du témoignage de Gerstein tout en réduisant l'échelle de ces massacres (c'étaient des massacres isolés ignorés de Berlin, etc.) ; on ne peut toutefois pas tenir compte de ce témoignage pourtant capital car Pfannenstiel, pour prix de son refus initial d'avaliser les déclarations extravagantes de Gerstein, fut maintenu plus de 5 ans en prison et, bien entendu, on peut craindre qu'il ait finalement fait comme tout le monde : avouer ce qu'on voulait qu'il avoue pour retrouver la liberté, la paix, sa femme et ses cinq enfants et il fut effectivement relaxé quelques jours après avoir accepté de cautionner Gerstein avec, tout de même, des réticences, ainsi que nous l'avons dit. Toutefois, en privé, Pfannenstiel qualifia le récit de Gerstein de « *fantaisiste* » (cf. la lettre de Pfannenstiel à Rassiner retrouvée par R. Faurisson et publiée par H. Roques). Par contre, un autre témoin célèbre, le résistant polonais **Jan Karski**, qui prétendit aussi être entré dans le camp de Belzec, donna une description très différente des opérations de mise à mort (les juifs étaient rechargés dans des wagons dont le plancher était recouvert de chaux vive [11], etc.), de sorte qu'on ne sait même plus lequel de ces témoins déclarés dignes de foi mais en désaccord complet, il faudrait croire pour ne pas tomber sous le coup des lois liberticides des Gayssot, Eerdekens, Mayeur et autres Stengers. [12] L'expert canadien Ball a achevé de discréditer les thèses des massacres de masse à Belzec et Treblinka : Gerstein était, à n'en pas douter, un fabulateur de premier ordre.

Souvent cité et controversé a été le témoignage de **Johann-Paul Kremer** (ne confondez pas avec Josef Kramer, qui exerça divers commandements, notamment à Auschwitz). C'était un professeur d'anatomie déjà âgé, qui avait été rappelé pour 2 à 3 mois à Auschwitz dans l'été 1942 au plus fort d'une vague d'épidémies diverses : typhus, typhoïde, dysenterie, etc. Il tenait un journal, malheureusement en style télégraphique, dans lequel il a exprimé l'horreur que lui inspirait Auschwitz (face à l'extermination, disent les historiens ; face aux épidémies, disent les révisionnistes). Kremer, bien qu'ayant participé à des « *actions spéciales* » qu'il relate, n'avait pas cru bon de détruire son journal, ce qui constitue un bon point pour les révisionnistes. La première lecture de ce journal par celui qui croit encore intensément aux gazages, est accablante pour les Allemands. Toutefois, une seconde lecture approfondie va dans le sens des révisionnistes, surtout si on se donne la peine de lire les commentaires des uns et des autres (on lira en annexe 4 l'analyse d'un court mais célèbre extrait de ce journal) ; la conclusion qu'on en tire est que, à l'été 1942 du moins, on n'y gazait pas les déportés juifs, mais qu'ils y mouraient en masse du fait d'épidémies effrayantes. (Ainsi, près du tiers des détenus immatriculés au 1er septembre 1942 sont-ils morts au cours du mois !)

Jugé à Cracovie, Kremer avoua la réalité des gazages et sauva sa tête ; revenu en Allemagne, il dut se reconfronter (procès de Munster). Cité à charge au procès de Francfort, il ne chercha pas à revenir sur ce qu'il avait reconnu précédemment, mais, pensent les révisionnistes, on est en droit de se demander si ce n'était pas pour qu'on cesse de l'importuner. (Il avait plus de 80 ans, avait passé 10 ans en prison, avait été persécuté à son retour : il devait bien savoir que tout reniement lui vaudrait de nouveaux ennuis et à son âge...)

Le célèbre juge SS **Konrad Morgen** fut un témoin très utilisé pour attester l'existence des chambres à gaz : en 1946, à Nuremberg, il les localisa toutes à Monowitz, complexe industriel aussi appelé Auschwitz III, où les historiens n'en placent aucune. Or Morgen devait bien connaître Auschwitz (il y avait enquêté sur des abus commis par la section politique du camp) et aucune confusion de sa part n'est envisageable. Plus tard, dans les années 60, à Francfort, il les situa enfin « *correctement* » à Birkenau ! Tant qu'il y était, il attesta aussi la fabrication de savon juif.

Et **Adolf Eichmann** ? Ce SS était chargé de la déportation des juifs (en dehors de la Pologne et la Russie), Höss s'occupant de la mise à mort. Enlevé en Argentine par les Israéliens, il fut la vedette d'un procès célèbre mais qui fut surtout médiatique et pédagogique, car on y raconta un peu n'importe quoi, ce qui a également été le cas lors du procès Demjanjuk. Eichmann reconnut la réalité de l'extermination dans des chambres à gaz, mais en en reportant la responsabilité sur d'autres. C'est là une tactique qui a pu être efficace dans de nombreux cas, mais l'attitude coopérative de Höss ou Eichmann (qui fut pendu) ne pouvait pas modifier un verdict inévitable parce que nécessaire :

- d'une part, seule la mort semblait pouvoir punir les crimes abominables dont on les accusait ;

[11] Ce badigeon à la chaux éteinte (et non vive) était évidemment d'ordre prophylactique et non génocidaire comme le pensait ce bigot de Karski.

[12] Les historiens commencent à reconnaître que Karski n'était pas fiable ; ainsi A. Wieviorka vient-elle d'écrire : « *Si sa description de Belzec pose problème (ce qu'il décrit ne correspond pas à ce que savent les historiens, et il est probable d'ailleurs qu'il rend compte non de Belzec, mais d'un autre camp[sic]), il n'en reste pas moins qu'il donna à Roosevelt, mais aussi au gouvernement polonais en exil et aux dirigeants des communautés juives un témoignage décisif sur la destruction des juifs de Pologne.* » (Annette Wieviorka, « *La gloire des Justes* » dans *Les Collections de l'Histoire*, n° 3, octobre 98, p 70). Curieux raisonnement qui nous montre le peu dont doivent se satisfaire les historiens.

- d'autre part, la mort était une bonne manière de sceller sans retour les aveux de personnages-clé.

En fait, le témoignage d'Eichmann n'apporte rien sur l'extermination proprement dite : ainsi, ne savait-il pas trop bien s'il avait jamais vu une chambre à gaz ou s'il avait pris connaissance de leur existence après guerre (de fait, il a répété devant le tribunal les extravagances de Höss, ce qui donne à penser aux révisionnistes et à certains historiens qu'il avait peut-être connu les détails de l'extermination en lisant ... Poliakov et Reitlinger dans sa cellule). [13]

Du côté des témoins juifs célèbres, **Filip Müller**, juif tchèque, qui disait avoir fait partie d'un commando chargé d'extraire les cadavres des chambres à gaz d'Auschwitz (les Allemands étaient censés liquider systématiquement ces travailleurs au bout de 2 à 3 mois, mais lui, Müller, prétend y avoir servi 3 ans durant). Il expliquait, entre autres bêtises, qu'à Auschwitz, on brûlait les corps dans des fosses ; lesdites fosses « *longues de 40 mètres, larges d'environ 6 à 8 mètres et profondes de 2,5 mètres se terminaient à chaque extrémité par des creux dans lesquels s'écoulait la graisse fondue. Les détenus devaient arroser les cadavres de cette graisse pour les faire mieux brûler* ». Ce Müller, qui est un des personnages centraux du célèbre film documentaire *Shoah* de Claude Lanzmann, racontait aussi que de nombreux couples de Tziganes, après s'être déshabillés dans l'« *antichambre de la mort* » et comprenant le sort qui les attendait, se disaient adieu en faisant l'amour.

Dans le même registre, citons **Raymond Rivière**, non-juif déporté à Auschwitz au titre de résistant, premier président de l'Amicale (belge) des ex-prisonniers politiques Auschwitz-Birkenau, Camps et Prisons de Silésie, qui, plus tard, donnera naissance à la Fondation Auschwitz. Rivière présidait la délégation belge de 10 anciens détenus au procès Höss. Si on en croit la *Volksgazet* du 19/4/1947, Rivière réussissait à concilier trois thèses en partie concurrentes mais toutes extravagantes, celle du savon juif, celle de l'engrais juif et celle de la graisse combustible juive :

« Rivière se souvient des 4 crématoires maintenant disparus, des fosses qu'on remplissait de branchages qu'on arrosait de pétrole. / Après la mise à feu des bûchers, on y jetait les victimes, parfois vivantes. On commençait par les plus gros pour économiser du combustible et la graisse humaine était récupérée pour la fabrication de savon, tandis que les cendres servaient d'engrais. »

Toutefois, le témoin le plus célèbre est **Elie Wiesel**. Juif hongrois, Wiesel a été déporté à Auschwitz ; il ne fut pas gazé bien qu'il fût encore un enfant (15 ans). Comme nous allons le voir, Wiesel doit être considéré comme un fabulateur, mais ceci ne l'a pas empêché de tromper les grands de ce monde (Carter, Mitterrand, etc.) et d'obtenir le Prix Nobel. Que des gens pour la plupart remarquables, à n'en pas douter, comme les parlementaires norvégiens aient distingué de la sorte cet égaré, est la preuve qu'ils ne l'avaient jamais lu. Nous, nous allons en lire quelques pages extraites de *La Nuit*, qui est le récit de son incarcération à Auschwitz ; la version française de ce livre a encore été rééditée en 1987.

On notera tout d'abord que le mot « gaz » et ses dérivés n'apparaissent qu'une seule fois dans tout son récit, et encore, tout à fait incidemment : s'adressant à Dieu (selon son habitude), Wiesel dit en page 109 : « *Mais ces hommes-ci que Tu as trompés, que Tu as laissé torturer, égorger, gazer, calciner, que font-ils ?* ». Par contre, il raconte dans le détail (encore que sans excès et pour cause) que les Allemands exterminaient les juifs en les brûlant vifs dans des fosses, les adultes dans de grandes fosses et les enfants ... dans de petites fosses. On lira cette relation d'halluciné en annexe 5.

Un autre grand fabulateur est **Pinchas Epstein**. Cité au procès de Ivan Demjamjuk à Jérusalem en 1987, il raconta notamment qu'un jour, Ivan força un détenu à violer une fillette de 12 ans, qui avait survécu à la chambre à gaz et appelait sa mère en pleurant au milieu des cadavres. On notera que c'est là une affabulation classique, qui vient encore de nous être réservée en Bosnie. Il est incroyable, disent les révisionnistes, que pareils témoignages puissent être pris en considération ; or, ils le sont : « *Dans la salle, rapportait la presse, l'émotion gagne le public. Journalistes, soldats et policiers essuient des larmes.* »

Voilà pour les grands témoins (on ne peut évidemment les citer tous, mais tous ont témoigné de façon aussi peu crédible), ceux qui sont à la base de la Vulgate exterminationniste, mais il y a les autres, les sans-grade, dont les

[13] Eichmann n'a pas volé la peine que lui infligea le Tribunal de Jérusalem, ne fût-ce que par l'inhumanité qu'il montra dans l'exécution d'une mesure (la déportation), qui était déjà une mesure odieuse : si certains juifs furent déportés dans des conditions matérielles acceptables pour l'époque (par exemple, la majorité des juifs de Belgique, de Luxembourg, d'Allemagne et d'Autriche furent déportés dans des voitures de voyageurs de 3ème classe, chacun ayant une place assise et, en ce qui concerne la Belgique, ce ne serait qu'à partir du 20ème convoi -sur 26- que les Allemands auraient systématiquement utilisé des wagons à marchandises pour éviter les évasions), par contre la majorité des juifs des autres pays furent déportés, semble-t-il, dans des fourgons à bestiaux, voire des wagons de marchandises et dans des conditions épouvantables. Certes, c'était la guerre et l'inconfort était le lot de tout le monde (certains prisonniers de guerre belges furent même emmenés en captivité en péniches à charbon) mais ceci n'excuse pas cela.

On notera, par ailleurs, qu'Eichmann avait une personnalité complexe : ce chasseur de juifs était apparenté à des juifs et eut, semble-t-il, une maîtresse juive ; esprit confus, il n'aurait jamais adhéré aux thèses nazies, pense H. Arendt, et il affirmait, d'ailleurs, ne pas haïr les juifs.

témoignages n'étaient apparemment pas assez extravagants pour être pris en considération par les juges, les historiens, les médias, les éditeurs et les préfaciers. La Fondation Auschwitz de Bruxelles en a recueilli et publié quelques-uns ces dernières années et on peut d'ailleurs se demander pourquoi, puisque, en général, ils ne confirment pas les témoignages des grands témoins et apportent de l'eau au moulin des révisionnistes. Cinquante ans après les faits, leur témoignage, toujours émouvant, tardif, certes, mais néanmoins crédible est souvent le même [14] :

- Auschwitz, c'était très dur, mais ce n'était tout de même pas l'enfer ; certains n'ont entendu parler des chambres à gaz qu'après leur libération.
- L'évacuation des camps de Silésie devant l'avance des Soviétiques se fit dans des conditions épouvantables, du moins dans sa phase ultime (les « marches de la mort »).
- L'écroulement final des armées allemandes et de leur logistique amena la catastrophe dans les camps de l'Ouest où les détenus d'Auschwitz avaient été évacués : faim, épidémie, mort au point qu'en comparaison Auschwitz apparut à certains presque comme une « sorte de palais » ou encore un « camp modèle plus ou moins humain ». [15]

Que dit, par exemple, **Bela S.**, militante et ancien administrateur de la Fondation Auschwitz, déportée à 16 ans en juillet 1944 (26ème convoi belge) avec sa famille à Auschwitz ?

- Son père est mort dans les bras des Soviétiques après s'être enfui de Theresienstadt, où il avait été évacué.

- Sa mère est morte du typhus à Bergen-Belsen, où elle avait été évacuée. Cette double perte fut pour la jeune Bela un choc dont elle ne s'est pas remise et on le comprend.

- Son frère cadet (moins de 14 ans) ? On l'a vu à Auschwitz I, mais personne ne sait ce qu'il est devenu. Sans doute est-il mort, mais où et comment ? Peut-être comme son jeune cousin, qu'elle a rencontré deux ou trois fois à Birkenau et qui n'est pas revenu non plus. Tout ce qu'elle sait avec certitude du sort de ce jeune frère, c'est qu'il était à Auschwitz I. On notera que cela signifie donc qu'il n'avait pas été gazé à l'arrivée (pas plus que son jeune cousin, d'ailleurs) : or, comme nous aurons l'occasion de le voir, ce jeune frère faisait partie des 47 enfants du 26ème convoi qui, d'après la statistique belge et le *Kalendarium* [16], furent tous gazés à l'arrivée à Birkenau. On aurait d'ailleurs pu commencer par faire remarquer que notre témoin elle-même fait partie de ces 47 enfants considérés officiellement comme gazés à l'arrivée (tout en figurant à la fois et tout aussi officiellement parmi les rescapés !). Nous allons en reparler dans un instant.

- Son frère aîné (18 ans), par contre, est revenu de son côté, tout comme elle (libérée à Theresienstadt), son amie M. et sa mère (libérées à Dachau), de même que leur copine Suzy.

La catastrophe s'est effectivement abattue sur sa famille, mais les chambres à gaz là-dedans ? Bela S. dit qu'elle savait qu'elles existaient, mais sans plus. Toutefois, plus loin, elle précise qu'elle n'a découvert « tout cela [les « atrocités »] comme beaucoup d'autres que par après ».

Quant à **Marie P.** (la M. du témoignage précédent), elle a été déportée à Auschwitz avec ses parents en juillet 1944 (également 26ème convoi) ; elle n'avait pas 14 ans :

[14] Pourquoi ces témoins seraient-ils *a priori* plus crédibles que les grands témoins ? Parce qu'ils apportent de l'eau au moulin révisionniste ? Bien sûr que non, mais tout simplement parce qu'ils ne disent rien qui soit *a priori* contraire aux lois physiques. Parallèlement à ces témoignages, la Fondation publiait d'autres témoignages, comme celui de Bery Nahmias, présidente de l'Association des déportés grecs ; ce témoin dit, entre autres choses, que « (...) les fours crématoires ne pouvaient pas contenir plus de 5.000 à 10.000 personnes (...) » (ce qui fait 24 à 48 personnes par m2). Eh bien, pour les révisionnistes, sans doute pour vous aussi, nous le supposons, c'est entendu et ils ne risquent pas de classer ce témoin avec les sans-grade dont nous allons parler.

Ajoutons encore qu'un certain nombre de ces témoins belges donnent l'impression d'avoir eu connaissance à l'époque de leur incarcération de l'existence des chambres à gaz (Renée VH. et René R. par exemple, tous deux anciens administrateurs de la Fondation Auschwitz) mais leur relation n'est pas factuelle mais politique et philosophique et, dès lors, on ne peut rien en retirer pour cette enquête.

[15] A Auschwitz même (qui était un complexe de camps et non un camp unique), les conditions de vie variaient déjà beaucoup d'un camp à l'autre : selon certains témoins du procès de l'IG-Farben, les détenus d'Auschwitz III (camp de travail de Monowitz) avaient des logements tout à fait décentes, voire confortables (bâtiments à fenêtres, ce qui est évidemment la moindre des choses, lits individuels, chauffage central et eau chaude à volonté) ; par contre, à Auschwitz II c'est-à-dire Birkenau (surtout camp de transit), les conditions étaient souvent très pénibles (bâtiments éclairés par lanternes, châlits collectifs, chauffage insuffisant). Tout le reste semble avoir été à l'avenant (nourriture, hygiène, comportement des *kapos*, etc.). Les conditions dans les sous-camps (comme Rajsko) étaient également meilleures qu'à Birkenau. En général et en dehors de la période au cours de laquelle le *Reich* s'effondra et au cours de laquelle, de ce fait, l'horreur s'installa dans de nombreux camps de l'Ouest, les détenus semblent classer Birkenau et les camps de l'Ouest (comme Dachau) à peu près au même niveau, très en dessous de Monowitz, camp sur lequel les détenus sont -relativement- très élogieux. (Lors du dernier appel du 17/1/1945, Monowitz et ses sous-camps comptaient 35.000 détenus.)

[16] Le *Kalendarium* est une relation journalière par Danuta Czech, historienne du Musée d'Etat d'Auschwitz des principaux événements qui se sont déroulés à Auschwitz-Birkenau et dont elle a pu avoir connaissance à diverses sources, certaines documentaires et d'autres testimoniales. Bien qu'il comporte des lacunes, puisque Czech n'avait pas pu exploiter le gros des archives qui se trouve à Moscou, le *Kalendarium* est un document de référence pour tous les intervenants. Le travail de Czech n'est toutefois pas exemplaire et Pressac n'est pas tendre pour elle (ni d'une façon générale pour l'ensemble des historiens) : il lui reproche, avec raison, d'avoir privilégié les témoignages par rapport aux documents. Il faut dire que, quoi qu'il en dise, Pressac n'est pas davantage exempt de ce reproche. On ajoutera qu'il a l'habitude douteuse de mélanger des informations à caractère anodin provenant de sources documentaires dûment référencées à des assertions de son crû : il donne ainsi à son lecteur l'impression trompeuse que ses assertions ont une source documentaire.

- Son père est mort à Mauthausen, où il avait été évacué.
- Sa mère et elle-même sont restées ensemble et ont été libérées près de Dachau, où elles avaient été évacuées.
- Et les chambres à gaz ? Oui, elle a vu des sélections à l'arrivée, en quarantaine et après : les plus faibles étaient envoyées à la chambre à gaz, chambre à gaz qu'elle aussi, n'a jamais vue. Un jour, elle a, elle aussi, été sélectionnée : elle a cru qu'elle allait être gazée et ... elle s'est retrouvée dans un autre camp.
- Sa narration de la sélection à l'arrivée est instructive : les femmes, dit-elle, ont été mises sur deux files :
 - L'une comprenait les impotentes, les enfants et leurs mères ; elles sont montées dans des camions et personne ne les a revues : c'est donc qu'elles ont été gazées.
 - L'autre file comprenait les femmes retenues pour le travail et qui furent immatriculées (plus deux enfants : elle, Marie P. qui n'avait que 13 ans et demi et une autre fille de 14 ans).

Or, comme nous venons de le dire, il y avait dans ce convoi (le 26ème) 47 enfants dont 23 filles, qui, ont toutes été gazées à l'arrivée : relayant le Dogme, la statistique belge et le *Kalendarium* nous l'affirment. Mais la même statistique témoigne de ce que 8 filles sont revenues en Belgique ! Parmi elles, notre témoin elle-même, qui doit probablement ignorer ce fait : tout comme Bela S. et d'autres, elle est à la fois officiellement « *rescapée* » et « *présumée gazée à l'arrivée* » à Birkenau !

De plus, cela signifie que, sur ces 8 filles qui sont revenues en Belgique, certaines faisaient peut-être bien partie de cette file de femmes impotentes, âgées, inaptes, etc. qui sont censées avoir été gazées.

Un autre de ces témoins, **Yevgeny H.**, arrêté comme résistant, déporté fin 1943 à Auschwitz, fut libéré à Ebensee, où il avait été évacué.

- Il était d'abord passé par Breendonck (Anvers), lequel camp l'a le plus marqué : c'est là qu'il a vécu « *la véritable bestialisation* ». A Auschwitz, au moins, entre le travail et le coucher, les détenus, dit-il, étaient libres d'aller et venir, voir les amis, discuter le coup, jouer au football (le dimanche). Ce témoin a même vécu, à l'usine, une histoire d'amour, une belle histoire d'amour, avec la jeune femme qui lui servait de manœuvre (il était tourneur) et qu'il retrouvait, affirme-t-il, lors ... des bombardements. Tout n'était donc pas aussi déshumanisé qu'on nous le dit.

- Et les chambres à gaz ? Et les fours crématoires ? Tous les jours, il voyait beaucoup de morts et il croyait « *naïvement* » que les crématoires ne servaient qu'à les incinérer. Il ne se rendait pas bien compte et, dit-il encore, « *ce n'est qu'après mon retour, quand on m'a cité les chiffres, que j'ai réalisé* ».

Un autre militant actif et également administrateur de la Fondation Auschwitz, **Charles VW.**, a été déporté à Auschwitz en juillet 1944, c'est-à-dire au moment où s'achevait le gazage de 400.000 juifs hongrois à raison de pointes de 24.000 par jour (c'est du moins ce que les historiens nous ont raconté) et à la veille d'une période plus courte, certes, mais encore plus sombre, paraît-il (celle du gazage des juifs de Lodz). Charles VW. reconnaît qu'il n'a lui aussi, entendu parler de chambres à gaz que quand la guerre fut finie. A la question de savoir quand il a réalisé qu'on exterminait les juifs, Charles VW. répond : « *Je crois que je l'ai surtout réalisé quand tout était fini. Quand on est venu nous raconter qu'il y avait des chambres à gaz (...)* ». [17] Comment cela est-il possible ? Charles VW. est un de ces témoins dont le bon sens (il est athée, apparemment comme beaucoup de rescapés) et l'honnêteté semblent certains et on peut s'étonner de cette ignorance à l'époque et sur le site même de ce crime gigantesque. Ce fait n'intrigue pas Thanassekos et Chaumont, qui ont recueilli tous ces témoignages ; par ailleurs, ils se contentent de parler de « *connaissance a posteriori* » : ne serait-ce pas là un euphémisme pour « *connaissance suggérée* » ?

Au fond, il apparaît -mais nous ne l'avons pas vérifié auprès des intéressés- que la disparition du mythe des chambres à gaz ne troublerait guère tous ces sans-grade ; cela ne changerait rien à ce qui semble constituer l'essentiel de leur discours, à savoir l'incompréhensibilité de l'épreuve absurde et injuste qu'ils ont dû subir (d'autant plus grande chez certains qu'ils ne se sont jamais sentis juifs) et leur besoin de voir leurs souffrances reconnues. [18] Leur témoignage, finalement, désarmerait les révisionnistes. Après tout, ils ne disent rien d'autre que Rassinier, le « *pape* » du révisionnisme de la seconde guerre mondiale, qui fut interné 18 mois à Buchenwald et Dora, en revint avec 95% d'invalidité et donna de son expérience concentrationnaire une relation toute aussi émouvante.

Pour ce qui est de la SS et également en dehors des témoins célèbres, il faut citer **Thies Christophersen**, un sous-lieutenant agronome qui travailla l'année 1944 au camp-annexe de Rajsko, où étaient effectués des essais de

[17] Témoignage de 1992 ; précédemment (en 1985, par exemple), Charles VW. avait indiqué qu'il avait eu durant sa détention une connaissance claire de l'existence des chambres à gaz. Nous laissons à ses interviewers le soin d'analyser ces discordances dans le temps. Pour notre part, nous nous en tiendrons à ses dernières déclarations. Depuis, Charles VW. a publié un livre de souvenirs dont nous avons rendu compte dans notre article « *Alors, Charles, tu savais ou tu ne savais pas ?* »

[18] Renée VH. : « *Je suis absolument athée et si ma petite fille me demandait ce qu'est un juif, je serais bien en peine de lui répondre. Pour vous dire : mon frère a mon âge : eh bien, il y a septante ans de cela, il est rentré un jour de l'école et il a dit à mes parents : 'Il paraît qu'il y a un élève juif dans ma classe' et c'était justement lui. Cela ne signifiait rien pour nous.* »

culture de *kok sagis* (variété de pissenlit dont le latex était étudié comme substitut au caoutchouc). Choqué de voir son pays accusé d'un crime dont il disait avoir pu vérifier sur place qu'il était imaginaire, il publia son témoignage spontanément (ce qui, bien entendu, lui valut bien des ennuis) ; comme il n'avait pas été poursuivi pour son activité dans la SS, son témoignage est assez crédible. Joint à ceux des sans-grade belges, son témoignage devrait permettre à de jeunes historiens, plus sérieux (ou plus courageux ?) que leurs aînés, d'écrire une histoire d'Auschwitz proche de la vérité.

Il faut aussi parler de ceux qui n'ont pas témoigné, soit qu'ils n'aient pas osé, pu ou voulu (« *pour ne plus revivre leurs souffrances passées* », pense la Fondation Auschwitz), soit tout simplement qu'on ne leur ait rien demandé :

- Il y a d'abord, disions-nous plus haut, la masse des rescapés, dont ont été extraits les témoins belges de ci-dessus ; peut-être y en a-t-il tout de même parmi eux qui croient à ces chambres à gaz qu'ils n'ont jamais vues et dont, très souvent, ils n'ont entendu parler qu'après leur libération. Ceci pourrait s'expliquer, dit un révisionniste français, par « *une extrapolation abusive de ce qu'ils ont pu voir ou ressentir durant leur déportation (cheminées fumantes, (...)) ou par une propagande d'après guerre qui les a convaincus d'accréditer toutes les légendes concernant ces gigantesques abattoirs humains* ». D'une façon générale, comme le reconnaît Pressac, « *le témoignage humain [peut] être déformé par (...) l'acquis de connaissances ultérieures.* »
- En ce qui concerne les accusés, on s'étonnera de ce que le chef de l'Office Central de la Construction d'Auschwitz (la *Zentralbauleitung*), le célèbre major SS **Karl Bischoff**, n'ait pas été inquiété après la guerre : il n'a même jamais été interrogé comme témoin, ce qui est curieux, car c'était lui qui avait présidé à toutes les phases de la conception, de la construction et de la mise en route des crématoires (y compris les chambres à gaz). Ses explications auraient, bien entendu, été capitales et définitives. « *Aurait-on craint, se demande Stäglich, qu'il ne puisse prouver, à l'aide de documents qui se trouvaient en sa possession, l'absence de fondement de toutes les affirmations ayant trait aux 'usines de mort' ?* ». Certes, par la suite, deux de ses adjoints, **Dejaco**, ingénieur-architecte, chef du bureau des plans, et **Ertl**, également ingénieur-architecte, furent jugés à Vienne en 1972, à une époque où l'on avait enfin cessé d'interroger les suspects à coups de pied dans les testicules. L'expert désigné par l'accusation ne put mettre les accusés en difficulté, malgré le fait qu'il bénéficia de l'aide documentaire du Musée d'Etat d'Auschwitz, de l'URSS et de toutes les forces juives (Simon Wiesenthal, notamment) et ils furent acquittés. Leur procès a été le véritable « *procès d'Auschwitz* », dit Faurisson, à qui -chose bien regrettable pour l'histoire- a été refusé l'accès aux minutes. Nous en reparlerons d'ailleurs dans le chapitre consacré aux expertises.
- Certes, les responsables de la **Degech** et de **Testa** (producteur et distributeur du Zyklon-B) furent inquiétés et deux d'entre eux exécutés à l'issue d'un procès dont Pressac dit qu'il fut inique et même une mascarade (on les condamna plus précisément pour avoir livré du gaz à Ravensbruck, camp dans lequel, disent maintenant les historiens, il n'y eut jamais de chambre à gaz homicide). De toute façon, ce procès ne pouvait apporter aucune lumière, car ces industriels et commerçants ne pouvaient évidemment pas prouver que leur insecticide n'avait servi qu'à gazer des poux, mais ce n'aurait pas été le cas, par contre, pour celui du constructeur des fours crématoires (également fournisseur et monteur de la ventilation des morgues-chambres à gaz), le célèbre **Topf und Söhne**. Seul, **Kurt Prüfer**, responsable de la conception et de la construction des fours de Topf, fut arrêté et interrogé, ses papiers saisis (il les avait préalablement expurgés, dit Pressac qui n'était pas là pour le voir mais qui l'affirme quand même) ; on ne découvrit rien d'anormal et Prüfer fut relâché. Plus tard, Topf fut mise sous séquestre par les Soviétiques en attendant que soient éclaircies ses relations avec la direction d'Auschwitz, puis nationalisée par la RDA. Prüfer, qui n'avait pas cru bon de se mettre à l'abri (ce qui donne à penser qu'il n'avait rien à se reprocher), fut à nouveau emprisonné, cette fois par les communistes, avec trois de ses collègues (Sander, qui mourut presque aussitôt pendant les interrogatoires, Schultze, qui s'était occupé de la ventilation des crématoires et Braun) : transférés en URSS et interrogés par le Smersch, ils n'eurent d'autre solution que de reconnaître la réalité des chambres à gaz mais sans donner le moindre détail convaincant ! (*L'Événement du Jeudi*, citant Fleming en octobre 93, a donné un aperçu saisissant de la vacuité de leurs aveux.) Les 3 survivants furent condamnés à 25 ans de détention, ce qui était ridicule, compte tenu de ce dont ils étaient accusés : Prüfer mourut en 1952 et les 2 survivants furent même libérés en 1955. [19]
- On n'interrogea pas par contre les responsables des sociétés de génie civil qui participèrent aux travaux de construction et d'aménagement des crématoires ; c'était pourtant élémentaire. Fort heureusement, le

[19] On peut s'étonner de ce que Prüfer et ses compagnons n'aient pas été exécutés. Et surtout, pourquoi avoir libéré Schultze, lequel était accusé de la mise au point de la pièce maîtresse de la machinerie du meurtre (la ventilation de la chambre à gaz) ? Sans doute bénéficia-t-il tout comme Braun d'une mesure de clémence générale accordée à tous les prisonniers de guerre allemands. A leur retour, Schultze et Braun s'installèrent en RDA et on ne sait pas ce qu'il leur est advenu par la suite. C'est vraiment dommage.

Jürgen Graf a analysé le compte rendu de leur interrogatoire par les Soviétiques dans « *Anatomie der sowjetischen Befragung der Topf-Ingenieure* », *VffG*, Heft 4, Dezember 2002, p. 398 sqq.

témoignage de l'un d'eux, **Walter Schreiber**, a été recueilli en 1988 par Werner Rademacher. Schreiber était un ingénieur ayant notamment travaillé en 1936 chez Tesch puis de 1937 à 1945 chez **Huta**, importante entreprise de construction. Il en était le responsable (*Oberingenieur*) pour le secteur de Kattowitz dont dépendait Auschwitz. Huta a notamment construit les grands *Kremas II* et *III* et leurs morgues (les prétendues chambres à gaz). Schreiber était donc bien placé pour juger de ce qui s'y était fait et, pour lui, il était tout à fait invraisemblable que les crématoires aient jamais pu servir à des gazages de masse. [20] On peut comprendre qu'on n'ait soigneusement évité d'interroger tous ces ingénieurs ! Ils étaient tous dans la même position que Bischoff : c'étaient des techniciens très qualifiés et, sauf recours à la torture et au lavage de cerveau (recours problématique en dehors de la période de l'immédiate après-guerre, sauf chez les communistes, bien entendu), il n'était pas envisageable de les faire coopérer à la fabrication d'une légende. Il était après tout plus simple de s'appuyer sur les élucubrations de gamelles comme Höss (après les avoir bien travaillées), de déséquilibrés comme Gerstein ou encore de fabulateurs comme Wiesel.

Non, vraiment, il n'y a rien de convaincant dans les témoignages quant à la réalité des chambres à gaz. Au contraire. [21]

[20] Résumé de l'interview donnée à Werner Rademacher par Walter Schreiber de la société Huta et publiée dans *VffG*, Heft 1, Juni 2000, p. 104 sqq. sous le titre « *Im memoriam Dipl.-Ing. Dr. techn. Walter Schreiber* » :

Q : « On dit que les grandes morgues devaient être utilisées comme chambres à gaz pour le meurtre de masse ? »

R : « On ne pouvait rien déduire de tel de l'examen des plans dont nous disposions. Des plans de masse et de détail dont nous disposions, ces pièces étaient des morgues ordinaires. »

Q : « Savez-vous s'il y avait des orifices [pour l'introduction du Zyklon-B] dans le toit en béton des morgues ? »

R : « Non, pour autant que je m'en souviens. Comme ces morgues devaient servir accessoirement d'abris antiaériens, ces orifices auraient été contre-indiqués. Je n'aurais pas manqué de le faire remarquer. »

Q : « Est-il pensable que vous ayez été trompés et que la SS vous ait quand même fait construire à votre insu des chambres à gaz ? »

R : « Celui qui connaît le développement d'un chantier sait bien que cela n'est pas possible. »

Q : « Connaissez-vous les chambres à gaz ? »

R : « Naturellement. Tout le monde dans l'Est européen connaissait les chambres de désinfection. Notre société a construit des chambres à gaz de désinfection qui ressemblaient à toute autre chose. (...) »

Q : « Quand avez-vous appris que votre société avait construit des chambres à gaz destinées au meurtre de masse ? »

R : « Après la guerre. »

Q : « Est-ce que cela vous a surpris ? »

R : « Oui ! J'ai pris contact avec mon ancien supérieur et je l'ai interrogé. »

Q : « Qu'est-ce que vous avez appris ? »

R : « Il en avait également entendu parler après la guerre mais il m'a assuré que notre société Huta n'avait sûrement pas construit des morgues - chambres à gaz. »

Q : « Est-ce qu'une transformation des morgues après votre départ est pensable ? »

R : « Oui mais je l'exclus plutôt pour des raisons de temps. La SS ne pouvait entreprendre ce travail elle-même avec les seuls détenus et elle aurait donc dû à nouveau faire appel à des entreprises extérieures. Sur la base des connaissances techniques sur les chambres à gaz que j'ai acquises par la suite, je peux dire que la chambre que nous aurions construite à cette époque aurait été complètement ratée, et ceci pour des raisons techniques et humaines. »

W. Rademacher lui a encore demandé pourquoi il n'avait pas témoigné. Et W. Schreiber de répondre que, d'une part, au lendemain de la guerre, il avait d'autres préoccupations et, d'autre part, personne ne l'avait jamais interrogé sur ses activités à Auschwitz ou ailleurs. W. Schreiber a autorisé W. Rademacher à publier son témoignage après sa mort. Né en 1908, W. Schreiber est mort en 1999.

[21] Dans l'annexe 1, nous aurons l'occasion de reparler de la valeur discutable du témoignage à propos des tourbillons de fumée censés sortir des crématoires selon les témoins mais que ne montre aucune photo. Devant la force des réfutations des révisionnistes, les historiens commencent à évacuer les témoins. Finkelstein : « Et en effet, beaucoup de spécialistes ont mis en doute la véracité des témoignages des survivants. Une bonne partie des erreurs que j'ai découvertes dans mon propre travail peut être attribuée aux témoignages », rapporte Hilberg. » (Norman G. Finkelstein, « L'industrie de l'Holocauste », *La Vieille Taupe*, n° 12, automne 2000, p. 83) Dès lors et comme nous le verrons par la suite, tandis que certains historiens ont entrepris dans la hâte de recueillir les témoignages des derniers survivants, d'autres historiens construisent une « histoire sans témoin » et même, selon nous, une « histoire contre les témoins ». Comme Serge Klarsfeld l'aurait récemment proclamé à plusieurs reprises, « A présent, les déportés ne comptent plus ! ». (Selon Henry Bulawko dans un éditorial intitulé fort à propos « De quoi surprendre » dans *Après Auschwitz*, bulletin de l'Amicale des Déportés d'Auschwitz, n° 269, déc. 98, p. 1.)

VI. PREUVES MATERIELLES ET EXPERTISES

A - INSTALLATIONS ET PROCEDURES DE GAZAGE

PLAN DU CAMP D'AUSCHWITZ-BIRKENAU

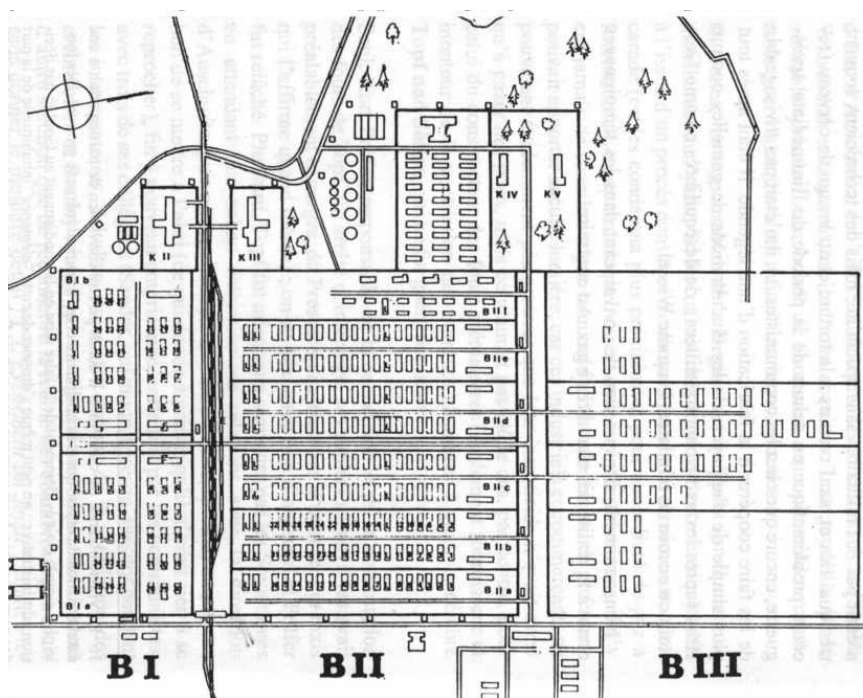
Le plan ci-dessous est celui de Birkenau, dit aussi Auschwitz II, celui dans lequel s'est déroulé, selon les historiens, l'essentiel de l'extermination. Ce plan donne la situation à la mi-1944.

Entre le BI et le BII, la voie de chemin de fer entrée en service à la mi-1944. Auparavant, les déportés descendaient du train en dehors du camp, plus précisément à la gare des marchandises d'Auschwitz.

En BI à gauche : camp des femmes.

En BII au centre : camp des hommes, camp des familles, camp des Tziganes, secteur hospitalier.

En BIII à droite : camp de transit (dit « Mexico ») qui, comme on le voit, est resté inachevé.



- Tout en haut à gauche, le *Krema II* (K II) et à sa droite le *Krema III* (K III).
- Juste en dessous de celui-ci, la plaine des sports, indiquée « SP » pour « Sportplatz » sur les plans (mention que les historiens effacent systématiquement : elle ne se trouve d'ailleurs pas sur ce plan.) et qui a servi aussi à des concerts en plein air ; de ce terrain de sport, joueurs et spectateurs avaient donc une vue directe sur le *Krema III* et plus particulièrement sur sa chambre à gaz.
- A la droite de cette plaine, le secteur hospitalier.
- Au-dessus de ce secteur, le « Canada » (magasins d'effets enlevés aux détenus) et (en forme d'enclume) le « Zentral Sauna » (bains et douches, désinfection).
- A la gauche du « Canada », des installations d'épuration (il y en a également à gauche du *Krema II*).
- A la droite du « Canada », les *Kremas IV* (K IV) et V (K V).
- Les *Bunkers 1* et 2 dans lesquels auraient eu lieu les premiers gazages de masse, se seraient trouvés dans les bois et près à droite et au-dessus des *Kremas IV* et V.
- Les « gigantesques fosses » de crémation n'ont pas été retrouvées (et pour cause, ainsi que le démontrent les vues aériennes de 1944, il n'y en a jamais eu).

Nous allons tout d'abord exposer comment, d'après les historiens, a été mise en place et a fonctionné l'installation industrielle de mise à mort d'Auschwitz. [1] Par la suite, nous examinerons cette version dans le détail.

C'est en février 1940 qu'est prise la décision d'aménager à Auschwitz dans d'anciennes casernes un camp de quarantaine pour 10.000 Polonais : c'est le *KL (Konzentrationslager)* Auschwitz dit aussi, par la suite, Auschwitz I ou encore *Stammlager* (camp principal).

Un four crématoire bimoufle est commandé dès mars 1940, les premiers détenus (des *Kapos*) arrivant fin mai 1940. [2]

En juillet 1940, pour la première fois à Auschwitz, un bâtiment est désinfecté au Zyklon-B.

Un deuxième four bimoufle complémentaire pour ce crématoire (entré dans l'histoire sous le nom de *Krema I*) est commandé en novembre 1940.

Le 1/3/1941, Himmler porte l'effectif d'Auschwitz I à 30.000 détenus et ordonne la création, à quelques kilomètres de là, à Birkenau d'un camp pour 100.000 prisonniers de guerre : c'est le *KGL (Kriegsgefangenenlager)* Birkenau dit aussi Auschwitz II.

En juillet 1941, Bischoff (dont nous avons dit qu'il avait présidé toutes les constructions de chambres d'épouillage, de crématoires, etc. d'Auschwitz) est amené à s'intéresser aux chambres à gaz d'épouillage.

En septembre 1941, un troisième four bimoufle complémentaire est commandé pour Auschwitz I.

Vers la même époque, Himmler porte l'objectif de Birkenau à 125.000 prisonniers de guerre ; dès lors, un grand crématoire à cinq fours trimoufle (qui deviendra le *Krema II*) est projeté (initialement à Auschwitz I puis à Birkenau).

En décembre 1941, disent les historiens (à ce stade, nous ne faisons que répéter l'histoire officielle, sans encore la critiquer), a lieu, dans les caves du bloc 11 d'Auschwitz I, un premier gazage de malades et de communistes.

A la même époque est dessinée une installation de 19 autoclaves d'épouillage au Zyklon-B pour le bâtiment de réception d'Auschwitz I.

Vu les difficultés rencontrées dans les caves du bloc 11, la SS décide d'aménager la morgue du *Krema I* en chambre à gaz et jusqu'à fin novembre 1942, s'y déroulèrent quelques gazages d'incurables et de communistes, mais dans des conditions très aléatoires (il n'y avait pas de ventilation mécanique).

Entre-temps, l'épouillage des effets vestimentaires et de la literie par le Zyklon-B se développe à Auschwitz I.

En mai 1942, la SS aménage une fermette (à façade rouge) située dans le camp de Birkenau et qu'on appellera « *Bunker 1* », pour en faire un site de gazage remplaçant la morgue du *Krema I*. Cette fermette était composée, dit Pressac, de « *deux pièces d'une superficie totale supposée de 60 à 80 m² sur laquelle 300 à 400 hommes pouvaient être comprimés* » (soit 4 à 7 personnes par m²). Chaque pièce avait une porte ; les fenêtres furent murées. « *La ventilation se faisait naturellement par ouverture des portes et durait toute la nuit* ». Les corps étaient enfouis dans des fosses. Entrée en service probable : fin mai 1942. Toutefois, poursuit Pressac, le *Bunker 1* était « *difficilement utilisable pour gazer en série parce que sans ventilation* » ; aussi, la SS décida d'aménager une deuxième fermette (à façade blanche et qui fut appelée « *Bunker 2* ») « *d'une superficie de 105 m² ; 500 personnes pouvaient s'y tenir* » (soit 5 personnes par m²).

Höss, dans le même temps, était entré en pourparlers avec la Degesch pour la livraison de chambres à gaz d'épouillage en vue d'en équiper le futur bâtiment de réception des détenus d'Auschwitz I : ces chambres à gaz étaient pourvues d'« *un chauffage par radiateur et une ventilation circulaire intérieure assurant d'abord le passage régulier du gaz cyanhydrique sur les effets à épouiller, puis, en fin de traitement, une désaération efficace* ». La Degesch proposait également des chambres à gaz de 50 m³ de volume et 25 m² de superficie (ce qui, on le notera soigneusement, correspondait très exactement au quart de la fermette blanche). La SS s'inspira, dit Pressac (sans aucune preuve), de ces installations sanitaires (« *cellules en parallèle* ») dans l'aménagement à des fins criminelles du *Bunker 2*, mais, curieusement, le système de chauffage et de ventilation ne fut pas retenu, parce que, affirme Pressac (toujours sans preuve), « *soumis à un long délai de livraison* ». Finalement, on construisit dans le *Bunker 2* « *quatre petites chambres d'environ 50 m³ de volume et 25 m² de superficie (...) placées en parallèle (...) sans ventilation mécanique, mais orientées au mieux dans le sens du vent* ». [3]

[1] Les citations de ce chapitre sont tirées de Jean-Claude Pressac.

[2] Le « *crématoire* » (*Krema*) est un bâtiment dans lequel ont été installés des « *fours [crématoires]* », lesquels sont constitués, en gros, d'un « *foyer* » fonctionnant au coke ou au gaz et d'une chambre appelée « *moufle* » (ou « *creuset* » ou encore « *bouche* »), dans lequel moufle est introduit le corps (nu ou en cercueil) à incinérer. Les fours d'Auschwitz avaient 2, 3 ou 8 moufles.

[3] On n'a malheureusement pas de trace documentaire certaine de ces 2 *Bunkers* et on peut même légitimement douter de leur existence.

Toutefois, à l'appui de leurs dires, les historiens ont récemment cité des documents dans lesquels il est question de « *maison* » :

- Dans un document du 9/4/43 (ou du 12/4/43 ?), on trouve l'annonce que « *1 sauna provisoire [sera] installé dans une maison existante sur le terrain du BA III* » (« *1 Prov. Sauna in ein bestehendes Haus im Gelände des BA III eingebaut [wird]* »). (Document signalé aussi par Michael Gärtner et Werner Rademacher dans « *Grundwasser im Gelände des KGL Birkenau (Auschwitz)* », VfG, März 1998, p 3)
- Dans un document du 30/9/43 intitulé « *Rahmenbauantrag* », on trouve dans les projets de construction des Ba II et Ba III : « *Démontage d'une maison existante pour les mesures spéciales (Plan non existant)* » (« *Ausbau eines vorhandenen Hauses für Sondermassnahmen. (Zeichnung nicht vorhanden)* ») Ensuite sans lien apparent : « *3 baraques pour les mesures spéciales (type 260/9)* »

Début juin 1942, Himmler fait part à Höss de ce que Birkenau sera le site de l'extermination industrielle des juifs.

En Juillet 1942, Himmler décide de porter l'effectif de Birkenau à 200.000 prisonniers.

Le même mois, une première épidémie de typhus se déclare à Auschwitz et prend une ampleur catastrophique (près de 400 morts par jour en septembre 1942). On notera que, d'après Pressac, ce ne sont pas les juifs qui propagèrent l'épidémie (ils étaient épouillés) mais les travailleurs civils polonais.

Le 4 juillet 1942 commence dans le *Bunker I* le gazage industriel des juifs jugés inaptes au travail lors de la sélection à l'arrivée.

Le 15 août 1942, « dessin d'un plan de Birkenau pour 200.000 détenus. Pour faire face à la mortalité prévisible de cette population, la capacité incinératrice est doublée et passe à trente creusets incinérateurs » : au *Krema II* s'ajoute donc un crématoire identique, le *Krema III*.

Fin août, dit Pressac, il est décidé de compléter les *Kremas II* et *III* (destinés à ceux des 200.000 prisonniers qui devaient mourir de mort naturelle) par deux crématoires plus petits (les *Kremas IV* et *V*, destinés, eux, à incinérer les millions d'inaptes juifs à gazer dans les *Bunkers I* et *2* dès leur arrivée). Mais, dans les faits, dit-il encore, les choses se déroulèrent de façon différente et c'est finalement dans les *Kremas II* et *III* que la très grande majorité des juifs furent gazés et incinérés.

La construction de ces 4 crématoires fut plus longue et leur fonctionnement moins satisfaisant que prévu.

- Le *Krema II* a démarré le 15/3/1943, a été réceptionné officiellement le 31/3/1943 et a été démolí le 27/11/1944. Il a donc fonctionné moins de 18 mois ; compte tenu d'un arrêt de 3 mois à l'été 1943 -en fait, il y en eut d'autres-, cela fait 530 jours, mais il s'agit là d'un *maximum maximorum* (Mattogno ne retient que 509 jours et Gauss que 410 ; nous retiendrons 530 jours : le lecteur a déjà compris que nous avons choisi d'être systématiquement bienveillant pour les historiens et il voudra bien en tenir compte dans l'appréciation de nos conclusions). Il a servi à tuer, selon Pressac (1989), 400.000 personnes, soit en moyenne au minimum 755 par jour (ces chiffres et ceux qui suivent devraient être réduits de 1/5ème pour tenir compte des nouvelles révisions de Pressac en 1993).
- Le *Krema III* a fonctionné du 25/6/1943 au 27/11/1944 soit 17 mois au maximum ; sa production aurait été de 350.000 personnes soit en moyenne au minimum 675 par jour.
- Le *Krema IV* n'aurait servi qu'à 6.000 incinérations.
- Le *Krema V* aurait servi à gazer 65.000 personnes, mais presque toutes auraient été incinérées dans des fosses.

Comme on le voit, les grands *Kremas II* et *III* auraient servi à tuer l'essentiel des 800.000 voire 900.000 (à moins qu'il n'y en ait eu « que » 470.000) déportés gazés à Auschwitz. Il est donc licite de centrer l'analyse sur ces seuls grands *Kremas*, bien que les convois de déportés juifs aient commencé à affluer en mai 1942, soit un peu moins d'un an avant la mise en service du premier de ces quatre grands *Kremas*. [4]

(Plan n° 5) Pièce transformée : voir BW 3b/BA.I [...] » (« 3 Stck. Baracken für Sondermassnahmen (Typ 260/9) (Zeichnung Nr. 5) Umbauter Raum : siehe BW 3b/BA.I [...] »).

- Rademacher et Gärtner font état aussi de l'interrogatoire du Dr SS Horst Fischer le 19/10/65 à Berlin-Est. Fischer, ancien médecin à Auschwitz, y raconte un peu n'importe quoi (même au regard de l'histoire officielle !), désireux qu'il devait être de sauver sa peau (il n'y réussit d'ailleurs pas.) mais il est néanmoins intéressant de prendre connaissance de ce qu'il a dit, notamment : « J'ai été quelque 12 fois à la ferme de Birkenau, à la chambre à gaz camouflée en sauna. » (Werner Rademacher et Michael Gärtner, « Berichte zum KL Auschwitz », Vffg, Heft 3 und 4, Dezember 2000, p. 330) De son côté, Mattogno pense qu'il n'est pas impossible que le mot « *Bunker* » ait fait partie du jargon des SS d'Auschwitz mais pour désigner le sous-sol du sinistre bloc 11 d'Auschwitz I, dans lequel sous-sol avaient été aménagés les cachots du camp et où aurait eu lieu le premier gazage expérimental ; il cite par exemple une lettre du 27/5/43 de Bischoff dont l'objet est « Libération de détenus enfermés dans le Bunker » (« Freigabe eingebunkerten Häftlinge »). (Carlo Mattogno, « 'Sonderbehandlung' ad Auschwitz. Genesi e significato », Edizioni di Ar, Padova, 2001, p. 114) Le plus souvent, semble-t-il, les prisonniers n'en sortaient que pour être exécutés dans la cour du bloc ; on ne peut exclure que des esprits religieux aient brodé toute cette histoire de gazage dans les *Bunker I* et *2* à partir de tous ces faits.

Mattogno donne deux autres cas d'utilisation du mot « *Bunker* » :

- Téléx du 25/5/44 de Kammler à la ZBL : « Pour l'action spéciale Hongrie, il est nécessaire d'installer immédiatement 3 baraquements d'écurie près de l'Ausweichbunkern. » (« Für Sonderaktion Ungarn/Programm sind Umgehend 3 Pferdestallbaracken bei den Ausweichbunkern aufzustellen. ») Ces « *Ausweichbunkern* » (Le mot est au pluriel.) étaient probablement des abris antiaériens. (Voir le *Standortbefehl* n° 12/44 du 12/4/44)
- Mattogno cite un autre document indiquant qu'il y avait à Auschwitz I, 22 « *Splitterschutzbunker* » pour les sentinelles SS (abris antiaériens personnels)

De leur côté, Hans-Jürgen Nowak et Werner Rademacher sont d'avis qu'il y a des indices qui donnent à penser que les *Bunkers I* et *2* ont été des centres de désinfection (épouillage des vêtements et bains pour les détenus). (« 'Gasdichte' Türen in Auschwitz », Vffg, Heft 4, Dezember 1998, p. 248)

[4] Vu ce calendrier, le quasi-monopole attribué aux *Kremas II* et *III* dans ce meurtre de masse est étonnant. Il y a là une anomalie sur laquelle il nous faut dire un mot. En fait, l'histoire d'Auschwitz était, naguère, cohérente et dans ses grandes lignes et dans ses détails (tout en étant invraisemblable) ; depuis, les grandes lignes ont été révisées (on est passé de 4 millions à 1 million de morts sans compter qu'en 1994, Pressac a réduit le nombre de morts à 630/710.000 dont 470/550.000 exterminés à leur arrivée) mais, par contre, les détails n'ont pas toujours été révisés ; de la sorte, l'histoire d'aujourd'hui est bancal : les historiens nous disent qu'il y eut 1.000.000 morts voire moins, mais ils nous donnent des détails qui se rapportent à l'extermination de 4.000.000 de morts (sauf Pressac, qui essaye d'adapter le dogme). Face à ce désordre, la critique est parfois malaisée et nous demandons au lecteur de le comprendre.

Nous nous intéresserons donc surtout aux *Kremas II* et *III*, puisque l'essentiel du drame s'y serait déroulé. Ces deux *Kremas* étaient identiques (construction en miroir). On en possède de nombreux plans et les ruines confirment ces plans. On sait donc presque tout de ces deux *Kremas*. Nous allons examiner le plan du *Krema II* en décrivant -toujours sans les critiquer à ce stade- les procédures de gazage telles qu'elles apparaissent dans l'histoire officielle.

1. A la droite du plan ci-dessous, au rez-de-chaussée, se trouvait la salle des fours ; ces fours étaient au nombre de 5 et chacun possédait 3 moufles : on pouvait donc incinérer $5 \times 3 = 15$ corps en même temps, voire 45 corps, disent les historiens, car on plaçait 3 corps dans chaque moufle ; certains historiens ont même parlé de 12 corps par moufle.

Combien fallait-il de temps pour une incinération ? Les réponses varient : 15 à 25 minutes, disent certains témoins ; irréaliste, reconnaît Pressac, il fallait 45 à 60 minutes. De ce fait la capacité globale est diversement appréciée ; les historiens reprennent souvent le chiffre de 1.440 corps en 24 heures pour chacun des *Kremas II* et *III* (et 768 corps pour chacun des *Kremas IV* et *V* ; le petit *Krema I* avait été arrêté lors de la mise en route des grands *Kremas II* à *V*). Ces fours devaient être arrêtés pour entretien une fois par semaine. On dit par ailleurs qu'ils étaient souvent en panne et durent finalement être complétés par le recours à de grandes fosses de crémation en plein air, fosses dont la capacité était illimitée grâce notamment à la récupération et à l'utilisation de la graisse humaine. [5]

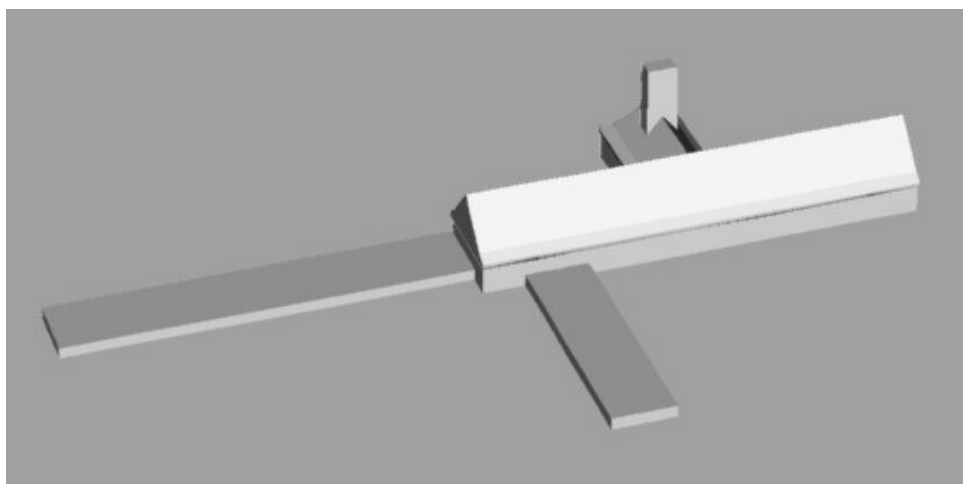
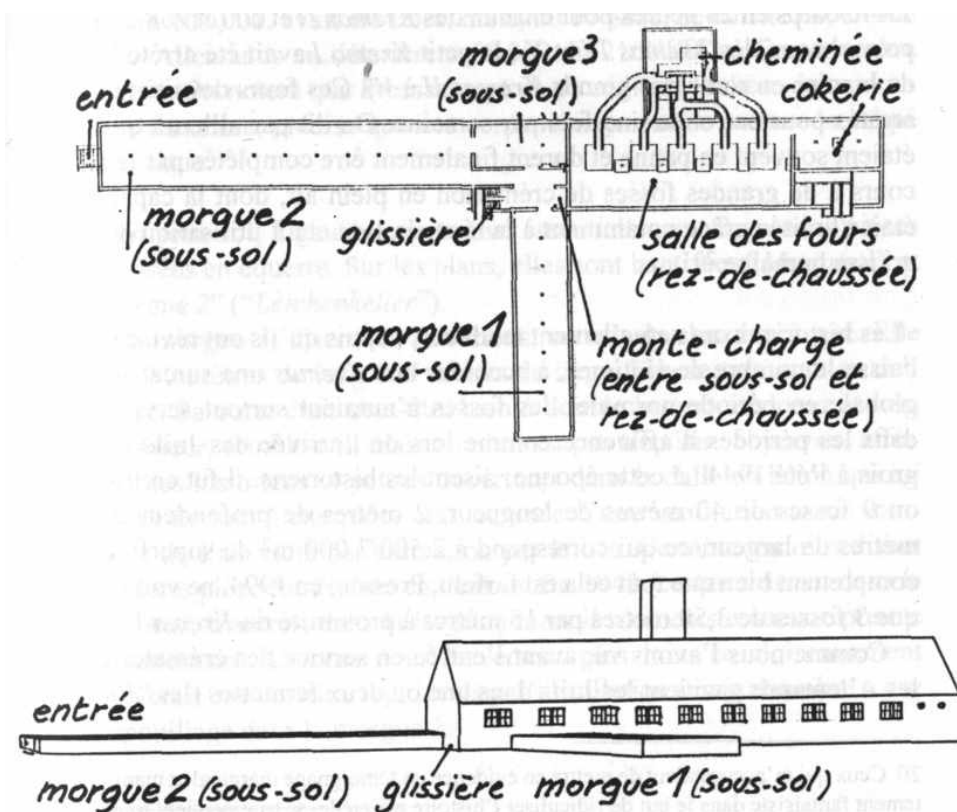
Les historiens ont actuellement tendance, depuis qu'ils ont révisé à la baisse le nombre de victimes, à accorder aux *Kremas* une surcapacité globale en période normale : les fosses n'auraient surtout servi que dans les périodes d'affluence comme lors de l'arrivée des juifs hongrois à l'été 1944 : à cette époque, disent les historiens, il fut creusé 8 ou 9 fosses de 40 mètres de longueur, 2 mètres de profondeur et 8 mètres de largeur, ce qui correspond à 2.500/3.000 m² de superficie ; comprenant bien que tout cela est *a priori* farfelu, Pressac, en 1994, ne voit plus que 3 fosses de 3,50 mètres par 15 mètres à proximité du *Krema V*.

Comme nous l'avons vu, avant l'entrée en service des crématoires, les Allemands gazaient les juifs dans une ou deux fermettes (les *Bunkers I* et *2*) et ils enterraient les corps. On pourrait donc retrouver leurs restes, direz-vous ? Non, car nous disent les historiens, les Allemands les déterrèrent et les brûlèrent sur des bûchers pour effacer toute trace de leur forfait : l'un des deux commandos affectés à cette tâche en déterra 107.000, avait dit Höss, mais, dit Pressac, ce chiffre est erroné et les Allemands en déterrèrent 50.000 du 21/9/1942 à fin novembre 1942. [6] On notera que Pressac, tout en accréditant la thèse du camouflage du crime, précise que ces corps menaçaient de polluer la nappe phréatique.

[5] Ceux qui nous accusaient de mettre en évidence un témoignage marginal et manifestement fantaisiste dans le but de ridiculiser l'histoire officielle, se tromperaient lourdement : ces informations sur la récupération de la graisse des corps incinérés, données par Höss tout de suite après la guerre, ont été constamment reprises par la suite. On peut citer (mais ce ne sont que quelques exemples) :

- Le célèbre Filip Müller, ainsi que nous l'avons dit plus haut (son livre date de 1980).
- Le Dr Bendel (témoignage datant de 1945, certes, mais encore repris par Kogon, Langbein et Rückerl en 1987 (« *La puissance de ces fosses fut formidable : mille personnes en une heure. Elle fut encore augmentée par le percement d'un conduit amenant la graisse humaine dans un réservoir de récupération* »).
- Le cordonnier Henryk Tauber au procès de Höss ; Pressac n'hésite pas en 1989 à reproduire son témoignage *in extenso* (tout en le commentant, mais il ne commente pas ce passage) : « *A cette époque [été 1944], les corps étaient incinérés dans des fosses en plein air, d'où la graisse coulait dans un réservoir creusé dans le sol. Cette graisse était versée sur les corps pour accélérer la combustion.* ».
- Dans l'« *Album d'Auschwitz* » publié en 1983 en français par Klarsfeld, il est précisé (par Pressac) que « *Moll conçut une série de canaux au fond des tranchées, pour recueillir la graisse qui tombait. Ces canaux s'écoulaient ensuite vers chaque extrémité de la fosse, où la graisse recueillie était versée par-dessus les cadavres comme carburant additionnel.* ».
- Le Musée d'Etat d'Auschwitz lui-même (notamment dans « *Auschwitz* », 1986) : « *On entretenait le feu en versant sur les corps (...) de la graisse fondue des corps humains* ».
- Le plus illustre et le plus respecté des historiens de la Shoah, Hilberg, indique lui-même en 1988 : « *Au fond de ces fosses, on recueillait avec des seaux la graisse humaine pour la verser sur le feu afin de hâter l'incinération.* » On ne peut qu'être atterré de lire des âneries pareilles sous la plume d'un professeur d'université mais il nous faudra bien prendre en compte ce fait reconnu par l'histoire officielle et nous abaisser à en discuter : les Allemands recueillaient la graisse des juifs –avec des seaux- afin d'économiser du combustible et accélérer l'incinération.
- En 1998 encore, à la veille du 3ème millénaire, le célèbre hebdomadaire allemand *Spiegel* (1998, n° 40) publiait une interview du Dr Hans Münch, ancien médecin SS à Auschwitz et célèbre témoin de l'accusation dans de nombreux procès ; Münch y « *décrit comment les détenus creusaient des tranchées autour des bûchers. La graisse coulait dedans et on arrosait les cadavres à l'aide de louches. Ils arrivaient à brûler plus facilement. Lorsqu'un détenu n'obéissait pas au quart de tour, il pouvait arriver qu'un SS le pousse dans cette soupe bouillante.* » [Selon la revue de l'amicale des juifs déportés de France (*Après Auschwitz*, n° 270, mars 1999, p. 8-9) qui a repris ce texte sans faire de commentaires ce qui donne légitimement à penser que ses responsables, Henri Bulawko et Raphael Esrail, y croyaient encore en 1999 !]

[6] A raison de 5 couches de corps, cela fait une pile de 4,5 km.



2. En sous-sol, à gauche, on trouve essentiellement 2 grandes pièces disposées en équerre. Sur les plans, elles sont baptisées « Morgue 1 » et « Morgue 2 » (« Leichenkeller »).

La morgue 1, disent les historiens, servait de chambre à gaz. Elle avait 30 mètres de long et 7 mètres de large. Elle se terminait en cul-de-sac. Sa porte était peut-être bien à double battant et s'ouvrait vers l'extérieur, semble-t-il, mais on n'en est pas trop sûr ; il y avait, affirment les historiens, 4 petites ouvertures dans la dalle en béton qui lui servait de toit. Cette pièce était équipée d'une ventilation assez sommaire de l'air vicié par extraction par le bas.

Certains témoins disent que cette pièce fut divisée en deux en fin 1943 (certains disent dans la longueur, d'autres, dans la largeur) mais il n'en existe aucune preuve documentaire. Comme nous le verrons plus loin, ce cloisonnement trouverait une certaine logique dans l'installation d'une chambre à gaz d'épouillage dans la morgue 1.

La deuxième grande pièce était la morgue 2 ; elle servait, disent les historiens, de vestiaire pour les déportés qu'on devait gazer. Elle mesurait 50 mètres sur 8 mètres. A l'origine, elle devait se terminer en cul-de-sac, mais, finalement, on y avait construit un escalier d'accès au fond à gauche.

Les plans initiaux mentionnent également une troisième morgue (la 3) qui se trouvait sous le bâtiment des fours et qui fut par la suite compartimentée en petits locaux à usages divers.

Au point de jonction des trois pièces se trouvait un plan incliné par lequel les cadavres étaient introduits dans la morgue ; un petit escalier pour les porteurs était aménagé de chaque côté de cette glissière. Au même endroit, on trouve un petit monte-charge de 2,10 x 1,35 mètres, équipé provisoirement d'un moteur de 10 HP pour remonter les cadavres à incinérer, après l'exposition, la cérémonie et éventuellement l'autopsie (dans une hypothèse exterminationniste, après la récupération des effets personnels, des cheveux des femmes, des alliances et des dents en or) ; ce monte-charge était donc prévu pour un seul chariot à la fois, donc un seul corps, du moins dans des conditions d'utilisation normale (3 à 4 corps à la fois, puis 10 à 15 corps avec l'ascenseur définitif en phase exterminationniste, dit Pressac). Il est important de se rendre compte que, en ce point de jonction qui servait également de salle de travail, il n'y avait que très peu de dégagement.

La version officielle est donc que, plusieurs fois par jour, jusqu'à 3.000 personnes à la fois (2.000, dit Pressac en 1989, lequel, le lecteur l'aura déjà remarqué, révisé l'histoire officielle systématiquement à la baisse, au point qu'en 1993, il ne parle plus que d'un seul gazage journalier de 1.000 personnes) étaient introduites dans la salle de déshabillage (en bloc ou par petits groupes, on ne sait) ; elles s'y déshabillaient pour, leur disait-on et nous dit-on, prendre une douche dans la pièce d'à côté, elle-même camouflée en salle de douche.

Puis on fermait la porte. Ce n'était pas toujours facile, nous assure-t-on, car les juifs commençaient parfois à avoir des doutes et montraient des signes d'énervement.

Les SS versaient des granulés de Zyklon-B (insecticide utilisé universellement à l'époque) par les 4 ouvertures du plafond de la chambre à gaz : il s'en dégageait du gaz cyanhydrique qui tuait les prisonniers en moins d'une demi-heure.

Ensuite, on ouvrait la porte ; on mettait l'appareil d'aération en marche. On commençait immédiatement à sortir les corps. On extrayait les dents en or ; on récupérait les alliances et les bijoux ; on coupait les cheveux des femmes ; on fouillait même les parties intimes pour rechercher d'éventuels diamants qui auraient pu y être cachés. On montait les corps par le monte-charge.

Cette installation, nous disait-on (vu la rapidité des révisions de l'histoire, on hésite parfois sur le mode de temps à employer : présent de l'indicatif, imparfait ou passé simple) a été prévue dès sa conception à cette fin d'extermination ; ce n'était donc pas une installation sanitaire classique qui aurait été « *bricolée* » mais une installation industrielle conçue pour une production de masse rationnelle, en l'occurrence le meurtre de masse. Toutefois, Pressac a admis que ce n'était pas le cas et que ces installations étaient initialement à vocation sanitaire mais qu'elles avaient été transformées en cours de construction en installations de meurtre de masse.

B - CRITIQUE

GENERALITES

La disposition des installations, le fonctionnement de l'appareillage et le processus de mise à mort décrits ci-dessus prêtent à la critique. Toutefois, nous n'examinerons pas tous les points de cette description : le lecteur a compris déjà que le point central de la version officielle est la morgue 1 des *Kremas II et III* ; c'est cette pièce de 210 m² qui, après sa transformation en fin 1942/début 1943, a servi au gazage de la plupart des juifs ; toute la question est donc là : quel a été l'objet des transformations qui y ont été prévues et faites à cette époque ?

Avant d'examiner tout cela point par point, il nous faut, ne fût-ce que brièvement, exposer la thèse révisionniste. Jadis, les révisionnistes (les Bardèche, les Rassinier, les Butz, les Faurisson) exposaient que la thèse officielle était insoutenable ; et de démontrer de façon imparable qu'il était ridicule d'affirmer que cette morgue 1 ait jamais pu servir au gazage d'êtres humains ; ce fut d'ailleurs la force de persuasion de cette démonstration qui incita les juifs, les communistes et les enjuivés à réclamer des lois antirévisionnistes ; toutefois, si les révisionnistes pouvaient dire ce qui ne s'était pas passé dans les morgues des crématoires de Birkenau, ils éprouvaient des difficultés à expliquer ce qui s'y était réellement passé, ne fût-ce que parce qu'on leur interdisait l'accès aux archives et qu'on les persécutait cruellement ; dans le même temps, les historiens brandissaient l'un ou l'autre document où apparaissaient des mots suspects et affirmaient qu'ils détenaient là les preuves des gazages criminels dans les morgues des grands crématoires ; il ne restait aux révisionnistes que le courage, le bon sens, le raisonnement et l'imagination pour leur répondre mais leurs explications n'étaient pas toujours convaincantes et, d'ailleurs, depuis, nombre d'entre elles ont été abandonnées. Une explication vraisemblable fut toutefois avancée en 1994 par Mattogno qui affirma que des chambres à gaz d'épouillage provisoires avaient été installées dans les crématoires en commençant par les *Kremas II et IV* (de telles localisations avaient déjà été relevées à Maïdanek, Dachau et Struthof) mais il n'apportait aucune preuve de cette confusion faite par les historiens entre l'épouillage des juifs et leur gazage. Lüftl avait déjà émis l'hypothèse que, manquant de moyens d'épouillage, les Allemands avaient pu avoir l'idée d'installer une chambre d'épouillage dans la morgue 1 des *Kremas II et III* en se disant que, puisqu'elle était équipée d'un système de ventilation, elle pourrait faire l'affaire. Nous-mêmes avons émis l'hypothèse de cette chambre-ersatz mais en la rejetant aussitôt pour des raisons techniques.

Mais, depuis, les choses ont radicalement changé : libérés du communisme, les Russes, les Tchèques et d'autres ont ouvert leurs archives et particulièrement les archives allemandes qu'ils avaient confisquées en 1945 et dont les historiens disaient que les Allemands les avaient détruites pour masquer leurs crimes ; dès lors, les révisionnistes purent se rendre qui à Moscou, qui à Prague et en ramener -au prix de 1 \$ la page- des documents qui leur permettent, enfin, de raconter de façon crédible ce qui s'est réellement passé dans la morgue 1 des *Kremas II et III*. Par exemple, Mattogno et Graf ont découvert à Moscou divers documents qui n'expliquent sans doute pas tout mais qui constituent un progrès spectaculaire de nos connaissances. Dès fin 1995, ils annonçaient la découverte d'un document relatif à une « chambre d'épouillage pour le Krema II d'Auschwitz-Birkenau » (« *Entlausungskammer für das Krematorium II* »). [1] Depuis, Mattogno a produit divers autres documents (qui datent tous de la période de la mise en route des grands *Kremas* de Birkenau) et nous en avons sélectionné huit que voici :

1. Une « *Aufstellung* » [« *Réquisitoire* »] établie par Topf le 13/4/43 donnant la liste des métaux rationnés (Cu, Al, etc.) nécessaires à l'exécution de 4 contrats conclus avec Auschwitz et portant sur les fournitures et travaux suivants :

- « *Installation d'aération et de désaération du Krema II du KGL d'Auschwitz* » [2]
- « *Installation des tirages forcés dans le Krema II du KGL d'Auschwitz* » [3] (En l'occurrence, ce point est sans intérêt, car il ne concerne que les fours.)
- « *2 fourneaux d'épouillage Topf pour le Krema II du camp de prisonniers de guerre d'Auschwitz* » [4]
- « *Extension de l'installation d'aération et de désaération (alimentation en air chaud) du Krema II du KGL d'Auschwitz* » [5]

[1] De son côté, Pressac dit dans *L'Autre Histoire*, n° 6, 16/10/96, avoir retrouvé dans les caves de l'ancienne société Topf une note de l'ingénieur Sander du 17/2/43 résumant un entretien téléphonique qu'il avait eu avec Schultze, ingénieur de la Division B de Topf (ventilation des crématoires) qui revenait d'Auschwitz : Schultze se plaignait de ce que la soufflerie d'aération de la « *Gaskeller* » (« cave à gazage ») n'était toujours pas en place. Il parlait, dit Pressac, de la morgue 1 du *Krema II*. Malheureusement, Pressac n'a pas publié ce document et, dès lors, on ne peut en tenir compte.

[2] « *Betr. : 24678/43/Ro-Pru/Pa. / Be- und Entlüftungsanlage des Krema II im K.G.L. Auschwitz* »

[3] « *Betr. : Nr. 24676/43/Ro-Pru/Pa. / Saugzuanlage des Krematoriums II im K.G.L., Auschwitz* »

[4] « *Betr. : Nr. 24674/43/Ro-Pru/Pa. / 2 Topf Entwesungsöfen für das Krema II in Kriegsgefangenenlager, Auschwitz* »

[5] « *Betr. : 24679/43/Ro-Pru/Pa. / Erweiterung der Be- und Entlüftungsanlage (Warmluftzuführung) des Krema II im K.G.L. Auschwitz* »

2. Dans un rapport du 13/5/43, Bischoff écrit : « *Le Z.A. [travailleur civil] Jährling doit installer une chaudière et un boiler dans la baraque-buanderie de même que les douches dans la pièce de déshabillage du crématoire III.* » [6]

3. Le 15/5/43, Bischoff envoie un « *télégramme urgent* » à Topf (télégramme dont Pressac avait déjà parlé) : « *Prendre lundi le projet chiffré pour la production d'eau chaude pour environ 100 douches. Installation d'un serpentin ou d'un boiler dans l'incinérateur d'ordures en construction dans le Krema III ou d'un Fuchs [7] dans le but d'utiliser les hautes températures à la sortie. On peut éventuellement construire au-dessus du four un grand réservoir. Monsieur Prüfer est prié d'apporter lundi 17/5 un plan correspondant.* » [8]

4. Le lendemain, le 16/5/43, nouveau rapport de Bischoff précisant : « *6. Epouillage. Pour l'épouillage des vêtements des détenus, il est prévu une installation d'épouillage OT dans la partie séparée du camp BAI. Pour assurer un épouillage corporel irréprochable des détenus, il sera construit dans les deux installations de bain pour détenus existantes dans le BIA une chaudière et un boiler de sorte que les douches existantes disposeront d'eau chaude. De plus, il est prévu d'équiper l'incinérateur des ordures du Krema III d'un serpentin de façon à fournir de l'eau chaude à une installation de douche à construire dans les caves du Krema III. La construction de ces installations est négociée avec la société Topf & Söhne d'Erfurt.* » [9]

5. Le 5/6/42 [pour 43], Topf envoie à Bischoff le plan D60446 « *concernant l'installation du boiler pour l'incinérateur d'ordures* ». [10]

6. Dans un questionnaire (« *Fragebogen* ») non daté (mais que Mattogno estime être de juin 43) et concernant les crématoires de Birkenau, Bischoff répond à la question « *Les gaz d'échappement seront-ils utilisés ?* » par « *projeté mais pas réalisé* » et à la question « *Si oui, dans quel but ?* », Bischoff répond par « *pour les installations de bain des Krema II et III* » [11].

7. Une « *Rechnung* » (« *facture* ») de Vedag (une entreprise de travaux publics) du 28/7/43 a pour objet : « *Crématoires d'Auschwitz : travaux d'étanchéisation réalisés pour l'installation d'épouillage du 21 mai au 16 juillet 1943* » [12].

8. On trouve aussi une autre facture de Vedag (« *Einzel-Rechnung* ») à la même date et pour les mêmes travaux dans laquelle il est toutefois précisé « *Chantier 32 = Installation d'épouillage* » (« *BW : 32 = Entwesungsanlage* »). Or, ce « *BW. 32* » était le chantier du *Zentralsauna* ; on pourrait donc en conclure (en accord avec Pressac) que le comptable de Topf a commis une erreur dans la première « *Rechnung* » (celle du point 7 ci-dessus) en situant le chantier dans les crématoires. Cette distraction peut s'expliquer facilement ainsi qu'on va le voir et elle est instructive. [13]

Tous ces documents forment un tout cohérent qui démontrent qu'à cette époque, la *Zentralbauleitung* d'Auschwitz [que nous désignerons dorénavant par *ZBL*] essayait de résoudre les problèmes sanitaires graves que connaissait le camp à la suite des épidémies de toutes sortes, surtout de typhus, lequel est véhiculé par les poux. Ainsi qu'il est expliqué dans d'autres documents de cette époque, documents qu'a détaillés Mattogno et dont nous ferons grâce au lecteur, elle prit des « *mesures spéciales en vue de l'amélioration de la situation de l'hygiène* » [14] qui consistaient dans la construction d'installations d'épouillage dans toutes les parties du camp. Certaines de ces mesures concernaient précisément les *Krema II* et *Krema III* ; les documents cités ci-dessus nous expliquent clairement le projet de la *BZL* :

[6] « *Z.A. Jährling hat den Einbau von Kesseln und Boilern in den Waschbaracken durchzuführen, desgleichen die Brausen im Auskleideraum des Krematoriums III.* »

[7] Fuchs est le nom d'une société allemande -encore en activité à ce jour- qui construit des serpents, des condenseurs et autres dispositifs de cette sorte.

[8] « *Mitbringt Montag überschlägiges Projekt für Warmwasserbereitung für ca. 100 Brausen. Einbau von Heizschlangen oder Boiler in den im Bau begriffenen Müllverbrennungsofen Krem. III oder Fuchs zwecks Ausnutzung hohen Abgangstemperaturen. Evtl. Höhermauerung des Ofens zwecks Unterbringung eines grossen Reservebehälters ist möglich. Es wird gebeten entsprechende Zeichnung Herrn Prüfer am Montag den 17.5. mitzugeben.* »

[9] « *6. Entwesung. Zur Entwesung der Häftlingskleider ist jeweils in den einzelnen Teillagern des BAI eine OT-Entwesungsanlage vorgesehen. Um eine einwandfreie Körperentlausung für die Häftlinge durchführen zu können, werden in den beide bestehenden Häftlingsbädern um BAI Heizkessel und Boiler eingebaut, damit für die bestehende Brauseanlage warmes Wasser zur Verfügung steht. Weiters ist geplant, im Krematorium III in dem Müllverbrennungsofen Heizschlangen einzubauen, um durch diese das Wasser für eine im Keller des Krematoriums III zu errichtende Brauseanlage zu gewinnen. Bezüglich Durchführung der Konstruktion für diese Anlage wurde mit der Firma Topf & Söhne, Erfurt, verhandelt.* »

[10] « *den Einbau der Boiler in den Müllverbrennungs-Ofen betreffend* »

[11] « *Werden die Abgase verwertet ?* » / « *geplant aber nicht ausgeführt* » / « *Wenn ja zu welchem Zweck ?* » / « *für Badeanlagen im Krema II und III* »

[12] « *(...) Betr. Auschwitz-Krematorium / (...) 1943 21. Mai - 16. Juli über : ausgeführte Abdichtungsarbeiten für die Entwesungsanlage* »

[13] L'essentiel de l'argumentation de Carlo Mattogno se trouve dans « *Leichenkeller von Birkenau : Luftschutzräume oder Entwesungskammern ?* », VfG, Heft 2, August 2000, p. 152 sqq. Mattogno doit prochainement produire tous ces documents dans un livre sur Auschwitz.

[14] « *Sonderbaumassnahmen zur Verbesserung des hygienischen Verhältnisse* »

- Le *Krema II* était mis en route le 15/3/43 ; cette mise en route se faisait dans l'urgence et sans même que tous les travaux soient terminés ; certains travaux ne furent même jamais effectués ainsi que nous le verrons par la suite.
- La *ZBL* faisait monter l'installation d'aération et de désaération dans la morgue 1 du *Krema II* (la chambre à gaz homicide des historiens). Cette installation était initialement prévue pour éliminer les odeurs dégagées par les cadavres.
- Elle prévoyait de faire monter dans cette morgue 1 (qui était la seule pièce où pareille installation pouvait se faire : Pressac, lequel est le seul chercheur exterminationniste valable, est bien d'accord sur ce point.) une installation d'épouillage non pas par utilisation de gaz mais par air chaud, les « *Öfen* » dont il est question dans l'« *Aufstellung* » étant des fourneaux au coke pour chauffer l'air.
- Elle prévoyait une modification de l'installation d'aération et de désaération de la morgue 1 de façon à l'insérer dans l'installation d'épouillage (alimentation en air chaud), la fonction d'élimination des mauvaises odeurs étant remplacée par la fonction d'alimentation en air chaud.
- Elle prévoyait le montage d'une installation de chauffage d'eau par récupération des calories dégagées par l'incinérateur à ordures du *Krema III*. Cette eau chaude devait alimenter 100 douches qui devaient être installées dans la « *cave* » du *Krema III*, plus précisément dans la morgue 2, le « *vestiaire* » initialement prévu pour le déshabillage des morts. [15] Une installation semblable était prévue pour le *Krema II*.

Pressac a parlé de *lapsus calami* et objecté que l'installation d'épouillage était en réalité destinée au *Zentralsauna* et non au *Krema II* car il n'y avait pas de place pour pareille installation dans le crématoire du fait que la morgue 1 (seul endroit disponible) était destinée au gazage des juifs mais c'est là une position dogmatique. Certes, finalement, cette installation d'épouillage a été construite dans le *Zentralsauna* (ainsi que l'indique la deuxième facture de la Vedag, celle du point 8 ci-dessus) mais, à l'époque, il était bien prévu de la construire dans les crématoires. Le fait qu'une extension de l'installation d'aération et de désaération était également prévue indique clairement que cette installation d'épouillage devait être montée dans la morgue 1 et, donc, que celle-ci ne pouvait servir à la fois à gazer des juifs et à échauder des poux. Les 100 douches projetées ne pouvaient être destinées qu'aux seuls travailleurs du *Sonderkommando* des crématoires ; d'ailleurs, la salle des douches (« *Brauseraum* ») qui fut finalement construite dans le *Zentralsauna* et qui était destinée à servir au camp entier, n'était équipée que de 50 douches. Pressac ne peut d'ailleurs expliquer ces 100 douches qui étaient destinées en fait à doucher (et non gazer) les masses de déportés juifs en transit.

Le fait que le projet prévoyait de produire de l'eau chaude à partir de l'incinérateur d'ordures et non des fours incinérateurs de cadavres comme ce fut fait avec le four à 5 mouffles du KL Lublin est également très instructif. En effet, explique Mattogno, les fours incinérateurs de cadavres n'étaient pas destinés à fonctionner en continu (Ce qui aurait été le cas s'il y avait eu extermination de masse et si ce genre de fours existait.) mais épisodiquement, quand les morgues étaient pleines de cadavres (c'est ce que nous avons déjà expliqué dans une première édition de notre livre). Les fours incinérateurs de cadavres n'étaient donc pas indiqués pour produire de l'eau chaude de façon continue comme l'exigeait la fonction attribuée à Auschwitz, camp surtout de transit, de tri et de fourniture de main-d'œuvre (ce qui n'était pas le cas de Lublin, qui n'était qu'un camp de travail dont la population était constante.). Pour notre part, nous sommes même d'avis que, le projet de transformation ne permettant plus d'incinérer dans les *Kremas II* et *III* (sauf, il est vrai, en court-circuitant les morgues), les Allemands ne pouvaient produire de l'eau chaude que dans l'incinérateur à ordures.

En conclusion, la SS d'Auschwitz a eu, au moment de mettre les crématoires en fonction et même après, le projet de faire desdits crématoires un complexe destiné non pas à exterminer les juifs mais à assurer à la place de la crémation des cadavres des détenus (ainsi que des travailleurs civils et des SS) d'autres fonctions d'hygiène comme épouiller les juifs en transit, leur faire prendre une douche, laver et désinfecter leurs vêtements avant de les faire reprendre la route. C'est cela qu'était le « *Sonderbehandlung* » et le gazage des juifs à Auschwitz est tout simplement un mythe : si les juifs ont été gazés, ce n'est assurément pas à Auschwitz. A ce point de notre exposé, seuls les imbéciles pourraient encore affirmer le contraire. On pourrait donc en rester là ; nous allons néanmoins poursuivre l'examen de l'argumentation exterminationniste point par point :

- d'une part, en faisant abstraction de ce que nous venons d'apprendre, à savoir que le projet de transformation des *Kremas II* et *III* ne prévoyait pas l'emploi de gaz mais celui d'air chaud ;
- d'autre part, en supposant -de façon absurde, il est vrai- que les Allemands auraient pu concevoir parallèlement un projet criminel sur le même site et dans les mêmes locaux.

[15] Une question se pose d'ailleurs : si les morgues 1 et 2 des deux grands crématoires devaient servir à l'épouillage et à des douches, où prévoyait-on de placer les cadavres à incinérer ? D'une part, il restait la possibilité d'incinérer les cadavres en court-circuitant les morgues ; d'autre part, la *BZL* a pu penser que les deux autres *Kremas IV* et *V* suffiraient à éliminer tous ces corps, dont elle espérait que le nombre irait en diminuant grâce aux mesures sanitaires prises ?

B – CRITIQUE

OUVERTURE DES PORTES

C'est R. Faurisson qui publia, le premier, un plan du *Krema II* (le n° 932 du 23/1/1942) et ce plan, ainsi que ceux que l'expert américain Leuchter a pu consulter à Auschwitz, indiquent clairement que les portes de la chambre à gaz du *Krema II* s'ouvraient vers l'intérieur. Toutefois, Pressac, qui a publié toute une série de plans en 1989, en a publié un -le n° 2003 du 19/12/1942- qui semble indiquer que la porte aurait bien pu s'ouvrir vers l'extérieur (Pressac y voit d'ailleurs une des preuves de la conversion de cette installation sanitaire -car c'en était bien une, contrairement à ce qu'on nous avait dit- en instrument criminel). Il est en effet évident que si la porte s'ouvrait vers l'intérieur, on n'aurait pu l'ouvrir après une opération de gazage, car, nous disent les historiens, quand les condamnés se voyaient piégés, ils se précipitaient vers la porte, qui était la seule issue et y mouraient en tas. Dès lors, ils l'auraient bloquée irrémédiablement.

La porte prévue par les premiers plans était à double battant ; si son ouverture vers l'intérieur pose un problème rédhibitoire, son ouverture vers l'extérieur pose aussi un problème, car le battant droit aurait pu empêcher l'ouverture complète de la porte (également à double battant) de la cage de l'ascenseur. C'est pour cette raison, dit Pressac, qu'on y plaça une porte à un seul battant qui s'ouvrait vers la gauche : on n'a malheureusement pas de preuve de tout cela ; toutefois, Pressac a publié un bon de commande d'une porte (étanche au gaz) pour la morgue 1 du *Krema II* dont les dimensions correspondent à celles de l'ouverture en question.

Pour ce qui est du problème de l'étanchéité au gaz des portes placées dans les crématoires, nous avons vu plus haut que ce n'était plus un argument en faveur de la thèse exterminationniste ; nous en reparlerons d'ailleurs en long et en large dans l'annexe 9. Pour le reste, la thèse de Pressac est plutôt inconsistante.

A propos des ouvertures, notons encore que, selon Pressac, la glissière à cadavres fut barricadée et remplacée par l'escalier du fond de la morgue 2 : il y voit une preuve de la modification criminelle du *Krema II*. Dejaco, explique-t-il, constatant que cette glissière n'avait plus aucune utilité dans un projet exterminationniste, décida d'en faire l'économie ; il refit un plan du *Krema* sans glissière mais avec l'escalier du fond de la morgue 2 ; malheureusement, entre-temps, le béton de la glissière avait déjà été coulé et il fallut bien terminer l'ouvrage, puis le camoufler aux yeux des condamnés qui devaient passer juste devant, au moment d'entrer dans la chambre à gaz (on ne comprend pas bien cette nécessité de la camoufler). Jadis, les révisionnistes répondaient que le renoncement à la glissière peut s'expliquer différemment : cette glissière n'avait d'utilité que dans le projet initial, lequel prévoyait que les morgues soient complètement enterrées (le crématoire devait être construit à Auschwitz I où le sol n'était pas marécageux) ; par contre, à Birkenau, où il fut finalement construit, le sol était marécageux et la nappe phréatique si près de la surface qu'on n'avait pu enterrer les morgues qu'à moitié : en conséquence, la glissière ne s'imposait plus et même compliquait la tâche des porteurs.

Depuis, Mattogno dit qu'il n'a jamais été dans les intentions de la SS de les supprimer : ce ne serait là qu'une des nombreuses affirmations gratuites de Pressac ; d'ailleurs, affirmer que le plan supprimant ces glissières arriva trop tard, serait peut-être valable pour le *Krema II* mais pas pour le *Krema III* (travaux moins avancés que pour le précédent). Pour le révisionniste italien, Dejaco voulut tout simplement aménager une entrée supplémentaire donnant sur la rue ; son plan s'intitulait d'ailleurs « *Déplacement de l'entrée de la cave du côté de la rue* » (« *Verlegung des Kellerzuganges an die Strassenseite* ») et le fait qu'il n'ait pas redessiné les glissières sur ce plan simplifié est sans signification. Il est d'ailleurs possible que la glissière fut utilisée puisqu'on en retrouve la trace dans les commandes n° 200 et n° 204 que la *Zentralbauleitung* a passées à la *Häftlingsschlosserei* le 18/3/43 pour le *Krema II*. (*VffG*, Heft 1, Juni 2000). Dans le même numéro de *VffG*, G. Rudolf publie 2 croquis montrant bien l'intérêt qu'il y avait à doubler la glissière (qui ne servait pas qu'aux cadavres vu qu'elle constituait le seul accès au sous-sol !) ; d'ailleurs, il fut en même temps aménagé un troisième escalier pour accéder à la morgue 3. En résumé, il n'y a rien de génocidaire dans cette histoire de glissière.

B – CRITIQUE

DIFFUSION ET VENTILATION DU GAZ

Le gaz qui aurait été utilisé à Auschwitz est le gaz cyanhydrique (HCN). Ce gaz est très connu et très utilisé pour l'épouillage notamment, raison pour laquelle il était très largement utilisé dans les camps de concentration allemands. C'est tout naturellement par extension, disent les révisionnistes, qu'il a été retenu par les historiens comme agent de gazage des juifs ; ce choix est malencontreux pour ceux qui l'ont fait, que ce soient les SS ou les historiens, car :

- d'une façon générale, comme le dit Faurisson, « *de toutes les armes mortelles, le gaz restera sans doute longtemps, la moins maniable ; quand il tue, il tue si bien qu'il peut être fatal au tueur qui s'avise de l'employer.* »
- plus précisément, le gaz cyanhydrique offre des possibilités d'expertise assez incroyables que n'offrent habituellement pas les autres gaz.

Faurisson avait depuis longtemps appelé les inconvénients du gaz cyanhydrique :

1. L'acide cyanhydrique (HCN) se congèle à -13 °C et entre en ébullition à 25,7 °C. Entre ces deux points, les deux phases (liquide et gazeuse) coexistent et l'HCN peut se vaporiser, la quantité d'HCN vaporisée étant évidemment fonction de la température ambiante (il se comporte comme l'eau). L'HCN peut être d'une toxicité foudroyante. Toutefois, sous la forme utilisée à Auschwitz (HCN absorbé par de la farine fossile), il se diffuse difficilement. Par exemple, selon un document diffusé par le producteur et dont personne ne conteste la validité, le temps nécessaire pour faire effet sur la vermine est de 32 heures à une température inférieure à +5 °C et 16 heures pour une température supérieure ; on peut, précise le même document, descendre à 6 heures par temps « *chaud* ». Ce sont là, bien entendu, des indications résumées à l'extrême, car il n'y a pas de discontinuité semblable dans la fonction évaporation/temps/durée. De son côté, Rudolf [1] précise que, entre 20 °C et 0 °C, le temps nécessaire à l'évaporation complète du Zyklon peut tripler. Pour tenir compte de ces deux caractéristiques (vaporisation contrariée par les basses températures et difficulté naturelle de sa diffusion), il est nécessaire - si on ne veut pas respecter les délais annoncés par le producteur - de chauffer la pièce dans laquelle le Zyklon-B est mis en œuvre et d'utiliser un mécanisme de diffusion adéquat de l'HCN comme le système *Degesch-Kreislaufanordnung* prévu précisément pour la chambre à gaz d'épouillage standard de la Degesch, la *Degesch-Kreislauf-Begasungskammer* encore appelée *Normalgaskammer* (Schéma ci-après). A lire les historiens, il suffisait d'ouvrir une boîte de Zyklon-B et d'en jeter, vite fait bien fait, le contenu dans une pièce baptisée « *chambre à gaz* » et on avait aussitôt fait passer 3.000 personnes de vie à trépas ; certes, l'homme pourrait être beaucoup plus sensible à l'HCN que la vermine (C'est du moins ce qu'affirment Pressac et d'autres, mais Leuchter conteste la chose.), néanmoins, la conception des choses qu'ont les historiens est religieuse et, pour les chimistes, la réalité est moins simpliste. Il faut encore rappeler qu'en l'occurrence, l'affaire se déroule dans un pays au climat continental (très chaud en été, certes, mais très froid en hiver) et dans des caves froides (C'étaient de véritables bunkers destinés à garder des cadavres au frais.) et humides (Birkenau était bâti sur un marais.), bref dans un milieu dans lequel la température était très basse en été (même en période de canicule) et glaciale en hiver, constamment très inférieure à 26 °C, température en dessous de laquelle il est *a priori* difficile de procéder à des gazages.
2. Pourtant, une fois gazéifié et diffusé, le Zyklon-B est très dangereux et le reste. Il est tellement toxique qu'il rend le filtre des masques à gaz très vite inopérant, si le porteur du masque fournit des efforts. De toute façon, ce filtre doit être remplacé au bout de 10 minutes. L'acide est toxique par simple toucher.
3. Son emploi doit donc être impérativement suivi d'une ventilation soit naturelle soit forcée. Cette ventilation, précise le producteur de Zyklon-B, est « *difficile et longue, vu la forte capacité d'adhérence de ce gaz aux surfaces* ». Une fois libéré, le gaz s'insinue partout ; il pénètre notamment dans les murs en brique et s'y transforme en ferrocyanures d'une stabilité extraordinaire : ces ferrocyanures sont en quelque sorte sa signature et, comme nous allons le voir, les historiens, qui sont plutôt des conteurs que des scientifiques, l'ignoraient.

La ventilation naturelle doit être d'au moins 24 heures et la ventilation forcée de plusieurs heures (sauf utilisation du système *Degesch-Kreislauf*).

[1] Germar Rudolf, chimiste allemand travaillant, à l'époque, au prestigieux Max-Planck-Institut de Stuttgart. On notera que son travail a été effectué sous le contrôle de l'Institut et publié avec son accord.

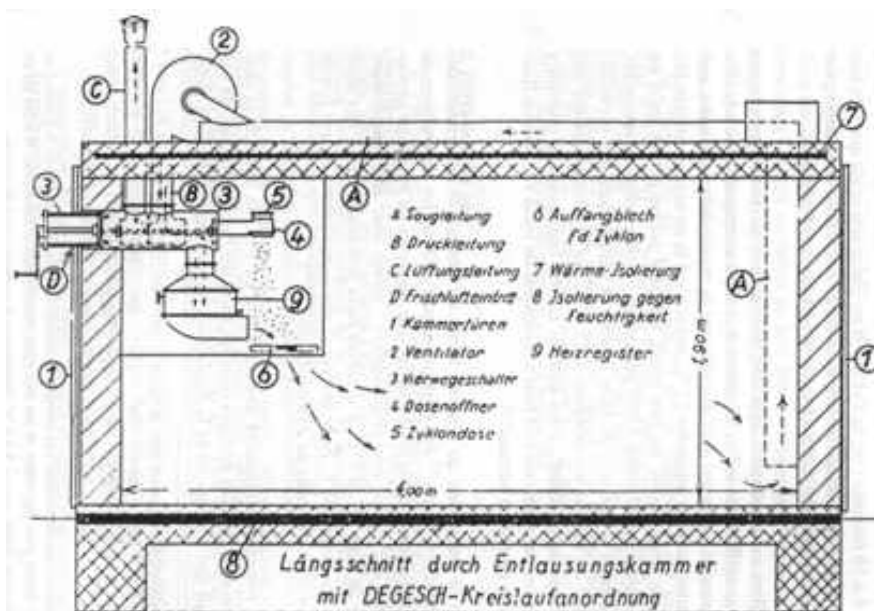


Abbildung 2.
Längsschnitt durch eine Entlausungskammer mit Kreislaufanordnung
(Vergl. Beschreibung der Arbeitsweise im Text)

Quand on utilisait du Zyklon-B pour désinfecter un baraquement, on devait recourir à la ventilation naturelle et, se plaignent à juste titre les historiens, les détenus devaient parfois rester dehors toute la journée avant de reprendre possession de leur baraquement.

Dans les chambres à gaz d'épouillage, le gaz s'accroche tellement aux fibres des tissus des vêtements et effets de couchage qui y sont traités que, pour l'éliminer, il est nécessaire en fin d'opération d'y envoyer une grande quantité d'air chaud pour vaporiser ces résidus puis battre soigneusement les tissus.

En ce qui concerne les gazages humains (en général, une seule personne à la fois) pratiqués aux USA, Faurisson fait remarquer depuis longtemps que le gaz s'accroche à la peau, aux muqueuses et aux humeurs des condamnés, ce qui a obligé les ingénieurs américains à mettre en place des systèmes complexes d'élimination du gaz dont Auschwitz était totalement dépourvu ; la complexité de ces systèmes est telle qu'elle conduit les Américains à abandonner ce mode d'exécution. On pourrait peut-être comparer le corps d'un gazé à l'HCN à celui d'un baigneur qui se serait noyé dans un étang fangeux et qu'on en retirerait les poumons remplis d'eau et le corps enduit de vase, mais cette comparaison est sans doute un peu faible.

Bref, l'emploi de l'acide cyanhydrique est tellement problématique qu'il a, après coup, paru invraisemblable à certains historiens, lesquels ont même été tentés d'accréditer la thèse de l'emploi d'un gaz plus commode et, surtout, ne laissant pas de traces. [2] Dès lors, on est en droit de se poser les questions suivantes :

1. Comment introduisait-on le Zyklon-B dans la chambre à gaz ?
2. Comment le diffusait-on ?
3. De quels dispositifs de ventilation étaient équipées les chambres à gaz ?
4. Quelle est la quantité de ferrocyanure retrouvée dans les murs desdites chambres ?

1. INTRODUCTION DU ZYKLON-B

[2] Les historiens affirment par ailleurs que des malades mentaux furent euthanasiés au gaz en Allemagne en 1939/1941 au cours d'une opération baptisée T4 ; le gaz employé était le monoxyde de carbone et le nombre de victimes fut de quelques dizaines de mille : tout cela est sans commune mesure avec l'extermination des juifs. Toutefois, R. Faurisson dit qu'il n'existe aucune preuve que les médecins qui ont euthanasié les débilés allemands ont utilisé du gaz ; ils ont utilisé, pense-t-il, des produits comme la scopolamine et le luminal. (*Etudes révisionnistes*, Volume 1, 2001, p. 195) Si cela est vrai, l'argument – déjà faible, à la vérité – développé par les historiens, à savoir que des participants à cette opération T4 (comme le commissaire Christian Wirth) : à ne pas confondre avec le Dr Wirths) auraient été envoyés dans l'Est pour gazer les juifs en raison de leur expérience, est sans valeur aucune.

On notera encore que Pressac signale qu'en mai 1944, les Allemands décidèrent d'utiliser un autre gaz (l'Arginal) dans les nouvelles chambres à gaz d'épouillage, mais, apparemment, on n'en construisit plus à Auschwitz. Précédemment, ils avaient aussi essayé le N, le Cartox et le Ventox mais sans bien y réussir. Finalement et comme nous le verrons plus loin, les Allemands développèrent des techniques plus modernes ; en effet, les autorités sanitaires allemandes (par exemple, le Dr Wirths et le Dr Mrugowsky) étaient opposées à l'emploi de gaz quel qu'il soit mais surtout du Zyklon B, car il était jugé trop dangereux. (Voyez J.-C. Pressac, « *Les crématoires d'Auschwitz* », p. 89, 114 et 115 ; voyez aussi A. Guionnet, *Revision*, n° 88, novembre 1998, p. 21.)

Les granulés de Zyklon-B, nous disent les historiens, étaient introduits dans la chambre à gaz des *Kremas II* et *III* par 4 ouvertures percées dans la dalle en béton du toit. Nous en reparlerons plus longuement en annexe 7, mais disons déjà qu'il semble bien que ces orifices relèvent de l'imagination pure et simple. Ceci porterait déjà un coup fatal à la thèse officielle.

Si l'hypothèse de l'aménagement d'une chambre à gaz sanitaire dans le *Krema II* se vérifiait (mais, comme nous l'avons vu, le seul projet avéré est une chambre à air chaud), il faudrait admettre que les Allemands avaient prévu de disperser le contenu des boîtes de Zyklon-B sur des nattes posées sur le sol, comme cela se faisait pour la désinfection des blocs de détenus. On imagine facilement que ce procédé était inapplicable dans le cas d'une chambre à gaz homicide.

2. DIFFUSION DU GAZ

C'est bien simple : il n'y avait pas de mécanisme permettant de chauffer la pièce et de diffuser le Zyklon-B à évaporer, alors que certaines, sinon toutes les chambres à gaz d'épouillage en étaient équipées depuis 1942 ; or, nous venons de le voir, ce mécanisme était d'autant plus nécessaire que les chambres à gaz des *Kremas II* et *III* étaient enterrées : c'était des dépositaires, des chambres froides qui permettaient de conserver les cadavres le temps nécessaire ; elles n'étaient pas seulement froides mais humides, avons-nous vu ; or, l'acide cyanhydrique étant très soluble dans l'eau (Ce sont des ennemis, disent les chimistes.), il s'ensuit, comme le rappelle Rudolf que, dans pareil milieu,

- la diffusion du gaz est ralentie, voire contrariée ;
- l'absorption du gaz par les murs, au sein desquels il se transforme en ferrocyanures, est accrue.

De la sorte, le « *timing* » donné par les témoins (mort dans les 2 à 10 minutes) n'apparaît que plus difficile à admettre : aux USA, dans les chambres à gaz d'exécution capitale, on utilise le gaz cyanhydrique à forte concentration dans des conditions idéales et la mort ne survient qu'en 4 à 10 minutes ; or, le Zyklon-B ne libère son acide que très lentement (50% en 30 à 120 minutes). Il aurait donc fallu des heures pour que la mort soit administrée à coup sûr à tous les condamnés.

Wellers avait essayé d'apporter une réponse partielle en avançant que la gazéification de l'acide pouvait se faire aisément grâce à la chaleur humaine, celle qui était dégagée par la masse des prisonniers, qui, à la limite, pouvait atteindre 37 °C, mais c'est là un argument bien faible et, de toute façon, un peu court. On peut même penser qu'il est impossible à 1.000 voire 3.000 personnes (chiffres déjà extravagants, comme nous le verrons) de faire monter la température des véritables glaciers qu'étaient les morgues à 25,7 °C par la simple chaleur que leurs corps dégageaient ; elles seraient mortes bien avant de pouvoir y arriver soit par asphyxie soit tout simplement de froid vu l'inertie thermique de ce milieu bétonné. [3]

C'est là une chose qu'il serait facile de démontrer expérimentalement. Philippe Costa [4] fait déjà remarquer : « *Tous les thermiciens du bâtiment connaissent le problème lié à la sensation de fraîcheur provoquée par des parois non préchauffées ; même avec une température interne de l'air de 20°C (...), il aurait fallu préchauffer l'air des morgues à au moins 40°C pour arriver à une température au sol [où se trouvaient les granulés de Zyklon-B] de 25,7°C.* »

Plus convaincant (encore que reprenant en 1993 la thèse de la chaleur humaine pour les gazages dans les *Bunkers I* et 2), Pressac, de son côté, fait état d'un projet de la *Bauleitung* (projet qui n'eut pas de suite) de « *préchauffage* » de la morgue 1 par récupération des calories dégagées dans les installations de force motrice du *Krema II* : il apparaîtra à tous, dit Pressac, que, si cette morgue qu'on s'était efforcé de maintenir froide jusqu'à se donner le mal de la construire en sous-sol, avait encore un caractère sanitaire (conserver les corps au frais), il était absurde de vouloir la chauffer. On peut faire deux réponses :

- Ou bien la morgue 1 devait effectivement fonctionner comme morgue. D'une part, Gauss rappelle qu'en hiver, les morgues étant de véritables glaciers, il avait paru nécessaire de préserver -comme c'est de règle dans tous les crématoires- les corps du gel avant leur crémation, faute de quoi on court le risque d'endommager les fours. D'autre part, il y avait lieu également de veiller à éviter la rupture des canalisations d'eau sous l'effet de ce gel. L'argument de Pressac se retourne d'ailleurs contre lui, car il constitue un aveu : la chambre à gaz était apparemment inutilisable sans dispositif de chauffage et ce dispositif n'existait pas.

[3] Températures moyennes dans la région d'Auschwitz et à Bruxelles :

	Oct.	Nov.	Déc.	Janv.	Fév.	Mars
Cracovie	8,2	3,2	0,6	-2,6	-2,8	1,3
Bruxelles	10,5	6,1	3,3	2,6	3,5	5,5

Ces moyennes ne rendent pas compte du climat extrême à l'époque de la guerre (Les hivers y furent plus rigoureux et les étés plus torrides que d'habitude.). Il reste qu'en janvier/février, il fait encore 5 à 6 °C de moins à Auschwitz qu'à Bruxelles.

[4] Ingénieur physicien et président de l'ANIV (Association Nationale pour les Internés et Victimes de la Loi Gayssot).

- Ou bien la morgue 1 devait fonctionner comme chambre d'épouillage par air chaud. Dans ce cas, le projet dont parle Pressac s'insère très bien dans cette transformation. Ce projet aurait pu être un complément au projet d'installation de fourneaux d'épouillage Topf. [5]

La discussion (« *bassement technique* », nous le confessons) sur la gazéification et la diffusion du Zyklon-B débouche donc sur de nouveaux arguments pour le moins sérieux contre la réalité des chambres à gaz à Auschwitz. On pourrait - par bienveillance pour les historiens - admettre à la rigueur que les basses températures régnant dans les morgues et l'absence de système de diffusion n'ont pas constitué finalement un obstacle à la mise à mort des condamnés tant est grande la toxicité de l'HCN (Il peut encore être mortel à -5°C.), mais, comme on va le voir, le problème de la température devient un obstacle insurmontable pour la suite de l'opération. Ce qu'il faut, en effet, bien comprendre en la matière, c'est que gazer occasionnellement 3.000 personnes est relativement facile, mais que répéter l'opération deux heures plus tard dans le même local est problématique, car cela suppose qu'on récupère leurs cadavres, donc qu'on puisse pénétrer dans le local, donc qu'on le ventile préalablement.

3. VENTILATION DES CHAMBRES A GAZ.

Notons tout d'abord que les ouvriers du *Sonderkommando* ne portaient pas de masque quand ils déchargeaient la chambre à gaz : c'est évidemment impossible sans une ventilation préalable. [6]

En se basant sur les plans, sur les archives publiées par Pressac et sur ses affirmations (Dans son ouvrage de 1993, Pressac n'a pu, pour des raisons financières probablement, ou voulu, par prudence, publier autant de photos de documents que dans son monumental ouvrage de 1989.), on en arrive aux conclusions suivantes :

- Les *Bunkers 1* et 2 n'avaient pas d'aération mécanique et, dès lors, Pressac est bien obligé d'admettre qu'on n'a pas pu y gazer grand monde (tout en affirmant par ailleurs, d'une part, qu'ils devaient servir à eux seuls à gazer des millions de juifs et, d'autre part, qu'ils furent le seul outil dont les Allemands disposèrent pendant 9 mois de grande activité).
- Le *Krema I* avait, depuis son montage en 1940 (c'est-à-dire bien longtemps avant qu'on parle de gazage) une « *désaération provisoire* [pour la morgue et le four] *en attendant celle définitive de la Topf* [pour la morgue, la salle d'autopsie et le(s) four(s)] ». Cette installation rudimentaire fonctionnait fort mal (L'air des fours, par exemple, fuyait dans la morgue.). Ce n'est qu'en avril 1942 que l'installation définitive arriva (C'était le 4ème projet.) ; elle fut stockée et ... ne fut jamais montée ; le *Krema I* fut d'ailleurs définitivement arrêté en juillet 1943 et même désaffecté. Pressac est donc bien obligé de reconnaître que le *Krema I* n'a pas beaucoup servi non plus à des gazages et c'est vraiment le moins qu'on puisse dire.

[5] En 1993, Pressac donne des informations complémentaires, qui fragilisent sa thèse criminelle :

- D'une part, dit-il, c'est Prüfer, le spécialiste des fours de la Topf, qui eut l'idée de cette installation : il avait constaté que la température des pièces où étaient installés les tirages forcés des fours, montait dangereusement et il cherchait une solution à ce problème ; il lui fallait éliminer cet excès de calories et il put lui sembler qu'elles pouvaient servir à chauffer la morgue. [Ce chauffage n'était donc sans doute pas impérial mais c'était là une solution élégante à ce problème imprévu.]
- D'autre part, la soufflante de l'installation projetée (9 à 10.000 m³/h avec moteur de 10 CV) devait envoyer l'air chaud dans la morgue en lui faisant remonter la canalisation d'extraction de l'air usé de cette morgue.

[Pourquoi cette canalisation ? Sans doute, tout simplement, parce qu'elle était la plus proche des fours. Cette canalisation ne pouvant, bien entendu, servir en même temps dans les deux sens, il avait été prévu un registre à tiroir. Cette installation, semble-t-il, était inadaptée à une chambre à gaz : D'abord parce qu'elle aurait été des plus dangereuses : tout ingénieur aurait prévu qu'immanquablement, un jour ou l'autre, on oublierait de manœuvrer le registre et que l'air chargé d'HCN de la chambre à gaz se déverserait dans les locaux des fours, y provoquant une catastrophe majeure. Enfin, dans une hypothèse exterminationniste, on peut supposer que cette installation ne devait pas servir qu'au préchauffage de la chambre à gaz de façon à faciliter l'évaporation et la diffusion du gaz, mais aussi à faciliter sa ventilation en fin d'opération ; en effet, dans une chambre à gaz à l'HCN, ainsi que nous l'avons vu, c'est surtout lors de la ventilation finale qu'on a besoin d'air chaud et il aurait donc fallu l'envoyer par la conduite qui y envoyait l'air et non pas par celle qui l'extrayait, puisque, à ce moment, cette dernière servait effectivement à l'extraction de l'air chargé d'HCN.]

Si, finalement, dit Pressac, le projet fut abandonné (On démontra l'installation du *Krema II* et on ne la monta même pas dans son jumeau.), c'est que, à la suite d'incidents dans le fonctionnement des fours, il fallut supprimer les tirages forcés. [Le gazage éventuel d'êtres humains n'a donc rien à voir là-dedans et l'explication la plus vraisemblable est que ce projet n'était qu'un complément au projet d'installation d'une chambre d'épouillage par air chaud dans la morgue 1.]

[6] Ainsi qu'en témoigne une circulaire de Höss du 12/8/1942 publiée par Pressac, les participants aux gazages (« *Vergasungen* ») de désinfection avaient reçu instruction de se tenir, au moins pendant 5 heures, à 15 mètres du local où le gaz avait été employé ; il leur était même demandé de faire attention à la direction du vent. Comment aurait-on pu, dès lors, s'introduire dans les chambres à gaz homicides immédiatement après l'ouverture des portes ou même plusieurs heures après ? C'est évidemment impossible ainsi qu'en témoigne plus précisément l'incident relaté dans une note de décembre 43 (Archives Osobyi 502-1-8) :

Le 10/12/43, le Dr Wirths (*SS-Standortarzt Auschwitz*) écrit à Bischoff (*Leiter der Bauinspektion des Waffen-SS und Polizei "Schlesien"*). Objet : « *Entwesung von Baracken* » (« *Désinfection des baraquements* »). Wirths explique que le *SS-Oscha*. Klehr (désigné comme étant le « *Desinfektor* » agréé par Wirths) [En fait, il s'agit du célèbre infirmier ; il était donc seul habilité à procéder à des désinfection de baraquements.] lui a rapporté qu'un travailleur civil avait enfreint les ordres et s'était introduit grâce à un passe-partout dans un baraquement qui venait tout juste d'être désinfecté au Zyklon-B ; s'apercevant de sa bétise, il avait pu en ressortir à temps et avait pu ainsi échapper à une mort certaine (« *sicheren Tod* ») ; Wirths rappelait en conséquence que l'accès aux bâtiments traités au Zyklon-B était interdit jusqu'à leur réouverture (« *Freigabe* ») par le « *Desinfektor* » en personne et qu'en attendant cette réouverture, une garde (« *Poste* ») devait être assurée devant lesdits bâtiments.

Le 18/12/43, Bischoff diffusait la copie de cette note dans ses différents services.

- Le *Krema IV*, qui fut définitivement arrêté au bout de deux mois de fonctionnement et, semble-t-il, transformé en dortoir pour les détenus affectés au service des crématoires, avait été conçu sans ventilation et il n'en eut jamais. Il semble que Topf en livra une par la suite mais elle fut stockée sans être jamais montée. Son cas est plus que clair : plus personne n'oserait affirmer qu'on y ait gazé grand monde.
- Le *V* commença à fonctionner à la mi-avril 1943 sans ventilation mécanique non plus (Il était conçu sans, lui aussi.), puis il ne fonctionna plus à partir de juillet 1943 « *parce que le II (réparé) et le III suffirent ensuite à 'traiter' le flux quotidien des convois de juifs* » (On a déjà noté que, selon Pressac, ils n'avaient pas été conçus à cette fin !). Une installation de désaération -sur laquelle, curieusement, Pressac ne donne aucun détail technique [7] - fut commandée le 15 mai 1943, livrée et montée en 1944 pour aider, disent les historiens, au gazage des juifs hongrois, qui arrivaient en masse compacte. L'ennui pour cette thèse, c'est que son montage fut terminé au plus tôt fin juin 1944, alors que la grande majorité des Hongrois avaient déjà été déportés. Bref, si on a gazé dans le *V*, ce ne fut guère plus que dans les installations examinées ci-dessus.
- Finalement, dit Pressac, la très grande majorité des gazages ont eu lieu dans les *Kremas II* et *III*, lesquels avaient été conçus sans chambres à gaz (puisque'ils ne devaient servir qu'à incinérer les cadavres des détenus (et gardiens) décédés de mort naturelle et cela, bien qu'ils fussent beaucoup plus grands que les autres !) mais avaient été « *bricolés* » d'urgence en usines de mort.

Or, disaient les révisionnistes, si ces deux grands *Kremas II* et *III* avaient bien une ventilation mécanique, c'était une ventilation de morgue, c'est-à-dire avec admission d'air par le haut de la pièce. Dans une morgue, l'air est fétide et lourd : plus on se rapproche du sol, plus il est fétide ; on doit donc l'extraire par le bas et introduire l'air frais par le haut. Mais dans une chambre à gaz, c'est le contraire qu'il aurait fallu faire, car d'une part, le gaz cyanhydrique est plus léger que l'air (sa densité est 0,95 à 31°C), d'autre part, l'air de la chambre à gaz est - nécessairement, ainsi que nous l'avons vu- plus chaud que l'air extérieur (sauf peut-être par canicule). Ajoutons que les cadavres auraient pu obstruer les bouches d'aération, ce qui n'aurait même pas permis une aération imparfaite. Pressac reconnaît qu'il y a là une anomalie -qu'il n'explique pas- et dont les ingénieurs et les opérateurs de la SS se seraient accommodés.

En fait, depuis peu, les révisionnistes ont abandonné cette argumentation, ce qui nous donne d'ailleurs au passage l'occasion d'ouvrir une parenthèse : on a ici une illustration de l'inégalité de la lutte entre les exterminationnistes, attachés à la défense d'un dogme par définition immuable, et les révisionnistes, attachés par définition à pourfendre les dogmes ; professant que nos connaissances sont relatives et que, comme l'a dit Taine, « *Seul l'homme absurde ne change jamais.* », les révisionnistes peuvent donc se permettre de changer d'avis sans problème et, même, en prétendant que changer d'avis les honore. Mais revenons à la ventilation des *Krema II* et *III* :

- D'une part, affirme Rudolf, l'écart de densité entre l'air et le gaz cyanhydrique est négligeable, ce qui ne permet pas d'affirmer que le gaz cyanhydrique pouvait s'élever dans la morgue ou, alors, il faudrait admettre que l'azote de l'air puisse se dissocier de l'oxygène du fait qu'il est plus léger.
- D'autre part, dit Mattogno, dans les cellules d'épouillage à l'HCN mises au point par Degesch (les « *Degesch-Kreislaufanordnung* »), l'évacuation du gaz se faisait indifféremment par le bas ou par le haut car la qualité de la ventilation dépend essentiellement de la puissance du ventilateur. D'ailleurs, la ventilation des morgues des *Kremas II* et *III* n'était pas prévue comme tout le monde le croit car, en mai 42, Topf avait informé Auschwitz de ce qu'elle avait décidé de renverser le sens de la ventilation et d'admettre l'air par le bas et de l'extraire par le haut. [8] Et cela sans qu'on puisse affirmer que c'était dans le cadre de la transformation des morgues en chambres à gaz homicides puisqu'à cette époque la désignation d'Auschwitz comme centre de la supposée extermination n'avait pas encore été décidée. [9]

[7] On ne peut même pas prétendre qu'elle était destinée aux morgues/chambres à gaz : il est possible qu'elle était destinée à la salle des fours. Elle était, certes, prévue dans le devis, mais il semblerait à l'examen des rares documents produits par Pressac, que les SS en avaient fait l'économie.

[8] C. Mattogno, « *Die 'Gasprüfer' von Auschwitz* », *VffG*, 2. Jahrgang, Heft 1, März 1998, pp 13 à 22.

[9] S'ils avaient voulu gazer les juifs, les Allemands auraient pu également utiliser un autre système aussi efficace que les cellules *Degesch-Kreislauf* ainsi que le prouve Pressac dans un article paru dans le n° 3 d'octobre 98 des *Collections de l'Histoire* [pp 34 à 41] et intitulé « *Enquête sur les chambres à gaz [d'Auschwitz]* ». Pressac y fait part du résultat de ses dernières recherches dans les archives de Topf, société qui fut, comme on le verra par la suite, le constructeur des fours crématoires d'Auschwitz et qui, dans le même temps, fut chargée de transformer les morgues desdits crématoires en chambres à gaz homicides. Topf, dit Pressac, avait une « *Division A* » qui s'occupait de « *gazage* » de silos de céréales. (Les sacs de céréales infestées pouvaient être gazés dans des chambres séparées.) Topf utilisait l'insecticide de marque Areginal (formiate de méthyl, liquide qui se gazéifie à 31°C) mais, comme ce produit était hygroscopique, elle a développé le Cartox (gaz en bouteille plus coûteux) à partir de 1938. Toutefois, en 1940, la Wehrmacht lui a demandé pour des raisons budgétaires de reprendre l'Areginal et Topf a mis au point un vaporisateur mixte valable pour les deux produits. Bien que Topf ne puisse passer pour un spécialiste de l'acide cyanhydrique (HCN), on peut toutefois faire remarquer que son vaporisateur pouvait convenir également pour la vaporisation de cet acide sous sa forme liquide. A ce point de notre résumé, on notera que, parallèlement, Alain Guionnet rapporte dans *Revision*, n° 88, novembre 98, que, de l'avis des chimistes Bertrand Clair -un exterminationniste- et Germar Rudolf -un révisionniste-, l'HCN liquide aurait été une solution tout à fait indiquée pour une opération industrielle de gazage des juifs, beaucoup mieux indiquée en tout cas que la solution de l'HCN solide (sous forme de granulés de marque Zyklon-B), ne fût-ce déjà que parce que l'usine d'IG Farben à Auschwitz III pouvait produire de l'HCN liquide.

Reprenons donc l'examen de la ventilation des *Kremas II* et *III* au début : la thèse officielle, basée sur les déclarations des témoins est : gazage durant 20 à 30 minutes (seulement 10 minutes quand il y avait de nombreuses arrivées, dit Piper du Musée d'Etat en 1986) ; ensuite, ouverture des portes sans ventilation préalable. Reconnaisant l'inanité de cette thèse, Pressac a émis l'hypothèse que le gazage durait moins de 5 minutes et était suivi d'une aération durant 20 à 30 minutes avant l'ouverture des portes ; cette aération, pense-t-il, n'aurait pas été perçue par les témoins (dont le commandant du camp, Höss, ce qui est d'autant plus inadmissible qu'on lui a fait dire que « *une demi heure après l'introduction du gaz, on ouvrait la porte et on mettait en marche le dispositif d'aération* ») ; la raison en serait que son bruit aurait été couvert par celui de la soufflerie des crématoires tout proches. Comme on le voit, Pressac réécrit l'histoire et il a bien raison, mais il le fait au départ d'un dogme, sans preuve et même sans témoignage, bref *ex nihilo* ; cette habile modification des séquences ne change toutefois rien à la réfutation des révisionnistes.

Comme l'a montré Rudolf (Nous en avons déjà parlé.), il aurait fallu des heures au gaz cyanhydrique pour s'échapper totalement des granulés de Zyklon-B ; même avec une ventilation mécanique efficace, il aurait fallu impérativement patienter un certain temps après le gazage proprement dit, même pas pour entrer dans la chambre à gaz (C'était totalement exclu à ce stade.) mais simplement pour mettre la ventilation en route. En effet, on ne pouvait évidemment ventiler le gaz qu'après la gazéification complète de l'HCN contenu dans le Zyklon-B et, comme la température était très inférieure à 26 °C, tout cela aurait pris des heures. Il faut encore ajouter le fait - rappelé inlassablement par Faurisson - que même une ventilation poussée n'aurait pas pu éliminer le gaz qui s'était fixé sur les corps et que les ouvriers chargés de les évacuer seraient morts gazés à la tâche, même équipés de masques.

La seule parade qu'a trouvée Pressac en 1993 est de supposer -sans preuve, bien entendu, et au mépris de tous les témoignages et aveux- qu'il n'y avait qu'une seule opération de gazage par jour (1.000 personnes à la fois) dans les *Kremas II* et *III* (« *un seul cycle de gazage possible par jour* ») : cette révision du Dogme l'a contraint à une autre révision spectaculaire, celle de la réduction du nombre de gazés à l'arrivée à 630.000, puis 470/550.000 !

On notera que, finalement, Pressac a dû admettre qu'on ne pouvait trouver dans l'analyse des systèmes de ventilation des morgues des *Kremas II* et *III* la preuve de l'existence des chambres à gaz (tout en faisant croire le contraire par ailleurs). Mattogno, lui, va plus loin et démontre de façon convaincante et fort simple qu'on peut y trouver l'indice que lesdites morgues ne purent être des chambres à gaz :

- Il y avait, dit Pressac, ventilation de 8.000 m3 par heure pour la morgue 1 (la chambre à gaz) et 13.000 m3 pour la morgue 2 (la salle de déshabillage des condamnés) ce qui, compte tenu de leurs dimensions, signifie que l'air de ces pièces était renouvelé respectivement 16,56 et 13,45 fois par heure.
- Or, dit Mattogno sur la base de preuves documentaires dont Pressac a fait litière,
 - d'une part, les chiffres donnés par Pressac sont erronés : les volumes ventilés étaient en réalité de 4.800 et 10.000 m3 par heure, ce qui correspond à 9,48 et 11 renouvellements d'air par heure ; en d'autres termes, la prétendue chambre à gaz était encore moins bien ventilée que le vestiaire, ce qui est absurde ;

Récapitulons. Chargée par Berlin d'exterminer des millions de juifs, la SS d'Auschwitz bénéficiait d'une conjonction d'éléments favorables : elle disposait de spécialistes expérimentés du gazage et de la crémation (Topf), un produit bon marché et abondant (l'HCN liquide) et un outil adéquat (le vaporisateur Topf et les fours crématoires de la même Topf). Dès lors, une question vient toute seule à l'esprit : mais pourquoi, diable, la SS a-t-elle préféré une autre formule, celle de l'HCN solide (le Zyklon-B) ?

D'une part, les historiens prétendent que c'est un SS subalterne d'Auschwitz qui aurait expérimenté le Zyklon-B à des fins criminelles ; il l'aurait fait un peu par hasard, parce qu'il avait du Zyklon-B sous la main. Puis, l'essai ayant été concluant, le commandant d'Auschwitz, Höss, aurait adopté cette solution. Cette version est difficile à admettre : en effet, dans un univers structuré et administratif comme la SS, la hiérarchie berlinoise s'occupait de tout et il est impensable que ses spécialistes (ceux de l'*Institut d'Hygiène de la SS* dirigé par Mrugowsky) aient pu entériné ce choix pour une opération industrielle de gazage aussi gigantesque.

D'autre part, comment concevoir que Topf, qui, rappelons-le, avait été chargée de transformer les morgues des crématoires en chambres à gaz homicides, n'ait pas cherché et réussi à imposer l'HCN liquide ne fût-ce que pour placer ses propres vaporisateurs ? On notera d'ailleurs que, à supposer qu'elle ait eu un bon motif de refuser l'HCN liquide au profit du Zyklon-B (p. ex. sa grande dangerosité, laquelle avait permis au Zyklon-B de le supplanter dans l'épouillage), la SS aurait dû utiliser la cellule de vaporisation/ventilation mise au point par Degesch, cellule qu'elle utilisait pour l'épouillage. Il est donc impensable que la SS soit sortie du dilemme suivant : ou bien utiliser le couple HCN liquide + vaporisateur Topf ou bien utiliser le couple Zyklon-B + cellule Degesch.

Non seulement le choix du Zyklon-B était peu judicieux mais la méthode d'introduction finalement retenue relevait du bricolage et nous ne parlons pas de la vaporisation et de l'extraction de son HCN après gazage, opérations qui ne pouvaient qu'être aléatoires sans appareillage *ad hoc*. Par exemple, dans le cas des *Kremas IV* et *V*, il fallait qu'un SS, portant un masque à gaz, monte sur une échelle en s'aidant d'une seule main car son autre main tenait une boîte de Zyklon-B, puis ouvre un fenestreau (en lâchant l'échelle mais sans lâcher la boîte), puis ouvre la boîte (sans en renverser le contenu et sans tomber lui-même) et en déverse le contenu par le fenestreau (pour autant qu'il ne se soit pas refermé entre-temps). Comme nous le relèverons encore par la suite, pour Pressac la « *prestation tenait du numéro de cirque.* » Alors qu'il était si simple d'installer des vaporisateurs !

Mais il avait encore mieux que tout cela, dit Werner Rademacher, car les Allemands avaient les moyens d'exterminer les juifs en masse dans l'installation dont ils disposaient à Budapest pour désinfecter les wagons de chemin de fer ; cette désinfection se faisait par usage du gaz produit par un générateur de gaz à bois (le célèbre gazogène) ; ce gaz est mortel. (Werner Rademacher, « *Mal nachgedacht* », *VfG*, Heft 3, September 2001, p. 323)

- d'autre part, cette fréquence du renouvellement de l'air est conforme aux normes fixées pour des morgues utilisées intensivement (10 renouvellements par heure) ; par contre, dans les chambres à gaz d'épouillage, bien qu'elles fussent équipées du très efficace système *Degesch-Kreislauf* (ventilation circulaire par air chaud), l'air était renouvelé 72 fois par heure !

- Dès lors, il devrait apparaître aux hommes de bonne foi et de bon sens que la morgue 1 ne pouvait être une chambre à gaz homicide, pas plus d'ailleurs que la morgue 2. [10]

Les révisionnistes soulèvent donc au sujet de la ventilation des chambres à gaz des objections que les historiens ne peuvent surmonter ; ceux-ci ont donc décidé de faire taire leurs contradicteurs par voie légale ! Quel aveu !

4. ANALYSE QUANTITATIVE DES FERROCYANURES

Ce sont Robert Faurisson et un révisionniste germano-canadien Ernst Zündel qui furent à l'origine d'une expertise capitale effectuée en 1988 par l'ingénieur américain Fred Leuchter, spécialiste d'installations d'exécution capitale, dont les chambres à gaz utilisées dans certains états américains.

Comme nous l'avons dit plus haut, le gaz cyanhydrique, une fois diffusé, ce qui, nous l'avons vu aussi, n'est pas automatique, s'insinue dans les mortiers, plâtres et briques des murs des pièces dans lesquelles il est mis en œuvre (à raison de 12 g/m³ pour les humains et 5 g/m³ pour les poux, dit Pressac mais sans citer sa source et pour cause) et, réagissant avec le fer contenu dans ces matériaux, il y forme des ferrocyanures étonnamment stables.

Leuchter procéda donc à des prélèvements de matériaux divers dans certaines installations d'Auschwitz, à savoir :

- une chambre à gaz de désinfection (« *Control sample* ») située en dehors des crématoires et dans laquelle on gazait les poux ;
- les cinq chambres à gaz homicides situées dans les crématoires et dans lesquelles on aurait gazé des juifs.

Les analyses montrèrent que les échantillons de la chambre à gaz de désinfection contenaient des quantités importantes de ferrocyanure, ce qui indique qu'on y avait abondamment utilisé du Zyklon-B. Par contre, les échantillons des 5 locaux considérés comme chambres à gaz homicides ne contenaient pas du tout ou très peu de ferrocyanure, ce qui indique tout aussi clairement qu'on n'y avait jamais introduit de Zyklon-B, sauf, peut-être à l'occasion de l'une ou l'autre opération de désinsectisation, encore que certains pensent que l'usage du Zyklon-B a été tel qu'on doit trouver des traces infimes de ferrocyanure à peu près partout dans les camps allemands, y compris dans des pièces où il n'a jamais été employé. Il se pourrait même, selon Rudolf, que la présence de cyanure en quantités minimales résulte d'un phénomène naturel et donc qu'on en trouve de semblables quantités partout.

Certes, les résultats pour les *Kremas IV* et *V* sont moins probants du fait qu'ils ont été rasés depuis la guerre, mais les résultats pour les trois autres *Kremas*, dont les II et III, dans lesquels auraient été gazés la très grande majorité des juifs, sont inattaquables.

Les critiques formulées contre l'expertise de Leuchter sont inconsistantes. (On trouvera en annexe 6 l'exposé et la réfutation de celles de Nolte, Pressac et Stengers) La principale -celle qui vient directement à l'esprit et paraît de bon sens- est que les intempéries, notamment les pluies, ont lessivé les traces de cyanure. Cet argument ne résiste pas à l'analyse :

- d'une part, au moins une installation, celle du *Krema I*, a constamment été à l'abri (elle aurait même encore son toit d'origine).
- d'autre part, les composés ferrocyanurés sont d'une résistance exceptionnelle aux intempéries : Rudolf l'a démontré expérimentalement de façon irréfutable. On peut d'ailleurs faire remarquer qu'une chambre à gaz sanitaire (la *BW5b*) porte encore des traces de cyanure sur sa façade (Le gaz a réussi à traverser le mur.) : 50 ans d'intempéries n'ont donc pas réussi à lessiver ces traces (de couleur bleue) qui sont visibles à tous les visiteurs du camp (pour autant qu'ils s'écartent de l'itinéraire organisé par le Musée).

Au terme de cette expertise, il est donc clair qu'on n'a jamais gazé personne dans les cinq *Kremas* d'Auschwitz. Si on l'a fait, on l'a fait ailleurs, mais c'est là une autre histoire (d'ailleurs improbable).

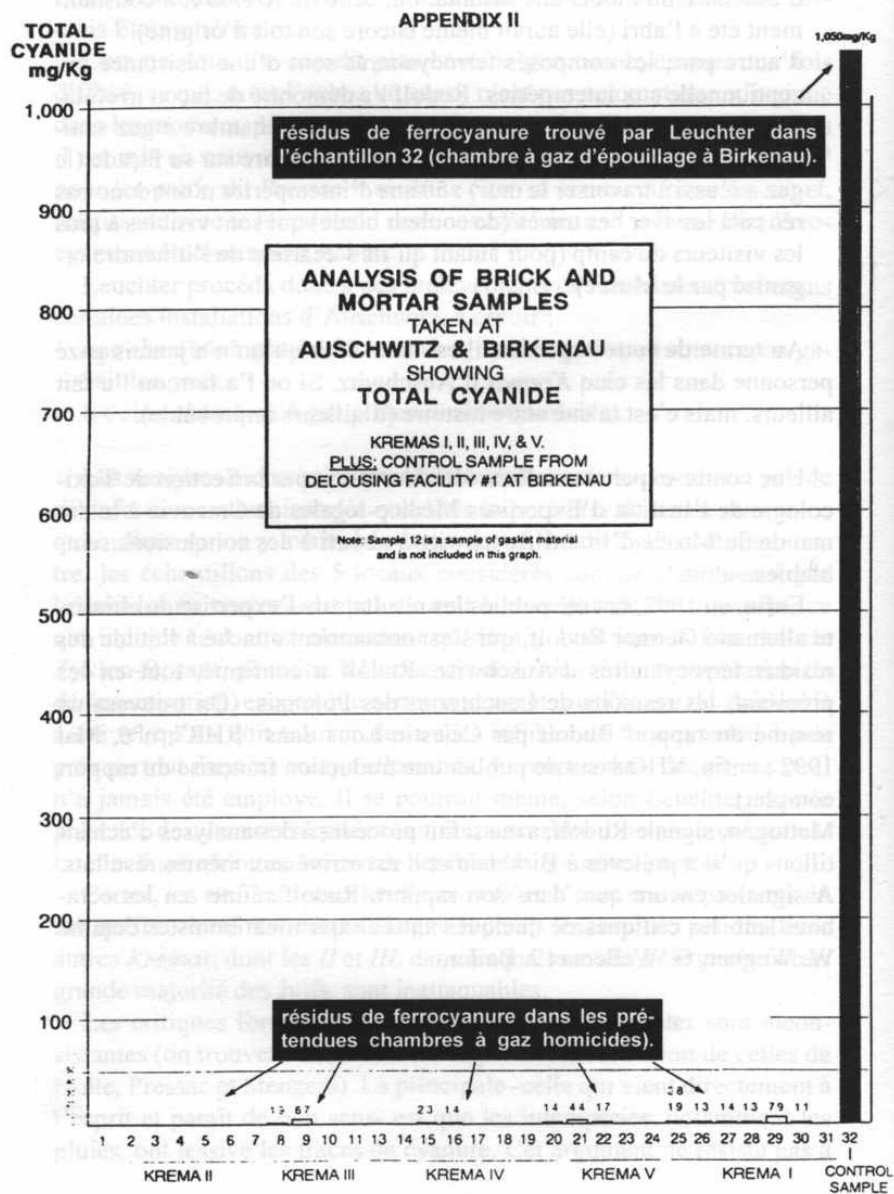
Une contre-expertise réalisée ultérieurement par la Section de Toxicologie de l'Institut d'Expertises Médico-légales de Cracovie à la demande du Musée d'Etat d'Auschwitz a abouti à des conclusions semblables.

Enfin, en 1992, ont été publiés les résultats de l'expertise de Gernar Rudolf, lequel s'est notamment attaché à l'étude des résidus ferrocyanurés d'Auschwitz. Rudolf a confirmé, tout en les précisant et, parfois, en les rectifiant sur des points de détail, les résultats de Leuchter et des Polonais. A ce jour, cette expertise n'a pu être valablement mise en doute par qui que ce soit. [11]

[10] Bien que cela n'affecte pas le raisonnement, il est à noter que, si la morgue 2 des *Kremas II* et *III* fut bien équipée de l'installation de désaération prévue, celle-ci ne fut jamais mise en service car on ne monta pas le moteur électrique prévu et même livré de cette installation.

[11] On trouvera un résumé du rapport Rudolf par Célestin Loos dans *RHR*, n° 6, mai 1992 ; enfin, VHO a publié une traduction française du rapport.

QUANTITE DE FERROCYANURE TROUVE PAR LEUCHTER



B - CRITIQUE

AUTOPSIE DES VICTIMES

On peut essayer de procéder à une autopsie par témoins interposés. L'HCN laisse des traces visibles sur la personne qu'il a tuée : comme le relève Rudolf, les médecins légistes nous disent que les victimes d'empoisonnement par le gaz ont « *bonne mine* » : l'HCN donne à ses victimes un teint « *rosé* » sans rapport avec ce qu'ont dit les témoins. Si Piper du Musée d'Etat parle effectivement, mais sans citer sa source, de coloration « *rose* » (« *Auschwitz* », 1986), certains témoins ont relevé une coloration « *rose avec des taches vertes* » et la plupart ont parlé de coloration « *bleutée* ».

Au fait, pourquoi ces témoins ont-ils évoqué une teinte « *bleutée* » ? Il s'agit probablement une fois de plus d'une affabulation par extension : les témoins avaient dû remarquer que le Zyklon-B laissait des traces bleutées sur les murs des chambres à gaz d'épouillage. Autre explication d'ordre sémantique : jadis, l'acide cyanhydrique était produit à partir de bleu de Prusse, d'où son nom d' « *acide prussique* » ou encore d' « *acide bleu* » (« *Blausäure* »).

On notera encore que les victimes de l'HCN tombent très vite et sans souffrir dans l'inconscience : les scènes de suppliciés se tordant de douleur sont doublement imaginaires.

B - CRITIQUE

CAPACITE DES FOURS CREMATOIRES, DES FOSSES DE CREMATION ET DES BÛCHERS

La discussion sur les **fours crématrices** ne peut s'appuyer sur des vestiges crédibles mais ce n'est pas grave du tout, car on peut étayer le raisonnement de différentes façons. Ce chapitre, nous devons prévenir le lecteur, est peut-être ardu, parfois même peut-être bien incompréhensible encore que certains points importants soient limpides ; il est toutefois difficile de le court-circuiter mais nous pensons qu'un simple survol de ce chapitre devrait suffire.

A. Généralités

Il nous faut d'abord rappeler des choses qui ne sont pas évidentes mais que chacun admettra assez facilement. [1] Il faut savoir que la destruction rapide d'un corps humain par le feu n'est pas une chose facile à réaliser, car il est extrêmement peu combustible. Cette destruction, qui, dans le meilleur des cas, est imparfaite, puisqu'il reste toujours des os (sans parler des dents qui sont pratiquement indestructibles et qui constituent un indice classique de médecine légale), cette destruction, disions-nous, exige de très grandes quantités d'énergie, ce qui suppose l'emploi d'une source abondante d'énergie extérieure (bois, coke, fuel,...) et d'un comburant (air) également abondant. La combustion de n'importe quel combustible (en l'occurrence, le corps humain) exige toujours du comburant en excès. C'est une condition technique élémentaire. Faute de quoi, les produits de la combustion incomplète forment bientôt un écran thermique ainsi qu'une barrière chimique et ils interrompent la réaction : le combustible, s'il s'agit d'un solide, est enrobé dans une gangue d'imbrûlés ; la flamme disparaît ; on dit alors que le combustible « *charbonne* ». C'est pourquoi tant pour les crématrices que pour tout autre type de four à combustion, l'apport de comburant (air) est assuré par une ventilation forcée. (C'était le cas des *Kremas* d'Auschwitz.)

Dans la crémation moderne, on travaille dans des conditions parfaitement gérées, de manière en quelque sorte clinique, traitant un cas à la fois, dans des fours formant des systèmes clos alimentés par d'énormes quantités de chaleur produites par combustion gazeuse. De la sorte, on arrive à un bon résultat et il ne reste plus de gros os. (Il reste uniquement des os de la grandeur d'une demi-phalange qu'il faut affiner.)

De leur côté, Mattogno et Deana donnent des précisions sur le fonctionnement et la conduite des fours dans un livre qui règle la question de façon probablement définitive. [2] On en retiendra notamment que le procédé habituellement utilisé pour la crémation en four est le procédé indirect : le corps n'est pas en contact direct avec la flamme. Ce procédé exige préalablement que la masse des réfractaires du four soit chauffée à 1.000 °C, après quoi le four est dit « *en équilibre thermique* ». On comprendra donc aisément que les premières crémations soient très coûteuses et que, pour obtenir un bilan énergétique favorable, il y ait intérêt à utiliser un four au maximum dès lors qu'il a été allumé.

Qu'est-ce qui pouvait bien différencier les crématrices d'Auschwitz des autres crématrices civiles ? Pour répondre à cette question, Mattogno et Deana commencent par rappeler certaines conclusions, apparemment inattaquables, auxquelles sont arrivés des chercheurs anglais, conclusions communiquées par le Dr. E.W. Jones lors de l'assemblée annuelle de 1975 de la *Cremation Society of Great Britain* : la « *durée minimale* [de l'incinération d'un corps humain] *que notre statisticien a définie comme une barrière thermique, ne peut, en raison de la composition des tissus humains, être inférieure à 63 minutes (...) et la température optimale de cette barrière thermique est de 800 à 900 °C.* » ; certes, reconnaissait le Dr Jones, on pourrait peut-être descendre à 20 ou 15 minutes mais à des températures irréalistes comme 2.000 °C. Or, les fours que les Allemands utilisaient dans les camps de concentration comme Auschwitz étaient des fours ordinaires identiques aux fours utilisés pour l'incinération des civils allemands, au point qu'ils étaient même équipés pour incinérer des corps dans des cercueils ; plus important, sans doute : les températures auxquelles fonctionnaient ces fours étaient des températures de l'ordre de celles que cite Jones (dans les 800 °C). Les crématrices d'Auschwitz étaient donc soumises aux contraintes et lois physiques et chimiques comme tout autre crématrice et, par conséquent, si, en 1975, il fallait 63 minutes à un crématrice anglais pour incinérer un civil anglais, il fallait en principe également 63 minutes aux crématrices d'Auschwitz pour incinérer un détenu juif ou non juif. Bien entendu, les constructeurs allemands essayaient comme tout le monde d'améliorer les performances de leurs installations mais, en ce qui concerne la durée de crémation, a encore dit le Dr. Jones, « *ils se heurtèrent à une barrière*

[1] Voyez notamment Célestin Loos dans *RHR*, n° 5.

[2] Carlo Mattogno et Franco Deana, « *De Crematoria-ovens van Auschwitz en Birkenau* », VHO, 1995

thermique. Ils ne réussirent pas à inventer un four ramenant la durée d'incinération à la limite souhaitée. » [3] Pour le reste, Prüfer, l'ingénieur-vendeur de Topf (constructeur qui équipa Auschwitz) porta ses efforts sur la réduction du prix de vente de ses fours (en en allégeant les structures et la masse des réfractaires au point de les fragiliser) ainsi que sur la réduction du coût de fonctionnement (par l'ajout d'un troisième moufle au four bimoufle tout en maintenant le nombre de foyers à 2 unités, avec l'espoir -en partie infondé, on peut le craindre- que cette astuce permettrait au trimoufle d'incinérer 3 corps avec la quantité de coke qu'utilisait le bimoufle pour incinérer 2 corps). Certes, Auschwitz disposait d'une capacité de crémation importante mais elle résultait non pas du développement de fours extraordinaires et quasi-magiques, mais tout simplement de la multiplication du nombre de fours et de moufles.

Dès lors, avec cette dernière mise au point et compte tenu de ce que nous savons déjà sur le nombre de moufles dont disposait Auschwitz et sur le nombre de jours qu'ils ont fonctionné, la discussion sur la capacité des crématoires d'Auschwitz pourrait être considérée comme close, car il est déjà évident qu'ils n'ont pu incinérer les millions ou les centaines de milliers de corps de déportés qui, selon les historiens, y avaient été préalablement gazés. Néanmoins, nous allons poursuivre la discussion pour nous en convaincre si possible d'autres manières.

B. Capacité des fours crématoires retenue par les historiens

Tout d'abord, les chiffres de capacité dont nous avons parlé ci-dessus et sur lesquels la plupart des historiens ont basé la thèse exterminationniste, sont extraits d'un document provenant de la *Bauleitung* (signé par Janisch et non Jährling comme on le lit parfois et daté du 28/6/1943, alors que les grands *Kremas II à V* venaient d'être mis en service), lequel document donne les capacités suivantes :

<i>Krema I</i>	<i>340 corps par journée de 24 heures</i>
<i>Kremas II et III</i>	<i>1.440 corps chacun</i>
<i>Kremas IV et V</i>	<i>768 corps chacun</i>
<i>Total</i>	<i>4.756 corps</i>

Ces chiffres, disent les révisionnistes, sont *a priori* ridiculement élevés. Pressac en convient :

- Tout d'abord, dit-il, les SS auraient utilisé par « vantardise » un « coefficient multiplicateur » de 2 à 3.
- Ensuite, le *Krema I* fut arrêté le mois suivant celui dont est datée la note de Janisch ; on remarquera que, comme la décision de l'arrêter avait été prise, il est étrange que la SS ait pu comptabiliser sa capacité avec celles des nouvelles installations.
- Enfin, dans la pratique, comme nous l'avons déjà dit, aucun de ces crématoires ne donna satisfaction (ce qui brouilla d'ailleurs définitivement Topf avec Auschwitz) :
 - le *I* avait été en panne du 30/5/1942 au 8/8/1942 et s'était presque aussitôt à nouveau détérioré ;
 - le *II* tomba en panne 3 mois de mai à juillet 1943 ; (Ses 5 fours n'avaient pas été utilisés en même temps et cela avait entraîné des tensions dans la cheminée : c'est déjà la preuve qu'on ne l'utilisait pas à pleine capacité.)
 - le *III* eut bien des problèmes aussi ;
 - le *IV* fut définitivement mis hors d'usage deux mois après son entrée en service ;
 - le *V*, enfin, fut arrêté de façon répétitive et ne fonctionna que de façon épisodique.
 - Au total, Pressac a calculé que, pour la période d'avril à octobre 1943, les crématoires ne travaillèrent que l'équivalent de 2 mois de pleine capacité.

En 1993, sans renier pour autant sa théorie du « coefficient multiplicateur », Pressac donne une explication un peu différente : « Ces chiffres officiels sont de la propagande mensongère et pourtant ils sont valables. Leur validité apparente repose sur le fait que la durée d'incinération de deux enfants de 10 kg et d'une femme de 50 kg est égale à celle d'un homme de 70 kg, ce qui introduit un coefficient multiplicateur variant de 1 à 3 et rend aléatoires tous les chiffres de rendement crématoire ». Pressac veut dire par là que l'unité retenue n'est pas une unité normalisée (qui serait celle d'un homme de corpulence normale de 70 kg) mais que la SS avait considéré qu'un enfant de 10 kg correspondait à une unité alors qu'un crémateur professionnel l'aurait compté pour 1/7 d'unité. Dès lors, Pressac corrige les capacités de la façon suivante :

[3] En fait, il existait un projet de four monomoufle dû à Martin Klettner qui permettait de descendre très en dessous de l'heure mais le premier four de ce type ne fut installé qu'après la guerre à Wiesbaden. Ce four devait bien avoir quelque défaut majeur puisque, apparemment, il fut si peu diffusé qu'un spécialiste comme Jones ne connaissait pas son existence.

	<i>Officiel</i>	<i>pratique</i>	<i>réel</i>
<i>crématoire I</i>	340	250	0 (arrêté fin juillet 43)
<i>crématoire II</i>	1.440	1.000	1.000
<i>crématoire III</i>	1.440	1.000	1.000
<i>crématoire IV</i>	768	500	0 (hors d'usage)
<i>crématoire V</i>	768	500	0 (sans emploi)
[total]	[4.756]	[3.250]	[2.000]

Bref, les capacités sur lesquelles se basent les historiens, doivent être considérablement réduites, et cela, bien davantage que par 2 ou 3, à défaut de quoi, elles ne peuvent qu'apparaître irréalistes aux gens réfléchis. La suite va le prouver.

C. Comparaison des installations d'Auschwitz avec d'autres installations du même constructeur

On peut, tout d'abord, comparer les capacités avancées avec celles d'autres crématoires livrés par le même constructeur à d'autres camps.

Le *Krema I* fut équipé comme suit :

- En juillet 1940 et en 1941, le *Krema I* reçut deux fours bimoufle dont le rendement, dit Pressac, fut estimé par Topf à « 30 à 36 corps en dix heures, soit environ 70 corps par jour pour une vingtaine d'heures d'activité, l'entretien du four nécessitant trois heures », ce qui fait 1,5 à 1,8 corps/moufle/heure. (Apparemment, sans le dire, Pressac se base sur la lettre du 14/7/1941 de Topf à Mauthausen : « 30 à 36 corps en 10 heures environ mais sans surcharge et sans panne ». [4]) Or, des fours apparemment identiques furent livrés par Topf à :
 - Dachau (fin 1939). « Son rendement incinérateur était estimé à deux corps/heure », ce qui fait 1 corps/moufle/heure (selon lettre du 1/10/1940 de Topf à Mauthausen).
 - Buchenwald (janvier 1940), mais on n'en connaît pas le rendement.
 - Gusen (sous-camp de Mauthausen) (février 1941). Rendement estimé par Topf, dit Pressac en 1993, à « deux corps par heure » (ce qui fait aussi 1 corps/moufle/heure).

La différence (presque du simple au double) entre ces fours serait due, selon Mattogno et Deana, au fait que les plus performants étaient équipés d'une installation d'aspiration d'air [*« tirages forcés »* (*« Saugzuganlage »*)], laquelle installation, par contre, avait le désavantage d'augmenter la consommation énergétique de 50 % ; toutefois, cette production de 1,5 à 1,8 corps/moufle/heure requerrait des conditions optimales et ne pouvait excéder un certain laps de temps assez court. Le *Krema I* d'Auschwitz n'était pas équipé de ce système ; de la sorte, il paraît difficile de tabler sur une production supérieure à 1 corps/moufle/heure pour ce *Krema* (soit le chiffre retenu par les crémateurs anglais en 1975).

- En juin 1942, le *Krema I* reçut un troisième four bimoufle identique aux deux précédents à ceci près que le foyer était plus grand. Dans la première édition, nous avions, par pure bienveillance, admis que, de ce fait, sa capacité aurait pu être double de celle de ses deux prédécesseurs, mais, à la lumière des essais des Anglais, on doit admettre que sa capacité ne pouvait qu'être identique, soit égale à 1 corps/moufle/heure.

En résumé, on doit admettre que le *Krema I* avait une capacité qui ne pouvait excéder 6 corps/heure soit 60 corps/jour de 10 heures. Ce chiffre est à comparer avec celui de 340 qui figure dans le document susdit : le « coefficient multiplicateur » est au minimum de 5,67.

Bien entendu, si on admet que, comme par miracle, les fours pouvaient fonctionner 24 heures par jour, on arriverait à 144 corps/jour pour le *Krema I* (ce qui serait encore très inférieur à 340 corps), mais on ne peut extrapoler impunément à 20 ou 24 heures des capacités données par le fabricant pour des jours de 10 ou 12 heures : en effet, les crématoires ne pouvaient absolument pas fonctionner 24 heures sur 24 et cela pour deux raisons :

- D'une part, les nécessités de l'entretien : les scories de coke finissent par obstruer la grille et empêcher l'arrivée d'air ; on ne peut les enlever qu'en arrêtant le four et cela prend du temps (au moins 5 heures). Le redémarrage prend aussi du temps (1 heure). *A priori*, on ne peut dépasser 18 heures/jour de fonctionnement effectif.
- D'autre part, la qualité médiocre des matériaux utilisés à l'époque interdisait une utilisation intensive des fours sous peine de destruction rapide. Ce n'est évidemment pas sans raison que Topf donnait des rendements par jour de 10 ou 12 heures.

On nous opposera que les témoins et les historiens affirment avec force que des flammes gigantesques sortaient jour et nuit des cheminées des crématoires. Mais, d'une part, cette affirmation est ridicule car, comme le fait remarquer Pierre Marais, des flammes ne sortent d'une cheminée que quand il y a le feu à cette cheminée. Ou bien les témoins ont menti (ce que nous ne croyons pas) ou ils ont probablement confondu avec les torchères du

[4] On nous dit habituellement 10 à 35 corps, mais, dit Pressac, c'est une double erreur de copie.

complexe carbochimique tout proche d'Auschwitz III. D'autre part, si, par absurde, les crématoires avaient pu fonctionner 24 heures sur 24 heures, leur usage aurait de toute façon été limité en raison des consignes d'occultation données par la direction du camp pour contrer les raids de l'aviation alliée sur Auschwitz III (du moins en 1944). Ces consignes devaient nécessairement valoir également, on le notera dès à présent, pour la crémation à l'air libre

Les *Kremas II et III*, eux, étaient équipés de 5 fours trimoufle. Deux comparaisons avec d'autres fours Topf sont à faire :

- Le troisième four bimoufle du *Krema I* fut, d'une certaine façon, le prototype des fours trimoufles des *Kremas II et III* (encore que les fours trimoufles et octomoufles d'Auschwitz n'étaient pas équipés de l'installation d'aspiration d'air). Dès lors, la capacité de ces deux *Kremas* ne pouvait pas excéder 1 corps/moufle/heure x 5 fours x 3 moufles = 15 corps/heure ou 150 corps/jour de 10 heures. Le « coefficient multiplicateur » est de 10,4. Sur cette base, le *Krema II* aurait donc pu incinérer sur 18 mois un total très théorique de 82.350 corps maximum. On est loin des 400.000 qu'il aurait finalement produits (version 1989 de Pressac) et encore plus loin des 1.053.000 corps qu'il aurait été capable d'incinérer d'après le document Janisch. On est encore très loin du chiffre qu'on pourrait déduire du chiffre total des morts d'Auschwitz que donne Pressac en 1994 (40% de 630.000/710.000 soit 252.000/284.000 ?).

- Enfin, 2 fours trimoufle tout à fait identiques à ceux des *Kremas II et III* furent livrés par Topf à Buchenwald, camp où il y eut 21.000 morts, ce qui est beaucoup, hélas, mais reste infime par rapport aux chiffres avancés pour Auschwitz. (Il est passé beaucoup moins de déportés par Buchenwald, camp de travail, que par Auschwitz, camp de travail mais surtout de transit.)

- Pressac dit en 1989 que ces deux fours, entrés respectivement en service les 23/8/1942 et 3/10/1942, « furent utilisés beaucoup moins intensivement que ceux de Birkenau, [et] incinérèrent seulement 6 ou 7 corps par moufle par jour en moyenne ». D'un autre côté, il affirme que la production effective des 5 fours à 3 moufles du *Krema II* d'Auschwitz aurait été de 400.000 corps en 18 mois au plus (ses estimations, rappelons-le, sont les plus basses qui soient, hormis celles des révisionnistes) : cela fait 50,3 corps/moufle/jour soit 7 à 8 fois plus qu'à Buchenwald. Il est difficile de croire que les responsables berlinois de la SS, qui, en définitive, décidaient de tout, aient pu admettre pour Buchenwald un outil ayant une telle surcapacité, car, comme le démontre Pressac, ils étaient près de leurs sous. Il se confirmerait donc que le *Krema II* n'aurait pas pu incinérer autant de morts et que la capacité indiquée dans le document Janisch et qui correspond à 96 corps/moufle/jour est étonnante.

- En 1993, Pressac dit que la Topf constata que ces fours de Buchenwald avaient « un rendement incinérateur supérieur de un tiers à celui calculé à partir de l'expérience acquise sur les fours bimoufle », ce qui constituait une déception pour elle. « Dès lors pour les 5 fours du crématoire [II] de Birkenau, Prüfer put tabler sur l'incinération assurée de 800 corps en 24 heures, ce qui était nettement moins que les 1.440 annoncés à Bischoff fin octobre 41 ». Pour nous et en faisant fi de l'expérience communiquée par le Dr Jones, cela ferait donc une capacité de 1,33 corps/moufle/heure, ce qui ferait 200 corps/*Krema*/jour de 10 heures (« coefficient multiplicateur » de 13,9).

Mais, selon Mattogno, le document sur lequel se base Pressac (lettre du 15/11/1942 de Prüfer à ses patrons) a été mal compris par Pressac qui a confondu rendement énergétique et production ! En fait, la lettre dit que la consommation d'énergie du nouveau trimoufle était de 1/3 inférieure à celle de l'ancien four bimoufle, ce qui rend caduc tout le raisonnement de Pressac. On notera d'ailleurs que les deux tiers de 1.440 font 960, chiffre qu'il est bien difficile d'arrondir aux 800 retenus par Pressac. [5]

En fait, ce que n'a pas compris Pressac (ni nous-même avant de lire Mattogno et Deana), c'est que la différence entre le four bimoufle et le four trimoufle ou tout autre four n'est pas à chercher au niveau de la capacité de production par moufle mais au niveau de la consommation d'énergie : **comme nous l'a appris le Dr Jones, dans des conditions normales, il faut près d'une heure pour incinérer un corps ; point final.** Dès lors, le four trimoufle pouvait bien consommer moins de coke par corps incinéré, il ne pouvait pas pour autant incinérer

[5] Autre source possible pour ce « 800 corps/jour » : Dans « Enquête sur les chambres à gaz » publié dans *Les Collections de l'Histoire*, n° 3 d'octobre 98, Pressac cite un document inédit qu'il a trouvé dans les archives de Topf et qu'il promet de produire dans son prochain livre (consacré à Topf) : il s'agit d'une note interne datée du 8/9/42 de Prüfer à son supérieur ; cette note résumait un entretien téléphonique qu'il venait d'avoir avec un lieutenant SS du nom de Krone, lequel revenait d'une inspection à Auschwitz et lui faisait part de son inquiétude devant les carences et les retards du programme incinérateur. Prüfer ajoutait qu'il l'avait rassuré en faisant valoir qu'Auschwitz disposait déjà du *Krema I* (capacité de 250 corps/jour) ; qu'ensuite le *Krema II* était en construction (capacité de 800 corps/jour sur la base de l'expérience acquise à Buchenwald avec le trimoufle) ; que, de plus, les octomoufles destinés à Moghilev avaient été réaffectés aux *Krema IV et V* (chacun 400 corps/jour). Krone continuait à trouver que c'était insuffisant, Prüfer lui avait encore cité le projet du *Krema III* (800 corps/jour). Au total, Auschwitz allait donc disposer d'une capacité de crémation de 2.650 corps (capacité, admet Pressac, qui ne fut jamais atteinte mais qui atteste le caractère criminel du programme incinérateur). Prüfer demandait en conclusion l'autorisation de se rendre à Berlin pour en discuter avec la direction centrale de la SS et la rassurer. On ne peut toutefois tenir compte de ce document tant qu'il n'aura pas été publié : malheureusement, on sait que Pressac est mort prématurément à la mi-03.

davantage de corps que le bimoufle, soit au maximum 1 corps/moufle/heure, ce qui fait 15 corps/*Krema*/heure ou encore 150 corps/*Krema*/jour de 10 heures.

Le « coefficient multiplicateur » est donc de 10,4.

On commence d'ailleurs à comprendre comment auraient pu être calculées les capacités du document Janisch :

- Pour Pressac, le chiffre du *Krema I* (340 corps/jour) résulte de l'expérience acquise par la SS, mais, cette expérience (du moins à Auschwitz) étant des plus malheureuses, ce ne peut être qu'un chiffre théorique. Janisch (ou un faussaire, si le document n'est pas authentique ?) a dû prendre le chiffre donné par Topf pour Gusen (mais comment en avait-il eu connaissance ?) soit 30 à 36 corps/2 moufles/jour de 10 heures et l'a tout simplement extrapolé sur ... 24 heures !
- Pour le II et le III, dit Pressac, Janisch est parti d'un chiffre qui était l'objectif que Bischoff et Topf s'étaient fixé au début de leurs négociations, soit 2 corps/moufle/demi-heure soit 60 corps/*Krema*/heure ou encore 1.440 corps/*Krema*/jour de 24 heures ; malheureusement, Pressac ne publie pas le pense-bête sur lequel Bischoff aurait noté ces chiffres le 30/10/1941 (soit très longtemps avant la décision de déporter les juifs à Auschwitz) et on ne peut se satisfaire de ses affirmations. En effet, il est étrange que la capacité ait été donnée en demi-heures, ce qui indiquerait que la SS pensait incinérer 2 corps et à la fois et en une demi-heure : cela fait beaucoup ; d'ailleurs, nous verrons plus loin, que, 8 mois plus tard et toujours sur la base d'affirmations de Topf, Bischoff parlait d'une capacité deux fois moindre ! D'autre part, il y avait longtemps (en juin 1943) que, sur la base de son expérience de Buchenwald, Prüfer avait dû faire part de la baisse de ses prétentions. Mais, on doit bien admettre que 1.440 est le résultat de la multiplication de 60 par 24 heures (il n'était donc même pas prévu d'entretien journalier !) et retenir l'explication de Pressac.
- Enfin, pour les *Krema IV* et *V* (équipés chacun de doubles fours à quatre moufles et pour lesquels on n'a pas d'éléments de comparaison), Janisch a recouru à une règle de trois, dit Pressac, soit $1.440 \times 8/15$ moufles = 768 corps/*Krema*/jour de 24 heures. (« *De la propagande* », dit Pressac).

D. Comparaison avec des installations livrées par d'autres constructeurs contemporains et d'aujourd'hui

On peut aussi comparer ces fours d'Auschwitz avec des fours d'autres constructeurs soit contemporains de Topf soit d'aujourd'hui :

- Un exemple donné par Pressac : en 1937, un constructeur proposa à Dachau un four unimoufle au coke ; le four froid, prétendait le constructeur, demandait 175 kg de coke pour une première crémation (100 kg s'il avait fonctionné la veille), les deux suivantes ne nécessitant plus de combustible et les suivantes presque plus de combustible, le four étant en équilibre thermique. Le constructeur estimait qu'il fallait une heure et demie pour un corps de 70 kg dans un cercueil de 35 kg de bois. Selon Pressac, les SS en tirèrent la conclusion (Ne serait-ce pas plutôt celle de Pressac ?) que 100 kg de coke leur suffisaient pour réduire en cendres une vingtaine de corps par jour, car le fait de les incinérer sans cercueil permettait de gagner une demi-heure/corps.
Cette démonstration n'est pas sérieuse mais elle est typique de l'exterminisme. D'une part, à l'heure actuelle encore, le cercueil constitue un apport important dans le bilan énergétique : il fallait, en fait, pour une vingtaine de corps, 100 kg de coke et les 700 kg de bois des cercueils, soit en tout l'équivalent de 650 kg de coke, soit 32 kg/corps et non 5 kg, comme l'a calculé Pressac. D'autre part, on ne put vérifier les prétentions du constructeur, car l'offre ne fut pas retenue.
Néanmoins, on en resterait à 1 corps maximum/heure/moufle.
- Selon Mattogno, l'*Enciclopedia Italiana* de l'époque (1949) précisait que la crémation d'un corps dans un four à gazogène durait 60 à 75 minutes et nécessitait quelque 300 kg de bois ; dans un four à combustion directe, 90 à 120 minutes pour 100 à 150 kg de bois. L'équivalent en coke est respectivement de 200 kg et 66 à 100 kg. Le rendement baisse encore et passe à de 0,8 à 1 corps/moufle/heure.
- Exemple d'un crématoire « moderne » : en 1987, le responsable de celui de Hambourg précisait à Mattogno : durée de la crémation de 50 à 70 minutes au cours d'un cycle continu ; chambres de combustion préchauffées par 8 m³ de gaz à 700-750 °C portés à 800-900 °C par crémation de la bière : ceci fait 0,9 à 1,2 corps/moufle/heure, c'est-à-dire à peu près le rendement de l'exemple précédent.
- Exemple d'un crématoire « ultramoderne » selon Leuchter : température de 2.000 °F (1.100 °C) ; 2.500 cb.ft d'air/min (70 m³/min). Durée de crémation de 75 minutes mais les fabricants conseillent de se limiter à 3 crémations/jour. Les crémateurs belges nous ont donné des renseignements identiques. Le rendement ne cesse de baisser (0,8 corps/moufle/heure avec limitation à 3 corps/moufle/jour de 24 heures).
- Enfin, est-il vraiment besoin d'en dire plus : l'idéal crématiste ne cessant de progresser (« *Laisser la Terre aux vivants* »), on incinère de plus en plus souvent dans notre société et dès lors, nous savons tous qu'il faut une bonne heure pour incinérer un corps dans les crématoires ultramodernes belges ou français. Citons quand même (pour ceux qui n'ont pas encore eu à mettre les pieds dans un crématoire ou qui ne lisent pas les rapports de la très sérieuse *Cremation Society of Great Britain*) le quotidien *Le Figaro* du 2/11/1993 : « *Le cercueil et le corps qu'il renferme, portés à une température de 700 à 800° (au-dessus du foyer) sont réduits en cendres en une grosse heure* ».

Si le cercueil constitue un apport important sur le plan énergétique (un cercueil en bois de 35 kg correspond à 27 kg de coke), n'augmenterait-il pas la durée de la crémation ? Effectivement, disent Mattogno et Deana, le cercueil ralentit initialement la crémation (en contrariant l'évaporation de l'eau du corps) mais, ultérieurement, il accélère cette crémation par un apport calorifique important : finalement, il y aurait compensation entre ces deux effets contraires.

En résumé, il est difficile d'admettre que les fours allemands d'il y a 50 ans pouvaient incinérer plus de 1 corps nu/moufle/heure ou encore 10 corps/moufle/jour de 10 heures. Dès lors, la capacité du *Krema II* aurait pu être au maximum de 10 corps/moufle/jour x 3 moufles x 5 fours = 150 corps/jour de 10 heures.

Oui, disent les historiens, mais on mettait plusieurs corps par moufle. De l'examen des plans (les bouches des fours mesuraient 60 x 60 cm) et des instructions du constructeur (mode d'emploi, calcul de capacité), on peut conclure que c'était exclu, non pas pour des raisons éthiques, bien entendu, mais matérielles. Comme l'expliquent Mattogno et Deana, l'introduction de plus d'un corps (du moins de poids normal) dans le moufle entraîne une baisse de la température en dessous de 600 °C, température à laquelle les corps « charbonnent » (voir plus haut ce qu'en dit C. Loos) ; dès lors, la crémation demande plus d'énergie et plus de temps, ce qui est contraire au résultat recherché (par les historiens). Alors, quelle pourrait être l'origine de l'affirmation qu'on incinérât plusieurs corps à la fois ? D'une part, on pouvait, bien entendu, incinérer à la fois deux corps décharnés (ce devait être souvent le cas sous l'effet du typhus et de la malnutrition -laquelle n'épargnait d'ailleurs pas non plus certains des nôtres qui étaient en liberté) ; d'autre part, expliquent Mattogno et Deana, la combustion proprement dite d'un corps dans un four similaire à ceux des grands *Kremas* de Birkenau pouvait durer 60 minutes (dans le « moufle ») et était suivie d'une postcombustion de 20 minutes (dans le « cinéraire ») mais les servants, plus soucieux de rendement que d'autre chose, n'attendaient pas 80 minutes pour introduire un nouveau corps dans le moufle : ceci a pu accréditer l'idée qu'on incinérât plusieurs corps à la fois.

De son côté, Pressac dit qu'exceptionnellement on pouvait arriver à 3 corps. Nous retiendrons donc la moyenne, soit 2 corps/moufle, pour qu'on ne puisse nous accuser de faire preuve de malveillance vis-à-vis des historiens ; de la sorte, la capacité du *Krema II* doublerait à 300 corps/jour, ce qui donnerait, sur 18 mois maxi, un total très théorique de 165.000 corps. Malgré toute notre bienveillance, on est toujours loin des chiffres cités par les historiens.

E. Renouvellement de la maçonnerie réfractaire des fours

Mattogno et Deana apportent ici des éléments tellement déterminants qu'on pourrait même s'en contenter et s'éviter toute autre discussion. Dans les années 30, remarquent-ils, la longévité moyenne de la maçonnerie en réfractaire d'un four était de 2.000 crémations/moufle, après quoi, le four étant hors d'usage, il fallait remplacer sa maçonnerie. En 1941, Topf fêta avec éclat un record, celui de la 3.000ème crémation de son 2ème four électrique monomoufle d'Erfurt ; par contre, à Gusen, son four bimoufle, lui, servit seulement à 3.179 crémations de février à octobre 1941 (soit moins de 1.600 crémations/moufle), après quoi il fallut remplacer sa maçonnerie. Mais, pendant la guerre, la qualité des matériaux baissa (la qualité des installations aussi, notamment à cause des économies réalisées sur la quantité de réfractaires) et la compétence du personnel opérateur également (C'étaient des détenus qui -on les comprend- montraient parfois de la mauvaise volonté, voire, sabotaient leur travail.) et on doit considérer que le record d'Erfurt fut loin d'être battu par Auschwitz. Or, si la maçonnerie réfractaire de 2 moufles du *Krema I* d'Auschwitz I fut réparée (lettre du 9/12/1941 de Topf à la *Bauleitung*), par contre celle des 46 fours des *Kremas II* à V de Birkenau, elle, ne fut jamais remplacée : les 6 moufles du *Krema I* auraient donc pu incinérer 8×1.600 à 3.000 corps = 12.800 à 24.000 corps et les 46 moufles des *Kremas II* à V, 46×1.600 à 3.000 corps = 73.600 à 138.000 corps, ce qui fait un total de 86.400 à 162.000 corps au maximum, c'est-à-dire « dans la pratique, seulement ceux des détenus enregistrés décédés de mort naturelle. »

F. Estimations d'experts

Leuchter a estimé la capacité théorique du *Krema II* à 102 corps et la capacité en temps réel à 45 corps/jour (soit 6,8 et 3 corps/moufle/jour). Pour l'ensemble des *Kremas*, Leuchter arrive à 353,6 corps théoriquement et 156 corps/jour en temps réel. En admettant que ces 4 *Kremas* aient fonctionné 20 mois (d'avril 1943 à janvier 1945, ce qui a été très loin d'être le cas, répétons-le), on arrive à un total de morts incinérés dans les crématoires d'Auschwitz-Birkenau au cours de cette sombre période de :

- théorique : $353,6 \times 365 \text{ jrs} \times 20/24 \text{ mois} = 107.550$
- en temps réel : $156 = 47.450$

Cette estimation est confirmée par un autre expert, Ivan Lagacé du *crematorium* de Calgary, pour qui les crématoires de Birkenau auraient pu avoir une capacité de 184 corps par jour (procès Zündel, 1988).

Mattogno et Deana (lesquels, par la qualité de leur travail, peuvent être cités dans cette rubrique) arrivent à :

- *Krema I* : 120 corps/jour
- *Kremas II et III* : 300 corps/jour chacun
- *Kremas IV et V* : 160 corps/jour chacun

- Total : 1.040 corps/jour portés à 1.248 (avec 20% d'enfants dans une hypothèse exterminationniste), mais il s'agit là d'un *maximum maximorum*, Mattogno et Deana ayant considéré pour les besoins de leur démonstration que les fours travaillaient 20 heures/jour, ce qui est très théorique. Sur cette base théorique et compte tenu du nombre de jours de fonctionnement des fours (*KII* : 509 jours, *KIII* : 462, *KIV* : 50, *KV* : 309), ils arrivent à une production totale de 368.000 corps maximum pour l'ensemble des 5 *Kremas*.

G. Consommation de coke

Par ailleurs, Pressac a publié un document de la SS donnant la consommation prévisionnelle de coke pour l'ensemble des *Kremas II* à *IV*, soit 7.840 kg/jour de 12 heures (« *in 12 Stunden (Tagesbet.)* »), soit 5.600 kg pour les *KII* et *KIII* et 2.240 kg pour les *KIV* et *KV* ; Jährling, qui est le rédacteur de cette note, n'extrapole pas sur 24 heures et ne reprend pas le *Krema I*, ce qui est curieux, car cette note (datée du 17/3/1943) est antérieure à la note de Janisch sur le calcul des capacités des *Kremas*. C'est le constructeur qui lui a indiqué la base du calcul, soit 35 kg/foyer/heure (dans le cas des *Kremas II* et *III*, il y avait 2 foyers par four). Dès lors, si on admet que :

- on mettait 2 corps /moufle, ce qui est très théorique, comme nous l'avons vu ;
- il fallait 60 minutes pour une incinération,

on obtient une consommation par corps de 7,10 kg de coke/corps, ce qui est vraiment peu et apparemment même impossible : en fait, d'une part le chiffre donné par Topf devait être un idéal inaccessible comme toutes les consommations données par tous les constructeurs de tous temps et de partout [6] et, d'autre part, on doit admettre qu'il n'avait pas prévu plus d'un corps par moufle, de sorte qu'il faudrait déjà multiplier par 2 le chiffre unitaire obtenu. On notera aussi que, s'il faut pour incinérer un corps, x Kcal dont une partie est à considérer comme perdue (déperdition par la cheminée, notamment), il est illusoire de croire qu'avec ces x Kcal, on puisse incinérer 2 corps : si on peut admettre qu'il n'en faille pas le double, on doit tout de même admettre qu'il en faille davantage. En prenant 1 corps/moufle, on serait arrivé à un chiffre de 14,2 kg/corps, chiffre déjà plus raisonnable.

On notera aussi la remarque fort intéressante que fait Jährling au terme de son calcul : « *Ce sont des consommations de pointe ! On ne peut calculer la consommation annuelle, car on ne peut prévoir pendant combien d'heures ou de jours les fours seront allumés* ». Il est évident que, dans une hypothèse exterminationniste, Jährling n'aurait pas fait cette remarque, les fours devant fonctionner en continu pour incinérer ces millions de juifs à gazer. En réalité, ces crématoires ne devaient servir qu'à incinérer des morts de mort naturelle, dont on ne connaissait pas le nombre *a priori*, la mortalité des détenus dépendant beaucoup des épidémies : on a donc ici un indice de plus de l'inanité des thèses exterminationnistes.

Bien que ce chiffre de 7,10 kg/corps soit irréaliste, retenons-le pour apprécier le nombre d'incinérations qui auraient pu être faites compte tenu de la consommation de coke par l'ensemble des *Kremas*, consommation que Pressac a également publiée pour la majeure partie de 1942 et 1943 ; à l'été 1943, cette consommation a été de 70 tonnes/mois ; pour autant que l'extrapolation soit légitime dans le temps, on obtient :

70.000 kg : 7,1 kg/corps grand mini x 20 mois grand maxi = 197.000 corps *maximum maximorum*, et cela sur toute la durée de vie des grands *Kremas II* à *V*, ce qui ne correspond toujours pas aux prétentions des historiens.

Consommations mensuelles de coke des crématoires d'Auschwitz (en tonnes)							
mars 42 (1)	39,0	août	31,5	janvier 43	23,0	juin (6)	61,0
avril	39,0	septembre	52,0	février	40,0	juillet (7)	67,0
mai	32,0	octobre	15,0	mars (4)	144,5	août	71,0
juin (2)	29,5	novembre	17,0	avril (5)	60,0	septembre	61,0
juillet (2)(3)	16,5	décembre	39,0	mai	95,0	octobre	82,0

(1) un seul *Krema* en activité (le *Krema I*, dont la capacité ne représente alors que 3,5% de l'ensemble des 5 *Kremas*) et qui ne fonctionne pas très bien.

(2) mise en route, fin mai, du 3ème four du *K I* (capacité doublée), lequel tombe aussitôt en panne du 30/5 au 8/8

(3) début des grandes épidémies avec septembre 1942 pour premier sommet ; il y aura encore une poussée en fév/mars 1943 et en mai/juin 1943 (épidémie circonscrite au camp des Tziganes).

(4) mise en service du *Krema II* (arrêté 2 à 3 mois presque aussitôt). Pressac dit que les consommations de toute cette période sont un peu plus élevées qu'elles ne devraient l'être à cause des opérations de séchage (à vide) des fours ; Mattogno conteste la chose et affirme que le séchage se faisait obligatoirement au bois.

(5) mise en route des *Kremas IV* (qui, 2 mois plus tard, tombe définitivement en panne) et *V*

[6] Prüfer, l'ingénieur de Topf, était payé à la commission sur vente : comme le démontre Pressac, il en rajoutait et il roula la SS d'Auschwitz dans la farine.

- (6) mise en route du *Krema III*
- (7) arrêt définitif du *Krema I*

Ces chiffres de consommation de coke sont à rapporter aux chiffres des décès qu'on peut reconstituer à partir des *Sterbebücher* [7] : ces décès ont officiellement été les suivants :

Nombre de décès à Auschwitz							
mars 1942	2.007	août	6.353	janvier 1943	3.422	juin	2.694
avril	2.120	septembre	8.698	février	5.012	juillet	1.760
mai	3.085	octobre	4.855	mars	7.599	août	1.534
juin	3.517	novembre	4.215	avril	2.517	septembre	2.046
juillet	4.331	décembre	3.276	mai	2.229	octobre	1.732

Des régularisations auraient été faites en décembre 1943 (enregistrement de décès intervenus dans des camps extérieurs au cours des mois précédents) mais, d'après ce que dit Pressac, on peut estimer que cela ne modifie pas l'ordre de grandeur de ces chiffres.

On notera que Pressac a trouvé ses chiffres à Auschwitz ; ils sont confirmés par David Irving qui a retrouvé à Moscou des chiffres de consommation de coke identiques et qui les complètent même pour 1944, notamment :

- du 15/3/1943 au 31/10/1943 : 568,- T (contre 569,- T pour Pressac en prenant la moitié des 144,5 T de mars),
- du 1/1/1944 au 27/11/1944 : 923,- T, ce qui correspond, à raison de 29 kg par corps, à 31.800 crémations pour 11 mois 1944.

<i>Krema I</i>	du 01/11/40 au 28/02/41	41,6
	du 01/03/41 au 31/10/41	166,4
	du 01/11/41 au 31/01/42	93,6
	du 16/02/42 au 28/02/43	395,5
<i>Kremas I à V</i>	du 15/03/43 au 31/10/43	568,0
<i>Kremas II et III</i>	du 01/01/44 au 27/11/44	923,0

Ce dernier chiffre (923 T) doit probablement comprendre le *Krema V*. Il y aurait aussi lieu de tenir compte de ce que les fours utilisèrent également un peu de bois.

Que peut-on conclure de cette comparaison entre la consommation de coke et les décès enregistrés dans les *Sterbebücher* ?

- Une discontinuité dans la consommation de coke apparaît début mars 1943 : avant cette date, la consommation de coke est de 373,5 tonnes pour 50.891 corps officiels soit 7,34 kg/corps, mais, durant toute cette période, il n'y avait qu'un seul crématoire (le *I*), qui fonctionnait très mal et était souvent à l'arrêt ; de la sorte, on a enterré de nombreux corps (et cela probablement pendant une plus longue période que les historiens ne le pensent). Cette moyenne de 7,34 kg (très proche de 7,10 kg) est donc artificiellement basse et ne peut être retenue.
- Après février 1943, la consommation de coke est de 641,5 tonnes pour 22.111 corps, soit 29,01 kg/corps : avec la mise en route des *Kremas II* à *V*, les Allemands ont, enfin, pu incinérer tous les corps ; cette moyenne de 29,01 kg est réaliste et correspond aux normes. Revenant au point a) ci-dessus, on pourrait donc en déduire que les 373,5 tonnes utilisées de mars 1942 à janvier 1943 n'ont pu servir qu'à incinérer 12.900 corps et qu'il a donc fallu enterrer 38.000 corps.
- Les *Kremas* d'Auschwitz n'ont donc servi qu'à incinérer les morts de mort naturelle. De l'examen de ces chiffres, on peut déjà se convaincre qu'il y en eut une centaine de mille, chiffre déjà effrayant mais sans rapport avec les millions des historiens. Ceux qui continuent à croire qu'il y a eu extermination de masse, devraient pour le moins concéder que l'élimination des corps n'a pu se faire par les crématoires ; en effet, même sur la base -ridiculement basse- de 7,10 kg de coke par corps, on ne peut arriver, ainsi que nous l'avons vu, à ces millions (ou centaines de mille) des historiens.

Bien entendu, une autre vérification élémentaire à faire consiste à confronter la note prévisionnelle de Jährling, celle-ci, qui donne une consommation de 7.840 Kg de coke par jour de 12 heures et la note prévisionnelle de Janisch, celle-là, qui indique que la capacité des *Kremas II* à *V* est de 4.416 corps par jour de 24 heures : la

[7] Nous en reparlerons plus longuement dans le tome 2, mais il nous faut déjà en dire un mot : en 1991, les Russes ont restitué un certain nombre de registres mortuaires (les « *Sterbebücher* ») reprenant l'identité des détenus morts à Auschwitz, étant entendu, disent les exterminationnistes (déjà bien ennuyés par l'exhumation d'archives aussi dérangelantes), que les gazages à l'arrivée n'ont pas été enregistrés par l'état civil du camp.

division donne 3,55 kg de coke par corps, soit la moitié de la consommation calculée plus haut et que nous avions provisoirement retenue avec beaucoup de bienveillance (7,10 kg), ce qui n'est pas admissible. (Cette consommation correspond à une bûche de bois de 10 cm de diamètre et de 50 cm de longueur !).

De leur côté, Mattogno et Deana sont entrés dans le détail et ont calculé la consommation de coke par type de *Krema* :

- Pour les fours bimouffles du *KI*, après avoir examiné les études faites avant-guerre par Hepke et Kessler et étudié le fonctionnement du four de Gusen, ils arrivent à 25 kg de coke pour un corps normal (30,5 pour un corps décharné) dans un four fonctionnant effectivement 18 heures/jour.
- Pour les fours trimouffles du *KII* et du *KIII*, sur la base de la lettre du 15/11/1942 de Prüfer, ils retiennent les 2/3 de la consommation des bimouffles, soit 16,7 à 20,3 kg.
- Pour les fours octomouffles du *KIV* et du *KV*, ils retiennent logiquement la moitié de la consommation des bimouffles, soit 12,5 et 15,25 kg.

Appliquant ces consommations à la note de Jährling (après une légère correction pour tenir compte de ce que Jährling se base sur 12 heures), Mattogno et Deana obtiennent :

- *KII* et *KIII* : 5.600 Kg : 23,3 Kg/corps décharné = 240 corps/jour de 12 heures
- *KIV* et *KV* : 2.240 : 15,5 = 130
- Total : 7.840 = 370

Ce chiffre prévisionnel de 370 corps/jour correspond assez bien à celui des décès journaliers du mois de mars 1943, mois au cours duquel Jährling a fait son calcul. Pour Mattogno et Deana, cette note correspond à une réalité ; elle est donc un document authentique et, par conséquent, l'autre note prévisionnelle (celle de Janisch, laquelle donne une capacité de crémation de 4.756 corps/jour) ne peut qu'être un faux.

Il faudrait aussi dire un mot sur un point qui nous avait échappé dans la première édition de ce tome 1 et qui est pourtant élémentaire : la capacité de stockage de coke des crématoires. Dans le cas des *Kremas II* et *III*, le coke était stocké dans une pièce située à droite des fours (la « *Brennstoffraum* » appelée aussi « *Brennstofflager* »). Cette pièce faisait environ 8 mètres par 4 mètres mais le coke n'en occupait qu'une moitié ce qui représentait, selon les plans, une « *capacité d'environ 1 1/2 wagon* » (« *ca. 1 1/2 Eisenbahnwagons Fastgehalt* ») sans qu'on sache ce que cela représentait précisément. En admettant qu'on ait pu en stocker 15 m³ (ce qui constitue un nouveau geste de bienveillance de notre part), les opérateurs auraient eu à leur disposition quelque 7 tonnes soit, à raison de 29 Kg par corps, de quoi incinérer quelque 250 corps. On peut chicaner sur tel ou tel chiffre, la conclusion à en tirer ne changera pas : c'est là une capacité de stockage dérisoire pour une installation d'extermination industrielle. C'est un peu comme si on équipait un gros ensemble routier d'un réservoir de gazole de la taille d'une bouteille d'eau minérale. Il y a là une énorme invraisemblance de plus dans l'histoire d'Auschwitz. [8]

On notera que le rapport de la consommation de coke au nombre de crémations n'est pas accepté par tous ; un chimiste (Appelons-le Ernest.) le trouve même « *aberrant* », car, dit-il, il consiste à transposer dans l'analyse d'un processus de masse des considérations qui ne sont valables que dans l'analyse de crémations individuelles, c'est-à-dire avec interruption de la chaîne après chaque crémation (par exemple, pour des raisons éthiques absentes à Auschwitz : individualisation des cendres de chaque mort). Dans un processus de crémation de masse ininterrompu, dit Ernest, le bilan thermique est positif : si la première phase de la crémation (élimination de l'eau) est endothermique, par contre, la combustion du résidu sec est fortement exothermique ; par exemple, pour un corps d'adulte amaigri de 54,5 kg (composé de 19,5 kg de lipides et protéines, 31 kg d'eau et 4 kg de cendres), la réduction de l'eau consomme 28.500 Kcal mais la combustion des matières organiques dégage 123.000 Kcal ; certes, à défaut de récupérateur, une partie importante du gain (91.500 Kcal, soit l'équivalent de 11,5 kg de coke) est perdue mais il en reste une partie qui est utilisée dans la crémation suivante et ainsi de suite. On voit donc bien, conclut Ernest, qu'il est vain de chercher à établir une relation entre la consommation de coke et le nombre de corps incinérés. On peut répondre que :

- Les morts incinérés à Auschwitz étaient très amaigris du fait de la maladie (c'est une caractéristique du typhus) et pour un corps de 39 kg, le gain calorifique était 4 fois moindre (4,5 kg de coke).
- Les éléments de ce calcul sont optimistes et dès lors, compte tenu des déperditions, le bilan était négatif dans tous les cas. C'est d'ailleurs ce que démontre l'examen des résultats incontestables des incinérations de masse dans le four Topf de Gusen.
- En fait, dit Mattogno, pour un thermicien, le raisonnement de ce chimiste est « *assez simpliste* », « *puéril* » et « *aberrant* ».

H. Autres arguments

[8] A quel rythme le stock de coke des 5 *Kremas* était-il réapprovisionné ? Du 16/2/1942 au 31/10/1943, dit Pressac, il a été établi quelque 240 bordereaux de livraison pour un total de 1.037 T, ce qui fait 4,3 T/bordereau ou encore une livraison tous les 2,6 jours. Comme ce sont des moyennes, on ne peut pas en tirer beaucoup d'enseignements.

a) Pressac cite par ailleurs en 1989 un document qui apporte des éclaircissements sur la capacité et la destination des grands *Kremas* d'Auschwitz-Birkenau : il s'agit d'une note largement diffusée (qu'il datait erronément de mars/avril 1942 : en fait, elle ne peut être antérieure à l'automne 1942 ; Mattogno la date de janvier 1943.) faisant l'inventaire des chantiers des diverses *Bauleitung* du camp [9]. La rubrique « II. Direction des constructions du camp de prisonniers de guerre (Mise en œuvre du traitement spécial) Auschwitz » (« II. Bauleitung des Kriegsgefangenenlagers (Durchführung der Sonderbehandlung) Auschwitz ») concerne le camp de Birkenau (où se serait déroulé l'essentiel de l'extermination des juifs à Auschwitz) ; il y est notamment question de la construction de 4 *Kremas*. La conclusion qu'en tire Pressac est que les employés de la *Bauleitung* étaient tous au courant du caractère « anormal » de ces *Kremas* qu'on leur demandait de construire. En 1993, Pressac fait état d'un document à l'intitulé à peu près semblable (« Vorhaben : Kriegsgefangenenlager Auschwitz (Durchführung der Sonderbehandlung) ») qu'il date de décembre 1942. (En fait, il serait du 28/10/42) Selon Pressac, cette formulation « représente une énorme 'bavure administrative' répétée cent vingt fois, qui confirme formellement que depuis fin novembre - début décembre 42, le KGL de Birkenau n'était plus un camp de prisonniers de guerre, mais était devenu, dans son ensemble, l'endroit où était conduit 'le traitement spécial' ». In vraisemblance, dogmatisme et pétition de principe ! Il faut plutôt en conclure, disent les révisionnistes, que :

- A cette date, Birkenau était réservé aux prisonniers de guerre (100.000, 125.000 puis 200.000 Russes). Cela résultait de diverses directives de Himmler dont la première était du 1/3/1941. Ce n'est que le 31/3/1944 que, les Allemands ayant changé leurs plans, la dénomination de « Camp de prisonniers de guerre » (« KGL ») fut abandonnée au profit de « Camp II Birkenau ».
- Personne n'ayant jamais prétendu que les Allemands avaient décidé d'exterminer les prisonniers de guerre, on admettra *a priori* que cet outil n'avait pas de caractère criminel. Pressac, souvent incohérent, le reconnaît par ailleurs et répète à longueur d'ouvrage que l'extension du programme incinérateur n'avait rien de criminel et résultait de cette décision d'extension du camp et de l'apparition de l'épidémie de typhus.
- A la mi-1942, les Allemands imaginèrent de se servir provisoirement de Birkenau pour y faire transiter les juifs et leur appliquer le « *Sonderbehandlung* » (« traitement spécial »), ce qui ne constitue pas en soi, bien entendu, une preuve qu'on les y exterminait, à moins de démontrer préalablement que le « *Sonderbehandlung* » consistait dans le meurtre des juifs. (Nous examinerons la signification de ce mot en annexe 8. On peut déjà faire valoir que le fait qu'il fut répété « cent vingt fois » tendrait plutôt à prouver qu'il n'avait aucune signification criminelle.)
- Dans le document précité, les crématoires ne comptent que pour 5 % du montant des investissements projetés ou en cours. La seule rubrique qui se réfère explicitement au « *Sonderbehandlung* » décrit :
 - point 16a) : une « *Entwesungsanlage für Sonderbehandlung* » (« Installation d'épouillage pour le traitement spécial ») d'une surface de 1.000 m² pour le traitement sanitaire des détenus (bains et épouillage) (« *Heiz-, Brause- und Desinfektionsanlage* ») ;
 - point 16b) : une autre « *Entwesungsanlage* » plus petite (263 m²) pour les gardes SS (« *für die Wachtruppe* »). Ces installations, démontre Mattogno, n'étaient rien d'autre que le « *Zentralsauna* » (« *BW 32* ») dont la construction commença le 30 avril 1943 et se termina le 1er octobre 1943. Dans une lettre du 4/6/43, Bischoff justifiait la mise en chantier du *Zentralsauna* apparemment sans les autorisations nécessaires par l'urgence qu'il y avait à prendre des mesures contre l'épidémie de typhus. Il précisait que le *Zentralsauna* serait équipé de 54 douches avec 2 boilers de 3.000 litres chacun pour un fonctionnement continu.

Dès lors, il faut bien admettre que, n'ayant qu'un objectif sanitaire, les *Kremas* ne pouvaient avoir la capacité véritablement génocidaire que leur prêtait la fameuse lettre de Janisch. [10]

b) Pressac ferait bien aussi de réfléchir au « *contrat Moguilev* » : en décembre 1941, Berlin commanda à Topf 4 fours à 8 mouffles pour le camp de prisonniers de guerre de Moguilev (Biélorussie). Deux de ces quatre fours furent finalement détournés et installés à Auschwitz pour équiper les *Kremas IV* et *V*. Sur la base de la lettre de Janisch, la capacité projetée à Moguilev était donc de 3.072 corps par jour ou encore près de 2.000.000 corps/20 mois, c'est-à-dire 70% de la capacité prétendument génocidaire d'Auschwitz. Personne n'ayant jamais prétendu que les Allemands avaient formé le projet d'exterminer les prisonniers de guerre, on pourrait en conclure que :

- ces capacités de crémation sont grandement exagérées ;

[9] La « *Bauleitung* » était une des sections de la « *Zentralbauleitung* » ou « *Direction centrale des constructions* » de Bischoff. Pour ce qui est de l'organisation de cette *Zentralbauleitung*, voyez Carlo Mattogno, « *La 'Zentralbauleitung der Waffen-SS und Polizei Auschwitz'* », Ed. di Ar, Salerno, 1998, 221 pp.)

[10] Autre document cité par Mattogno et dans lequel est employé le mot « *Sonderbehandlung* » : une lettre du 14/5/43 de Bischoff au SS-WVHA (centrale de la SS à Berlin). Objet de la lettre : « *Exécution du traitement spécial - Fourniture de matériaux* » (« *Durchführung der Sonderaktion - Materialbeschaffung* ») ; Bischoff y demande « en vue de l'exécution de l'action spéciale qui a été ordonnée » (« *zwecks Durchführung der befohlenen Sonderaktion* ») 18.216,87 mètres de tuyaux de différents types pour l'épuration de l'eau et pour une installation d'exploitation de gaz d'égoût (« *Faulgas* »). Ce document a été classé sous la rubrique « *Sonderaktion KGL* » (« *Action spéciale CPG* [Camp de Prisonniers de Guerre] »). (Carlo Mattogno, « *Olocausto : Dilettanti allo sbaraglio* », Edizioni di Ar, Salerno, 1996, 322 p.) Il se trouvera bien, un jour, un historien pour affirmer que les Allemands avaient formé le projet de gazer les juifs avec du biogaz.

- les crématoires d'Auschwitz n'avaient pas été conçus pour répondre aux besoins d'une opération d'extermination et étaient effectivement incapables d'y répondre.

Zusammenstellung
des Bauvorhaben Kriegsgefangenenlager Auschwitz
(Durchführung der Sonderbehandlung)

Bauwerke	Gesamtkonten	Im 3.K.V.J. zu verbau- ende Summe	Überhang ins 4.K.V.J.
1) Unterkunft-, Effekten-, Wasch-, Abort- u. Wirtschaftsbarracken, Wach- und Kommandantengebäude, Lagerhaus, Entwesungsanlage, Drehturm, Krematorien u. Leichen- hallen, Heiz- und Kochkessel	9.225.300,-	5.326.000,-	3.899.300,-
2) Wasserversorgungsanlage	800.000,-	150.000,-	650.000,-
3) Entwässerungsanlage	1.000.000,-	150.000,-	840.000,-
Gleisanschluss	600.000,-	-	600.000,-
5) Elektr. Lichtanlage	310.000,-	30.000,-	280.000,-
6) Alarm- u. Telefonanlage	60.000,-	-	60.000,-
7) Notstromaggregate	220.000,-	-	220.000,-
8) Transformatorenstationen	160.000,-	-	160.000,-
9) Bäckerei	550.000,-	130.000,-	420.000,-
10) Werkhalle 3 Lagerbaracken und 1 Wohnbaracke für Auf- sichtspersonal	590.800,-	56.000,-	534.800,-
11) Entwesungsanlage I u. 4 Un- terkunftsbarracken f.d. Zivil- arbeiterlager I	120.000,-	120.000,-	-
12) Entwesungsanlage II, 2 Wasch- u. 2 Abortbaracken f.d. Zivil- arbeiterlager II	123.900,-	28.000,-	95.900,-
	23.760.000,-	6.000.000,-	7.760.000,-

Aufgestellt in
Auschwitz, den 28. Oktober 1942

Der Leiter der Zentralbauleitung
der Waffen-SS und Polizei Auschwitz

[Signature]

SS-Hauptsturmführer

Ci-contre la photo d'un des très nombreux documents démontrant clairement que le *Sonderbehandlung* n'avait rien d'une éventuelle opération secrète d'extermination.

Ce document est daté du 28/10/42 ; il est le récapitulatif des projets de construction relatifs à la *Durchführung der Sonderbehandlung* (Voyez la troisième ligne du titre.) et de leur coût.

c) Le 3/4/42, la Zentralbauleitung d'Auschwitz précisait : « L'effectif prévu [à Auschwitz] est d'environ 30.000 détenus. » [11] ; le 10/7/42, elle faisait la réponse suivante à la Bauleitung de Stutthof-Danzig au sujet d'un crématoire pour 30.000 détenus : « L'installation est équipée de 5 fours à 3 moufles. D'après les indications de Topf und Söhne de Erfurt une crémation dure environ une-demie heure. » [12] C'est donc que le *Krema II* correspondait aux besoins normaux d'une population de 30.000 détenus ordinaires ; cette population ayant été revue à la hausse (Il y eut 150.000 résidents à la mi-44.), le programme d'équipement fut donc développée et cela, pas seulement en matière d'incinération mais aussi, par exemple, en matière d'alimentation (Ainsi, le 5/10/42, Bischoff prévoyait la construction d'une boulangerie pour 160.000 hommes). Il n'y a rien de génocidaire là-dedans ! [13]

d) Enfin, dans son livre édité en 1993 par une filiale du CNRS (CNRS-Editions, Collection Histoire - 20ème siècle, dans le comité scientifique de laquelle on trouvait les défunts Bedarida et Stengers, qui, on peut le supposer, avaient dû relire l'ouvrage), Pressac se livre en public (Son monumental ouvrage de 1989 n'avait été tiré qu'en 1.000 exemplaires et en anglais.) à une révision du dogme, qui, apparemment, n'a pas été comprise par les médias. A l'issue d'un travail de recherche documentaire que les historiens avaient négligé de faire, il donne

[11] « Die Belegstärke ist mit ca. 30.000 Häftlingen vorgesehen. »

[12] « Die Anlage ist mit 5 Stück Dreimuffel-Verbrennungsöfen ausgerüstet. Nach Angabe der Firma Topf & Söhne Erfurt dauert eine Verbrennung ca. ½ Stunde. »

[13] Werner Rademacher et Michael Gärtner, « Berichte zum KL Auschwitz », VffG, Heft 3 und 4, Dezember 2000, p. 343.

une version -tout à fait révolutionnaire et, parfois, assez invraisemblable, d'ailleurs- de l'histoire de la transformation des crématoires en outil criminel :

- Les crématoires, admet-il, avaient été prévus et construits effectivement dans un but sanitaire. Il précise notamment que Bischoff, « à partir de l'été 42, sous la pression de l'épidémie de typhus et en prévision de l'internement de 200.000 prisonniers [de guerre] au KGL [Camp de prisonniers de guerre], quadruple le programme crématoire d'Auschwitz ». Pour Pressac, la chose est donc claire : les crématoires d'Auschwitz n'ont pas été construits pour gazer et incinérer des millions de juifs mais incinérer des dizaines de milliers de prisonniers de guerre russes.
- Il reste, dit-il, que les crématoires avaient une capacité excédentaire, ce qui, on en conviendra, est pour le moins curieux et mérite une explication : « *Envisagé comme instrument sanitaire normal pour un camp de prisonniers de guerre, ce crématoire [Pressac parle du Krema II.] devint sous les effets conjugués de la persuasion commerciale de Prüfer, de sa passion professionnelle, de son génie créateur et de la cordialité de ses relations avec Bischoff un Moloch en puissance* ».
- Dès lors, quand la décision d'exterminer les juifs fut prise en mai-juin 1942, les Allemands n'eurent pas à chercher le moyen de faire disparaître leurs corps : l'outil sanitaire convenait à cette opération de masse ! Le plus extraordinaire, c'est que cette prédestination était même très ancienne : « *Les 21 et 22 octobre 41 [c'est-à-dire 9 mois avant qu'on affecte Birkenau à la « solution finale » et un an et demi avant sa mise en service] sont deux journées décisives dans l'histoire d'Auschwitz-Birkenau. Prüfer et Bischoff venaient certes de projeter un crématoire d'une puissance incinératrice peu commune, imposée par l'édification prochaine du KGL, mais ni le civil ni le SS n'ont réalisé qu'ils avaient conçu un ensemble monstrueux qui exigeait pour sa marche quotidienne un millier de cadavres. En fonctionnant jours et nuits, le nouveau crématoire pouvait théoriquement réduire en cendres l'effectif du KGL en trois ou quatre mois, information qui, connue du SS-HHB, privilégiera Auschwitz dans le choix d'un site propre à la 'Solution finale' du problème juif.* » Ce serait donc par inadvertance que la SS avait conçu puis construit l'instrument d'un crime de masse qui n'avait pas encore été projeté ! Dans l'industrie, pareille inadvertance serait assimilée à une faute professionnelle grave méritant la mise à pied sans préavis ; dans toute armée, la faute serait qualifiée d'acte de trahison ou de sabotage et vaudrait, nous le supposons, le peloton d'exécution à son auteur. Mais pas à Auschwitz : la SS de ce camp, qui se plaignait de manquer de tout et qui était près de ses sous, y avait construit un « *ensemble monstrueux* » d'une taille ridiculement élevée mais cela n'avait pas eu de conséquences car, après coup, Berlin avait réalisé le parti qu'on pouvait en tirer. Ridicule !
- Mais, les crématoires n'étant, en réalité, destinés qu'à éliminer des cadavres, quel était l'outil du meurtre de masse ? Comme les Allemands avaient commencé à exterminer les juifs dans des conditions précaires (les *Bunkers 1* puis *2*, dont la capacité de gazage et d'incinération -dans des fosses- était, dit par ailleurs Pressac, de 300 personnes par jour pour le *Bunker 2*), on est fondé à penser que ces *Bunkers* étaient l'instrument du meurtre, instrument qui lui était d'une capacité très inférieure à ce qui était nécessaire. En fait, dit Pressac par ailleurs, les *Bunkers* devaient servir de chambres à gaz aux *Kremas IV* et *V*, de sorte qu'il faut admettre que les Allemands n'avaient pas encore réfléchi au moyen de mettre à mort les juifs à incinérer dans les deux plus grands *Kremas* d'Auschwitz (les *II* et *III*). Mais c'est là de notre part une interprétation logique -du moins, nous le pensons- mais tout à fait erronée : en effet, commentant les pourparlers avec Topf des 19 et 20/8/1942, Pressac nous éclaire définitivement : « *Les démarches et entretiens ayant conduit à ces deux journées durant lesquelles fut fixée définitivement la construction des quatre crématoires de Birkenau, prévus alors sans chambres à gaz homicides, se résument ainsi : bien que le crématoire II ait servi de catalyseur pour le choix d'Auschwitz dans la liquidation des juifs, il ne se rattache pas directement à cette extermination, mais est considéré comme un moyen supplétif occasionnel ; le crématoire III n'est projeté qu'en complément du II, pour faire face à un effectif de 200.000 détenus, et n'est 'criminalisé' que pour les besoins de la bureaucratie SS ; les crématoires IV et V, de conception sommaire, sont reliés directement aux Bunker 1 et 2 et même si leur agencement initial n'est pas criminel (sans chambre à gaz), leur finalité l'est puisqu'ils se placent à la fin d'un processus de mort, auquel ils participent* ». Bref, on avait décidé de gazer des millions de juifs dans une ou deux minables baraques (les *Bunkers 1* et *2*) et d'incinérer leurs corps dans les deux plus petits des quatre *Kremas* (les *IV* et *V*), les deux plus grands, dont l'un (le *II*) avait pourtant été le « *catalyseur* » dans le choix d'Auschwitz pour l'extermination des juifs, ne devant servir qu'à incinérer les morts de mort naturelle du camp : tout cela continue à être tout à fait invraisemblable et incohérent ; c'est à se demander si ceux qui ont célébré avec tant de bruit la sortie du dernier ouvrage de Pressac, l'avaient lu ; probablement pas.
- Ce n'est qu'en octobre 1942 que les Allemands, devant la difficulté de ventiler les *Bunkers* par grand froid (ce qui est un aveu qu'il faudrait étendre aux *Kremas*), pensèrent à transformer les morgues des *Kremas* (c'est-à-dire des chambres froides dans le cas des *K II* et *III*) en chambres à gaz : Bischoff « *sur ordre de Kammler (donc de Pohl et de Himmler), entreprend durant le dernier trimestre 1942 l'aménagement homicide des bâtisses [des crématoires]* ». Une question vient immédiatement à l'esprit : où et comment gazait-on les juifs au cours de l'hiver 1942/1943 ? Pressac nous dit :

- D'une part, du fait que ces *Bunkers* n'avaient pas de ventilation mécanique, il fallait [c'est là, on le notera déjà, une déduction d'un Pressac essayant de faire admettre l'inadmissible à son lecteur] gazer le soir et ventiler naturellement toute la nuit : dès lors, le *Bunker 1* était « *difficilement utilisable pour gazer en série* » et le *Bunker 2* n'avait, à l'été 1944, qu'une capacité de 300 personnes par jour. On peut donc en déduire que la capacité des deux *Bunkers* ne pouvait excéder 500 personnes par jour. Et nous sommes bienveillants.
- D'autre part, en octobre 1942, « *L'approche de l'hiver silésien rendait de plus en plus difficile l'exploitation des Bunker 1 et 2. La température extérieure baissant régulièrement, l'acide cyanhydrique, qui s'évaporait normalement dans les chambres à gaz grâce à la chaleur des victimes, se ventilait ensuite fort mal, à l'ouverture des portes, pour peu que le temps soit froid et sans vent* ».

La SS eut donc l'idée de transférer ses opérations dans les *Kremas II* à *V*, étant entendu qu'elle se refusa à utiliser le *Krema I*, alors en état de marche, car les opérations de gazage s'y seraient déroulées au vu et au su de tous.

Mais le premier de ces *Kremas* n'entra en activité qu'au printemps 1943 et dès lors, les Allemands auraient donc bien dû continuer à utiliser les *Bunkers 1* et *2* durant tout l'hiver 1942/1943. Cet hiver fut particulièrement précoce et rigoureux et il n'y a aucune raison de penser que, par exemple, la 2ème quinzaine de janvier 1943 fut clémente. (D'ailleurs, dans une lettre célèbre datée du 29/1/1943 et dont nous reparlerons, Bischoff précise que le gel a entraîné d'importants retards dans les travaux de construction des crématoires.)

De son côté, le *Kalendarium* affirme qu'au cours de cette 2ème quinzaine de janvier 1943, on a gazé 41.028 personnes soit 2.413 par jour. Corrigé selon les indications de Pressac, qui estime qu'on a gonflé le nombre de Polonais gazés à Auschwitz (nous en reparlerons dans le tome 2), ce chiffre tombe à 21.820 personnes soit 1.284 par jour, ce qui excède encore de beaucoup la capacité supposée desdits *Bunkers*.

Résumons-nous :

- Où et comment gazait-on les juifs au cours de l'hiver 1942/1943, et plus particulièrement au cours de cette 2ème quinzaine de janvier 1943 ?
Dans les *Bunkers*, répond Pressac. Impossible, car leur capacité était très insuffisante !
- Comment, par ailleurs, l'HCN pouvait-il bien se vaporiser à des températures aussi basses ?
Par la chaleur humaine, répond Pressac ! Comme nous l'avons déjà dit, cette thèse est invraisemblable. Et nous ne parlerons pas des problèmes de la ventilation évoqués par Pressac lui-même et qui ne devaient pas être moins ardues à résoudre les nuits d'été avec ou sans vent ! Costa fait d'ailleurs remarquer : « *En l'absence de ventilation mécanique, on ne peut compter que sur le vent ou sur la convection naturelle. Celle-ci est directement fonction de l'écart de température entre les deux zones. Plus il fait froid à l'extérieur et plus l'air chaud du local aura tendance à s'évacuer naturellement. C'est le contraire de l'assertion formulée par Pressac.* »

Tout cela a la vraisemblance de la Genèse ! Et nous sommes bienveillant !

I. Conclusions

Bref, au terme de ce chapitre consacré aux **fours crématoires**, on a beau examiner l'affaire de différentes façons et toujours avec bienveillance pour les historiens : on en arrive immanquablement à la conclusion qu'il y avait un goulot d'étranglement dans la chaîne, goulot résultant d'une capacité des crématoires très inférieure à la capacité affirmée pour les chambres à gaz et ce n'est pas l'explication invraisemblable de Pressac qui peut convaincre du contraire. Les crématoires d'Auschwitz auraient pu incinérer les morts de mort naturelle (Nous verrons qu'il y en eut un peu plus de 100.000.) mais pas davantage et certainement pas les 4.000.000 de gazés de naguère, pas davantage les 8 à 900.000 gazés dont Pressac parlait en 1989, même pas les 470.000/550.000 gazés qu'il dénombre en 1994. Dès lors, les SS auraient dû compléter les fours par autre chose : « *De gigantesques fosses !* », disent en chœur témoins et historiens.

Toutefois, avant d'en parler, il nous faut encore dire un mot de la fameuse lettre de Janisch (en supposant qu'elle ne soit pas un faux), car ce n'est pas tout de démontrer l'extravagance des chiffres qu'elle contient, encore faut-il expliquer cette extravagance. [14] En fait, on peut penser que cette extravagance n'est qu'apparente : les chiffres

[14] Il existe plusieurs versions de cette lettre de Janisch. Pour plus de détails, voyez notamment Dipl.-Ing Manfred Gerner, « 'Schlüsseldokument' ist Fälschung » dans *VffG*, Sept. 1998 et, en réponse, Carlo Mattogno, « "Schlüsseldokument" - eine alternative Interpretation » dans *VffG*, Juni 2000, p. 50 sqq. Mattogno ne croit pas comme Gerner que le document est un faux ; encore admet-il que c'est un document pour le moins bizarre. On en retiendra (en supplément à ce que nous en avons déjà dit) que, pour Mattogno, :

- Le document n'est jamais qu'une extrapolation arithmétique des plus simplistes : par exemple, il donne la même capacité par moufle aux *Kremas II/III* qu'aux *Kremas IV/V*, bien qu'ils soient techniquement très différents !
- Le rédacteur de la lettre n'était familier ni avec la technique de la crémation ni avec les règles administratives en usage dans la SS. ◦ Les raisons qui ont motivé la rédaction de cette lettre restent mystérieuses.

de Janisch sont certes optimistes, voire très exagérés, mais ce qui serait le plus extravagant, ce serait l'extrapolation qui est faite par les historiens d'une capacité journalière qui ne devait être utilisée que de façon occasionnelle. En effet, l'énergie était rare (C'était le talon d'Achille de l'Allemagne.) et les fours crématoires étaient destinés à n'être allumés que le plus rarement possible : la façon la plus économique de s'en servir était de stocker les cadavres et quand les morgues en étaient pleines, d'allumer les fours et de vider ces morgues d'un seul coup. [15] Ceci justifiait, d'une part, la construction de crématoires de grande capacité, d'autre part, l'extrapolation à 24 heures (voire 48 heures, peut-être, mais pas au-delà car, alors, les fours se seraient immédiatement détériorés) de capacités calculées par le fabricant sur 10 heures par jour (pendant des mois voire des années) et cela, sans même intégrer l'entretien dans le calcul (celui-ci pouvant s'effectuer après chacune des fournées). L'erreur des historiens est d'extrapoler une capacité journalière exceptionnelle ; on commettrait la même erreur en extrapolant sur la distance Paris-Bruxelles le temps mis par Carl Lewis à courir le 100 mètres : on arriverait à la conclusion que le sprinter américain peut relier les deux villes à pied en moins de 9 heures. Et cela, tout en traitant ses adversaires de « *pseudo-scientifiques* » ou de « *savants fous* » et même en réclamant leur emprisonnement ! Bref, la médiatisation organisée des thèses exterminationnistes nous obscurcissait l'esprit au point de nous empêcher de comprendre l'économie toute simple du programme d'incinération d'Auschwitz : incinérer au moindre coût énergétique des morts de mort naturelle.

Cette explication (bienveillante, dans la mesure où elle suppose que la note de Janisch est authentique) paraît tout à fait vraisemblable, en tous cas plus vraisemblable que l'explication emberlificotée de Pressac. [16]

Cette mise au point ayant été faite, parlons des **fosses**. Bien entendu, les conditions idéales offertes par les fours crématoires n'existent pas dans le cas des fosses et des bûchers en plein air (c'est-à-dire bénéficiant de la seule pression atmosphérique). Il ne suffit donc pas, comme le croient naïvement les historiens, d'entasser par terre quelques branchages et d'y mettre le feu pour réussir à incinérer un corps humain. [17] Dans le cas des fosses, c'est encore plus simple : on ne peut, faute d'air, y entretenir une flamme !

On objectera peut-être l'exemple de la crémation hindoue en bûcher, mais d'une part, la quantité de bois utilisée est très importante (au moins un stère par corps) et d'autre part, la crémation est toujours imparfaite : ce sont des débris humains importants qui sont jetés dans le Gange.

Dans le cas de bombardements incendiaires aériens, il est arrivé très rarement (à Hambourg et à Dresde, notamment) que, dans un certain périmètre, tout soit totalement détruit à la suite d'un phénomène incontrôlé, que les Anglais ne sont pas arrivés à reproduire à volonté (Ce n'est pas faute d'avoir essayé.) et qu'on appelle « *tempête de feu* ». Mais dans la grande majorité des cas, les corps n'étaient pas réduits en cendre, malgré l'intensité de la chaleur dégagée. Il en est de même dans les incendies domestiques accidentels et dans les incendies de voitures automobiles : les corps charbonnent, mais restent entiers et ne sont pas réduits en cendres.

Citons quelques exemples :

- On a découvert en 1993 les restes du tsar Nicolas II et de sa famille, restes formellement identifiés trois quarts de siècle après leur mort ; le crâne du tsar, comme le montre une photo publiée par « *Le Vif-L'Express* », est intact ; or, leurs exécuteurs sont censés avoir brûlé leurs corps et même avoir tenté de dissoudre leurs restes dans l'acide. [Autre idée reçue et fausse que la possibilité de dissoudre un corps

- On peut enfin se poser la question de savoir si cette lettre a bien été envoyée à Kammler. En effet, on ne possède pas de réponse ; or, il est difficile de penser que ses ingénieurs n'auraient pas réagi vivement à une lettre aussi inepte. Le fait qu'elle n'est pas signée par Bischoff (qui signait ou pour le moins paraphait toutes les copies de ses lettres) pourrait indiquer qu'il l'a refusée et renvoyée à son auteur avec des corrections comme il l'a fait pour la lettre de Jährling. Comme on n'en trouve pas la trace non plus, on peut se demander, faute de mieux, si les Soviétiques n'ont pas nettoyé les archives et laissé ce projet de lettre orphelin.

- Une dernière remarque de poids de Mattogno : ainsi que nous l'avons vu plus haut, la *Bauleitung* du KL Stutthof envoyait le 15/6/42 à Bischoff (*Zentralbauleitung* d'Auschwitz) une demande d'information sur la construction d'un *Krema* ; le 10/7/42, Bischoff répondait et envoyait « *les plans d'un crématoire pour 30.000 détenus [...] équipé de 5 fours à 3 mouffles chacun* », c'est-à-dire les plans du *Krema II* à construire à Auschwitz : il est dès lors étonnant qu'il ait signé par la suite une lettre donnant un tel rendement (1440 corps/jour pour le même *Krema II* c'est-à-dire de quoi incinérer l'effectif du camp en 3 semaines !). Bischoff n'a donc pas pu laisser partir cette lettre.

[15] On peut imaginer combien était pénible la tâche des membres des « *Sonderkommandos* » chargés de la crémation : réceptionner tous ces cadavres, récupérer leurs effets, les entasser dans la morgue, les reprendre plusieurs jours plus tard, récupérer les dents en or, les entasser dans le monte-charge, etc.. Quel spectacle dantesque que ces cadavres empilés sur plusieurs couches (à raison de peut-être bien 150 cadavres par couche ?), quelle puanteur épouvantable (On mettait bien la ventilation en marche quelques temps avant d'entrer dans la morgue, mais ce devait être très insuffisant.), quel travail abominable ! Tout cela, l'alcool et la religion en sus, était bien de nature à engendrer des exagérations et des légendes.

[16] Cette thèse expliquerait un certain nombre de choses, par exemple celle-ci : Topf avait renforcé les tirages forcés des *Kremas II et III* (tirages qu'il fallut enlever par la suite pour des raisons techniques mais c'est là une autre histoire) afin, dit Pressac, d'économiser l'énergie « *lors de l'incinération des cadavres 'glacés'* ». Si les cadavres pouvaient être « *glacés* », c'est qu'ils étaient susceptibles d'être stockés pendant un laps de temps assez long dans des endroits « *glacés* » (au moins en hiver), en l'occurrence les morgues des *Kremas II et III*. Elle expliquerait encore -et nous le rappellerons en annexe 1- le fait qu'on ne possède aucune photo (au sol ou aérienne et d'origine américaine ou allemande) montrant la moindre fumée sortant des *Kremas*.

[17] Même réalisée dans un four, la crémation ne peut qu'être imparfaite, si certaines conditions ne sont pas réunies, notamment en matière énergétique ; par exemple, un témoin français, Loustaunau-Lacau, rapporte que lors de l'écroulement du Reich, probablement à Mauthausen, « *entre le four crématoire et le mur d'enceinte s'élève une pyramide faite de centaines de crânes et de tibias roussis* ».

humain dans de l'acide ; toutefois, cette affirmation mérite d'être nuancée à la suite d'une expérience réalisée à l'Université de Louvain dans l'Affaire Pandy en novembre 1998. (*Le Soir*, 28/11/98)]

- Le cas de Hitler lui-même peut être cité : il avait demandé par testament que son corps et celui d'Eva Braun soient « *incinérés immédiatement* ». On eut beau utiliser 2 bidons d'essence, voire davantage, son corps fut si peu détruit qu'il fut encore reconnu par un de ses proches près d'un mois plus tard. (voir *Le Monde* du 17/3/1993, « *Le cadavre-sosie d'Adolf Hitler* »)
- A Waco aux USA, début 1993, après l'incendie du « *Ranch de l'Apocalypse* », les corps des membres de la secte des Davidiens ne purent certes pas être identifiés mais ils n'étaient pas du tout réduits en cendres malgré l'intensité du foyer et on put les autopsier.
- En novembre 1993 se produisit sur l'A10 près de Mirambeau (Charente Maritime) un effroyable carambolage qui fit une quinzaine de morts : d'un tas de ferrailles carbonisées furent retirés des corps, certes difficilement identifiables, mais nullement réduits en cendres malgré l'intensité infernale de l'incendie.

Dès lors, l'incinération de centaines de milliers de corps dans des fosses ou sur des bûchers n'a pu que laisser des restes considérables de corps incinérés très imparfaitement voire pas du tout, et Auschwitz devrait encore être, cinquante ans après les faits, un immense ossuaire se prêtant bien à l'investigation judiciaire.

Au risque d'être accusé de faire des calculs « *basement techniques* » et « *macabres* » (C'est le lot des médecins légistes, des policiers et des juges, qui, tous, exercent une profession honorable, utile et même indispensable.), on peut en conclure que, si on a incinéré à Birkenau disons 800.000 corps dans des fosses et sur des bûchers (en sus des disons 100.000 corps réduits en cendres dans les fours), il doit encore y avoir à l'heure actuelle 800.000 crânes et autres ossements enterrés pour l'essentiel à proximité immédiate des *Kremas II et III* : un tel ossuaire, sur 2 m de largeur et 2 m de profondeur pourrait avoir 2 km de longueur ! Or, il y avait très peu de place libre autour des *Kremas*. Comment pourrait-on ne pas les retrouver si on se mettait à les rechercher ? Pressac a bien procédé à des fouilles mais il n'a rien retrouvé, si ce n'est quelques petites fosses sans signification historique. Ces « *gigantesques fosses* » relèvent donc bien du fantasme et si on a exterminé les juifs, ce ne peut être à Auschwitz.

Tout ce qu'on pourrait ajouter est superfétatoire ; néanmoins, poursuivons l'examen de cette thèse de l'incinération des corps des gazés d'Auschwitz dans des fosses. Comme nous venons de le voir et comme chacun peut le vérifier dans son jardin, il est impossible d'entretenir une combustion dans une fosse profonde à moins d'y apporter de l'oxygène d'une façon ou d'une autre, mais les témoins et les historiens ne parlent pas de semblable dispositif. (Seul détail, au demeurant invraisemblable et, de plus, semble-t-il, concernant des bûchers, donné par Höss : « [les prisonniers] *fouillaient dans les montagnes de cadavres en feu pour faciliter l'arrivée de l'air* ».)

Quant à la récupération de la graisse humaine et à son réemploi pour activer la combustion dans ces fosses, on se demande comment pareil élément peut être donné avec tant d'entêtement par les plus grands historiens :

- D'une part, s'il est possible de récupérer la graisse d'un animal mis à cuire ou à rôtir à la broche, il est évident qu'il n'y a rien à récupérer dans le cas d'une incinération, sinon de la fumée, des cendres et des imbrûlés, car les températures et les modes opératoires sont tout à fait différents. [18]
- D'autre part, s'il y avait -hypothèse absurde- de la graisse à récupérer, on ne voit pas comment on aurait pu la récolter. « *Avec des seaux* », rapporte Hilberg ! Et c'est professeur d'université !

Les photos aériennes prises par l'*US Air Force* et la *Luftwaffe* en 1944 et 1945 -nous l'avons déjà dit- avaient démontré tout cela.

Enfin, rappelons que Birkenau était bâti sur un marais et à l'endroit où sont censées s'être trouvées ces grandes fosses de 6 mètres de profondeur, la nappe phréatique, d'après Leuchter, est à 50 centimètres. Certes, elle aurait pu être un peu plus basse en 1940/1945 du fait des travaux de drainage effectués par les Allemands (encore qu'un document allemand du 10/3/1944 la fixe à un niveau compris entre 0,30 et 1,20 m dans la zone du *Krema II*), mais elle ne devait pas l'être au point de permettre d'opérer au sec à des profondeurs pareilles. Ce n'est pas sans raison que les Allemands n'avaient pu enterrer les morgues qu'à moitié.

Généralement, à la base de toute légende, il y a une réalité qui a été déformée et extrapolée par des esprits religieux ; ce n'est pas tout de dénoncer cette déformation : encore faut-il retrouver l'élément matériel à partir duquel a été forgée la légende.

- D'une part, il est certain qu'il y a eu en fin 1942 une opération d'incinération de plusieurs dizaines de milliers de corps que les Allemands avaient dû enterrer (non seulement en 1942 au plus fort de l'épidémie de typhus mais déjà en 1941, disent Mattogno et Deana) et cela, faute de disposer de fours crématoires (Ils ne disposaient alors que du petit *Krema I*) ; ces corps en décomposition polluaient la nappe phréatique. Curieusement, témoins et historiens ne s'étendent pas voire ignorent purement et simplement cette opération d'envergure encore que limitée dans le temps, opération qui a incontestablement eu lieu et qui

[18] La température d'inflammabilité de la graisse animale est 184°C ; la température de gazéification des substances combustibles d'un corps est de 400-500°C ; les gaz moins inflammables qui se forment à partir des hydrocarbures lourds ont une température d'allumage à 650-700°C. (Carlo Mattogno, « *L'irritante questione delle camere a gas ovvero Da Cappuccetto Rosso ad ... Auschwitz. Riposta a Valentina Pisanty* », Graphos, Genova, 1998, p. 148)

aurait normalement dû constituer un chapitre important de l'histoire d'Auschwitz. La raison pourrait tout simplement en être que c'est précisément cette opération qui, extrapolée par leurs soins, a donné naissance à cette légende de l'incinération de centaines, voire de millions de corps sur la durée de vie du camp. En la racontant en long et en large, les historiens couraient le risque de vendre la mèche, d'où leur silence. [19]

- D'autre part, on peut aussi trouver un complément d'explication dans la lecture de Filip Müller lui-même, lequel précise que les Allemands avaient creusé à proximité du *Krema IV* et du *Bunker V* (ancien *Bunker 2*) des « bassins de réserve d'eau contre l'incendie ». Les travaux de terrassement (constatés par l'*US Air Force*) de pose de drains (pour récupérer l'eau de la nappe phréatique) et de creusement de réservoirs (fosses) auraient pu avoir été assimilés par Müller lui-même et les historiens aux travaux de creusement des mythiques « gigantesques fosses » avec récupérateurs, non moins mythiques, de graisse humaine. On notera aussi que le rapport de la fameuse Commission soviétique d'enquête du 6/5/1945 [20] ne parle pas de récupérateur de graisse humaine mais précise que les fosses étaient « alimentées en air par des galeries » (ou encore, comme il est dit dans le « Livre Noir », « Des rigoles creusées au fond des fosses assuraient le tirage ») : ce ne serait qu'une autre interprétation, tout aussi fantaisiste, du système formé par les citernes d'eau et les drains qui l'alimentaient.

On aurait peut-être pu recourir à des **bûchers** en plein air et peut-être est-ce bien le procédé auquel les Allemands ont recouru à l'automne 1942 quand il a fallu déterrer les cadavres qui menaçaient de polluer la nappe phréatique (Les fosses dont les photos de l'aviation américaine monteraient les traces ayant servi à l'ensevelissement des corps en 1941 et 1942 ?) mais les historiens ne nous en parlent pas trop, encore qu'on soit en droit de se demander s'il ne confondent pas fosses et bûchers. Alors, examinons cette alternative.

Puisque les fours n'ont pu incinérer qu'une faible partie de toute cette masse de morts, il aurait fallu, à raison de 300 kg (un demi-stère) de bois de chauffage par corps : $800.000 \text{ corps} \times 300/600 = 400.000 \text{ stères}$. [21]

Cette consommation globale correspond (sur 20 mois de 25 jours) à environ 800 stères par jour ou encore à 18 grandes semi-remorques routières par jour. (Chacun connaît bien, pour les croiser régulièrement sur les routes, ces ensembles routiers composés d'un tracteur et d'une grande semi-remorque chargée de quelque 45 stères de bois en 1 ou 2 mètres.) Mais ce sont là des moyennes : à l'été 1944, quand il fallait incinérer jusqu'à 24.000 corps par jour [22], il aurait fallu, puisqu'il n'y avait pas de stock de bois de chauffage (Les photos aériennes confirment qu'il n'y avait de stock ni de coke ni de bois.) multiplier ce chiffre par 15, ce qui aurait fait 22 grandes semi-remorques par heure (pour une journée de 12 heures) ou encore une semi-remorque toutes les 3 minutes. Cela représente plusieurs fois la consommation de grandes papeteries comme Harnoncourt, Gentbrugge, Tarascon, Alizay, Strasbourg ou Saint-Gaudens. Et comme ces grandes semi-remorques de 45 stères n'existaient pas à l'époque et que le transport du bois de chauffage s'effectuait à l'aide de petits chariots hippomobiles, on a une idée de l'intensité insensée du trafic qu'il aurait dû y avoir dans le camp d'Auschwitz-Birkenau et à proximité.

Bien entendu, cette comptabilité, qu'on peut contester et retravailler tant qu'on voudra en modulant les termes du calcul (C'est sans effet sur les conclusions.), n'est pas immédiatement transposable à un autre combustible que le bois, en raison des différences de pouvoir calorifique. (Le bois est le combustible le plus volumineux de ceux qu'on aurait pu utiliser) Toutefois, on pourrait faire des calculs identiques, mais encore faudrait-il nous dire sur

[19] Mattogno et Deana donnent à ce sujet des éléments fort intéressants. Selon eux, la méthode utilisée pour incinérer ces dizaines de milliers de cadavres aurait été copiée sur celle qui a été utilisée par le fameux SS Paul Blobel dans une installation qu'il avait construite à Lodz. En témoigne le « rapport de déplacement » qu'établit Dejaco à la suite d'une visite faite le 17/9/1942 avec Höss et Hössler ; Dejaco signalait que le but de leur déplacement avait été « une visite de l'installation spéciale [« Sonderanlage »] et une conversation avec le SS-Standartenführer Blobel sur la construction d'une installation semblable ». Ce devait être, pensent Mattogno et Deana, une installation assez sophistiquée puisque Dejaco signale encore que des matériaux de construction commandés « sur ordre spécial du Stab. Blobel » aux Ostdeutschen Baustoffwerken de Posen devaient être livrés immédiatement à Auschwitz. En outre, un « broyeur à boulets pour matières solides » (probablement pour broyer les os imparfaitement incinérés) avait été commandée à Schriever & Co à Hannover. [Mais on n'en trouve aucune trace documentaire soit matérielle, soit comptable à Auschwitz et on peut donc penser qu'il n'a pas été livré.] D'après Czech, l'opération commença le 21/9/1942 et se termina en novembre 1942. Mattogno et Deana pensent que le site de l'opération se trouvait à proximité de futur « Mexico » (BIII), là où les photos aériennes du 31/5/1944 laissent voir comme les traces de 4 grandes fosses parallèles. Ces fosses devaient probablement être les fosses dans lesquelles avaient été ensevelis tous ces détenus que les Allemands n'avaient pu incinérer directement après leur décès. Mais que le lecteur ne s'y trompe pas : cette opération limitée dans le temps (l'automne 42) et en volume (quelques dizaines de milliers de corps) est sans rapport avec l'opération gigantesque et permanente d'extermination décrite par les historiens ; de plus, elle se serait même déroulée en un endroit non retenu par les historiens comme site de l'extermination (probablement parce qu'il ne se trouvait pas « à l'écart »).

[20] Publié par A. Guionnet dans *Revision*, n° 57-58/1994.

[21] L'équivalent énergétique des 29 kg de coke/corps (consommation que nous avons calculée plus haut et retenue) est de 32,1 à 43,4 kg de bois, consommation qui ne peut plus être retenue pour une incinération en plein air, vu les importantes déperditions calorifiques inhérentes à ce mode. Retenons donc 1/2 stère par corps, ce qui ne paraît pas du tout exagéré.

Rappelons au passage quelques équivalences. Pouvoir calorifique de la houille de qualité moyenne : 6.110 Kcal/kg ; du coke : 6.110 à 6.660 ; du bois : 4.440 à 5.550 ; du fuel léger : 8.850 à 9.860/litre ou 9.300 à 10.380/kg ; du gaz de ville : 8.700 à 11.000.

[22] 10.000 par jour pour les juifs hongrois avec des pointes de 20.000 par jour, dit Hilberg, qui précise que ces records furent probablement battus lors de la liquidation du ghetto de Lodz ; chiffres extravagants pour Pressac, qui parle de 4 à 5.000 maximum, ce qui reste extravagant et ne modifie de toute façon pas les conclusions à tirer de notre raisonnement.

quel combustible, car on devait bien utiliser quelque chose, en dehors de l'hypothétique graisse humaine ramassée avec les seaux de Hilberg. [23]

En attendant on doit constater (et au-delà des chiffres, c'est la conclusion à tirer de ce calcul) qu'aucun témoin n'a parlé d'un trafic aussi gigantesque ou même réduit de combustible. Or, il est impossible que les témoins n'aient pas été intrigués et frappés par pareil trafic et il est impensable qu'ils n'en aient pas fait état. S'ils n'en ont pas parlé, ne serait-ce pas tout simplement parce que ce trafic n'a pas existé ? [24]

Une dernière remarque à faire au sujet de ces « *gigantesques fosses* » et de ces bûchers : on aurait dû pour des raisons de sécurité évidentes (Les flammes se voyaient, disent les témoins, à 30 km à la ronde.) les aménager assez loin des *Kremas* (ce qui aurait été d'autant plus nécessaire qu'il n'y avait pas de place pour incinérer tant de cadavres à proximité des *Kremas*). Dès lors, une question toute simple se pose : comment y portait-on les corps ? Pour les fours, il « *suffisait* » de sortir les corps un à un de la chambre à gaz en les traînant, puis, après les avoir dépouillés, tondus, etc., (On ne sait pas trop où, d'ailleurs.) les entasser dans le monte-charge, d'où on les déchargeait sur des wagonnets, qui étaient poussés jusqu'aux fours (Du moins, on le croyait, mais Pressac dit que les rails furent enlevés dès le début.) : on peut discuter et disputer sur tout cela, car, au moins, on nous donne quelques détails, mais pour les fosses et les bûchers, par contre, on ne nous donne aucun élément permettant de répondre à des questions élémentaires. Alors, comment sortait-on les corps du *Krema* ? En tous cas, pas par la glissière à cadavres. (Selon Pressac, on l'avait bloquée par une palissade en bois pour que les prisonniers ne la voient pas en entrant dans la chambre à gaz.) Il fallait donc passer par l'escalier situé à l'extrémité de la salle de déshabillage : cela ne devait pas être facile, car l'escalier était raide et comportait 10 marches. Et après ? Portait-on les corps à bras d'homme (Le seul détail est de Höss qui dit qu'on les « *traînait* ».) ou en camion ? On n'en sait rien. Ce qui est sûr, c'est que toutes ces manipulations se seraient faites à découvert, de jour, du moins en 1944 (Il y a avait occultation la nuit.), sur des routes empruntées par d'autres détenus, des ouvriers libres d'entreprises extérieures travaillant dans le camp et des paysans polonais qui travaillaient leurs champs jusqu'aux barbelés à 100 mètres des grands *Kremas II* et *III*, bref au vu et au su de tout le monde. Les chambres à gaz... secret d'Etat ? Si personne ne nous a donné de détails, ne serait-ce pas comme pour le combustible, parce que ces gigantesques fosses ne sont qu'un mythe né dans l'esprit délirant de quelques témoins, mythe accueilli sans discernement et même avec complaisance par des historiens qui avaient à expliquer de façon crédible le dogme des 4.000.000 de morts ? En effet, pour incinérer ces 4.000.000 de morts, les crématoires ne pouvaient évidemment pas suffire ; même en extrapolant indûment le chiffre de 4.756 corps par jour de Janisch, on n'arrivait qu'à 4.756×30 à 31 jours par mois $\times 20$ mois maximum = 2.900.000 corps maximum incinérés dans les fours. Il restait encore 1.100.000 corps minimum à incinérer : d'où les fosses ! Mais maintenant que le chiffre des morts a été ramené à 630.000/710.000, Pressac peut affirmer -erronément d'ailleurs- que les fours avaient une capacité excédentaire et qu'on pouvait en période normale y brûler toute la production des chambres à gaz (ce qui ne l'empêche toutefois pas d'affirmer par ailleurs qu'on utilisait de grandes fosses !). Encore quelques révisions comme celle-là et bientôt, les historiens pourront reboucher définitivement leurs « *gigantesques fosses* ».

[23] Dans le *Kalendarium*, Danuta Czech précise tout de même qu'au début, les corps étaient incinérés sur des bûchers (2.000 corps à la fois) et que plus tard on les incinéra directement dans les fosses. « *Pour accélérer la combustion* », dit-elle encore, avec naïveté puisque cette précision laisse entendre que les corps brûlaient tous seuls, on a utilisé dans un premier temps des déchets pétroliers, plus tard du méthanol. (Ces détails avaient été donnés par Höss.) On notera en outre que le méthanol, par ses propriétés spécifiques, est assez impropre à enflammer quelque objet que ce soit, surtout un corps humain, lequel, on le sait, est surtout composé d'eau.

On citera encore le célèbre juge SS Morgen, qui, devant le Tribunal de Nuremberg, a attesté que Wirth avait mis au point à Belzec un procédé révolutionnaire permettant d'incinérer les corps de ses victimes « *en plein air, sans emploi de combustible* » ! En d'autres temps, Morgen aurait été condamné pour outrage à magistrat.

A citer aussi (puis on refermera ce bêtisier) un faux particulièrement grossier -le rapport Franke-Gricksch de mai 1943- qui donne une consommation de 6 à 17 grammes de coke par corps, soit une bûche de bois de 50 cm de longueur et de 3 à 5 cm de diamètre ! Ce faux est encore repris en 1993 dans une « *plaque pédagogique* » [sic] du Ministère [wallon] de l'Education, de la Recherche et de la Formation (avec, en plus, une confusion entre quintal et demi-quintal : non seulement le document est un faux, mais il est mal traduit !)

[24] L'étude de l'incinération des animaux peut également nous aider à y voir plus clair ; d'une part, le problème n'est guère différent et d'autre part, les journaux nous donnent des informations non censurées.

Incinération dans des fours : Selon C. Mattogno, le Modèle 250 de Fa. H. Kori (un concurrent allemand de Topf) pouvait incinérer 900 kg de matières organiques provenant d'animaux. L'incinération complète du kg de matière organique prenait entre 43 et 54 secondes et coûtait entre 0,328 et 0,268 kg d'énergie fossile (coke/charbon, huile minérale, gaz naturel). Ce qui donne pour un corps humain de 62,5 kg, une moyenne de 50 minutes et 18,6 kg d'énergie. [VffG, Heft 1, Juni 2000, p 56, nbp 9]

Incinération en plein air : Dans *Le Soir* du 5/3/01, Benjamin Quénelle relate la crémation de 558 moutons dans une ferme du Northampton (moutons abattus lors de l'épidémie de fièvre aphteuse de 2001). Les crémateurs ont incinéré les moutons à même le sol sur une aire de 60 mètres de long et 16 mètres de large. L'opération a duré 3 jours. Il a été utilisé 38 tonnes de charbon, ce qui correspond à 36,7 tonnes de coke ou encore à 65,8 kg/mouton. Si l'on considère qu'un mouton pèse en moyenne 40 kg, on obtient une consommation de 1,64 kg de coke par kg de mouton ; transposé à un homme de 62,5 kg, cela ferait une consommation de 102,7 kg de coke par corps. [Sans compter les tonnes de paille ou de foin utilisées sans doute, ne fût-ce que pour amorcer le feu ; sans compter la laine (1 à 2 kg) et la graisse plus abondante chez le mouton (3 kg).]

De son côté, Mattogno a procédé à des essais et a trouvé qu'il fallait compter sur 3 kg de bois par kg de chair animale à l'air libre. (Carlo Mattogno, « *L'opération 'Erntefest'* », *Akribia*, n° 4, mars 1999, p. 175 ; voyez aussi Carlo Mattogno, « *Verbrennungsexperimente mit Tierfleisch und Tierfett* », *VffG*, Heft 2, Juli 2003, p 185 sqq.) Ceci donnerait 147 kg de coke pour un corps humain de 62,5 kg.

Dernier point en cette matière : les cendres ; il aurait dû y en avoir des milliers de tonnes. Elles ont été, disent les historiens, dispersées dans une rivière, dans des étangs (pour nourrir des poissons !) ou dans la campagne (comme engrais !). Ceci entraîne deux remarques :

- D'une part, on finit par avoir le sentiment que les historiens ont évacué un peu trop vite tous les problèmes matériels un peu précis. C'est que l'évacuation d'une quantité aussi énorme de cendres sur une période aussi courte aurait dû poser bien des problèmes, notamment pour le charroi. Il est curieux que les témoins n'en parlent pour ainsi dire pas du tout.
- D'autre part, ce qu'oublient les historiens, c'est que les os brûlent difficilement et qu'ils doivent être pulvérisés, même aujourd'hui (Dans les meilleures conditions, il reste des os de la taille d'une demi-phalange.) : les historiens prétendent qu'on les aurait écrasés à la main par pilonnage sur une tôle d'acier, ce qui constitue un procédé artisanal s'intégrant mal dans des opérations de masse. Dans l'Auschwitz des révisionnistes, où il n'y eut pas d'extermination de masse, cette solution est satisfaisante, mais pas dans l'Auschwitz des historiens.

Certes, on peut admettre que, l'éthique étant absente d'Auschwitz, cela n'aurait pas dû déranger la SS d'avoir à évacuer des restes humains imparfaitement traités ; toutefois, s'ils les faisaient pilonner, nous disent les historiens, c'était pour dissimuler leur crime. Il s'ensuit que la défense de la thèse officielle réclame l'existence d'une telle installation de broyage.

Les choses sont donc claires : il aurait été matériellement impossible aux Allemands d'incinérer à Auschwitz des millions ou même des centaines de milliers de corps. Ceux qui continuent à le prétendre sont soit des gens de bonne foi et confiants qui n'y ont pas réfléchi, soit des cinglés, soit des menteurs.

B – CRITIQUE

CONCEPTION DE LA CHAÎNE

Nous en avons déjà dit un mot : la conception des installations de mise à mort est irrationnelle et la séquence des opérations absurde.

- Si les Allemands avaient dû (mais l'auraient-ils pu, se demandent les révisionnistes) construire semblable chaîne, même au départ d'une vraie installation sanitaire (ce qui était le cas, selon la théorie actuelle des historiens), ils auraient tout d'abord tout installé sur un même niveau, d'autant plus que, Birkenau étant un marécage, la construction de la chambre à gaz en sous-sol posait de grands problèmes d'étanchéité : puisqu'au moment où ils ont commencé les travaux à l'été 1942, leur dessein était déjà criminel, rien ne les empêchait de modifier les plans sans risquer de dévoiler leurs intentions ; personne n'aurait trouvé anormal que les morgues soient construites en rez-de-chaussée. D'ailleurs, les *Kremas IV* et *V* étaient d'un seul niveau. C'est donc bien qu'ils voulaient construire dans les deux plus grands *Kremas* (les *II* et *III*) de vraies chambres froides, *a priori* impropres à des gazages à l'HCN, ne fût-ce que parce qu'elles étaient froides. Et ils ne pouvaient pas ne pas le savoir, vu leur grande expérience en matière de désinfection par ce même gaz. La seule réponse intelligente est qu'ils n'auraient eu de dessein criminel qu'une fois la construction des *Kremas* bien avancée, trop avancée pour modifier le choix des niveaux, mais ceci constituerait une révision de taille, qui équivaudrait, en fait, à l'abandon définitif des thèses exterminationnistes : si les Allemands ont eu l'idée d'exterminer les juifs dans les *Kremas* de Birkenau, ils n'ont pu l'avoir après l'été 1942. Mais enfin, supposons qu'ils aient été stupides au point d'avoir oublié ces notions élémentaires de chimie. Ils auraient néanmoins dû penser à tout construire sur un seul niveau au moins pour éviter le goulot du monte-charge, goulot monstrueux sur le plan organisationnel et dont nous allons reparler. Ils auraient ensuite prévu un accès plus facile à la salle de déshabillage, une extraction des corps de la chambre à gaz un peu plus commode, une ventilation adéquate de cette chambre à gaz, un espace de récupération des bijoux, des dents en or, des diamants et des cheveux un peu moins étriqué (Comment aurait-on pu faire tout ce travail dans l'espace que lui accordent les historiens ? Il y a là un autre goulot.), et, enfin, un circuit d'évacuation vers les fours moins invraisemblable.
- Il aurait fallu stocker les cadavres pour compenser ces deux goulots, notamment celui du monte-charge (Le seul endroit possible est la chambre à gaz supposée, ce qui, du coup, en aurait interdit l'usage.). D'une part, les monte-charge étaient équipés de moteurs de 10 HP pour le *Krema II* et 11,2 HP pour le *Krema III*. La capacité du monte-charge du *Krema III*, dit Pressac, était de 750 kg, mais, d'après les spécialistes, un monte-charge moderne équipé d'un moteur de 10 HP ne pourrait dépasser 450 kg de charge utile, ce qui correspond à 6 ou 7 corps. Les monte-charge d'il y a 50 ans devaient être beaucoup plus lourds et donc moins performants. Mais, Pressac fournissant une preuve documentaire de cette capacité, on doit l'admettre : toutefois, la conception de ce monte-charge (qui faisait 2,10 m à l'ouverture des portes et 1,35 m de profondeur et n'avait pas de ridelles) se prêtait fort mal à l'évacuation de cadavres et on ne peut imaginer qu'on ait pu y charger 750 kg de corps soit 10 à 11 corps. D'autre part, l'histoire de ces monte-charge que narre Pressac est instructive : au moment de sa mise en service, le *Krema II* était donc équipé d'un monte-charge usagé et provisoire Demag équipé d'un moteur de 10 HP [1] « prêté » par Topf (Les historiens nous affirment, en effet, qu'il fallut que Topf prêle un moteur de 10 HP pour que l'extermination industrielle des juifs puisse commencer dans l'un des deux plus grands *Kremas* d'Auschwitz !) ; le *Krema III*, lui, était équipé d'un monte-charge également usagé et provisoire (de marque Linse, semble-t-il) équipé d'un moteur de 11,2 HP. La commande de monte-charge définitifs livrables en septembre 1943 (soit 7 mois plus tard !) avait été passée le 29/1/1943 à Topf, qui l'avait sous-traitée.
- Le 4/8/1943, Topf, qui n'avait pas l'air de se presser (C'est donc que la SS ne la relançait sans doute pas.) demandait à la *Bauleitung* d'intervenir auprès de Berlin pour que les autorisations nécessaires à la poursuite de leur construction soient accordées, faute de quoi Topf menaçait d'y renoncer. On peut supposer que ces autorisations concernaient l'attribution de produits métalliques (câbles, etc.) qui étaient rationnés.
- Ce n'est toutefois que le 9/9/1943 que Bischoff fit envoyer la lettre de Topf à Berlin. On en tirera la conclusion que ces ascenseurs, pourtant indispensables dans une hypothèse exterminationniste, ne faisaient manifestement pas partie des préoccupations de la SS, qui, 6 mois après la mise en route du grand *Krema II*, s'accommodait manifestement assez bien des monte-charge provisoires. Mais ce n'est

[1] Pressac cite par ailleurs la commande le 26/1/1943 d'un monte-charge de 300 kg mini pour le *Krema II* ; ce monte-charge fut prêt pour le 13/3/1943. On ne voit pas à quoi il correspond.

pas tout : ces deux ascenseurs définitifs ne furent livrés qu'en ... mai 1944 et ... ils ne furent jamais montés, faute de temps : le goulot du monte-charge n'a donc pas existé, et s'il n'a pas existé, c'est qu'il n'y a pas eu d'extermination de masse dans les *Kremas II* et *III*.

- C'est d'ailleurs l'ensemble du *Krema III* qui aurait pu ne pas être construit, comme Bischoff l'indique dans une lettre du 21/8/1942, alors que la décision d'exterminer les juifs est censée avoir été prise : la construction de ce grand *Krema*, disait Ertl, un des adjoints de Bischoff, dépend du « *résultat des négociations déjà en cours avec la RSHA* [= Berlin] *au sujet des matériaux rationnés* ». Le moins qu'on puisse dire est que l'extermination des juifs ne semblait pas constituer un objectif essentiel et prioritaire, mais il est vrai – nous allions l'oublier – que, selon Pressac, le *Krema III* n'était qu'un « *complément* » au *Krema II*, qui n'était lui-même qu'un « *catalyseur* » dans une extermination à mener dans les *Bunkers I* et *2* et les *Kremas IV* et *V*. [2]
- On remarquera aussi que, dans certaines conditions assez théoriques, il est vrai, (notamment en concentration de 75 g/m3 soit 5,75% de la masse d'air), le Zyklon-B est explosif. Malgré quoi, les opérateurs allemands installaient parfois des poêles au charbon dans certaines chambres à gaz d'épouillage non équipées du système *Degesch-Kreislauf*. Néanmoins, tout ingénieur-concepteur aurait pris ce risque -tout théorique qu'il soit- en compte dans l'agencement de la chambre à gaz par rapport aux fours.
- Cet ingénieur aurait aussi prévu non seulement une extraction correcte du gaz après l'opération de gazage (ainsi que nous l'avons vu plus haut) mais également sa dissémination par de hautes cheminées à distance des autres cheminées de façon à éviter le risque de siphonnage : tous les architectes savent cela et des ingénieurs-architectes comme Dejaco et Ertl devaient le savoir ; les bricoleurs le savent aussi mais apparemment pas les historiens. De même, cet ingénieur aurait prévu l'isolation des installations électriques (éclairage notamment).
- Les chambres à gaz étaient équipées d'un égout. Ceci présentait un danger mortel de dispersion du gaz dans tout le bâtiment (et peut-être même dans une partie du camp) : il y avait été porté remède, dit Pressac, et l'égout de la chambre à gaz avait été déconnecté de celui du reste du bâtiment et relié directement à l'extérieur. Mais d'une part, il subsistait un danger de contamination à la sortie et d'autre part, on a beau chercher : on ne constate pas cette déconnexion sur les plans cités par Pressac. Même si c'était vrai, cela ne voudrait encore rien dire, car, habituellement, les morgues de ce type ont un égout indépendant.
- Autre absurdité relevée par les révisionnistes : 3.000 personnes dans une pièce de 210 m2 correspond à une densité de 14 personnes au m2 ! Pour prendre une douche ! Sans compter qu'on n'a retrouvé aucune trace de tuyau, d'attache de tuyau ou de pomme de douche. Si, dit Pressac, on peut encore voir au plafond de la morgue 1 du *Krema II* des « *bouts de bois* » sur lesquels étaient fixées 24 pommes en bois peint, mais il n'est pas très probant. (Nous en reparlerons en annexe 7.) Ces « *bouts* » de bois placés dans la dalle de béton lors de sa fabrication pouvaient permettre de fixer des lampes ou tout ce qu'on voulait : c'était là une technique couramment utilisée du temps où les foreuses électriques n'existaient guère.
- La description des procédures de gazage et des installations des autres *Kremas* est encore plus absurde. Un seul exemple dont nous avons déjà parlé : pour introduire le Zyklon-B dans les chambres à gaz des *Kremas IV* et *V*, il fallait, dit Pressac, qu'un SS monte sur une échelle, s'y maintienne sans s'aider des mains puisqu'il devait ouvrir une fenêtre d'une main tout en tenant la boîte de Zyklon-B de l'autre main ! Comment l'ouvrait-il d'ailleurs ? Avec les dents ? La « *prestation tenait du numéro de cirque* », reconnaît Pressac. Les historiens nous prennent vraiment pour des demeurés et, s'ils sont de bonne foi, ne sont-ils pas eux-mêmes des demeurés ?

[2] En 1993, tentant de concilier le dogme avec la technique budgétaire, Pressac fait à ce sujet des remarques étonnantes : « *Pour obtenir de Berlin l'autorisation de construire le crématoire III, à vocation sanitaire, il fallut le 'criminaliser' administrativement en le rattachant fictivement aux 'actions spéciales', ce qu'il fut réellement par la suite, et s'adresser au RSHA (Office central de sécurité du Reich), s'occupant de la déportation des juifs, afin de faire débloquent les matériaux contingentés nécessaires, et non au SS-WVHA, selon la procédure normale. Cette démarche doublement inhabituelle, puisque même les matériaux contingentés des crématoires IV et V, dépendant des Bunkers I et 2, furent accordés par le SS-WVHA et non le SS-RSHA, semble avoir été une manipulation administrative menée avec l'accord tacite des deux offices pour se procurer plus rapidement du fer. Néanmoins, le crématoire III fut financé par le SS-WVHA dans le cadre du projet VIII Upa 2, dont le budget couvrait toutes les dépenses relatives à l'aménagement du KGL [Camp de Prisonniers de Guerre] de Birkenau.* ». Tout cela paraît extravagant.

C - FOUILLES, EXPERTISES ET RECONSTITUTION

Durant les années 60, des fouilles ont été effectuées dans les morgues 1 des *Kremas II et III*. Elles furent interrompues, apparemment sans raison, et les tranchées qui avaient été creusées le long des murs des *Kremas* furent rebouchées. On en a bien quelques photos mais on ne peut rien en tirer. Pourquoi les avoir interrompues, se demande Faurisson, qui répond aussitôt que l'un des responsables du Musée d'Etat, T. Iwaszko, avait déclaré en 1987 au journaliste français Michel Folco que, si ces fouilles ne permettaient pas de trouver des preuves du génocide, les juifs accuseraient les Polonais d'avoir supprimé ces preuves. Pressac lui-même dit qu'en 1980, Iwaszko lui avait déjà dit que des fouilles seraient sans valeur, parce que, de toute façon, quels qu'en fussent les résultats, on accuserait les Polonais d'avoir « *arrangé* » les lieux. Conclusion de Faurisson : « *Voilà bien ou le bât blesse les accusateurs : ils redoutent le résultat de fouilles et d'analyses.* »

Par ailleurs, pourquoi n'a-t-on pas réalisé une expertise complète de l'instrument du crime ? C'était pourtant élémentaire. S'il y eut des visites du site par des officiels et même, à deux reprises, par un tribunal allemand, il n'y a jamais eu d'expertise proprement dite avant celle de Leuchter en 1988. Nous en avons parlé plus haut, ainsi que des contre-expertises des Polonais et de Rudolf.

D'autres études -on ne peut parler d'expertises- sont venues confirmer le point de vue des révisionnistes :

- Tout d'abord, reparlons des architectes SS Walter Dejaco et Fritz Ertl, lesquels furent chargés de la conception, de la construction et même, pour le premier, de l'entretien des grands crématoires de Birkenau. Ces deux architectes furent jugés en 1972 à Vienne et acquittés à l'issue d'un procès qui fut tout sauf médiatique. (Les débats se déroulèrent parfois devant une salle vide.) On n'avait guère d'informations sur leur système de défense mais on en sait désormais un peu plus ; dans *VffG*, n° 1, mars 1997, Michael Gärtner a donné le résultat de ses recherches. (Dans la presse de l'époque car l'accès au dossier lui a été refusé : les minutes du procès, lui a-t-on répondu, ne sont plus disponibles et on va comprendre pourquoi.) Selon Gärtner, Dejaco a affirmé qu'à aucun moment de la conception et de la construction, il n'avait entendu parler d'un éventuel détournement à des fins criminelles desdits crématoires ; moins clair, Ertl, de son côté, a prétendu avoir tenté de retarder les travaux. Finalement, le tribunal a nommé un expert pour l'éclairer sur deux points, à savoir :
 - L'examen des plans des crématoires permettait-il d'affirmer qu'ils portaient sur la construction d'une installation de gazage ?
 - Les deux accusés pouvaient-ils imaginer qu'il était techniquement possible que, plus tard, on puisse transformer les crématoires en installation de gazage ?

L'expert répondit négativement aux deux questions et les deux accusés furent relaxés. L'accusation affirma qu'elle ferait appel mais elle n'en fit rien.

- Ensuite, un avis par un historien autrichien ; en 1987, un tribunal de Vienne, chargé de juger un révisionniste autrichien, G. Honsik, a fait appel à Gehrhardt Jagschitz, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Vienne et l'a chargé de rédiger un rapport sur « *la question de l'extermination d'êtres humains ainsi que sur l'existence de chambres à gaz à Auschwitz* ». Quatre ans plus tard, en 1991, Jagschitz faisait savoir au tribunal que (nous résumons) :
 - La littérature holocaustique était surtout composée de mémoires personnels et de compilations de caractère non scientifique, riches de surcroît en contradictions et en plagiats.
 - Les objections des révisionnistes lui paraissaient sérieuses et ils avaient même bénéficié d'expertises en leur faveur.
 - Tout cela renforçait des « *doutes substantiels sur des questions fondamentales* », en conséquence desquels le tribunal ne pouvait plus déclarer, comme cela s'était fait jusqu'alors en Autriche, que l'extermination des juifs était de « *notoriété publique* ».

Jagschitz conseillait donc une expertise complète avant de se prononcer. Il devait la remettre en 1992, mais, entre-temps, le parlement autrichien a voté une loi antirévisionniste. Du coup et sans plus parler d'expertise, notre universitaire a fait machine arrière et il a affirmé que l'existence des chambres à gaz était incontestable. On ne retiendra que son premier rapport qui, lui, n'a pas été rédigé sous la contrainte et la menace de perdre sa chaire et son gagne-pain. On ne tiendra même pas rigueur à Jagschitz d'une veulerie qui est devenue traditionnelle dans l'université européenne : le libre examen n'y a plus qu'une place de façade.

- Début 1992, on a eu connaissance d'une étude technique, celle de Lüftl, un ingénieur autrichien, pour qui une extermination massive avec le Zyklon-B était impossible, car « *les lois de la physique et l'absence de conditions ad hoc sur le plan technique et de l'organisation l'interdisaient (...)* Les fours crématoires n'ont pas eu la capacité technique d'absorber la masse des cadavres. Le corps humain n'est guère combustible : son incinération demande beaucoup de temps et d'énergie ».

- La LICRA a récemment traîné en justice le révisionniste suisse René-Louis Berclaz en l'accusant de « *discrimination raciale* » (ou quelque chose de ce genre), plus précisément -car les mots n'ont plus leur sens commun pour les membres du prétendu Peuple du Livre- pour avoir distribué le Rapport Rudolf. Désigné comme expert par le juge d'instruction, un professeur de chimie, le Dr Henri Ramuz, a examiné ledit rapport et a conclu qu'il « *doit être considéré comme un travail scientifiquement correct* ». [1]

Tous ces experts, en dehors des Polonais (qui venaient de se libérer du communisme) et de Jagschitz (qui fit amende honorable) ont été traités comme les accusés et les témoins à décharge, c'est-à-dire maltraités :

- Leuchter, grand spécialiste des installations d'exécution capitale, fut sali au-delà de toute expression et attaqué en justice ; on contesta ses diplômes ; on le coupa de ses clients et son entreprise fut ruinée. Il a même été interdit de séjour en Grande-Bretagne. Enfin, en novembre 1993, il fut mis un temps en détention préventive à la prison de Mannheim (RFA) au moment où il allait participer à une émission de télévision. Depuis, il se cache.
- Lüftl était président de la Chambre des Ingénieurs autrichiens : il a dû démissionner.
- Quant à Rudolf, les tribunaux allemands ont même parfois refusé de l'entendre ! Enfin, à la demande du président du Conseil Central des juifs en Allemagne, Ignatz Bubis, la Max-Planck-Gesellschaft a résilié sans préavis le contrat qui la liait à Rudolf ! Depuis, Rudolf a été condamné à de la prison ferme. Finalement, il a dû s'exiler.
- Ramuz a eu beaucoup d'ennuis aussi.

Il est bien vrai qu'« *il est encore fécond le ventre d'où est sortie la Bête immonde* » (laquelle bête, dans l'esprit de Brecht, n'était d'ailleurs pas le nazisme).

A quoi bon des expertises dorénavant ? A bout d'arguments, battus sur le terrain de la libre discussion, les historiens -telle l'Eglise catholique au XIXe siècle décrétant l'infailibilité pontificale face au rationalisme triomphant- ont obtenu du parlement français (200 ans après la Déclaration -française- des Droits de l'Homme !) que la vérité historique soit imposée par la Loi : on ne peut plus dans ce pays qui a la prétention -sotte parce qu'infondée mais peu importe- d'avoir inventé les Droits de l'Homme, nier l'existence des chambres à gaz. C'est incroyable mais pourtant vrai. C'est comme si on avait décrété jadis que la Terre était plate ; dès lors, aucun expert, fût-il aussi génial que Kepler, n'aurait eu le droit de tenter de nous convaincre de ce qu'elle est ronde.

Depuis, sous la pression -autant dire sur instruction- du Congrès Juif Européen, une loi antirévisionniste a été votée en Allemagne, en Suisse, en Belgique [2] et un peu partout en Europe ; certains pays ont tout de même refusé de s'aplatir, notamment les Pays-Bas et la Grande-Bretagne.

Toutes ces attaques contre la liberté d'information et d'expression sont le fait d'associations juives comme le CJE, la LICRA ou encore l'UEJF (Union des étudiants juifs de France) ; cela n'a rien d'étonnant puisque, religion d'interdits, le judaïsme est intrinsèquement ennemi des Droits de l'Homme ; jadis, toutefois, ces associations se dissimulaient derrière des communistes -comme Gayssot- désireux de faire oublier les crimes de Staline ou des enjuivés comme Stengers ; aujourd'hui, enivrées de puissance, elles n'utilisent même plus d'écrans et provoquent ainsi une réaction (normale et même saine) qui est l'antijudaïsme. Et les juifs de se lamenter sur la méfiance et même la haine dont ils sont à nouveau l'objet ! Comme si un alcoolique atteint de cirrhose était fondé d'accuser son foie ! La vérité est que les juifs sont victimes non pas de l'antijudaïsme mais du judaïsme (dont ils sont les premières victimes) et que, s'ils sont haïs, c'est tout simplement parce qu'ils ont un comportement odieux, lequel n'est que la conséquence de leur adhésion à cette perversion qu'est le judaïsme. [3]

[1] VHO-Info, nov. 98 citant *National Journal* sur <http://www.nationaljournal.org/rgafrei.htm>

[2] En Belgique, cette loi liberticide a été adoptée avec la bénédiction et même l'appui de gens qui se réclamaient naguère du libre examen comme l'historien Jean Stengers : « (...) *Jean Stengers (...)* et aussi *Maxime Steinberg* [historien -juif- de la déportation des juifs de Belgique, dont le père est revenu de déportation mais pas la mère et un frère.] *qui ont, je crois, par des efforts constants, par des dialogues avec les différents députés et sénateurs, ont bien fait comprendre justement que ce ne soit plus un problème d'opinion, un problème de blasphème. (...) C'est grâce à des gens comme Jean Stengers, qui est ici dans cette salle, à Maxime Steinberg, à Marie-Laure Stengers* [fille de l'historien et parlementaire] *qu'il a pu y avoir ce genre de loi.* » (Joël Kotek, assistant -juif- à l'Université Libre de Bruxelles, lors du colloque « *Les frontières de la liberté d'expression* » organisé par la LABEL à Bruxelles le 3/2/1996). Les choses sont donc claires : selon Joël Kotek (qui doit savoir de quoi il parle), deux historiens, tous deux proches d'une université dite « libre » et censée défendre le libre examen, ont donc démarché les parlementaires belges pour faire adopter une loi réglementant l'écriture de l'histoire, loi que lesdits parlementaires avaient repoussée (du moins, dans une première mouture) et qu'ils ne semblaient pas décidés à adopter dans une deuxième mouture ; apparemment, leur intervention a même été déterminante ! C'est renversant ! Ne serait-il pas licite d'appeler cette loi liberticide « *Loi Stengers-Steinberg* » ?

[3] Par exemple, l'antisémitisme (et, on peut le supposer, le révisionnisme) s'est développé de façon extraordinaire en Suisse ces dernières années ; c'est là, certes, le résultat des attaques incroyables du CJM (Congrès juif Mondial) et du judaïsme américain contre la Suisse, mais aussi celui de l'adoption de lois liberticides sous la pression des milieux juifs européens, car les premiers signes de ce nouvel antisémitisme sont antérieurs aux attaques du CJM.

Autre exemple : En Belgique, le CEESAG (*Centre européen d'études sur la Shoah, l'antisémitisme et le génocide* animé notamment par les historiens juifs Joël Kotek et Maxime Steinberg) a réalisé en 1998 une enquête auprès de jeunes de 5ème année de 30 écoles bruxelloises (jeunes de 16/17 ans) ; on en retiendra notamment que 6 % de ces jeunes trouvent les thèses révisionnistes « *courageuses* ». Toutefois, selon un autre volet de la même enquête, ils seraient plus nombreux à estimer que lesdites thèses « *méritent réflexion* » (14,5 % des musulmans, 7,6 % des catholiques et 5,4 % des laïcs). (Source : *Le Soir*, 21/12/98, p 10)

On n'est pas sûr, pour autant, que les autres élèves soient persuadés de la justesse des thèses juives car tout le monde ne se sent pas obligé de montrer du courage au point de risquer des désagréments. On peut penser que la plupart sont, pour le moins, indifférents et pourraient rejoindre les premiers en bloc le jour où la roue aura tourné. En attendant, il est évident que, malgré l'incessant bourrage de crâne et le climat de terreur que fait régner la police de la Pensée (la « *pédagogie du génocide* » comme l'appelle M. Steinberg !), le révisionnisme progresse inexorablement et cette progression est dans l'ordre des choses.

En conjonction avec le comportement arrogant des juifs vis-à-vis de leurs compatriotes occidentaux, l'autre grande cause de cette progression est l'islamisation de l'Europe occidentale (Ne lit-on pas dans la presse que les musulmans seront majoritaires en France dans une vingtaine d'années ?) : pendant un demi-siècle, Israël s'est servi du dogme de la Shoah et s'est établi grâce à lui mais, actuellement, on constate qu'Israël dessert le dogme et l'affaiblit par sa seule existence. On ne sait pas trop s'il faut s'en réjouir ou s'en effrayer.

Le même phénomène se produirait en France ; ainsi Georges Bensoussan constate-t-il : « *Lors des stages organisés par le ministère de l'Education nationale (...), nombre d'enseignants, en petits groupes, disent l'extrême difficulté qu'ils rencontrent à enseigner l'histoire de la shoah dans les classes à forte composante de jeunes élèves d'origine maghrébine.* » (« *Auschwitz en héritage ? D'un bon usage de la mémoire* », Les Petits Libres, Paris, 1998, p 184.) Toujours en France, selon un sondage réalisé fin octobre 98 par la SOFRES pour le CRIF, la très grande majorité des jeunes (74 % des 18-24 ans) estiment que l'extermination des juifs est un événement de même nature que les autres génocides (*Le Monde*, 27/11/98) et ceci constitue un échec cuisant pour les pédagogues du génocide pour lesquels l'« *unicité* » est la caractéristique essentielle de la Shoah. Certes, le même sondage indique qu'une majorité croissante de Français approuvent les lois liberticides (Amendement Gayssot) mais, si on peut tenir le chiffre précédent pour un minimum, on doit tenir ce dernier chiffre pour un maximum : en effet, combien de sondés, apercevant les képis de la police de la Pensée derrière le sondeur, donnent-ils une réponse sincère ? D'ailleurs, selon un sondage plus récent (réalisé du 28 janvier et 1er février 2002 auprès de 400 jeunes de 15 à 24 ans), la moitié des jeunes pensent que la négation des chambres à gaz ne doit pas faire l'objet de condamnation, car « *chacun est libre de penser ce qu'il veut* ». (*Accueil TFI News*, 13/03/02)

Quant à l'Allemagne, il est probable qu'elle basculera d'un seul bloc comme le communisme et, ce jour-là, ... On entend déjà des craquements ... Les Allemands en ont assez de « *l'instrumentalisation d'Auschwitz à des fins actuelles* » (Martin Walser selon *Le Soir* du 26/12/98, p 8) et réclament la liberté d'expression. Les jeunes Allemands résistent à l'enseignement de l'Holocauste. Le bourrage de crâne holocaustique a atteint en Allemagne un niveau qui égale probablement celui qui a été atteint aux USA. Et pourtant, selon un nouveau sondage « *Emnid* », deux tiers des enfants de 14 à 18 ans ne savent pas ce que recouvre le terme « *Holocauste* » ; de plus, 20 % ne savent rien d'Auschwitz (*Stuttgarter Zeitung*, n° 190, 18/8/2000 citée par *VffG*, Heft 4, Dezember 1999, p. 24.) De son côté, Henri Bulawko rapportait en 2000 qu'un conseiller de Gehrard Schröder lui avait dit que sur cent enfants envoyés à Auschwitz (où la mise en scène, on le sait bien, est épouvantable), cinquante en revenaient impressionnés, les cinquante autres en revenant persuadés que l'Holocauste est un mythe. (*Après Auschwitz*, n° 274, mars 2000)

On ne peut qu'éprouver de la compassion pour les propagandistes de la Shoah. Ce sont de pauvres types qui n'ont pas fini d'en baver !

VII. CONCLUSIONS : ABSENCE TOTALE DE PREUVES

De ce qui précède, il apparaît clairement qu'il n'y a aucune preuve de la réalité de l'extermination de multitudes de juifs dans des usines de mort situées à Auschwitz. Il apparaît au contraire que des preuves existent de la fausseté de cette affirmation.

On nous dit souvent que les Allemands ont détruit ce qui aurait pu constituer une preuve de leur prétendu forfait. C'est insoutenable :

- D'une part, les crématoires et leurs annexes n'étaient pas tous détruits quand les Soviétiques ont pris Auschwitz : le *Krema I* n'avait pas été détruit ; les *Kremas II* et *III* avaient certes été dynamités (comme tout ce qui pouvait présenter un intérêt pour l'ennemi) mais leurs ruines sont tout à fait exploitables pour les enquêteurs et peuvent faire l'objet d'expertises.
- D'autre part, les archives existent : simplement, les Soviétiques (et on le savait) en avaient emporté la plus grande partie. Aujourd'hui, le communisme ayant été balayé, les Russes rendent ces archives au Musée d'Etat d'Auschwitz et les ouvrent aux chercheurs occidentaux comme Pressac, Fleming, Irving, Mattogno ou Graf.

On notera que les historiens reconnaissent ouvertement cette absence de preuves, par exemple une vedette de l'exterminionisme comme Arno Mayer, historien américain d'origine judéo-luxembourgeoise, professeur à Princeton, qui reconnaît que « *les sources pour l'étude des chambres à gaz sont à la fois rares et non fiables* ».

Cette absence de preuves est telle que, dans la Francophonie, les historiens plus anciens de l'Holocauste, devant ce renouveau du rationalisme qu'est le révisionnisme, ont préféré faire aveu de faillite et remettre leur affaire à un véritable syndic, en l'occurrence Jean-Claude Pressac, pharmacien de son état et historien amateur (ce qui, bien entendu, n'enlève rien à ses mérites éventuels) chargé d'essayer de contrer Robert Faurisson, professeur de lettres et lui aussi, historien amateur. Quelle faillite pour les historiens professionnels !

L'aveu de faillite a été publié par la revue *L'Histoire* de juillet 1992 dans un article de Pressac intitulé « *Pour en finir avec les négateurs* ». Un historien célèbre, Philippe Burrin, a préfacé cet article : il y reconnaît, avec l'humilité qui sied à ceux qui se sont ridiculisés dans leur propre spécialité, la défaillance de l'histoire officielle (encore qu'il essaye d'en reporter la responsabilité sur les communistes polonais, ce qui ne fait qu'aggraver son cas). La tâche des négateurs, dit Burrin, « *a été, il faut le dire, aidée par la défaillance partielle des historiens ; l'exemple extrême étant la version, à sa manière 'révisée', de l'histoire d'Auschwitz telle que l'écrivit la Pologne communiste, établissant de manière parfaitement irresponsable un bilan de quatre millions de victimes (...)* ». Pressac, dit encore Burrin, a tiré d'une « *montagne de paperasse technique* » des « *traces* », des « *références explicites* » aux chambres à gaz, qui font que « *la négation ne peut se maintenir que par la mauvaise foi et le parti-pris* ». En somme, on caricaturerait à peine la confession publique de Burrin, en disant que les historiens avaient tout faux, car ils n'avaient fait que plagier des irresponsables, mais qu'un pharmacien allait revoir leur copie et que ceux qui douteraient encore étaient de mauvaise foi.

Les historiens Bedarida et Vidal-Naquet postfacent le même article en guise de caution.

Bien. Et que dit Pressac dans cet article qui est le résumé de son livre monumental de 1989 (livre publié en anglais et que peu avaient lu) ? Il y dit des choses qui donnent à penser à certains qu'il est une taupe révisionniste infiltrée dans l'exterminionisme. Ainsi Pressac ne craint pas de confirmer que l'histoire de la Shoah a été fondée sur des témoignages et des aveux douteux (Nous l'avons déjà dit plus haut.) ; de plus, « *le côté technique des gazages homicides [a été] pratiquement escamoté* » ; en ce qui concerne les documents, les chercheurs communistes en ont souvent déformé le sens en les produisant hors de leur contexte ; quant aux historiens occidentaux, la « *pénurie documentaire* » les a conduits à la méthode du « *codage* » des mots dont ils ont abusé. Et Pressac de terminer cet inventaire-réquisitoire par une paire de claques : « *L'histoire ainsi édifiée de 1950 à 1970-80 manquait de rigueur* ».

Heureusement, Pressac est arrivé et il a trouvé des « *traces* » de preuves, c'est-à-dire des mots ça et là qui trahissent, affirme-t-il, les agissements criminels des Allemands. Ce raisonnement est des plus courts (bien que, parfois, les éléments apportés par Pressac soient troublants, ce qui a incité certains à penser qu'il y aurait peut-être bien eu ce que, du temps où il fréquentait les révisionnistes, Pressac appelait des « *gazouillages* »). L'administration par Pressac de ces « *débuts* » de preuves est insuffisante : elle rappelle le débat qui oppose croyants et rationalistes dans d'autres affaires religieuses, comme, par exemple, les apparitions de la Vierge Marie à Lourdes, débat qu'on pourrait résumer de la sorte :

- Croyants : « *La Vierge est apparue à Lourdes. Elle était belle comme tout. Elle portait une robe blanche avec une écharpe bleue, etc.* ».
- Rationalistes : « *Ridicule ! Tout cela est contraire aux lois physiques et défie le bon sens.* »
- Croyants : « *Nous avons des témoins et des preuves :*
 - *Nous avons tout d'abord un témoin du nom de Bernadette Soubirous.*
 - *Une source est apparue après l'une des apparitions.*

○ *Des guérisons inexplicables, donc miraculeuses, ont eu lieu ; elles ont été attestées par tels grands médecins et tels témoins.*

○ *Etc. »*

Bien entendu, le rationaliste est mal placé, car il est toujours difficile, voire impossible de prouver qu'une chose n'a pas existé ; l'inverse est évidemment plus simple. Tout d'abord, il lui sera facile de récuser Bernadette Soubirous, qui, nous le supposons, devait être une demeurée que les prêtres manipulèrent aisément (à moins que ce ne soit l'inverse). Il pourra prouver que la source existait avant les apparitions et a été élargie par des travaux de canalisation (ce qui est le cas) mais, face aux guérisons (qui, soit dit en passant, se raréfient), il peut se retrouver tout à fait désarmé dans un certain nombre de cas : il ne se les explique pas, c'est vrai, mais il n'est convaincu pour autant de la réalité des apparitions mariales.

L'attitude du révisionniste est la même que celle du rationaliste : le témoignage d'un Gerstein, il le récuse, car ce témoin est visiblement un déséquilibré ; il accepte, par contre, celui de Bela S., mais celle-ci n'apporte rien en faveur de la thèse des historiens ; ensuite, lorsqu'on lui sort, 50 ans après les faits, un bon de commande sur lequel figure un mot comme « *Gastür* », qui signifie peut-être bien « *porte étanche au gaz* », il le reconnaît : il est effectivement écrit « *Gastür* » ; c'est indéniable ; bien entendu, ce mot l'intrigue et peut-être même l'ennuie ; peut-être même ne pourra-t-il pas toujours l'expliquer de façon entièrement satisfaisante, ne fût-ce que parce qu'on l'empêche de chercher et qu'on le persécute cruellement. Et alors ? Il n'est pas convaincu pour autant que les chambres à gaz ont existé, car la thèse exterminationniste ne lui en paraît pas moins incongrue, parce que contraire aux lois physiques, chimiques et autres. La prêtraille peut bien traiter le rationaliste de mécréant et le révisionniste de négateur ou de fou : de tels « *arguments* » ne les feront pas changer d'avis. D'ailleurs, depuis, comme on l'a vu, les documents ramenés de Moscou par Mattogno et Graf prouvent qu'il avait bien raison.

En fait ce qu'on est en droit d'attendre de ce syndic qu'est Pressac, ce sont des réponses aux objections rédhibitoires, parce que d'ordre physique et chimique, développées plus haut, réponses que n'ont pu ou pas voulu donner ses devanciers ; par exemple en ce qui concerne la capacité des crématoires, car c'est bien facile de dire que les Allemands en ont incinéré des cents et des mille, encore faudrait-il nous dire comment. A une question aussi essentielle, Pressac donnait trente-six réponses, s'embrouillait puis finissait pas répondre dans une note en bas de page : « *Des travaux sur ce thème sont en cours* ».

A une autre question aussi essentielle, la ventilation des chambres à gaz, Pressac répondait que les *Kremas II* et *III* étaient équipés d'une ventilation de morgue, c'est-à-dire d'une ventilation non seulement à l'envers mais, surtout, de puissance insuffisante, ce qui est tout à fait insatisfaisant. Ceci ne l'empêchait toutefois pas de conclure triomphalement sous les applaudissements des historiens et des journalistes : « *Mais, lorsqu'enfin, cinquante ans après, sont retrouvées les caractéristiques de la ventilation des chambres à gaz homicides, à savoir : la nature (métal ou bois) et le modèle des souffleries, leur disposition, la puissance des moteurs électriques utilisés, leur vitesse de rotation, la section des conduits, les cubages horaires d'air envoyé et extrait, le plus habile des discours négateurs est vain face à ces données incontournables provenant du fournisseur ayant installé ces matériels, et le dossier technique des chambres à gaz homicides d'Auschwitz-Birkenau doit être refermé et clos* ».

Pour bien apprécier cette péroraison, il faut savoir que Pressac reconnaît clairement dans son livre de 1989 que la ventilation des *Kremas* était celle qui avait été prévue initialement, avant même la décision de les transformer en usines de mort. Il précisait notamment que « *toute tentative de prouver la 'préméditation' de l'utilisation criminelle de la morgue I comme chambre à gaz sur la base du système de ventilation est tout à fait infondée* » ! Depuis ce premier livre et cet article, les « *travaux en cours* » de Pressac ont débouché sur un livre publié en 1993 par une filiale du CNRS, ce qui consacre définitivement son auteur et ses thèses. Pressac y confirme (implicitement, cette fois) ses conclusions, puisqu'il affirme que les *Kremas II* et *III* avaient été prévus sans chambre à gaz, la ventilation dont ils furent finalement équipés ayant été définie jusque dans les détails (cubage d'air, puissance des moteurs, etc.) à une date antérieure à la décision de déporter les juifs à Auschwitz ! Pour le reste, Pressac y révisait à nouveau l'histoire et modifie le Dogme en tentant de le rendre compatible avec les lois de la physique et de la chimie et avec les données documentaires qu'il a recueillies, à Moscou notamment. (Soit dit en passant, il n'y a pas recueilli grand-chose contrairement à Mattogno et Graf.) On pourrait le résumer en disant qu'il a trouvé la confirmation de ce que les Allemands avaient construit des bâtiments pour incinérer des cadavres et que, comme tout constructeur, ils avaient établi des plans, procédé à des appels d'offre, examiné des devis, passé des commandes, réglé des factures ... Tout le monde le savait ou s'en serait douté, mais la presse de s'extasier sur ce livre « *définitivement incontournable* » qu'aucun journaliste n'a probablement lu, chaque journal recopiant ou résumant la dépêche de l'AFP tout en y ajoutant un titre de son cru dans le genre de « *Les révisionnistes au tapis...* » et « *Un fruit dur pour les néo-nazis* » (*Le Soir*). En fait, cet ouvrage « *qui détruit à jamais les thèses révisionnistes* » (*Le Midi Libre*) et « *qui servira de référence aux historiens du monde entier* » (*Le Vif-L'Express*) porte un méchant coup à l'histoire officielle. [1] Ce livre constitue même un apport de taille aux thèses révisionnistes. La tentative d'un Pressac de contrer les révisionnistes sur le terrain scientifique est

[1] Au passage d'ailleurs, Pressac règle quelques comptes : « *Les chercheurs se sont tus pour conserver leurs précieux fauteuils. Il y a eu une couardise universitaire.* » (*Le Monde*)

donc un échec complet, pire une déroute. Les prêtres ont fini par s'en apercevoir et ont puni Pressac en l'excommuniant. [2] Ainsi, en 2000, c'est-à-dire 11 ans après la sortie du premier livre de Pressac et 7 ans après la sortie de son second livre, le baron Halter, président de la Fondation Auschwitz, expliquait, non sans gêne : « L'ouvrage de Jean-Claude Pressac *Les crématoires d'Auschwitz*, paru en 1993, se présente comme une démonstration de la pleine réalité de l'existence des chambres à gaz. La démonstration de cet "ex" révisionniste ne pouvait pas ne pas inquiéter Maurice Cling qui subodora immédiatement une nouvelle tentative, plus subtilement tordue peut-être que les précédentes, de remodeler l'histoire au profit d'un certain négationnisme. Cet article paru une première fois en 1996 dans la revue du C.D.J.C. *Le Monde Juif*, nous paraît un modèle de dépistage d'intentions douteuses sous couvert des meilleures intentions. » [3] Toutefois, les exterminationnistes américains ont trouvé un successeur à Pressac : un cinglé du nom de Van Pelt dont nous aurons l'occasion de reparler dans les annexes ; quant aux exterminationnistes européens, ils se sont divisés en trois chapelles :

- Il y a d'abord les « **mal-comprenants** » (comme aurait dit Coluche) qui continuent d'affirmer contre toute évidence qu'il y a abondance de témoignages et de preuves. Ils sont en voie d'extinction. On notera qu'ils ne sont pas à une contradiction près et qu'il leur arrive aussi, quand on leur demande de nous faire entendre leurs témoins et d'exposer leurs preuves, d'affirmer que les Allemands ont supprimé les témoins et détruit toute preuve matérielle. Ainsi Simone Veil disait le 7/5/83 : « *Au cours d'un procès intenté à Faurisson (...), ceux qui intentent le procès [ont été] contraints d'apporter la preuve formelle de la réalité des chambres à gaz. Or, chacun sait que les nazis ont détruit ces chambres à gaz et supprimé systématiquement tous les témoins.* » ; par contre, elle affirmait sans complexe le 28/4/1985 : « *Les preuves et les témoins existent, incontestables, si nombreuses que le débat en lui-même est absurde (...).* » [4] Le 12/9/1999, elle récidivait : « *Vis-à-vis des négationnistes, la parole est aux historiens, mais je ne suis pas inquiète car les preuves sont là, accablantes de la sinistre réalité de la Shoah.* » [5] L'historien Pierre Vidal-Naquet, qui est l'un des inspirateurs de la loi scélérate réglementant l'écriture de l'histoire en France, s'exprime de même : en 1980, il affirmait que les Allemands « *se sont acharnés à détruire toute trace matérielle de ces chambres.* » mais, en avril 1987, il disait de R. Faurisson : « *Il réclame une seule preuve parce qu'il sait très bien qu'il en existe des milliers.* » [6]
- Il y a ensuite ceux que nous appellerons les « **rénovateurs** » : la queue basse, ces gens doivent bien admettre qu'ils n'ont rien à opposer aux révisionnistes mais, victimes innocentes d'une gigantesque opération de lavage de cerveau, ils continuent à croire. Nous en citerons deux :
 - L'historien (et romancier) Jacques Baynac a publié dans le journal genevois bien-pensant *Le Nouveau Quotidien* en date des 2 et 3/9/1986 deux longs articles (deux pages entières) intitulés « *Comment les historiens délèguent à la justice la tâche de faire taire les révisionnistes.* » et « *Faute de documents probants sur les chambres à gaz, les historiens esquivent le débat.* » Au terme de son analyse, Baynac en arrive à admettre que, d'une part, le témoignage (ne fût-ce que par sa nature) « *ne pèse pas lourd* » et, d'autre part, il n'y a pas « *de documents, de traces ou d'autres preuves matérielles* » en faveur de la thèse des chambres à gaz, les Allemands les ayant soigneusement détruits pour empêcher les historiens d'écrire l'histoire de l'extermination. Et de conclure de façon curieuse qu'il va donc falloir dorénavant « *prouver que l'inexistence des chambres à gaz est impossible* ». Quant à savoir comment, Baynac ne le dit pas !
 - Lors du procès en diffamation qui a opposé à Londres les historiens Irving et Lipstadt, le juge Gray a confessé sa surprise d'apprendre que la croyance à l'existence des chambres à gaz reposait sur des bases si fragiles : ainsi a-t-il dit au point 13.71 du jugement : « *Je dois reconnaître que, comme la plupart des gens je suppose, je croyais que les preuves de l'extermination en masse de juifs dans les chambres à gaz d'Auschwitz étaient irrécusables. J'ai cependant abandonné cette idée préconçue après examen des preuves qui m'ont été fournies par les parties dans ce procès.* » [7] Malgré quoi, le juge Gray continue de croire sans preuve.
- Enfin, il y a les « **intégristes** » qui, eux, ne veulent rien entendre et continuent à rappeler le Dogme : on ne peut pas plus discuter de la manière d'entasser 25 personnes sur un m² qu'on ne peut discuter de la nature de Dieu, car ces choses dépassent notre entendement ; elles ne sont pas à l'échelle humaine et ne sont donc pas susceptibles d'être comprises, décrites, expliquées, montrées : elles sont « *inaccessibles* », « *inconcevables* », « *indescriptibles* », « *incommensurables* », « *indicibles* », « *inexprimables* »,

[2] Excommunication discrète, bien entendu, car on ne pouvait le condamner ouvertement après l'avoir tellement encensé ; on ne pourra donc pas le brûler non plus. Ajout d'août 2003 : Il est de toute façon trop tard puisque Pressac est mort -prématurément et sans prévenir- en juillet 2003.

[3] *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° 67, avril-juin 2000. A la décharge de notre baron, concédons qu'il aurait déjà pu avoir des doutes en 1994 puisque, cette année-là, il parlait de « *ces soi-disant révisionnistes qui, à force de changer d'avis, finissent par se faire accepter même par les nôtres et là, je pense à Pressac.* »

[4] Robert Faurisson, « *Ecrits révisionnistes* », Volume II, p. 530 et 550. Ed. privée hors commerce, 1999.

[5] *Le Monde juif*, n° 168 janvier-avril 2000, p. 205.

[6] Robert Faurisson, « *Ecrits révisionnistes* », Volume II, p. 678 et Volume III, p. 1290.

[7] Robert Faurisson, *Ecrits révisionnistes*, Volume I, 1999, p. 97.

« ineffables », « irracontables », « intransmissibles », « inmontrables », « irregardables ». La tentation rationaliste à laquelle a succombé un Pressac est méprisable, peut-être même impie et odieuse. Les scalpels, les éprouvettes, les calculettes, les preuves sont des instruments incongrus dans un domaine qui relève de la métaphysique mais où l'argent n'est tout de même pas tout à fait étranger. [8]

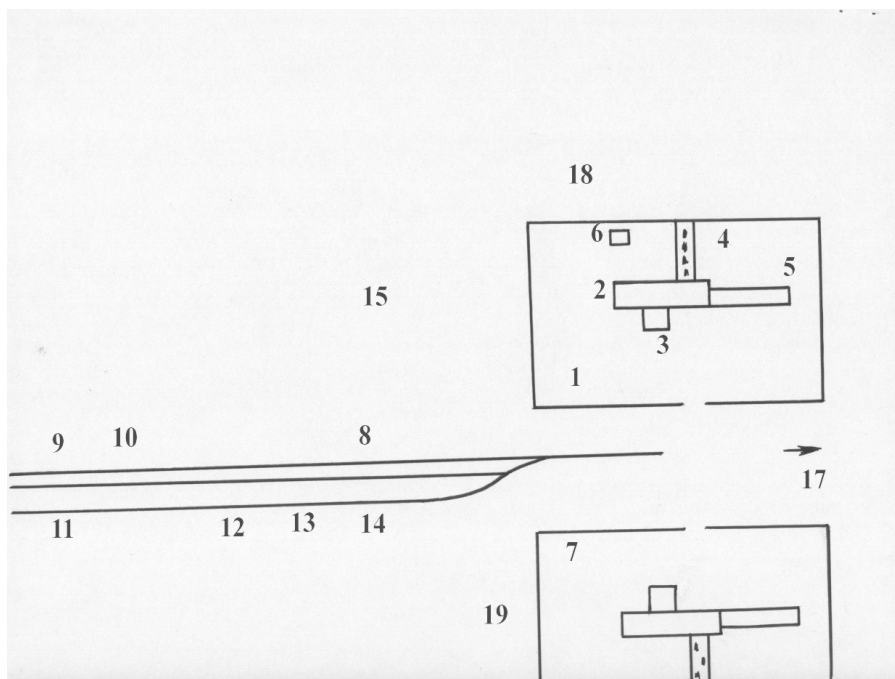
En somme, aujourd'hui comme hier, on nous demande de croire sans preuve ; pire, on veut nous interdire de douter sous peine de prison ; sans compter qu'il nous faut demander pardon et donner notre argent pour réparer des fautes que nous n'avons pas commises : il faut bien constater que le drame humain qu'a été la déportation des juifs a donné naissance à une religion et même à un racket. Bon, d'accord, direz-vous peut-être, les juifs déportés n'ont pas été gazés, mais, alors, où sont-ils passés ? C'est à cette question que nous tenterons de répondre dans le tome 2.

[8] Voyez aussi ce que Finkelstein (auteur juif qui croit aux chambres à gaz, notons-le) dit de Wiesel : « *Le pourvoyeur-en-chef de cette mystification, qualifiée par Nowick de 'sacralisation de l'Holocauste', est Elie Wiesel. Pour Wiesel, comme Nowick le remarque à juste titre, l'Holocauste est effectivement une religion à 'mystère'. Ainsi Wiesel proclame que l'Holocauste 'mène aux ténèbres', 'nie toutes les réponses', 'est hors de l'histoire, sinon au-delà', 'défie à la fois la connaissance et la description', 'ne peut être expliqué ou visualisé', ne peut 'jamais être compris ou transmis', marque 'la destruction de l'histoire' et 'une mutation à l'échelle cosmique'. Seul le grand-prêtre-survivant (c'est-à-dire Wiesel) est qualifié pour deviner son mystère. Et cependant, le mystère de l'Holocauste, reconnaît Wiesel, est 'incommunicable'. Ainsi, pour des honoraires de base de vingt-cinq mille dollars (plus la voiture de maître), Wiesel enseigne que le 'secret' de la 'vérité d'Auschwitz est dans le silence'. » (Norman G. Finkelstein, « L'industrie de l'Holocauste », *La Vieille Taupe*, n° 12, automne 2000, p. 53)*

Annexe 1 - Photos aériennes d'Auschwitz-Birkenau prises par l'US Air Force



Ci-dessus une photo aérienne des *Krema II* et *III* de Birkenau prise le 25/8/1944 au matin par l'aviation américaine et ci-dessous la schématisation d'une partie de cette photo.



En 1 et 7, la cour des *Kremas II* et *III*. Pour le *Krema II*,

- en 2, la salle des fours et en 3, la cheminée. (On en voit nettement l'ombre projetée.)

- en 4, la chambre à gaz ; on remarquera les 4 orifices supposés servir au déversement du Zyklon-B.
- en 5, le vestiaire. (L'entrée est à droite.)
- en 6, une petite fosse.
- en 8, la *Hauptstrasse*, qui longe les voies ferrées et qui, après avoir desservi le camp des femmes (au-dessus en 15) et le camp des hommes (en dessous en 16) conduit vers les bâtiments de bain et de désinfection (à droite et en dehors de la photo en 17), et d'une façon générale vers ce qu'on appellerait aujourd'hui la « zone de services » : une station d'épuration (au dessus du *Krema II*, par exemple, en 18), un terrain de sport (juste à gauche du *Krema III* en 19), etc.
- en 9, 10 et 11, les 3 voies de chemin de fer de l'embranchement particulier (rampe) construit en 1944 : on distingue nettement un train sur la voie 10.
- en 12, 13 et 14, des files de prisonniers.

L'aviation américaine a effectué des reconnaissances sur Auschwitz du 27/12/1943 au 21/1/1945 : ceci s'explique par le fait qu'Auschwitz III était devenu un immense complexe industriel. A l'époque les analystes de la CIA (Central Intelligence Agency) n'ont rien signalé d'anormal en ce qui concerne Birkenau et ne se sont intéressés qu'aux installations industrielles d'Auschwitz III et on y verra l'indice que les Américains n'ajoutaient pas foi aux rumeurs répandus par les juifs. [1] Ce n'est qu'en 1979 que deux analystes de la centrale américaine, Dino A. Brugioni et Robert G. Poirier, ont examiné les photos de Birkenau et publié leurs conclusions. Leur rapport ne contient que quelques-unes des photos qu'ils ont pu examiner mais Ball en a publié d'autres. Examinons ces conclusions en ce qui concerne Birkenau.

1. Entrée des juifs dans les installations de gazage

Rappelons d'abord que l'argument des historiens (notamment Pressac), selon lequel, « *par une malchance extraordinaire* », les installations de mise à mort étaient à l'arrêt chaque fois que l'aviation américaine prenait des photos d'Auschwitz, est insoutenable ; certaines de ces photos ont été prises à l'époque où l'horreur aurait atteint son comble, notamment lors de la liquidation du Ghetto de Lodz : on gazait jusqu'à 24.000 personnes par jour, etc.

Le 26/6/1944, Brugioni et Poirier constatent la présence d'un convoi ferroviaire à Birkenau, mais ils n'en disent pas plus.

Le 25/8/1944, ils repèrent un très grand convoi de 33 wagons provenant, pensent-ils, très probablement de Lodz : la sélection est en cours ou terminée. Ils voient un groupe de détenus se dirigeant « *de toute évidence* » vers la chambre à gaz du *Krema II* (mais c'est aussi la route des bains et de l'épouillage et à cette époque, elle était aussi empruntée par ceux qui étaient censés être épargnés). La porte de la cour du *Krema* est ouverte, notent-ils : en fait elle n'est qu'entrouverte, celle du *Krema III* en face étant bien fermée, elle [2], et cet indice ridiculement insignifiant ne compense évidemment pas le fait (qu'ils ne relèvent pas) qu'il n'y ait pas la moindre trace d'activité humaine dans cette cour ; on n'y voit personne : ni homme, ni chien, ni chat ; on ne voit pas davantage ces fameux camions qui amenaient les impotents aux crématoires et pas davantage cette voiture marquée de l'emblème de la Croix-Rouge qui, nous dit-on, apportait le Zyklon-B. Il n'y a rien, rien, absolument rien !

Le 13/9/1944, Brugioni et Poirier voient un convoi géant de 85 wagons (peut-être de Lodz ou de Tchécoslovaquie, pensent-ils). Ils relèvent au passage l'extension du camp de Birkenau (le « *Mexico* ») pour accueillir les juifs hongrois à l'été 1944 (sans se rendre compte que c'est là une des preuves que les juifs hongrois n'ont pas été exterminés comme on nous le dit). Ils remarquent une colonne de 1.500 détenus dans la principale rue du camp (qui conduisait, par définition, un peu partout et notamment aux bains et à l'épouillage) : comme ils constatent qu'il y a de l'« *activité* » (Ils ne précisent pas laquelle.) au *Krema IV* (qui n'a pour ainsi dire jamais fonctionné : il est tombé en panne aussitôt après sa mise en route en 1943 et converti en dortoirs !) et que la porte de la cour de ce *Krema* est ouverte, Brugioni et Poirier pensent que ce « *pourrait* » être la destination de ces 1.500 hommes (destinés à y être gazés). On avouera que cette conclusion est pour le moins sollicitée.

Le 29/11/1944, Brugioni et Poirier relèvent que pour la première fois, il n'y a aucun train dans la gare du camp (Les déportations étaient stoppées depuis belle lurette.) : on retiendra donc que jusqu'à cette date, ils avaient vu des convois (dont certains, il est vrai, peut-être au départ) sans pouvoir en tirer des conclusions positives : on n'a pas constaté une seule fois, au cours de cette période d'intense activité d'extermination, la présence d'un homme, d'un seul homme dans la cour des grands *Kremas II* et *III*, où furent gazés la très grande majorité des juifs déportés à Auschwitz. Incroyable !

[1] On peut trouver une copie et la traduction des rapports de reconnaissance de l'aviation américaine au-dessus d'Auschwitz le 26/6/44 (Rapport d'évaluation daté du 28/7/44 dans lequel il est aussi question de la reconnaissance faite le 4/4/44) et les 23 et 25/8/44 (Rapport daté du 30/8/44 et évaluant les dommages causés par l'attaque aérienne du 20/8/44) dans Vincent Reynouard, « *Auschwitz. Ces documents occultés parce qu'ils contredisent l'histoire officielle* », VHO, nov 97, 38 p.)

[2] Dans l'« *Album d'Auschwitz* », ainsi que nous l'avons dit plus haut, la photo du *Krema III* indique également que cette porte est fermée au moment où des déportés manifestement inaptes (femmes âgées ou accompagnées d'enfants) passent à hauteur des deux grands *Kremas*.

2. Fosses de crémation

Comme nous l'avons vu, les crématoires ayant une capacité manifestement insuffisante (même pour 1.000.000 de morts), les historiens prétendent que les Allemands incinérèrent principalement leurs victimes dans de « gigantesques fosses » (8 ou 9 fosses de 40 m de long et 8 m de large, encore qu'en 1994, Pressac ne voyait plus que 3 fosses de 15 m de long et 3,50 m de large). Elles furent particulièrement utilisées, précisent-ils, en 1944 (précisément à l'époque des reconnaissances aériennes de l'*US Air Force*). On a vu plus haut que ces fosses sont une vue de l'esprit, ne fût-ce que pour des raisons techniques, mais examinons tout de même les photos.

Le 26/6/1944, Brugioni et Poirier, voyant de nombreuses traces de travaux de terrassement près des *Kremas IV* et *V* (lesquels ont peu servi, rappelons-le, le *Krema IV* ayant même été définitivement mis hors service en 1943), font le rapprochement avec les fosses de crémation mais refusent d'en tirer des conclusions positives. (Comme nous l'avons dit, ces terrassements auraient peut-être pu servir à l'aménagement des « bassins de réserve d'eau contre l'incendie » dont parle Müller.)

Ils ne retrouvent d'ailleurs plus ces vagues indices sur les photos des 26/7/1944 et 13/9/1944.

En ce qui concerne les grands *Kremas II* et *III*, ils repèrent, sur toutes les photos (si nous avons bien compris), une fosse « possible » derrière les bâtiments (Celle qu'on distingue en 6 à l'arrière du *Krema II* fait environ 10 m sur 5 m ; selon Ball, elle a 2 m de profondeur et son fond est recouvert d'eau.) et ils pensent que ce sont celles qui ont servi à incinérer les corps que les fours ne pouvaient brûler : ceux qui partagent les conclusions que nous avons développées dans le chapitre que nous avons consacré aux fosses, apprécieront.

Le 29/11/1944, ils constatent que la fosse derrière le *Krema III* a été rebouchée.

Nous supposons que c'est à ces endroits que Pressac a fouillé, apparemment sans résultat. (En tout cas, il n'en parle pas dans son livre.)

A aucun moment, Brugioni et Poirier ne disent avoir vu de stock de combustible (bois ou coke).

3. Flammes et fumées

Des torrents de flammes et de fumée noire sortaient des crématoires et des fosses, disent les historiens ; ils étaient visibles à 30 km à la ronde ; cela aurait dû particulièrement se vérifier à l'époque tragique des reconnaissances aériennes des Américains.

Sur les photos du 26/6/1944, Brugioni et Poirier voient effectivement de la fumée, mais près de la station principale d'épuration ; ils n'en voient nulle part ailleurs, ni sortant des crématoires ni sortant des gigantesques fosses (et pour cause : elles n'existent pas) ou des petites fosses trouvées près des *Kremas II* et *III* (si ce sont des fosses de crémation ; ne seraient-ce pas plutôt, par exemple, des fosses pour les cendres des fours ?). Brugioni et Poirier concèdent que « c'est surprenant ». Les autres jours et notamment le 25/8/1944, ils ne voient pas de fumée du tout, même pas en des endroits non suspects ! Ils doivent bien admettre, manifestement gênés, que « quoique les survivants rapportent que les cheminées des crématoires crachaient continuellement de la fumée et des flammes visibles à des miles de distance, les photographies n'en donnent aucune preuve positive ». (Ces photos prises, précisent-ils, pendant « la période d'extermination », sont datées des 4/4/1944, 26/6/1944, 26/7/1944, 25/8/1944 et 13/9/1944 ; en fait, en ce qui concerne cette période, on en a aussi en date du 27/12/1943, mais le ciel était bouché, et du 31/5/1944 ; on devrait aussi en avoir du 23/8/44 ; on a donc une photo par mois pendant 6 mois consécutifs.)

Les photos de l' « *Album d'Auschwitz* » ne montraient pas davantage de fumée ou de flammes sortant des *Kremas* ; la photo aérienne de la *Luftwaffe* du 8/7/1944 pas davantage. Ces fumées et flammes (sans parler des odeurs) étaient sans doute celles qui étaient émises par les cheminées et torchères du complexe carbochimique géant d'Auschwitz III (peut-être aussi pour les odeurs, celles qu'émettaient les stations d'épuration) : les témoins n'auraient pas menti mais auraient confondu ou extrapolé. D'ailleurs, comme le relève Marais, des flammes ne peuvent sortir d'une cheminée normale, sauf quand il y a le feu à cette cheminée.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, si l'aviation américaine n'a pas vu de fumées sortir des *Kremas*, ce n'est pas parce que, par une « malchance » que les statisticiens n'admettront pas, il n'y avait pas d'extermination ces jours-là mais tout simplement parce que, par un « hasard » que les statisticiens peuvent admettre, il n'y avait pas d'incinérations ces jours-là, les crématoires fonctionnant uniquement de façon intermittente quand les morgues étaient remplies de cadavres. Autre explication donnée par Marais, laquelle explication ne s'oppose pas nécessairement à la nôtre : « Cette absence de fumée peut s'expliquer aussi par la nature du combustible utilisé (le coke) et par une exploitation rationnelle, sans surcharge, des fours crématoires. » (Revision, mai-juin-juillet 1994). [3]

[3] En 1998, Pressac dit avoir trouvé dans les archives de Topf des documents qui contredisent « les témoignages des survivants de Birkenau évoquant les colonnes de fumées et de flammes crachées par les cheminées des crématoires ». En effet, admet Pressac, les crématoires ne fument pas, ne fût-ce que parce que les constructeurs se sont imposé des normes strictes depuis longtemps. Topf pouvait se vanter avec raison dans sa publicité que ses foyers assuraient « une combustion complète et sans fumée ». C'est la raison, dit Pressac, pour laquelle les photos prises en 1944 par l'*US Air Force* ne montrent aucune fumée, fait dont on ne peut déduire, comme le font les révisionnistes, que ces fours étaient à l'arrêt alors que, selon l'histoire officielle, l'extermination avait atteint son paroxysme. (J.-C. Pressac, « Enquête sur les chambres à gaz », *Les Collections de l'Histoire*, n° 3, octobre 98). Mattoigno n'est pas du tout convaincu : pour lui, seul Pressac croit que les

4. Orifices de déversement du Zyklon-B

Brugioni et Poirier relèvent l'existence de ces 4 orifices et sur le *Krema II* et sur le *Krema III*.

Relevons encore qu'ils ont constaté que le 14/1/1945, les chambres à gaz des *Kremas II* et *III* n'avaient pas encore été dynamitées : l'agrandissement des photos de ce jour-là serait bien intéressant. (Les Allemands, dit le *Kalendarium*, avaient enlevé les 50 cm de terre et donc d'herbes qui les recouvraient et les orifices doivent apparaître plus clairement que sur les autres clichés, d'autant plus que ce jour-là, les *Kremas* étaient recouverts par la neige.)

Le géologue John C. Ball a analysé à son tour ces photos [4] et il a mis en évidence un certain nombre de trucages de la part de la CIA, trucages dont un profane peut se convaincre facilement. [5]

En conclusion, ces photographies, malgré leur manipulation grossière et le parti pris des analystes de la CIA, prouvent que l'histoire officielle est mensongère ou, pour le moins, entachée d'exagérations extravagantes. Qui oserait prétendre le contraire ?

cheminées ne fument pas du tout parce que les fumées ont été proscrites lors du congrès de Dresde du 7/6/1876. Il faut effectivement faire la distinction entre fumée et torrent de fumée !

[4] Du moins les copies de négatifs déposées aux archives américaines, car les négatifs eux-mêmes sont apparemment inaccessibles ; s'il y a faux et usage de faux, on peut facilement comprendre pourquoi : ces négatifs portent la trace de grattages ou surcharges opérés par les faussaires. Selon Ball, les marques faites par la CIA ont été faites sur une photo papier ; le faussaire a pris une photo de cette photo et a réintroduit ce deuxième négatif dans le film original. Quand la CIA a ouvert ses archives au public en 1979, ce sont ces derniers négatifs qui ont été montrés. (*The Journal of Historical Review*, Volume 18, Number 4, July/August 1999, p. 47) En 1995 les juifs ont mis la main sur la CIA et cela n'est pas de nature à faire éclater toute la vérité. D'ailleurs, lors du procès opposant Irving à Lipstadt, Van Pelt a dit que des négatifs des photos sont à Jérusalem et que son impression est que ces négatifs sont en réalité ... les originaux. (Peter Damian, *VffG*, Heft 3 und 4, Dezember 2001, p. 389)

[5] Anomalies à relever :

- En ce qui concerne les orifices de déversement du Zyklon-B, nous en reparlerons en annexe 7. Disons déjà que la présence de ces orifices est le résultat d'un faux indiscutable et même grossier.
- En ce qui concerne les colonnes de détenus, Ball dit avoir relevé le 25/8/1944 l'ajout de colonnes dans le camp des femmes et dans celui des hommes, mais sans relation avec l'extermination. Notons encore, bien que cela concerne Auschwitz I, que le 25/8/1944, le faussaire aurait fait passer une colonne de détenus « à l'enregistrement » sur le toit d'un baraquement.
- Par contre, Ball a relevé que les clôtures des terrains des *Kremas II* et *III*, qui n'étaient constituées que de simples fils barbelés comme partout dans le camp, avaient été renforcées par le faussaire comme pour donner l'impression que les *Kremas* étaient camouflés. On relève d'ailleurs avec étonnement que le 31/5/1944, le faussaire de la CIA a oublié de renforcer une bonne portion de la clôture du *Krema II*. Il est bien possible que Ball ait tort : cette clôture (Nous comprenons qu'il s'agirait d'une haie.) est tardive : selon Pressac, elle a été demandée le 9/5/1944 et dessinée le 16/5/1944. Avant, si on comprend bien, la clôture autour des crématoires n'était constituée que de fils barbelés, ce qui constitue déjà un renseignement intéressant en soi. La photo aurait-elle été prise au cours des travaux de pose de cette clôture (c'est-à-dire, comme nous le supposons, de cette haie) ? A noter que dans un « *Aktenvermerk* » du 18/6/44 précédant une visite de Pohl (document cité à Nuremberg : NO-259), il est question de camoufler et protéger les crématoires par la plantation d'une « deuxième haie » de roseaux [« *Tarnung der Krematorien und Sicherheitsmassnahmen beim Bau eines zweiten Zaunes (...)* »]. (Samuel Crowell in *VffG*, Heft 3 und 4, Dezember 2000, p. 298)

Annexe 2 - Photos truquées

On rencontre souvent dans la matière qui nous occupe des photos accompagnées de légendes mensongères ; pire, on en rencontre même qui sont truquées. Nous en avons déjà vu une dans l'annexe 1. Voici un autre exemple de trucage à partir d'une des photos de *L'Album d'Auschwitz*. Ces photos, avons-nous dit, ont été prises lors de l'arrivée massive des juifs hongrois à l'été 1944. Sur aucune de ces photos n'apparaît la moindre trace de fumée,



ce qui est fort ennuyeux pour les historiens vu qu'ils prétendent qu'à cette époque, les Allemands gazaient et incinéraient jusqu'à 24.000 juifs par jour ! Qu'à cela ne tienne, il n'y a qu'à en ajouter et c'est ce qu'a fait le Centre Simon Wiesenthal de Los Angeles ; ce trucage, qui date de 1997, est repris sur le site Internet du Centre (*Multimedia Learning Center*) avec le commentaire suivant en anglais : « Tandis que ces prisonniers sont réduits en esclavage, leurs amis et familles sont gazés et brûlés dans les fours du crématoire. On peut apercevoir la fumée à l'arrière-plan. » (Bob Reis in *VffG*, Heft 2, Juni 1999).

Ci-contre, la photo originale et ci-dessous, la photo truquée et sa légende mensongère.

Museum of Tolerance ONLINE
MULTIMEDIA LEARNING CENTER



Photo Gallery
Hungarian arrivals after the
"Selektion" at Auschwitz



Date: June 0, 1944 Era: During WWII

As these prisoners were being processed for slave labor, many of their friends and families were being gassed and burned in the ovens in the crematoria. The smoke can be seen in the background.

[Index to Topics] [Home] [The Jews] [The Nazis] [World War II] [Antisemitism & The Final Solution]
[Resistance & Rescue] [The World Response] [Righteous Among the Nations] [After the War]

Copyright © 1997, The Simon Wiesenthal Center
9760 West Pico Boulevard, Los Angeles, California 90035

Un autre faux célèbre : celui d'un SS en casquette et de deux détenus pendus par les bras dans le dos. Ce faux a été fabriqué par les communistes est-allemands. Il a été abondamment reproduit pendant un demi-siècle ; en 1995, les historiens ont bien dû admettre que c'était un faux (dénoncé par Walendy) et il a fallu le retirer -quand c'était possible- des brochures officielles comme cela a été fait dans une brochure sur Bergen-Belsen du Niedersächsische Landeszentrale für politische Bildung.

A gauche l'ancienne page 30 de la brochure avec le faux ; à droite, la nouvelle page 30 avec un dessin qui, lui, a vraiment l'air d'un ... dessin.

I/19


LA TERREUR AU QUOTIDIEN

Le règlement enjoignait aux S.S. gardiens de camp de se comporter «en soldats face à l'ennemi», une consigne dont la plupart se prévalaient pour agir selon leur bon plaisir. Ainsi l'arbitraire joint à la terreur exagérée en haut lieu, rendaient omniprésentes les menaces qui pesaient à chaque instant sur les détenus. Très varié était le lot quotidien des punitions et des tortures qu'on réservait

aux détenus : privation de nourriture, coups de tuyaux de caoutchouc; arrêts de rigueur au bunker spécial (impossibilité de s'asseoir); coups assésés au sujet ligoté sur un chevalet; pendaison à l'arbre; noyade par immersion dans un tonneau recueillant l'eau de pluies, piquées mortelles. A titre d'indication, c'est aux yeux de tous les détenus réunis pour l'appel qu'on procédait au tirage au sort des punitions. Souvent, pour relever de sonnerie d'attente, un orchestre de détenus devait jouer un air de musique.

Pour mieux exercer leur domination, les S.S. se servaient en outre de certains prisonniers prêts à terroriser leurs codétenus moyennant une amélioration de leur propre situation. Craints entre tous, les «kapos» proposés aux commandos de travail et dont la brutalité ne le cédait en rien à celle des S.S.

Photo: Une cruelle torture: «Pendaison à l'arbre» (Memorial du camp de concentration de Buchenwald)



30


I/19

LA TERREUR AU QUOTIDIEN

Le règlement enjoignait aux S.S. gardiens de camp de se comporter «en soldats face à l'ennemi», une consigne dont la plupart se prévalaient pour agir selon leur bon plaisir. Ainsi l'arbitraire joint à la terreur exagérée en haut lieu, rendaient omniprésentes les menaces qui pesaient à chaque instant sur les détenus. Très varié était le lot quotidien des punitions et des tortures qu'on réservait aux détenus : privation de nourriture, coups de tuyaux de caoutchouc; arrêts de rigueur au bunker spécial (impossibilité de s'asseoir); coups assésés au sujet ligoté sur un chevalet; pendaison à l'arbre; noyade par immersion dans un tonneau recueillant l'eau de pluies, piquées mortelles. A titre d'indication, c'est aux yeux de tous les détenus réunis pour l'appel qu'on procédait au tirage au sort des punitions. Souvent, pour relever de sonnerie d'attente, un orchestre de détenus devait jouer un air de musique.

Pour mieux exercer leur domination, les S.S. se servaient en outre de certains prisonniers prêts à terroriser leurs codétenus moyennant une amélioration de leur propre situation. Craints entre tous, les «kapos» proposés aux commandos de travail et dont la brutalité ne le cédait en rien à celle des S.S.

Photo: Exécution, au commando extérieur du KZ de Hanovre-Stöcken, d'un détenu allemand repris après son évacuation. Reproduction d'un croquis qu'un détenu français, René Baumez, a réalisé au camp immédiatement après avoir assisté à cette exécution. Le dessin original a été pris le format d'une carte postale. Musée de l'Ordre de la Libération (Paris)



30

Dans la même brochure, à gauche, l'ancienne page 26 montrant une synagogue censée avoir été incendiée par les nazis lors de la Nuit de Cristal en 1938 alors qu'en fait, elle a pris feu lors d'un ... bombardement allié ; à droite, la nouvelle page 26 montrant une autre synagogue détruite lors de la même nuit. On espère que, cette fois, ce n'est pas un faux.

II/8

PERSÉCUTION ET EXPULSION

Au début de 1933, quelque 500.000 juifs vivaient en Allemagne, jusqu'en novembre 1938, environ un tiers d'entre eux avait fui à l'étranger. A partir de cette date, les juifs restants tentèrent de quitter le pays le plus vite possible. Jusqu'en automne 1941 - où l'émigration fut interdite - la moitié d'entre eux y réussirent, soutenus surtout, en Allemagne et à l'étranger, par des organisations juives d'entraide, secours à l'émigration, assistance juridique, formation et recherche d'emplois, œuvres charitables.

Après le pogrome du 9 novembre 1938, les juifs furent spoliés de leurs biens et écartés des postes de travail qui leur restaient. Obligés à partir de septembre 1941 de porter l'étoile jaune, ils furent chassés de leurs domiciles et parqués dans des «maisons juives». A la mi-octobre 1941, on commença à les expulser du Reich en les déportant dans les ghettos et les camps d'extermination d'Europe orientale.

Photo: Incendie de la synagogue Cranenburger Straße à Berlin, le 9 novembre 1938 (Archives G. Schoenberg)



46

II/8

PERSÉCUTION ET EXPULSION

La nuit du 9 au 10 novembre 1938 fut organisée sur la totalité du territoire du Reich un pogrome préparé de longue main par les dirigeants du régime: dévastation des synagogues, invasion, destruction et pillage des appartements, magasins et entreprises juifs. 91 juifs furent assassinés, 26.000 autres, déportés en camp de concentration, ne savaient plus que s'ils s'engageaient à quitter le pays.

Après le pogrome du 9 novembre 1938, les juifs furent spoliés de leurs biens et écartés des postes de travail qui leur restaient. Obligés à partir de septembre 1941 de porter l'étoile jaune, ils furent chassés de leurs domiciles et parqués dans des «maisons juives». A la mi-octobre 1941, on commença à les expulser du Reich en les déportant dans les ghettos et les camps d'extermination d'Europe orientale.

Photo: La synagogue de la rue Bergstraße à Hanovre après l'incendie, probablement le 10 novembre 1938. Historisches Museum (Hanovre)



46

Avec la mise au point de logiciels *ad hoc*, il est à craindre que l'industrie du faux se développe de façon extraordinaire ; voyez à la page suivante, un exemple de trucage, celui d'une des plus célèbres photos de la Conférence de Yalta. (Trucage réalisé par un anonyme -d'ailleurs fort adroit- et publié dans *VHO-Info*, nr 3, juli 1999.



Annexe 3 - Le savon juif

(D'après Robert Faurisson, dans *Annales d'Histoire Révisionniste*, n° 1, Printemps 1987)

- En 1942, le célèbre rabbin new-yorkais Stephen Wise, président du Congrès Juif Mondial, déclara que les Allemands fabriquaient en quantité industrielle du savon à partir de cadavres de juifs. Wise, qui est un éminent talmudiste, a joué un rôle prépondérant dans la fabrication de l'autre grande légende, celle des chambres à gaz.
- En 1943, le Comité Antifasciste Juif d'URSS tint des meetings aux USA aux fins de récolter des fonds : à chaque fois, l'acteur juif Salomon Mikhøls montrait une savonnette humaine prétendument ramenée d'un camp de concentration.
- A Nuremberg, l'avocat général soviétique Smirnov présenta un témoin du nom de Mazur, préparateur à l'Institut anatomique de Danzig, qui affirmait que cet institut avait fabriqué du savon humain. Smirnov produisit aussi des déclarations sous serment faites dans ce sens par deux prisonniers anglais. Smirnov déposa même des bouts de savon. Comme ce fut trop souvent le cas dans les procès contre les Allemands, on ne fit aucune expertise et on ne contre-interrogea aucun témoin.
- L'avocat général britannique Shawcross déclara qu'« à l'occasion » les Allemands avaient utilisé les corps de leurs victimes pour pallier le manque de savon.
- Dans son jugement du 1/10/1946, le tribunal a déclaré que les Allemands avaient fait des essais de fabrication de savon à partir de graisse humaine.
- Le célèbre juge SS Morgen confirma le fait devant un tribunal militaire américain : il raconta que Dirlewanger, qui commandait un commando SS sur le front de l'Est, avait fait périr de jeunes juives par piqûres de strychnine, découper leurs corps en petits morceaux, mélanger ceux-ci avec de la viande de cheval et fait bouillir le tout pour obtenir du savon. Comme nous l'avons vu, Morgen fut aussi un des témoins les plus cités par l'accusation pour prouver l'existence des chambres à gaz.
- Après la guerre, d'après Hilberg, les Polonais boycottaient le savon parce qu'ils croyaient qu'il avait été fabriqué avec de la graisse humaine.
- Des morceaux de savon furent montrés dans des expositions ou enterrés dans des cimetières juifs d'Europe et d'Israël : à Polticieni (Roumanie), à Sighet (Hongrie), à Haïfa (Israël), à l'Institut historique de Varsovie (Pologne), à la Kaznelson-House du Kibboutz des combattants du Ghetto en Israël, à l'Institut Yivo de New-York (USA), à la Cave des Horreurs au Mont-Sion (Israël). Sources citées par Faurisson :
 - Polticieni : Simon Wiesenthal, « RIF », Der Neue Weg, 1946. Le célèbre chasseur de nazis est aussi grand fabulateur que Wiesel : il indique que les savonnettes portaient une marque de fabrique « RIF » pour « Rein Jüdisches Fett » (« Pur savon juif »). En fait « RIF » signifiait « Reichsstelle für Industrielle Fettversorgung » (« Office du Reich pour l'approvisionnement industriel en matières grasses »). Le lecteur aura déjà remarqué que « Jüdisches » commence par un J et non pas par un I.
 - Sighet : *The New York Times*, 9/12/1986.
 - Haïfa : Pierre Joffroy, *Paris Match*, 3/11/1956.
 - Autres : Ditlieb Felderer, Bible Researcher, *Revisionnist History*, Oct. 1979 ; confirmation pour Israël et New York est donnée par Hilberg.
- On trouve encore d'autres allusions à ce savon juif :
 - L'*Encyclopædia Judaica*, article « Poland », Vol 13, pp 761-762, contient une photo d'une usine de savon à Danzig.
 - Le rabbin Schneier en 1983, à la cérémonie d'ouverture du Rassemblement américain des survivants juifs de l'Holocauste, déclarait : « Nous avons en mémoire les pains de savon marqués des initiales RJF faits des cadavres de nos bien-aimés. » On notera que « RIF » est devenu « RJF ». [1]
 - En Belgique, Ludo Van Eck, reproduit également une photo d'une savonnerie de ce type (« *Le livre des camps* », Leuven, 1979). [2]
 - Le germaniste Joseph Rovin, professeur à l'Université de Paris III déclarait encore en 1984 que pour Hitler, les juifs étaient à Auschwitz « de la matière première pour savonnette ».

[1] Pour les USA, on peut ajouter ceci : en 1974, *Israël Nachrichten* citait le célèbre Henry Kissinger, ancien secrétaire d'Etat américain : « Mes parents ne sont plus de ce monde : ils ont été transformés en savon. » D'autres journaux rapportent ce propos doublement mensonger. En fait, le père de Kissinger est mort en 1982 à New York à l'âge de 95 ans ; l'annonce de sa mort en a été faite par sa femme et ses deux fils, dont Henry, qui, tous, avaient émigré de Bavière en 1938.

[2] En Belgique également et bien avant lui, Raymond Rivière, président de l'Amicale des anciens d'Auschwitz et délégué au procès Höss, certifiait l'existence du savon juif, comme nous l'avons vu plus haut. Toujours en Belgique, Maxime Steinberg, historien de la déportation des juifs de Belgique, y croyait encore en 1981 (*Pour*, 2 et 7/7/1981). A propos de Kurt Asche qui aurait expliqué la déportation des juifs en plaisantant (« Nous avons besoin de savon »), Steinberg concluait : « Cette odieuse boutade indique que Kurt Asche était même informé de l'usage fait avec les cadavres des déportés gazés ». Il pouvait d'ailleurs fonder sa conviction sur une décision de justice : le Tribunal Supérieur du Schleswig-Holstein qui jugea Asche en 1977 a enregistré cette boutade en précisant, selon Steinberg, qu'elle « porte à croire que les juifs devaient être tués pour ensuite utiliser leurs débris. »

- En 1986, la Fondation Auschwitz à Bruxelles confirmait encore l'existence dudit savon juif.
- Par contre, Hilberg a déclaré qu'il s'agissait d'une rumeur sans fondement. L'Institut d'Histoire Contemporaine de Munich aussi (1983). Georges Wellers, ancien d'Auschwitz et historien français, dit que la fabrication de savon juif appartient à la « *catégorie des bobards qui circulaient déjà dans les camps* ». [3]

Désormais, conclut Robert Faurisson, plus personne n'oserait confirmer pareille légende. [4] Mais pourquoi ne faudrait-il plus croire à une légende pour laquelle on a des témoignages, des documents photographiques, des opinions de grands historiens et des « *preuves* », et pourquoi faudrait-il croire à une autre légende (celle des chambres à gaz) pour laquelle on a des éléments d'appréciation du même ordre ? Pourquoi la Justice française poursuit-elle les « *négateurs* » de chambres à gaz et pas ceux de savon juif, alors que les deux faits ont été attestés et certifiés à Nuremberg même ?

[3] Récemment, Yehuda Bauer du Yad Vashem a confirmé que pour les Israéliens également, le savon juif était désormais à considérer comme une fable, fable que Bauer impute d'ailleurs ... aux Allemands, lesquels l'auraient imaginée pour effrayer les juifs ! (« *C'était une forme sadique de torture psychique* », a précisé Bauer !) (*The Jerusalem Post*, 5/5/1990)

[4] Il se trompait (ce qui n'a pas dû lui arriver souvent, d'ailleurs) : il s'est encore trouvé une avocate pour en faire mention en juin 1992 à Fontainebleau au procès de deux révisionnistes, Philippe Costa et Laurent Gentel. Et le canard court toujours et, même, selon certains, il n'est pas près de s'arrêter : « (...) *Il est frappant de constater qu'on ne peut pas se débarrasser des fantasmes pourtant dénoncés vigoureusement par Pierre Vidal-Naquet [sic]. On voit toujours, évoquée comme véridique, la rumeur jamais vérifiée [resic] des savons fabriqués à partir de graisses humaines (...)* Par exemple, pour le plus récent, dans les commentaires du journal *Le Monde*, 6 novembre 1999, page 32 à propos du film de David Fincher, *Fight Club*. » (Jean-François Forges, professeur d'histoire, « *Quelle histoire ? Quelle mémoire ?* », *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° spécial 66, janvier-mars 2000)

Ceux qui désireraient en savoir plus sur les mythes parallèles au mythe de la chambre à gaz (abat-jour en peau humaine, etc.) liront avec intérêt *Akribieia*, n° 6, mars 2000.

Annexe 4 - Extrait du journal de Kremer

Le 2/9/1942, au début de son court séjour à Auschwitz-Birkenau en tant que médecin SS, le professeur Johann-Paul Kremer note dans son journal :

« *Ce matin, à 3 heures, j'ai assisté, dehors, pour la première fois à une action spéciale. Comparé à cela, l'Enfer de Dante me paraît presque comme une comédie. Ce n'est pas sans raison qu'Auschwitz est appelé le Camp de l'Anéantissement !* » [1]

Nous passerons sur les querelles de vocabulaire, par exemple la querelle entre ceux qui traduisent « *Vernichtung* » par « *extermination* » et ceux qui le traduisent par « *anéantissement* ». Nous passerons aussi sur les altérations de texte faites, jadis, par les historiens, altérations qui n'étaient peut-être pas innocentes : ainsi traduisaient-ils « *das Lager der Vernichtung* », expression quasi littéraire (Kremer n'en était pas avare.) dont l'équivalent en français est « *le Camp de l'Anéantissement* », par « *un camp d'extermination* », expression d'allure administrative, comme le fait *Le Soir* du 2/10/1992 ou encore *Les Collections de l'histoire*, octobre 1998, p. 33 sous la plume de l'historien Jean-Pierre Azéma. On notera encore qu'en aucun endroit de son journal, Kremer ne mentionne clairement qu'il y ait eu des gazages à Auschwitz, ce qui fait que son journal est l'objet d'interprétations.

Interprétation des historiens : Cette nuit-là est arrivé de France un convoi de déportés juifs. Un certain nombre ont été retenus pour le travail, mais la plupart ont aussitôt été gazés : c'est cette opération qui constitue l'« *action spéciale* » dont parle Kremer. (Il en parle à quinze reprises, le plus souvent à l'occasion de l'arrivée d'un convoi.) Cette première expérience de l'extermination des juifs a horrifié Kremer, qui s'est confié à son journal.

Interprétation des révisionnistes : Cette nuit-là est arrivé de France un convoi de déportés juifs, alors que le camp et la ville d'Auschwitz étaient frappés par de terribles épidémies de typhus, dysenterie, etc. (Les déportations furent même suspendues et le camp mis en quarantaine.) L'« *action spéciale* » dont parle Kremer consistait à réceptionner ce convoi : ce n'était pas une mince affaire d'accueillir d'un coup en pleine nuit 1.000 à 2.000 personnes, épuisées par un long voyage et dont certaines étaient âgées ou malades. (Il y avait habituellement pour les malades des wagons sanitaires ou qualifiés de tels dans ces convois.) Il fallait notamment séparer ceux qui étaient aptes au travail et ceux qui, ne l'étant pas, devaient être réimplantés à l'Est ; dans l'immédiat, il fallait à 3 heures du matin installer tout ce monde au milieu de malades et de mourants dans une atmosphère dantesque : ainsi, le tiers des détenus immatriculés au 1/9/1942 moururent-ils dans le mois !

Les révisionnistes renvoient en outre à une lettre du 21/10/1942 de Kremer à sa gouvernante :

« *Toutefois, je n'ai pas encore reçu de réponse définitive, mais je m'attends à pouvoir être de retour à Munster avant le 1er décembre et ainsi tourner définitivement le dos à cet enfer d'Auschwitz, où en plus du typhus, etc., règne aussi maintenant la typhoïde.* »

Il semble donc bien que, pour le docteur Kremer, l'« *enfer d'Auschwitz* », c'était les épidémies qui frappaient les juifs et les SS [2] et non l'extermination des juifs par gazage. Nous aurons l'occasion dans le tome 2 de revenir sur la période au cours de laquelle Kremer a vécu à Auschwitz et nous montrerons à quel point cette thèse est justifiée.

[1] « *Zum 1. Male draussen um 3. Uhr früh bei einer Sonderaktion zugegen. Im vergleich hierzu erscheint mir das Dante'sche Inferno fast wie eine Komödie. Umsonst wird Auschwitz nicht das Lager der Vernichtung genannt !* »

[2] On peut citer le cas des médecins SS : le Dr Popiersch, médecin-chef d'Auschwitz, et son successeur, le Dr Schwella en sont morts ; en ont été victimes mais en ont échappé le Pr Kremer lui-même et les Drs Schwarz, Uhlenbrock et Mengele. (R. Faurisson dans « *Réponse à J-C Pressac* »)

Annexe 5 - Extrait de *La Nuit* d'Elie Wiesel

(...) Nous ne savions pas encore quelle direction était la bonne, celle de gauche ou celle de droite, quel chemin conduisait au bain et lequel au crématoire. Cependant, je me sentais heureux : j'étais près de mon père. Notre procession continuait d'avancer, lentement.

Un autre détenu s'approcha de nous :

- Contents ?

- Oui, répondit quelqu'un.

- Malheureux, vous allez au crématoire.

Il semblait dire la vérité. Non loin de nous, des flammes montaient d'une fosse, des flammes gigantesques. On y brûlait quelque chose. Un camion s'approcha du trou et y déversa sa charge : c'était des petits enfants. Des bébés ! Oui, je l'avais vu, de mes yeux vu... Des enfants dans les flammes. (Est-ce donc étonnant si depuis ce temps-là le sommeil fuit mes yeux ?)

Voilà donc où nous allions. Un peu plus loin se trouverait une autre fosse, plus grande, pour des adultes.

Je me pinçai le visage : vivais-je encore ? Étais-je éveillé ? Je n'arrivais pas à le croire. Comment était-il possible qu'on brûlât des hommes, des enfants et que tout le monde se tût ? Non, tout cela ne pouvait être vrai. Un cauchemar... J'allais bientôt m'éveiller en sursaut, le cœur battant et retrouver ma chambre d'enfant, mes livres...

La voix de mon père m'arracha à mes pensées :

- Dommage... Dommage que tu ne sois pas allé avec ta mère... J'ai vu beaucoup d'enfants de ton âge s'en aller avec leur mère...

Sa voix était terriblement triste. Je compris qu'il ne voulait pas voir ce qu'on allait me faire. Il ne voulait pas voir brûler son fils unique.

Une sueur froide couvrait mon front. Mais je lui dis que je ne croyais pas qu'on brûlât des hommes à notre époque, que l'humanité ne l'aurait jamais toléré...

- L'humanité ? L'humanité ne s'intéresse pas à nous. Aujourd'hui, tout est permis. Tout est possible, même les fours crématoires... Sa voix s'étranglait.

- Père, lui dis-je, s'il en est ainsi, je ne veux plus attendre. J'irai vers les barbelés électrifiés. Cela vaut mieux qu'agoniser durant des heures dans les flammes.

Il ne me répondit pas. Il pleurait. Son corps était secoué d'un tremblement. Autour de nous, tout le monde pleurait. Quelqu'un se mit à réciter le Kaddich, la prière des morts. Je ne sais pas s'il est déjà arrivé, dans la longue histoire du peuple juif, que les hommes récitent la prière des morts sur eux-mêmes.

- *Yitgadal veyitkadach chmé raba...* Que Son Nom soit grandi et sanctifié... murmurait mon père.

Pour la première fois, je sentis la révolte grandir en moi. Pourquoi devais-je sanctifier Son Nom ? L'Eternel, Maître de l'univers, l'Eternel Tout-Puissant et Terrible se taisait, de quoi allais-je Le remercier ?

Nous continuions à marcher. Nous nous rapprochâmes peu à peu de la fosse, d'où se dégageait une chaleur infernale. Vingt pas encore. Si je voulais me donner la mort, c'était le moment. Notre colonne n'avait plus à franchir qu'une quinzaine de pas. Je me mordais les lèvres pour que mon père n'entende pas le tremblement de mes mâchoires. Dix pas encore. Huit. Sept. Nous marchions lentement, comme après un corbillard, suivant notre enterrement. Plus que quatre pas. Trois pas. Elle était là maintenant, tout près de nous, la fosse et ses flammes. Je rassemblais tout ce qui me restait de forces afin de sauter hors du rang et me jeter sur les barbelés. Au fond de mon cœur, je faisais mes adieux à mon père, à l'univers tout entier et, malgré moi, des mots se formaient et se présentaient dans un murmure à mes lèvres : *Yitgadal veyitkadach chmé raba...* Que Son Nom soit élevé et sanctifié... Mon cœur allait éclater. Voilà. Je me trouvais en face de l'Ange de la mort...

Non. A deux pas de la fosse, on nous ordonna de tourner à gauche, et on nous fit entrer dans une baraque. (...)

Annexe 6 - Rapport Leuchter : critiques et réfutation

L'historien allemand **Ernst Nolte** a écrit dans *Sieg*, n° 5/1990 :

« *Même pour des profanes, il est évident, après le premier choc, que, dans des pièces qui sont exposées au vent et à la pluie depuis plus de 40 ans, il n'est plus possible de trouver des preuves décisives de la non-existence de processus déterminés, à moins de prouver qu'une coloration bleue ineffaçable par des influences extérieures aurait dû nécessairement se produire d'une manière analogue à ce qui s'est passé pour des chambres dites d'épouillage. C'est précisément cette preuve que Leuchter n'apporte pas.* »

Depuis, Rudolf a comblé cette lacune du rapport Leuchter et détruit l'argument -de bon sens, il est vrai- de Nolte. Plus récemment, après la lecture du rapport de Rudolf, le célèbre historien, confessant qu'il n'était pas qualifié pour juger cette expertise, ajoutait tout de même :

« *Cependant, mon impression est que cette expertise est une contribution importante à la solution d'un problème important, solution devenue urgente depuis le 'Rapport Leuchter'.* » [1]

L'argumentation de **Pressac**, elle, est incohérente. La formation des ferrocyanures, dit-il, se serait produite dans les chambres à gaz d'épouillage mais pas dans les chambres à gaz homicides en raison des quatre paramètres suivants :

- la quantité de Zyklon-B mis en œuvre ;
- la durée de l'opération ;
- la température ambiante ;
- les effets des intempéries.

En ce qui concerne les paramètres « *quantité* » et « *durée* », on utilisait, dit Pressac, beaucoup plus de Zyklon-B dans les chambres d'épouillage, et cela, pendant plus de temps et à une température plus élevée. Il fallait, dit-il (sans preuve), une concentration de HCN (acide cyanhydrique) de :

- 5 g/m³ pendant 6 heures pour tuer un pou,
- seulement 0,3 g/m³ pendant 5 minutes pour tuer un homme.

Et Pressac de préciser que 97 à 98 % (pour le moins 95 %) du Zyklon-B utilisé à Auschwitz ont servi à gazer des poux. [2]

Mais, dit-il aussi, pour être sûr du résultat (En fait Pressac est lié par les dires des témoins quant au nombre de boîtes utilisées par opération.), on administrait aux juifs 40 fois la dose létale, soit 12 g/m³ (encore que pendant moins de 10 minutes).

Il y a déjà là une contradiction : si les Allemands avaient voulu être sûrs du résultat, ils se seraient donné un peu plus de temps. Mais comme nous le verrons, là aussi, Pressac reste lié par les dires des témoins et il ne peut donner davantage de temps aux Allemands (bien que, obligé de se défendre sur le plan de la capacité de crémation, il prétende par ailleurs qu'il n'y avait qu'un seul gazage « *possible* » par jour dans les *Kremas II et III* : Pressac n'en est pas à une incohérence près !). Malgré quoi, son raisonnement se détruit tout seul :

- Ces 10 minutes ont été répétées d'innombrables fois pour gazer ces centaines de milliers de juifs (ces millions, disaient naguère les historiens) et cela change tout, car « *les petits ruisseaux font les grandes rivières* ». Pressac aggrave son cas en affirmant que le gaz avait juste le temps d'être inhalé par les victimes mais pas celui de se déposer sur les murs : c'est vraiment puéril de sa part.
- Ces 10 minutes sont pure théorie, car il fallait bien davantage de temps pour diffuser et ventiler le gaz, et cela lui permettait de s'insinuer dans les murs et de s'y transformer en ferrocyanure. Le fabricant nous le dit et les experts, comme Rudolf, nous le confirment.
- On a retrouvé des doses quantifiables de ferrocyanure dans des locaux autres que ces deux sortes de chambres à gaz, locaux qu'on avait dû désinfecter l'une ou l'autre fois et dans lesquels on aurait dû trouver beaucoup moins de ferrocyanure que dans des chambres homicides.

[1] Depuis, semble-t-il, Nolte a changé d'avis. En 1996, dans une lettre à François Furet, Nolte écrit que l'affirmation que les morgues des crématoires n'ont pu servir de chambres à gaz du fait qu'on n'y a pas trouvé de trace de cyanure « *pourrait conduire à une défaite spectaculaire des révisionnistes si elle n'était soustraite au public.* » Malheureusement, Nolte omet de préciser qui est responsable de cette soustraction. (François Furet et Ernst Nolte, *Fascisme et communisme*, Hachette Littératures, Collection Pluriel, janvier 2000, 146 pp. Nous avons résumé une partie de cet ouvrage dans notre article « *Ernst Nolte et le révisionnisme* ».)

[2] Il s'agit là d'une révision de l'histoire, les historiens nous ayant affirmé très exactement le contraire, notamment Hilberg, qui dans son livre de 1988 (éd. française), dit :

« *La presque totalité des approvisionnements d'Auschwitz [en Zyklon-B] servait au gazage des gens ; très peu servaient à la désinfection.* »

On comprend bien, sans pour autant l'approuver, la démarche de Pressac : obligé d'expliquer l'absence de cyanures, il réduit radicalement la quantité de Zyklon-B ! Et de même qu'en 1988, Hilberg écrivait une chose sans preuves parce que cela confortait la thèse exterminationniste, Pressac, en 1989, écrit très exactement le contraire, toujours sans preuves et toujours pour la même raison : ceci montre une fois de plus que les historiens ne sont pas au service de l'histoire, mais l'ont mise au service des thèses qu'ils sont chargés de défendre. Cette révision n'est pas sans effet, ainsi que nous le verrons, sur la signification donnée aux mots « *action spéciale* » et « *traitement spécial* ».

- Même si elles n'ont pas été répétées plusieurs fois par jour, comme Pressac l'affirme aujourd'hui, ces 10 minutes, toutes théoriques qu'elles soient, auraient néanmoins suffi à assurer un développement des ferrocyanures, pour autant, bien entendu, que le gaz ait réussi à se diffuser (ce qui n'est pas sûr, mais il faut bien admettre que s'il ne se diffusait pas, il ne pouvait pas davantage tuer les juifs que former des ferrocyanures).

Voilà pour les paramètres « *quantité* » et « *durée* ».

Pour ce qui est de la « *température* », il faudrait, pour commencer, que Pressac se mette en accord avec lui-même :

- Elle était, dit-il, portée à 30°C dans les chambres à gaz d'épouillage (pour faciliter la diffusion de l'HCN, qui entre en ébullition à 25,7°C) ; si elle était moindre dans les chambres à gaz homicides (notamment en hiver, saison au cours de laquelle elle devait être proche de zéro si pas en dessous), comment l'HCN pouvait-elle bien se diffuser et faire son œuvre en 10 minutes ? On peut ajouter que, comme l'a démontré Rudolf, plus la température est basse et plus le gaz cyanhydrique qui aurait réussi à se dégager (en petites quantités, bien entendu) a de chances de se transformer aussitôt en ferrocyanure, surtout dans un milieu humide.
- Si la température s'élevait rapidement dans les chambres à gaz homicides grâce à la « *chaleur humaine* », comme le prétendait Wellers et comme le prétend également Pressac, son argument relatif à la température n'est plus valable (à savoir qu'il n'y aurait pas eu formation de ferrocyanure dans les chambres à gaz homicides du fait que la température y était trop basse).

Quant aux effets des « *intempéries* » et d'une façon générale des effets de la durée dans le temps, on a vu comment Rudolf y a répondu de façon imparable. Il n'y avait d'ailleurs qu'à examiner le mur extérieur d'une certaine chambre à gaz d'épouillage pour s'en convaincre. (Ce mur est encore bleuté après cinquante ans d'exposition au soleil et aux intempéries.)

Bref, Pressac ne cesse de se retrouver coincé dans ses propres contradictions et, contrairement à ce qu'affirment des gens qui, visiblement, ne l'ont pas lu, il n'est pas arrivé à trouver la moindre faille dans l'expertise de Leuchter.

L'historien belge **Jean Stengers**, lui, a estimé (en mai 1989) que l'expertise de Leuchter était « *ridicule* » à cause de l'état actuel des installations et de notre méconnaissance relative des lieux :

« On sait combien le remaniement des lieux depuis près d'un demi-siècle rend extraordinairement difficile l'identification des vestiges -à supposer qu'il en reste- des bâtiments qui ont pu servir de chambres à gaz. Même un examen approfondi des plans conservés ne permet dans certains cas que des suppositions (...) ».

En décembre 1992, il persiste à parler d'« *expertise-bidon* ». On peut lui répondre que ni le Musée d'Etat d'Auschwitz, qui a fait procéder à une contre-expertise, ni Pressac (bien que Stengers s'y réfère) ne partagent ses réticences. J-C Szurek, qui, en 1989, a donné une description-inventaire d'Auschwitz, ne dit rien qui puisse donner raison à Stengers. Enfin, les photos récentes que donne Pressac laissent penser qu'une expertise de la chambre à gaz du *Krema II* est même étonnamment facile. (On peut se glisser facilement sous le manteau de béton du toit effondré et on distingue très nettement plafond, armatures, piliers, poutre maîtresse et murs de briques, qui sont manifestement d'origine et n'ont pas été remaniés.) Les films-vidéo tournés à l'occasion de l'expertise de Leuchter ou ramenés par d'autres (McCalden par exemple) font même pénétrer le téléspectateur à l'intérieur de la chambre à gaz du *Krema II* (ce qui est interdit au pèlerin qui a fait le déplacement à Birkenau). Les réticences de Stengers peuvent se justifier par exemple pour le *Krema I* mais en aucune manière pour les *Kremas II et III*, où est censé s'être déroulé l'essentiel des gazages : on sait où ils sont et où sont censées s'être trouvées leurs chambres à gaz ; certains de leurs vestiges, comme les murs de briques, sont parfaitement identifiables et on y a un accès facile. [3]

[3] - Les révisionnistes (notamment Felderer et Faurisson depuis 1976) affirment que cette chambre à gaz du *Krema I* constitue une supercherie. En fait, la totalité du *Krema* a été reconstruite sans grand soin de sorte que les fours ne sont reliés à aucun conduit d'évacuation de fumées et que, forcément, la célèbre cheminée n'est pas davantage reliée à un foyer ; cette cheminée est un postiche. Ce faux est tellement grossier que F. Piper (directeur du Musée d'Etat d'Auschwitz) a bien dû le reconnaître en 1992 (après la chute du communisme) :

« La chambre à gaz du camp [principal] a été construite après la guerre (...) [cette] reconstruction fut fabriquée par l'Union Soviétique à la suite d'un ordre direct de Staline. »

Selon Ingrid Rimland Zündel, le site internet du Musée d'Etat précise :

« Après la guerre, le Musée a effectué une reconstruction partielle. La cheminée et les deux incinérateurs ont été reconstruits en utilisant des matériaux d'origine, comme l'ont été plusieurs des ouvertures situées dans le toit de la chambre à gaz. » (Lettre d'information d'Ingrid Rimland Zündel du 24 juin 2003 selon Bocage).

Même un magazine philosémite comme *L'Express* l'a reconnu. (Eric Conan dans l'édition du 19/1/1995 : « *Tout y est faux.* »)

- Parmi les autres supercheries mises en place à Auschwitz, citons l'exposition de cheveux dont beaucoup de visiteurs sortent en larmes comme le roi Baudouin ou encore Nicole Fontaine, présidente du parlement européen qui, « *choquée par ce qu'elle avait vu dans les vitrines, ne put retenir son émotion* » (*Après Auschwitz*, n° 276, octobre 2000, p. 11) ; or, nous apprend R. Faurisson, une partie au moins des cheveux exposés ont été amenés d'une usine de feutres sans rapport avec Auschwitz ; nous en reparlerons en annexe 12 (« *Un exemple de supercherie : les cheveux d'Auschwitz* »).

- Les autres camps n'ont pas échappé à ce genre de mises en scène ; par exemple, pour Buchenwald, voyez Volkhard Knigge, directeur de la Fondation Buchenwald, « *Du cimetière au musée ? De l'avenir du travail des mémoriaux en Allemagne* », (*Cahier International sur le*

Enfin, compte tenu de ses remarques, on est en droit de se demander sur quelles preuves matérielles le rationaliste qu'avait été -avant de sombrer dans la bigoterie- le professeur Stengers pouvait bien fonder sa croyance aux chambres à gaz ?

témoignage audiovisuel, n° spécial 66, janvier-mars 2000, p. 45) ; Knigge écrit qu'à la libération du camp, les détenus exposèrent eux-mêmes des cadavres de détenus qui n'avaient pu être incinérés pour démontrer l'horreur du camp aux yeux de leurs libérateurs américains ; ceux-ci participèrent à leur tour à cette mise en scène macabre et obligèrent les habitants de Weimar à défiler devant ces amoncellements de cadavres ; sans doute conscients des crimes abominables qu'ils avaient commis en collaboration avec les Anglais en brûlant vifs des centaines de milliers de femmes et d'enfants allemands et désireux de le faire oublier, ils exploitèrent sans vergogne ces pauvres morts pourrissants et ne leur donnèrent pas de sépulture tant que cela leur parût utile : « *C'est ainsi que le chef du service médical de l'armée américaine adressa, le 30 avril 1945, au haut commandant américain, après la visite que celui-ci effectua le 25 avril au camp, la recommandation suivante : "Beaucoup de morts gisant ça et là dans le camp furent enterrés, il faudrait cependant laisser quelques amoncellements de corps comme preuve des conditions de vie qui existaient dans le camp."* »

Annexe 7 - Les 39 traces criminelles relevées par Pressac

Pressac a relevé dans les archives d'Auschwitz 39 « traces criminelles » c'est-à-dire qu'à 39 reprises, il a retrouvé des indices, parfois de simples mots qui prouvent, croit-il, la conversion des divers *Kremas* à des fins criminelles. Certaines de ces traces, soit seules soit en association, semblaient accablantes pour les Allemands mais sans qu'aucune de ces « traces » ne compense les objections rédhitoires des révisionnistes concernant la ventilation du gaz, la capacité de crémation, etc., objections que nous avons développées plus haut. Enfin, ainsi que nous l'avons déjà dit, de nouveaux éléments ont été récemment apportés avec l'ouverture des archives des pays de l'Est libérés du communisme. L'analyse des documents rapportés de Moscou clôt la discussion à l'avantage des révisionnistes.

1. PORTES ETANCHES AU GAZ.

On trouve dans les archives d'Auschwitz plusieurs mentions de portes étanches au gaz pour la morgue 1 des *Kremas II* et *III* : les historiens y voient une preuve qu'elles servaient de chambres à gaz criminelles ; en effet, pourquoi équiper des morgues de portes semblables ?

Un exemple : un bordereau du 6/3/1943 porte sur la commande d'une « porte [étanche] au gaz de 100/192 [cm] pour la morgue 1 (...) identique à la porte de la cave du *Krema II* d'en face ». Il s'agit donc des *Kremas II* et *III* et du coup, nous apprenons qu'effectivement les morgues 1 de ces deux grands *Kremas*, dans lesquels se serait déroulé l'essentiel de l'extermination, avaient une porte étanche au gaz et sont donc bien, selon les historiens, des chambres à gaz homicides. Cette commande a été confirmée dans une lettre du 31/3/1943, qui rappelle aussi une commande antérieure de 3 autres portes étanches au gaz pour les *Kremas IV* et *V*, semblables, dit la lettre, aux portes déjà livrées jusqu'alors (c'est-à-dire, selon Pressac, la porte livrée pour le *Krema II* et une porte déjà livrée pour le *Krema IV*, dans lequel il y avait en tout 4 portes semblables).

En fait, il y avait de nombreuses installations d'épouillage dans le camp et chacune d'elles étaient équipées de nombreuses portes étanches au gaz : rien que dans le BW5, Mattogno en a compté 22 ; **même les portes des chambres d'épouillage à air chaud étaient équipées de portes dites étanches au gaz**. Dès lors, il faut admettre que la qualification d' « étanchéité aux gaz » donnée à une porte ne signifie pas qu'elle était *ipso facto* destinée à une chambre à gaz (criminelle ou pas). Bref, on ne peut affirmer que les morgues 1 des *Kremas II* et *III* servaient au gazage d'êtres humains du seul fait qu'elles étaient équipées de portes étanches au gaz. [1]

Encore faut-il essayer d'expliquer la présence desdites portes dans les *Kremas II* et *III* vu qu'en définitive, on n'y a installé aucune chambre d'épouillage ni à gaz, ni à air chaud. En attendant la sortie du livre que Mattogno rédige actuellement sur Auschwitz, on peut indiquer les pistes suivantes :

- Ces morgues, disent certains révisionnistes, servaient à l'occasion d'abri antiaérien (Nous en avons déjà parlé et nous avons dit qu'on peut se demander si ces morgues n'avaient pas été conçues à cet effet également.) et cela justifiait la pose de portes *ad hoc*. Argument bien faible, admettent d'autres révisionnistes.
- Jadis, certains avaient émis l'idée que l'on aurait pu se servir de la morgue 1 du *Krema II* pour des essais de gaz de combat (autre que l'HCN) mais alors, pourquoi avoir fait de même dans les autres *Kremas* ? C'est invraisemblable.
- De son côté, Gauss (alias Rudolf) fait des remarques intéressantes :
 - D'une part, rappelle-t-il après Leuchter, ces portes étaient en bois et le joint d'étanchéité était en feutre et, dès lors, c'est une pure convention de langage de les baptiser « portes étanches au gaz » car elles ne pouvaient l'être.
 - D'autre part, la morgue 1 (et les autres morgues) étaient destinées à accueillir les corps de typhiques et il était donc nécessaire de calfeutrer les portes pour éviter une dispersion des microbes. Cette étanchéisation était d'ailleurs dans le cas des *Kremas II* et *III* un élément indispensable de la ventilation de la morgue 1 : sans elle, le circuit n'aurait pas été fermé correctement et la ventilation aurait été imparfaite.
- Enfin, ainsi que nous l'avons vu, la ZBL avait formé à l'époque des traces relevées par Pressac le projet d'implanter des installations d'épouillage par air chaud dans les *Kremas II* et *III* et il ne faudrait peut-être pas chercher ailleurs l'explication à donner à la présence de ces portes (même si, finalement, la ZBL a renoncé à son projet).

2. « FUSSBODEN BETONIEREN IM GASSKAMMER »

Le 2/3/1943, un ouvrier d'une entreprise extérieure note (en faisant une faute d'orthographe : il écrit « Gass » pour « Gas ») sur une fiche de travail qu'il avait eu, entre autres travaux, à « bétonner le sol de la chambre à gaz

[1] Carlo Mattogno, 'Sonderbehandlung' (...), op. cit.

[du *Krema IV*] » (« *Fussboden betonieren im Gasskammer* ») : c'est, dit Pressac, la preuve qu'il y avait une chambre à gaz homicide dans ce *Krema* et que tout le monde était au courant. Mais il dit aussi que cet ouvrier avait, quelques jours plus tôt, posé dans la même pièce des fenêtres étanches au gaz et en avait « *déduit avec bon sens qu'il était dans une 'chambre à gaz'* [homicide] ». ».

D'une part, cette chambre à gaz hypothétique pouvait tout aussi bien être consacrée à l'épouillage ; d'autre part, cet indice est, en bonne logique, sans valeur et renvoie au chapitre précédent sur les portes et fenêtres étanches au gaz.

3. POMMES [DE DOUCHE]

L'inventaire établi lors de la réception des caves du *Krema III* mentionne « *14 pommes* [de douche] » (« *Brausen* ») dans la morgue 1. Le même inventaire reprend 2 robinets et, dit Pressac, ils figurent sur un plan (le n° 2197) ainsi que les conduites d'eau qui les alimentent ; par contre, le plan n'indique ni douche ni canalisation *ad hoc* et on n'en a pas trouvé de trace *in situ*. (On notera qu'on avait fait dire à Höss que des canalisations et des robinets postiches avaient été installés.) C'est donc, en conclut Pressac, que ces pommes de douche sont factices. (Il pense qu'elles étaient en bois peint -ce que ne dit pas l'inventaire- et étaient destinées à tromper les juifs à gazer.)

On peut répondre ce qui suit :

- Les Allemands avaient démonté et récupéré tout ce qu'ils avaient pu avant de faire sauter les installations (conduits, etc...). Ce fait ne facilite pas la recherche.
- Le plan 2197 publié par Pressac est tout simplement illisible et on ne peut vérifier ce qu'il dit.
- Au passage, on peut noter que la présence de robinets dans une chambre à gaz pose un problème, l'HCN étant très soluble dans l'eau. Pressac affirme d'ailleurs, mais toujours sans donner de preuve, que ces robinets furent détruits lors des premiers gazages. Mais alors, se pose la question de savoir comment on nettoyait ces caves après le gazage des 3.000 victimes.
- On pouvait, dit Faurisson, désigner l'ensemble par la partie et, effectivement, on le faisait parfois : le *Krema* aurait donc pu être désigné par sa morgue principale. De ce fait, les douches en question auraient très bien pu être celles qui se trouvaient au rez-de-chaussée.
- On note que l'inventaire en question est un tableau à deux entrées : les salles sont indiquées en ordonnées en manuscrit, les objets répertoriés sont désignés en abscisses en préimprimé (C'est le cas des pommes.) ou en manuscrit. (C'est le cas des portes.) Ce formulaire était un formulaire passe-partout et il prouve qu'il y avait des pommes de douche habituellement dans ces locaux sanitaires et mortuaires (mais, par contre, il est vrai, pas de portes étanches au gaz mais cet aspect a été traité ci-dessus).
- On ne trouve effectivement pas de pommes dans les autres lignes consacrées aux caves du *Krema III*. Par contre, aucune pomme de douche n'est mentionnée dans l'inventaire des caves du *Krema II* (et pas davantage de porte étanche au gaz et pourtant il y en avait une). De même, l'inventaire ne mentionne rien de l'équipement des douches qui se trouvaient incontestablement au rez-de-chaussée.
- On pourrait donc aussi supposer qu'au moment de la réception, ces pommes étaient simplement stockées dans la cave en question et que le SS chargé de l'inventaire, qui donne, par ailleurs, des preuves de son peu d'exactitude (Il ignorait, bien entendu, qu'il écrivait l'histoire !), ne les a pas rapportées à la salle à laquelle elles étaient destinées et qui pouvait, par exemple, être la salle de douche qui se trouvait au rez-de-chaussée.
- Ces pommes de douche (24, dit par ailleurs Pressac -en contradiction avec l'inventaire qui en donne 14 pour le *III* et 0 pour le *II*- pour une pièce de 210 m², soit 1 pomme pour 9 m² ou encore 1 pomme pour 125 personnes, si on gazait 3.000 personnes à la fois !) auraient été à portée de main ; un homme de 1,70 m pouvait facilement toucher le plafond et vérifier la nature exacte de ces pommes en bois peint pour le moins étranges. C'est quand même un peu gros.

L'historien Wellers, lui-même, déclarait en mai 1987 dans *Zéro* à Michel Folco : « *Bon, et l'histoire des pommes de douche du bordereau, vous savez, ce n'est pas la preuve de quoi que ce soit* ». Il devait avoir raison. Autrement plus important est le projet d'installation de 100 douches dans la morgue 2 du *Krema III* (et du *Krema II*) dont nous avons déjà parlé et donc nous reparlerons en annexe 8 et qui prouve indubitablement que ce(s) *Krema(s)* n'avai(en)t pas de destination criminelle.

4. DISPOSITIFS D'INTRODUCTION DU ZYKLON-B ?

Dans l'inventaire susdit pour la morgue 2 (le vestiaire) du *Krema II*, on trouve encore « *4 Drahtnetzeinschiebvorrichtung* » (« *4 dispositifs d'introduction en treillis de fil de fer* » ?) ; on ne trouve rien de semblable dans l'inventaire du *Krema III*. Le rédacteur, dit Pressac, s'est trompé de ligne : il devait porter cette mention sur la ligne réservée à la morgue 1 (la chambre à gaz), car ces dispositifs étaient des colonnes grillagées reliées aux 4 ouvertures aménagées dans le plafond et dans lesquelles on déversait le Zyklon-B ; ce système, dit encore Pressac, permettait une bonne diffusion du gaz. Pressac en donne un croquis qui enlève toute vraisemblance à son explication. En fait, ce système aurait plutôt contribué à reconstituer la boîte de Zyklon-B

dans la partie inférieure de la colonne ; or, c'était l'inverse qu'il fallait faire. Dans les blocs à désinfecter, on étalait soigneusement les granulés de Zyklon-B sur des nattes dans toute la pièce ; dans les chambres à gaz d'épouillage, les Allemands avaient installé des systèmes de diffusion du gaz (système *Degeisch-Kreislauf* dont nous avons donné un plan plus haut), qui étaient tout à fait indiqués pour des chambres à gaz homicides. Il est incroyable qu'ils n'y aient pas pensé quand ils ont entrepris la conversion, dès avant leur construction, des morgues en chambres à gaz. A défaut d'utiliser une de ces deux méthodes, il aurait encore mieux valu lancer le contenu de la boîte de Zyklon-B à la volée par l'ouverture : ç'aurait encore été moins inefficace que l'emploi de ce « *dispositif* » en fil de fer.

De toute façon, Pressac ne nous donne aucune preuve de tout cela. Alors qu'est-ce que ce « *dispositif* » ? Comme le suggère le verbe « *einschieben* » dérivé du mot « *Schub* », c'étaient probablement, dit Gauss, des dispositifs d'enfouissement des corps dans les fours. (On notera accessoirement que le SS chargé de l'inventaire ne se serait donc pas nécessairement trompé de ligne comme Pressac doit l'affirmer pour appuyer sa démonstration.) C'est possible mais le croquis qu'en donne Pressac suggère que ce pourraient être tout simplement des armatures pour les piliers en béton armé, armatures en excédent et qui traînaient sur le chantier avec, sans doute, toute une série d'autres objets dont le SS chargé de l'inventaire nous a fait grâce et à propos desquels nous pourrions nous interroger gravement et inutilement aujourd'hui : là, 10 seaux (de marque RH ?) ; là, 5 madriers, etc.

C'est l'occasion de parler de ces fameux quatre orifices percés dans le toit en béton de la morgue 1 du *Krema II* (et du *III*). Il est étonnant que Pressac ne donne pas de cliché des ruines montrant clairement ces orifices. C'est d'autant plus étonnant qu'il publie par ailleurs des clichés qui montrent de façon absolument nette des détails moins évidents comme un trou circulaire de 25 cm de diamètre qui a servi au passage d'une canalisation d'air dans le toit de la morgue 2 ou encore comme les attaches des canalisations de la ventilation dans la morgue 1.

Ces ouvertures, par ailleurs, ne figurent sur aucun plan, ce qui est un autre sujet d'étonnement : même si elles avaient eu une destination homicide, elles auraient pu figurer sur un plan comme bouches d'aération. Leur présence sur un plan était d'autant plus nécessaire que la dalle dans laquelle elles étaient à aménager était armée dans les deux sens, avait 20 cm d'épaisseur et était supportée par une poutre maîtresse longitudinale en béton de 40 cm de largeur, elle-même supportée par 7 piliers en béton de même largeur. Rappelons que l'ingénieur en chef de Huta, l'entreprise qui a construit les crématoires, a nié l'existence de ces ouvertures.

Il y a aussi à dire sur l'emplacement de ces orifices du fait de la présence de cette poutre maîtresse en béton et des 7 piliers qui la supportaient. Dans le cas du *Krema III*, les orifices, qui, bien entendu, ont dû être aménagés lors de la fabrication de la dalle, auraient été disposés de part et d'autre de cette poutre longitudinale ; par contre dans le cas du *II*, ils auraient été disposés en ligne au centre de la dalle, apparemment sur la poutre et ceci est impossible.

En fait, l'examen de la dalle de béton du *Krema II* ne laisse apparaître que deux orifices. Commentant un cliché, dans lequel on peut voir le plus gros de ces deux « *trous* », Pressac écrit :

« (...) en haut, à gauche, le trou dans le plafond est supposé être l'une des ouvertures par lesquelles on introduisait le Zyklon-B, mais la position des 2 trous qui peuvent être vus aujourd'hui ne correspond pas à celle de la photo de l'US Air force du 25/8/44. La raison de cette différence à ce jour inexplicable pourrait bien simplement être le fait que le toit s'est déplacé considérablement quand on l'a dynamité ».

Plus loin, Pressac précise :

« Selon la photo de l'aviation américaine du 24 août 44 [pour 25 août 44], les 4 points d'introduction étaient situés le long d'une ligne longitudinale sur la partie EST de la dalle. L'examen des ruines permet de vérifier la présence de deux trous à l'extrémité Sud mais dans la moitié OUEST. Personne, à ce jour, ne semble s'être préoccupé de cette contradiction ni l'avoir expliquée. »

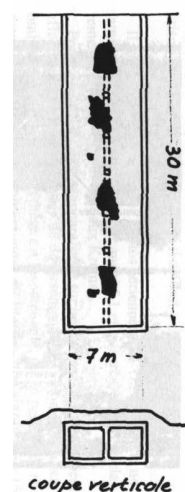
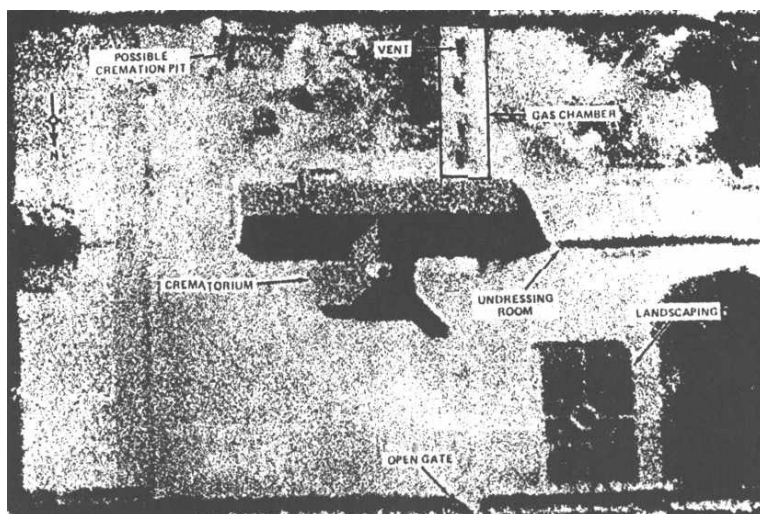
Ce début d'explication n'est pas convaincant du tout, car les photos de Pressac lui-même permettent d'affirmer que le dynamitage n'a pas soufflé le toit, qui s'est désarticulé sans se déplacer de façon importante. En fait, les « *trous* » auxquels Pressac fait allusion sont postérieurs à la guerre : Walendy, Leuchter, McCalden, Provan, Renk, Mattogno et d'autres en donnent des clichés qui montrent que l'armature métallique a été dénudée à ces endroits puis repoussée. Bien que le dynamitage des *Kremas* ait fort abîmé la dalle, il en reste encore des pans entiers sur toute la largeur de la chambre à gaz et les photos semblent indiquer que Faurisson a raison : il n'y a pas d'orifice là où il devrait y en avoir, la conséquence étant, ajoute Faurisson, « *No holes, No 'Holocaust'* ». [2]

Il reste, direz-vous, que les photos aériennes de l'US Air Force, notamment celle du 25/8/1944 (voir annexe 1 et ci-après) montrent clairement ces 4 orifices sur les deux *Kremas*.

Pour certains, les taches apparaissant sur les photos, correspondaient effectivement aux cheminées de déversement du Zyklon-B et à leur ombre projetée, mais cette thèse est insoutenable, car la partie non recouverte de terre des cheminées, nous dit Pressac, n'avait que 10 à 15 cm de hauteur et elle était de plus partiellement cachée par les herbes poussant sur la butte. Pour d'autres, ces taches devaient correspondre à des arbustes, plantés sur la butte qui coiffait la morgue 1. Mais, cette thèse est également insoutenable : en 1988, lors du

[2] Voyez notamment les articles de Brian Renk, « *Etude de cohérence à propos des dernières preuves en date de l'existence des ouvertures d'introduction du Zyklon dans le crématoire II d'Auschwitz-Birkenau* », *Etudes révisionnistes*, Volume 3, vers 2002, p. 140 sqq. et de Carlo Mattogno, « *Keine Löcher, keine Gaskammer(n)* », *VffG*, Heft 3, September 2001, p. 284 sqq. en réponse à Provan.

procès Zündel, un spécialiste de la photo aérienne, Kenneth R. Wilson, avait déjà fait remarquer que ces taches n'avaient pas de hauteur et pas de formes régulières. (Il avait aussi constaté qu'elles n'apparaissent pas sur toutes les photos !) Depuis, John C. Ball, un géologue canadien, a confirmé que ces taches ne peuvent pas correspondre à des ombres ; d'après Ball, la *CIA*, laquelle a été seule à avoir accès à ces photos jusqu'à leur diffusion en 1979, les a tout simplement maquillées -de façon grossière- pour faire croire à l'existence des 4 orifices. En fait, si le 25/8/1944, les deux *Kremas* sont dotés de ces taches et cela de façon très visible, par contre, seul le *Krema III* en est doté les 31/5/1944 et 13/9/1944 ! La photo aérienne de la *Luftwaffe* du 8/7/1944, elle, ne montre absolument aucune tache ni sur le *II* ni sur le *III* ! Autre sujet d'étonnement : ces taches -tout le monde peut s'en convaincre facilement, sachant que la chambre à gaz avait, à l'extérieur, 30,50 m de long et 8 m de large- ont plusieurs mètres de long ! L'agrandissement de la photo est confondant.



A gauche, agrandissement de la photo de l'US Air Force du 25/8/1944 montrant le *Krema II* et sa chambres à gaz (contours renforcés).

A droite, agrandissement schématisé de la chambre à gaz du *Krema II* (Photo du 25/8/1944). Outre les 4 taches figurant sur la photo, on y trouve les 2 trous actuellement visibles (d'après Gauss), la poutre longitudinale et les 7 piliers en béton.

Les 4 taches sur le *Krema III* ont 3 à 4 m de long ; elles sont plus régulières que sur le *II* et pourraient donner l'impression d'être des ombres ; malheureusement, non seulement ce ne peut être le cas pour les raisons développées par Ball et Pressac, mais l'orientation de ces ombres projetées éventuelles ne correspond pas à la position du soleil. Le faussaire de la *CIA* aurait décidément été des plus maladroits.

Le lecteur a ici une nouvelle occasion de vérifier le peu de sérieux de l'historiographie holocaustique. En effet, comme le remarque Pressac lui-même, les historiens ne semblent pas dérangés le moins du monde par cette absence flagrante des 4 ouvertures de déversement du Zyklon-B et ils continuent à nous en parler comme si elles existaient ! Le seul à s'en préoccuper est Pressac, chercheur sans doute honnête et qui se veut probablement rationaliste mais qui est handicapé par son adhésion au dogme. Dès lors, sa démarche est irrationnelle :

- Comme nous l'avons vu, il croit reconnaître sur la photo de l'US Air Force, 4 ouvertures dans la partie est du toit : comme le lecteur peut le vérifier, c'est déjà là une chose fort contestable, mais passons.
- Examinant les ruines, non seulement il ne retrouve plus que 2 « trous » (sans se demander où ont bien pu passer les deux autres orifices ; c'est pourtant une question qui vient toute seule à l'esprit.), mais il les retrouve dans l'autre moitié de la dalle !
- N'importe qui de conséquent en déduirait que ces orifices relèvent de l'imaginaire, mais pas lui : certes, il constate *de visu* que ces 4 orifices n'existent pas mais comme il a décrété -sans preuve- que les 4 mystérieux « dispositifs d'introduction en treillis de fil de fer » étaient des dispositifs s'adaptant à ces orifices, il en conclut humblement qu'il y a là comme un mystère ! Un mystère : voilà bien le mot qui convient pour décrire l'impasse où le conduit le dogme !

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, Pressac a finalement été excommunié pour « *crypto-révisionnisme* » et il a été remplacé dans cette fonction de technicien de l'Holocauste par un architecte judéo-canadien d'origine hollandaise du nom de Van Pelt ; jusqu'alors, ainsi que le lecteur a pu en juger, on avait déjà entendu et lu des choses étranges de la part des exterminationnistes et on avait même parfois atteint les limites du ridicule : Van Pelt va faire un pas de plus et dépasser franchement ces limites, qui plus est devant une cour de

justice londonienne. En 1999/2000, l'historien David Irving, s'estimant diffamé par l'historienne judéo-américaine Lipstadt (qui l'avait accusé de révisionnisme, de racisme et d'antisémitisme) lui intenta un procès (que la presse continentale s'est bien gardé de couvrir) ; malgré la sympathie et l'admiration qu'on peut avoir pour Irving, on doit bien admettre que son action n'était que pure coquetterie car ce grand historien anglais est, quoi qu'il dise, révisionniste : Irving perdit d'ailleurs son procès et ce verdict n'est pas totalement inique. Toutefois, le grand vainqueur du procès ne fut pas Lipstadt mais le révisionnisme. Une grande partie des débats porta justement sur les ouvertures dans le toit du *Krema II*. Irving (qui refusa le concours d'avocats et d'experts, ce qui le conduisit au bord de l'épuisement) fut notamment opposé à Van Pelt ; poussé dans ses derniers retranchements par Irving, Van Pelt dut finalement faire l'aveu public qu'il n'y a pas d'ouvertures sur le toit du *Krema II* :

- Irving : « *Vous n'avez vu aucun trou dans le toit, n'est-ce pas, quand vous y êtes allé ? Vous n'avez trouvé aucun trou ?* » (« *You have not seen any holes in the roof, have you, in the – when you went there ? You have not found any holes ?* »)
- Van Pelt : « *Non, je n'ai pas vu les trous pour les colonnes.* » (« *I have not seen the holes for the columns, no.* »)
- Irving : « *Ni pour l'introduction de l'acide cyanhydrique ?* » (« *Nor for the introduction of the cyanide ?* »)
- Van Pelt : « *Non.* » (« *No.* ») [3]

Toutefois, prétendit Van Pelt, il y avait eu des trous mais après l'arrêt des gazages en fin 1944, les Allemands avaient enlevé les équipements de gazage, à savoir les colonnes en fil de fer et les cheminées extérieures, puis avaient rebouché les ouvertures avec du béton frais ; enfin, après cette restauration du toit de la chambre à gaz, ils avaient dynamité le bâtiment. ; de la sorte, conclut Van Pelt, aujourd'hui, on ne peut plus voir les trous dans les ruines du crématoire. Reboucher des trous dans une ancienne dalle de béton armé ! Et sans que cela puisse se voir ! Et ce Van Pelt est architecte et même professeur d'université (à l'University of Canada à Waterloo) ! On a su par la suite par une indiscretion du *Times* de Londres que les appuis de Lipstadt avaient demandé aux Polonais d'examiner d'urgence le toit à la recherche des fameux trous mais, hélas pour eux, en vain : ni trou ouvert ni trou rebouché ! [4]

Mais cela n'est pas de nature à impressionner Van Pelt qui rétorque alors que ces trous ont bien existé puisque d'anciens détenus en témoignent ! Et de citer les témoignages des anciens détenus Tauber, lequel décrit le dispositif d'introduction en fil de fer et Michal Kula, lequel prétendit l'avoir fabriqué.

Toutefois, d'après ces témoins, ces colonnes grillagées avaient une hauteur de 3 mètres et étaient d'une section de 70 x 70 centimètres : il aurait donc fallu les introduire dans le toit par le haut puisque le plafond n'était qu'à 2,41 m du sol et les trous dans la dalle auraient dû être des carrés d'au moins 70 centimètres de côté, ce qui fait qu'aujourd'hui encore, on devrait en trouver la trace. Il en faut plus pour désarçonner un juif pieux : Van Pelt d'affirmer alors que, si on ne trouve pas la trace des trous, c'est pour la raison qu'ils étaient beaucoup plus petits que le prétendaient ses devanciers (dont Pressac), ce qui explique qu'on ne les distingue plus aujourd'hui ; en conséquence, Van Pelt va alors corriger le témoignage de Tauber et Kula et leur faire dire ce qu'ils n'ont pas dit (ni dessiné, puisque Kula a même remis un croquis) : le haut des colonnes qu'ils ont décrites aurait été de plus faible section que le bas des colonnes [« *Comme un entonnoir ?* » (« *As a funnel ?* ») suggère alors avec bienveillance le juge Gray qui présidait le tribunal ; « *Oui, comme un entonnoir.* » (« *As a funnel, yes.* ») répond Van Pelt] ! [5]

Tout cela est à rire ! Résumons-nous : il n'y a aucune preuve matérielle, au contraire ; alors les historiens (juifs ou enjuivés) se rabattent sur des témoignages invraisemblables de détenus juifs pieux recueillis par un juge juif et communiste (Jan Sehn) et comme, de plus, ces témoignages ne correspondent pas à la thèse défendue, un autre juif (Van Pelt) entreprend de les corriger en conséquence. Bref, une histoire bien juive !

Van Pelt n'en est pas resté là : dans un livre qu'il a publié à la suite du procès Irving vs Lipstadt, il y répète sa « *certitude morale* » (« *moral certainty* ») que les trous du toit du *Krema II* ont été rebouchés avant le dynamitage des installations. [6]

D'autres auteurs exterminationnistes ont tenté de justifier la thèse officielle, tels Joseph Provan et M. Shermer ; tous, de façon aussi farfelue que ce fou de Van Pelt.

Il nous faut dire aussi un mot d'une autre photo célèbre, datant du début 1943, à l'époque de la construction du *Krema II* : cette photo prise au sol par le service photographique du camp figure dans l'album que la *Bauleitung* avait constitué. Prise à l'arrière du *Krema II*, elle montre clairement, un peu au-dessus du sol, le toit de la chambre à gaz avant qu'il ne soit recouvert d'une couche isolante de 50 cm de terre (15 cm, dit Pressac) et plus précisément les cheminées par lesquelles le Zyklon devait être déversé. Cette photo, dont personne ne contestait

[3] *The Journal of Historical Review*, Volume 18, Number 4, July/August 1999.

[4] *L'Autre Histoire*, n° 15, Août 2000, p. 42.

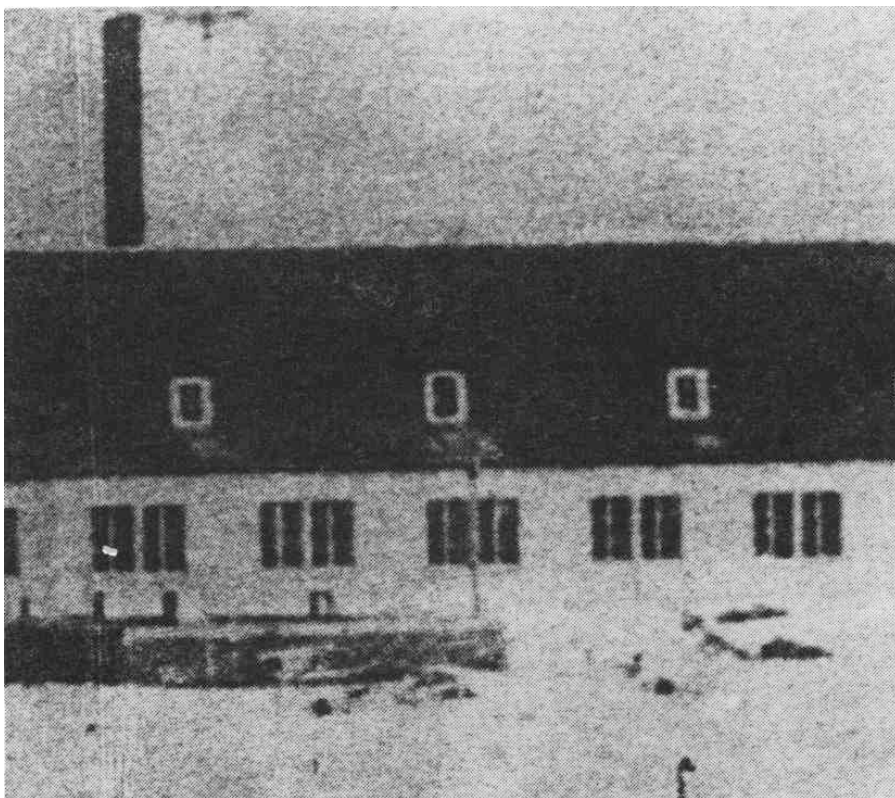
[5] Van Pelt aurait peut-être pu citer Karl Schultze, l'ingénieur de la Topf qui a installé la ventilation en mars 43 ; il a déclaré aux enquêteurs soviétiques en 1946 : « *Le bâtiment avait 8 mètres de large et 30 mètres de long. L'intérieur était complètement vide. La hauteur était de 2,60 mètres. Il y avait dans le plafond 4 ouvertures de 25 par 25 centimètres.* » On remarquera que Schulze donne les dimensions extérieures du bâtiment et ne parle pas des colonnes en treillis métalliques et pas davantage des cheminées en béton. Comme il se trouvait sans avocat et sans documentation, on peut supposer que des chiffres aussi exacts lui ont été soufflés par ses geôliers.

[6] Voyez Samuel Crowell, *The Journal of Historical Review*, Vol. 21, Nr 1, January/February 2002, p. 39.

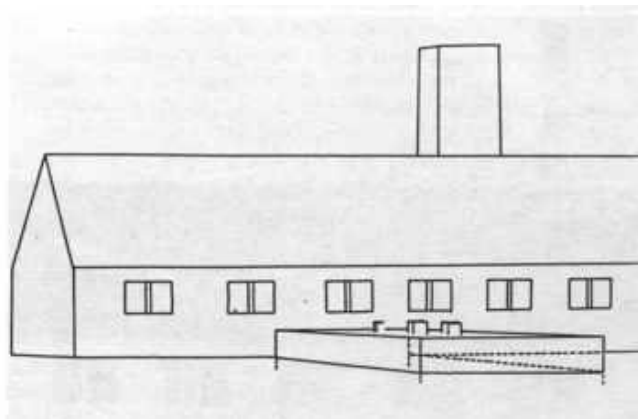
l'authenticité, ne manque toutefois pas d'intriguer car elle montre 3 cheminées tout à fait terminées (On n'aperçoit plus aucune trace de coffrage autour des cheminées, ce qui ne permet pas d'affirmer qu'une quatrième cheminée était en cours de construction.) alors que les historiens affirment qu'il y en avait 4 !



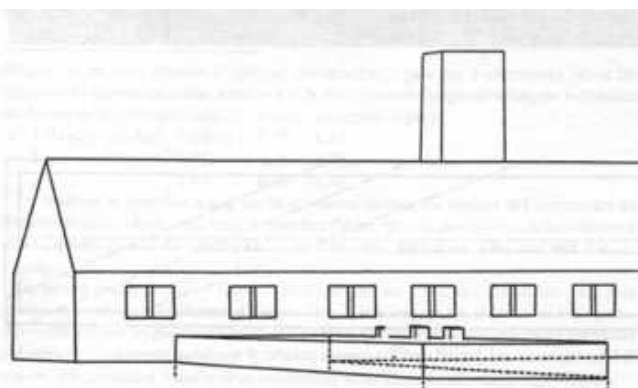
**Photo du
Krema II
(Début 1943)**



**Agrandissement
de la photo
précédente
(contours
renforcés)**

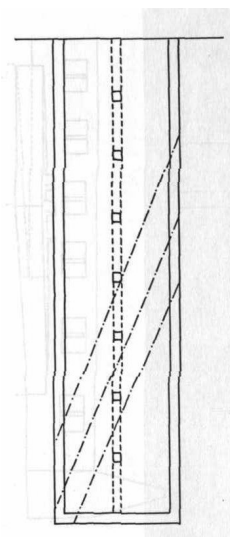


Schématisation erronée de la photo précédente (La chambre à gaz est centrée sur la 3ème fenêtre.) ...



... et schématisation correcte de la photo précédente (La chambre à gaz est centrée sur la 2ème fenêtre.)

Rabattement schématisé de la chambre à gaz du *Krema II* (Les 3 lignes en pointillé donnent la position des 3 objets.)



L'explication la plus plausible nous semble être celle-ci :

- Il est curieux que les Allemands aient pu conserver une photo aussi compromettante. Ceci donne à penser qu'elle ne comportait aucun indice criminel.
- Le tas de terre à gauche de la cheminée de la locomotive est la cause d'une importante illusion d'optique : on a l'impression que la chambre à gaz (qui, rappelons-le, est perpendiculaire au bâtiment contenant les fours, c'est-à-dire au bâtiment qui constitue le fond de la photo) aboutit sous la troisième (double) fenêtre et ceci donne l'illusion que les 3 cheminées sont relativement bien centrées et leur donne de la vraisemblance (à ceci près qu'il n'y en a que 3 !). En fait, la chambre à gaz est axée, à quelques centimètres près, sur la deuxième (double) fenêtre et, ainsi que le montrent nos deux schématisations, cela change tout.
- Il est difficile de situer les cheminées sur la dalle ; on peut toutefois déterminer avec certitude -par rabattement- qu'elles se trouvent sur les diagonales en pointillés du croquis que nous publions par ailleurs. Même sans rabattement, il est déjà évident, du moins en examinant un agrandissement, que si ces cheminées sont alignées (ce qui est la moindre des choses) sur la grande médiane, c'est-à-dire sur la poutre maîtresse (ce qui constitue une absurdité, comme nous l'avons déjà dit), on constate que :
 - Les 3 cheminées sont regroupées sur une moitié de la dalle (à l'avant).
 - Elles ne sont pas équidistantes (la distance projetée devrait diminuer de droite à gauche en raison de la perspective : c'est le contraire qu'on constate !) et ne sont peut-être pas de même hauteur.
 - Elles sont sans rapport avec les 4 taches apparaissant sur certaines photos de l'*US Air Force* (Nous venons de voir qu'elles avaient été trafiquées.) et pas davantage avec les 2 trous actuellement visibles. (Nous avons vu qu'ils dataient d'après-guerre.)

En conclusion, tout cela est contraire aux affirmations des historiens, sent le bricolage, n'est pas conforme à la pratique des ingénieurs-architectes de la SS d'Auschwitz, est contraire aux lois de l'optique, bref, est tout à fait invraisemblable. L'explication la plus raisonnable est que cette photo-là, elle aussi, a été truquée : d'une part, le faussaire (sans doute polonais ou soviétique) aurait été un étourdi qui aurait pris un 4 pour un 3, d'autre part, il aurait été victime d'une illusion d'optique. (A sa décharge, il faut bien dire qu'il n'aurait pas été le seul.) [7] Le bien-fondé de cette thèse du trucage serait facile à vérifier puisque l'original de la photo se trouve dans l'Album de la *Bauleitung* en Pologne.

Il faut donc bien admettre que les chambres à gaz des grands *Kremas II* et *III* n'avaient pas d'ouvertures dans le toit et on peut dès lors se demander comment on y introduisait le Zyklon-B !

5. SALLE DE DESHABILLAGE

Dans une lettre du 6/3/1943 de Bischoff à Topf, la morgue 2 (sans mention de *Krema*) est désignée par « *Auskleideraum* » (« *salle de déshabillage* ») : c'était, disent les historiens, dans cette pièce baptisée « *morgue* » sur les plans, que les condamnés se déshabillaient. Mais cet argument n'est pas probant, car on pouvait tout aussi bien avoir pu spécialiser cette morgue en salle de récupération des effets des morts (de mort naturelle) amenés au *Krema* pour incinération. On notera d'ailleurs que cette pièce n'en restait pas moins une morgue.

Ceci suppose une spécialisation des morgues 1 et 2 et c'est le moment d'en dire un mot. Initialement (octobre 1941), il avait été prévu deux morgues :

- l'une appelée « *L[eichen]. Keller* » (« *cave à c[adavres]* »). Cette cave ne devait être équipée que d'une installation de désaération. Plus tard, disent les historiens, elle deviendra la salle de déshabillage.
- l'autre appelée « *B[elüfteter]. Keller* » (« *cave a[érée]* »). Cette cave, qui, un an plus tard et selon les historiens, aurait été transformée en chambre à gaz, devait être équipée non seulement d'une installation de « *désaération* » (« *Entlüftung* ») comme la précédente mais, en plus, d'une installation d'« *aération* » (« *Belüftung* »).

On voit bien ici, comme l'admettait Pressac dès 1989, qu'on ne peut trouver la preuve de l'existence des chambres à gaz dans l'analyse des systèmes de ventilation, puisque un an avant qu'on ne décide de transformer la *B. Keller* en chambre à gaz et même longtemps avant que les Allemands ne se décident à exterminer les juifs, on avait déjà prévu de l'aérer de façon plus poussée que la *L. Keller*. Mais dans quel but, dira-t-on, puisque normalement on aurait dû faire le contraire c'est-à-dire plutôt soigner la ventilation de la morgue ? La réponse est simple : il ne faut pas prendre les appellations au pied de la lettre ; en fait, ces deux caves étaient toutes deux des morgues, qui (après l'ajout en février 42, de la morgue 3, initialement appelée « *S, A u. W-Räume* » pour « *salle d'autopsie, d'exposition et de lavage* ») devaient fonctionner comme suit :

- La 3 servait de « *secrétariat funéraire* » (réception des corps, enregistrement, autopsie, lavage et autres formalités).
- La 2 (*L. Keller* ou cave à cadavres) devait accueillir les morts récents et ne sentant pas encore.
- La 1 (*B. Keller* ou cave aérée et qu'on aurait mieux fait d'appeler *B. L. Keller* ou cave à cadavres aérée) était destinée à recevoir les corps en instance d'incinération et plus particulièrement ceux qui, étant déjà dans un état de décomposition avancée, dégageaient une odeur insupportable. Il faut se rappeler aussi que les fours n'étaient pas destinés à fonctionner en continu mais par intermittence : pour économiser l'énergie, on ne les mettait en route que quand la cave était pleine de corps ; les Allemands qui n'avaient jamais prévu d'exterminer qui que ce soit par le gaz ou le travail et qui n'avaient pas pensé au typhus, pouvaient supposer et même espérer que cette cave ne serait pas trop vite pleine, d'où la nécessité d'une aération poussée dans au moins une des deux morgues. Ces deux caves étaient donc, toutes deux, des morgues et très vite, on abandonna l'appellation *B. Keller* pour *L. Keller* et on n'eut plus que des *Leichenkeller* ou caves à cadavres numérotées de 1 à 3.

Par la suite se produisit un évènement imprévu de taille, lequel n'est pas l'arrivée des juifs déportés et faisant l'objet du traitement spécial c'est-à-dire destinés soit à y travailler soit à y transiter mais l'apparition d'épidémies terribles (typhus, diphtérie, malaria, etc.). En effet, les juifs ne faisaient que remplacer (momentanément) les 200.000 prisonniers soviétiques à qui on avait attribué le camp et c'était du pareil au même ; par contre, le

[7] Du fait de cette illusion d'optique, les caractéristiques des 3 cheminées -si on les place sur la grande médiane- seraient à peu près celles-ci (longueur x largeur + distance du centre de la cheminée au petit côté de la chambre à gaz) :

- la première (la plus proche) : 0,60 x 0,55 + 6,55 m ;
- la deuxième : 0,55 x 0,45 + 10,40 m ;
- la troisième : 0,40 x 0,40 + 14,50 m.

En centrant la chambre à gaz sur la troisième fenêtre, on obtient des cheminées de dimensions plus identiques, mais il reste que l'écart entre la première et la deuxième est moins grand qu'entre la deuxième et la troisième, ce qui est contraire aux lois de l'optique.

On notera que le « *rapport Franke-Gricksch* » de mai 1943, qui est un faux des plus grossiers, mentionne également 3 cheminées : « *Dans cette pièce se trouvent trois grandes colonnes par lesquelles on peut, de l'extérieur de la cave, faire descendre certaines substances.* » Signalons aussi que les célèbres témoins Vrba et Wetzler en avaient vu 3 aussi ; par contre, le non moins célèbre SS Pery Broad, lui, en avait vu 6 ! Il y avait effectivement des ouvertures semblables -encore bien visibles aujourd'hui- mais au nombre de 5 et dans la salle des fours !

typhus, lui, était un imprévu de taille qui obligea à revoir, sans pour autant la bouleverser, l'organisation des *Kremas* et à prévoir des aménagements différents ou nouveaux :

- La 3 continua à servir de « *secrétariat funéraire* ».
- La 2 servit à la récupération des effets des morts (d'où l'emploi de l'appellation de « *cave de déshabillage* ») et ne servit pas de morgue : si on y monta l'installation de désaération prévue, on ne la mit jamais en service car on n'y monta jamais le moteur électrique prévu et même livré (tant pour le *Krema II* que pour le *Krema III*) ; cette morgue, il faut aussi le préciser, pouvait être ventilée de façon naturelle, car elle n'était pas construite en cul-de-sac comme la morgue 1.
- La 1 fut la « *vraie* » morgue et un équipement spécial y était d'autant plus nécessaire que les cadavres qu'on devait y amener étaient porteurs des germes du typhus : la ventilation fut encore améliorée par la pose de portes dites étanches au gaz, etc.

En somme, on pourrait dire, en simplifiant à l'extrême, que cette fameuse transformation des *Kremas* (preuve des desseins criminels allemands d'après les exterminationnistes) a finalement porté sur la transformation d'une ventilation destinée à éliminer de mauvaises odeurs en ventilation destinée à empêcher la dispersion de redoutables microbes.

Du coup, s'expliqueraient un certain nombre d'incohérences de langage : les uns, bien au courant des nouvelles orientations, utilisaient de nouvelles appellations ; d'autres, moins rapides ou n'ayant pas été mis au courant ou simplement distraits, continuaient à utiliser les anciennes.

A partir d'une certaine date, ainsi qu'on l'a vu, une chambre à gaz d'épouillage fut prévue pour les *Kremas II* et *III* dans la morgue 1. A partir de quand ? Le premier des documents cités par Mattogno et qui mentionne le projet de chambre d'épouillage par air chaud date d'avril 43 mais dans une célèbre lettre du 29/1/1943 (lettre que nous allons bientôt examiner), Bischoff parle d'une « *Vergasungskeller* » (« *Cave de gazage* ») dans les caves du *Krema II*. A partir de cette date (sans doute, plus tôt) et pour 3 ou 4 mois au plus (période au cours de laquelle Pressac trouve encore des « *traces* » de chambre à gaz non pas criminelle comme il le croit mais sanitaire), la morgue 1 fut destinée à fonctionner comme chambre à gaz d'épouillage mais elle ne fonctionna pas comme telle, la *ZBL* ayant abandonné ce projet ; elle fonctionna uniquement comme morgue et devint la seule et unique morgue effective. Quant à la morgue 2, elle a été destinée au cours de cette période à fonctionner comme salle de douche et finalement, après l'abandon du projet, elle a dû servir au déshabillage des morts, à la récupération de l'or, etc.

6. DETECTEURS DE GAZ

Le 26/2/1943, Auschwitz confirme télégraphiquement au constructeur des fours (Topf) une demande verbale de « *10 détecteurs de gaz* » (« *10 Gasprüfer* »), apparemment pour le *Krema II* (sans autre précision). C'était pour tester le système d'aération de la chambre à gaz, dit Pressac : les travaux de construction du *Krema* étaient pratiquement terminés et les Allemands voulaient vérifier que ce système d'aération (prévu pour une morgue) pouvait néanmoins convenir. Dans ce cas, se contentaient de répondre les révisionnistes, pourquoi l'avoir demandé à un fabricant de fours, qui, de toute évidence, ne pouvait pas satisfaire une demande de détecteurs d'HCN ? Il aurait fallu le demander au fournisseur de Zyklon-B lui-même, lequel, nous confirme Pressac, distribuait des détecteurs de gaz cyanhydrique. Auschwitz devait d'ailleurs probablement en avoir déjà en sa possession ; les instructions du fabricant de Zyklon-B en font mention à 6 reprises et sans laisser le choix aux utilisateurs : on ne pouvait utiliser le Zyklon-B sans en être équipé. Il paraissait donc probable que les 10 détecteurs en question étaient des détecteurs de CO (oxyde de carbone) et de CO₂ (anhydride carbonique) produits dans les fours eux-mêmes.

Toutefois, en mai 1993, Pressac produisit triomphalement la réponse de Topf : il s'agit d'une lettre (une photocopie, semble-t-il) retrouvée dans les archives soviétiques et datée du 2/3/1943, dans laquelle Topf dit que depuis 10 jours, il a interrogé 5 firmes susceptibles de fournir les « *appareils détecteurs de résidu d'acide cyanhydrique* » demandés (« *Anzeigergeräte für Blausäure-Reste* »), 3 firmes ayant répondu négativement et 2 n'ayant pas encore répondu.

Les révisionnistes ont d'abord opposé divers arguments qu'ils ont finalement abandonnés pour opter pour la thèse du faux : la réponse de Topf pourrait être authentique à ceci près qu'on y aurait remplacé le mot « *Gasprüfer* » du télégramme par les mots « *Anzeigergeräte für Blausäure-Reste* ».

- Auschwitz, font-ils remarquer, avait à cette époque utilisé des tonnes de gaz cyanhydrique et, bien entendu, le camp disposait de tout l'attirail du parfait gazer (masques à gaz, « *détecteurs* » de gaz sous forme de papiers réactifs avec échelle colorimétrique, etc.). [8] Il est incroyable que la *Bauleitung* qui s'occupait

[8] Qu'est-ce qu'un « *détecteur* » de gaz ? Des instructions d'emploi du fabricant et de ce qu'en dit et montre Pressac (notamment la photo d'un officier soviétique en possession d'une « *boîte* »), on doit tirer la conclusion que le « *détecteur* » d'HCN, le « *Gasrestnachweisgerät* » (« *appareil de contrôle de résidu de gaz* »), n'était pas un appareil à proprement parler mais un équipement (un « *kit* », dit-on aujourd'hui) composé de languettes de papiers avec échelle colorimétrique de référence, des « *Papierstreifen* » (« *bandes de papier* ») identiques à ces languettes en papier utilisées universellement pour mesurer le pH de l'urine et vendues dans toutes les pharmacies par boîte de 100) et (éventuellement, si le papier n'était pas prétraité) de fioles de réactif chimique ; comme le signale encore Mattogno, cette méthode chimique,

aussi bien des chambres à gaz d'épouillage que des crématoires, ait pu demander par télégramme l'envoi urgent de 10 (quantité qu'il faut justifier) « *détecteurs* » de gaz cyanhydrique, qui plus est, à un fabricant de fours. Qu'Auschwitz soit tombé en rupture de stock de ces papiers indicateurs (auxquels il est d'ailleurs abusif de donner l'appellation de « *Gasprüfer* », terme qui devrait être réservé à un appareil de mesure automatique), passe encore, mais qu'elle ait cherché à se réapprovisionner de cette façon, est incroyable.

- Le besoin éprouvé par la *Bauleitung* de vérifier l'efficacité de la ventilation de la morgue 1 n'est guère vraisemblable ; il était vraiment un peu tard pour vérifier que l'élément essentiel de la machinerie du meurtre de masse fonctionnait correctement malgré le fait qu'il était *a priori* inadapté à la fonction qu'on lui avait attribuée. Au point où on en était, il n'y avait plus qu'à faire un essai : introduire le Zyklon-B dans la pièce (par des ouvertures ... qui n'existaient pas !), laisser le gaz se diffuser (en patientant quelques heures !), le ventiler puis y faire entrer un détenu et l'observer au travers du mouchard de la porte. Il n'y avait vraiment pas besoin de détecteurs pour cela et, surtout, pas de 10 détecteurs, puisque nous avons vu qu'ils n'étaient en fait constitués que de languettes de papier trempées dans un réactif. Bref, la thèse des exterminationnistes ne tient pas debout.
- Mattogno, dans une démonstration brillante, explique encore que dans une organisation comme la SS (qui n'était d'ailleurs que le reflet de la société allemande), les compétences de chacun étaient bien délimitées et définies et il n'était pas sans danger d'empiéter sur les compétences d'autrui. Ainsi, la *Zentralbauleitung* (laquelle commanda ces « *Gasprüfer* ») ne s'occupait que des questions de construction et de rien d'autre ; les affaires liées à l'emploi de gaz (épouillage) étaient du ressort du *SS-Standortarzt* (médecin en chef du camp qui relevait de l'*Amstgruppe D* à l'administration centrale de la SS à Berlin alors que la *Bauleitung* relevait de l'*Amstgruppe C*) : aussi, quand Auschwitz avait besoin de Zyklon-B, s'adressait-il à l'*Amstgruppe D* ; par exemple, l'autorisation d'envoyer un camion chercher du Zyklon-B à Dessau donnée le 30/7/43 et dont nous reparlerons en annexe 8, a été donnée par l'*Amstgruppe D*. Tout ce qui concernait le gaz (masque, ouvre-boîte, « *Gasrestnachweisgeräte für Zyklon* », etc.) était commandé par le *SS-Standortarzt* du camp et il était impossible, en pratique (sinon en prenant le risque de devoir le payer de sa poche et d'être puni) de commander quoi que ce soit du ressort dudit *SS-Standortarzt*. [9]
- Autre point de l'argumentation développée par Mattogno : qui a envoyé le télégramme de commande des « *Gasprüfer* » ? La copie de ce télégramme porte les noms de Pollok et Kirschnek mais surtout les initiales de Jährling (« *Jäh* ») qui était, comme on l'a vu dans la discussion sur les fours crématoires, le technicien (civil) spécialisé dans les problèmes thermiques de la *Zentralbauleitung* et qui n'avait aucune compétence dans les problèmes d'épouillage (et donc de gazage). A cette époque, précisément, Jährling terminait la mise au point de la combustion des fours d'où cette commande de 10 *Gasprüfer* soit pour les 10 conduits de fumée des deux *Kremas II* et *III* soit pour les 10 cheminées des *Kremas II* à *V*. On notera d'ailleurs que Pressac ne justifie pas ce nombre de 10 *Gasprüfer*.

En conclusion, la lettre de Topf (dont on n'aurait qu'une photocopie) a été trafiquée, les mots « *Anzeigegeräte für Blausäure-Reste* » ayant remplacé le mot « *Gasprüfer* » (c'est-à-dire « *analyseur de fumée* »).

7. CAVE DE GAZAGE

Dans une lettre célèbre adressée le 29/1/1943 à Berlin [10] par Bischoff, le mot « *Vergasungskeller* » (« *cave de gazage* [génocidaire] ») est employé pour désigner, disent les historiens, la morgue 1 du *Krema II*.

Ce 29 janvier, explique Pressac, eut lieu une inspection du *Krema II* par Bischoff, un de ses adjoints du nom de Kirschneck et Prüfer, l'ingénieur de Topf. Kirschneck fit un compte rendu de son côté et Prüfer un rapport d'inspection du sien : c'est ce rapport qui est en annexe de la lettre de Bischoff mais il est moins précis (ou, si l'on préfère, plus condensé) que le compte rendu de Kirschneck et c'est à ce dernier qu'il est préférable de se référer pour essayer de comprendre la lettre de Bischoff.

Ce compte rendu dit que :

- en ce qui concerne le gros œuvre du *Krema II*,
 - la partie du bâtiment comprenant la salle des fours et ses annexes est totalement terminée ;
 - il en est de même pour la « *morgue 1* » ;
 - par contre, le plafond de la « *morgue 2* » n'a pas pu être encore décoffré à cause du gel ;
- en ce qui concerne l'équipement,

imaginée par Pertusi et Gastaldi et améliorée par Sievert et Hermsdorf, est la seule méthode de détection de l'HCN ; l'**analyseur d'HCN par voie physique n'existe pas**. Par contre, les « *détecteurs* » de CO ou CO₂ sont de véritables appareils de mesure automatiques par voie physique. Les chercheurs qui ont compilé la littérature technique confirment tout cela.

[9] Carlo Mattogno, « *Die "Gasprüfer" (...)* », *op. cit.* Sur la répartition des tâches en la matière, voyez par exemple la lettre du 10/12/43 du Dr Wirths dont nous avons parlé dans le chapitre consacré à la diffusion et à la ventilation du Zyklon-B.

[10] Ceci signifie déjà qu'on ne pourrait prétendre que l'extermination des juifs à Auschwitz aurait pu être le résultat d'une initiative locale ignorée de Berlin.

- les fours sont pratiquement prêts ; (On les a allumés pour les sécher et on connecte les moteurs de la soufflante des mouffles et des extracteurs de la cheminée.)
- l'ascenseur provisoire est en cours de montage ;
- par contre, le matériel de la ventilation et de l'extraction d'air des « morgues » n'est même pas livré : on s'attend à le recevoir d'un jour à l'autre et il faudra 10 jours pour le monter.

Voilà pour l'annexe. La lettre proprement dite, elle, est de Bischoff, lequel résume la situation en disant :

- le *Krema II* est terminé « à des détails mineurs près » ;
- les fours sont prêts ;
- à cause du gel, il n'a pas encore été possible de décoffrer le plafond de la « morgue » mais « ceci est toutefois sans conséquence, car la cave de gazage peut être utilisée à cette fin » ;
- l'installation de ventilation et d'aération n'est pas encore livrée mais il espère qu'elle sera installée pour le 20 février.

En fait, Bischoff se faisait des illusions à moins qu'il ne trompât sciemment son supérieur hiérarchique, car rien n'était prêt, même pas les fours, et ce n'est que dans la première moitié de mars que les fours, puis la morgue 1, puis enfin la morgue 2 purent être mis en service, mais cela est sans importance dans notre raisonnement.

Pour les historiens, les choses sont claires (du moins, ils le disent) : Bischoff a voulu dire que, la morgue 2 (c'est-à-dire la salle de déshabillage [des vivants]) n'étant pas encore utilisable, on ne pourrait, certes, pas récupérer les vêtements des condamnés mais que ce n'était pas grave, car on allait quand même pouvoir commencer à gazer les juifs, car la chambre à gaz (c'est-à-dire la morgue 1), elle, était prête.

Toutefois, cette version n'est pas du tout satisfaisante, car la chambre à gaz n'était pas prête du tout puisqu'il y manquait l'installation -indispensable et pourtant classée dans les « détails mineurs » par Bischoff- d'aération et de désaération, laquelle, loin d'être montée, n'était même pas livrée ! L'ascenseur -tout aussi indispensable- était loin d'être installé également (Bischoff le commandait le jour même et en fait, livrable dans les 7 mois et seulement livré en 1944, il ne fut même jamais monté !) ; certes, on était occupé à monter un plateau provisoire mais il était incapable de répondre à la tâche assignée à l'ascenseur dans une hypothèse exterminationniste.

Enfin, les mots « à cette fin » (« hierfür ») s'opposent à cette version : Bischoff dit, en fait, que la « Vergasungskeller » va provisoirement remplir les fonctions de la morgue 2, laquelle est censée être la salle de déshabillage, mais, alors, où gazait-on ?

Mais, dit Pressac, c'est là une mauvaise lecture : la « Vergasungskeller » devait remplacer la morgue 2 comme morgue et non comme vestiaire, mais c'est là une fonction qui n'existait plus dans une hypothèse exterminationniste : en effet, il n'y avait plus que le vestiaire (la morgue 2) et la chambre à gaz (la morgue 1).

Bref, cette lettre est incompréhensible d'un point de vue exterminationniste. On ne peut accepter l'assimilation de la « Vergasungskeller » à la morgue 1 qu'en admettant que cette « Vergasungskeller » n'a pas de caractère criminel et n'a pas de place dans la séquence des opérations (sanitaires) assignées normalement au *Krema*, bref lui est parallèle. La morgue 1 aurait-elle pu être une chambre à gaz d'épouillage dont on aurait pu se servir provisoirement pour y déposer les morts (de mort naturelle) que la morgue (la morgue 2) ne pouvait accueillir ? On sait maintenant, grâce à Mattogno, que les Allemands conçurent effectivement à cette époque le projet d'installation d'une installation d'épouillage dans la morgue 1. Certes, l'épouillage devait se faire par air chaud mais on peut supposer que Bischoff a pu commettre un *lapsus calami*, fort fâcheux il est vrai mais fort compréhensible, vu que les installations d'épouillage qu'il avait construites jusque là fonctionnaient au gaz. D'ailleurs, il n'est pas à exclure qu'en janvier 43, Bischoff avait prévu de faire fonctionner sa chambre d'épouillage au gaz ; il n'aurait finalement opté pour l'air chaud qu'en février/mars ; dans ce cas, il n'y aurait même pas eu de sa part de *lapsus calami*.

D'autres explications avaient été données par les révisionnistes mais on ne peut que les abandonner après l'étude des documents produits par Mattogno.

CONCLUSIONS

Les autres « traces » relevées par Pressac, que nous ne pouvons examiner faute de place, datent toutes de la même époque (construction des *Kremas*) ; elles sont d'ailleurs si nombreuses qu'on ne peut guère parler de « gaffes » ; Pressac a sans doute raison sur un point : des modifications dans l'aménagement des *Kremas* sont intervenues en cours de construction mais les causes en sont tout simplement les nécessités prophylactiques créées par la terrible épidémie de typhus, qui s'était déclenchée à la mi-1942 et qui avait obligé les responsables SS à intégrer les morgues en cours de construction des *Kremas* à l'action contre les épidémies.

Tout cela est parfaitement limpide.

Annexe 8 - Les mots « *traitement spécial* », « *action spéciale* », « *transfert* », « *réimplantation* », etc. étaient-ils codés ?

Ces mots sont, on le sait, interprétés différemment :

- Pour les historiens, c'est clair ou plutôt ce l'était jusqu'à ce que Pressac vienne remettre pas mal de choses en question, tous ces mots sont « *codés* » et recouvrent l'extermination.
- Pour les révisionnistes, les mots « *transfert* » et « *réimplantation* » ne sont pas codés (D'ailleurs, pour eux, le codage est une invention des historiens et Pressac est pour le moins d'avis qu'ils en ont abusé.) et ces mots désignent bien cette opération d'installation des juifs à l'Est via des camps de transit (et de travail pour les plus aptes, le temps que durerait la guerre). Les mots « *traitement spécial* » et « *action spéciale* » sont très vagues et peuvent recouvrir des choses très diverses : ils qualifient toute action sortant de la routine, demandant un effort particulier et généralement limitée dans le temps.

Examinons quelques cas d'emploi de ces différents mots. Mais auparavant, rappelons que nous avons déjà eu à rencontrer à plusieurs reprises le fameux mot « *Sonderbehandlung* » (« *traitement spécial* ») dans le chapitre consacré aux crématoires et que nous avons pu démontrer sans contestation possible que ce mot ne peut avoir la signification criminelle que les historiens lui donnent.

1. Dans un devis global du 15/7/1942 transmis à Berlin le 3/8/1942, Bischoff demande la fourniture de « 4 baraques pour le traitement spécial des détenus à Birkenau » (« 4 Stück Baracken für Sonderbehandlung der Häftlinge in Birkenau »). C'est, dit Pressac, la toute première fois que le mot « *traitement spécial* » apparaissait et ces 4 baraques étaient destinées au déshabillage des détenus à gazer dans les *Bunkers 1* et 2 (les fermettes transformées en chambres à gaz) ; jusqu'alors, les juifs à gazer se déshabillaient en plein air et Himmler avait trouvé que cela faisait désordre.

C'est là une nouvelle pétition de principe ; Pressac ne donne aucune preuve de cette destination criminelle et il a sucé toute cette histoire de son pouce (tout en l'accompagnant de références trompeuses). Ce n'est pas tout : Mattogno a découvert que la citation faite par Pressac est tronquée : en effet, le texte exact est :

« BW 58

5 baraques pour le traitement spécial et le logement des détenus, baraques-écurie type 260/9 (O.K.H.) [soit :]

4 baraques pour le traitement spécial des détenus à Birkenau

1 baraque pour le logement des détenus à Bor [1]

Prix de 1 baraque : 15.000.-- RM

Prix total pour 5 baraques : 75.000 RM » [2]

Il s'agit donc d'un descriptif global pour un chantier unique mais éclaté à Birkenau et à Bor (le *Bauwerke 58*) comprenant des baraques pour le traitement spécial à Auschwitz et pour le logement des détenus à Bor : il est difficile d'affirmer que ces baraques étaient destinées au déshabillage des juifs inaptes à gazer à leur arrivée à Birkenau. Cette interprétation est d'ailleurs confirmée par un autre document (que ne cite pas Pressac et que Mattogno a ramené de Moscou) ; ce document donne l'inventaire des besoins de chaque *Bauleitung* d'Auschwitz et, pour le BW 58, indique : « 5 baraques-écurie (*traitement spécial*) [soit] 4 à Birkenau [et] 1 à Budy » [3] ; or, ce document est daté du 31/3/42 c'est-à-dire qu'il est antérieur à la décision supposée d'affecter Auschwitz à l'extermination des juifs : on ne peut donc affirmer qu'en l'occurrence, le « *traitement spécial* » consistait dans le gavage des juifs à Birkenau.

Mais alors à quel usage ces 4 baraques étaient-elles destinées ? En réponse, Mattogno cite divers documents dont une lettre du 9/6/42 de la ZBL à la SS-WVHA : « Le commandant du KL Auschwitz, le SS-Sturmbannführer Höss, a réclamé verbalement la construction de 4 baraquements d'écurie pour le traitement spécial des juifs [für die Sonderbehandlung der Juden] pour le rangement des effets personnels [zur Unterbringung der Effekten]. / Je vous prie de m'en donner l'autorisation vu que cette affaire est extrêmement urgente et que les effets personnels doivent absolument être mis sous toit [und die Effekten unbedingt unter Dach gebracht werden müssen]. » Pour Mattogno, ces baraquements (Il en fut finalement construit 5, les derniers en octobre 42.) étaient liés à l'*Opération Reinhardt*, dont l'un des volets consistait dans la récupération des biens confisqués aux juifs réimplantés en URSS après être passés par un des camps du Bug (Treblinka, Sobibor, Belzec : cf. les 1.274.166

[1] Bor-Budy était un petit sous-camp d'Auschwitz à vocation agricole, dans lequel les historiens n'ont jamais placé de chambre à gaz. Peut-être n'est-il pas trop tard d'ailleurs ...

[2] « BW 58

5 Baracken für Sonderbehandlung u. Unterbringung von Häftlingen, Pferdestallbaracken Typ 260/9 (O.K.H.)

4 Stück Baracken für Sonderbehandlung der Häftlinge in Birkenau

1 Stk. Baracken zur Unterbringung v. Häftl. in Bor

Kosten für 1 Baracke : RM 15.000.--

mithin für 5 Baracken : Gesamtkosten z.B.N. RM 75.000 »

[3] « 5 Pferdestallbaracken (Sonderbehandlung) 4 in Birkenau 1 in Budy »

juifs « *sonderbehandelt* » du Rapport Korherr dont nous parlerons dans le tome 2), notamment leurs effets personnels : ceux-ci étaient nettoyés et désinfectés à Auschwitz par les détenues du *Sonderkommando Reinhardt*. Certes, ces baraques étaient reliées à une chambre à gaz mais à une chambre d'épouillage, la « *Aufnahmebaracke mit Entlausung* » (« *BW 28* »), celle dont il est question dans le programme de la visite de Pohl en septembre 42 et dont nous avons déjà parlé (« *Chambre d'épouillage et d'effets/Opération Reinhardt/ [...] Station n° 2 de l'Opération Reinhardt* » [4]). On notera que cet ensemble d'« *Entlausungs- u. Effektenbaracken* » n'était pas situé à l'intérieur du camp mais à l'extérieur, à proximité de la gare des marchandises d'Auschwitz, dans une annexe appelée « *Canada I* ». (L'autre « *Canada* » se trouvait à Birkenau.)

Il en sera à nouveau question à l'occasion d'une commande de la ZBL à la menuiserie (« *Häftlingstischlerei* ») en date du 6/10/42 : « *Commande 2143/435 pour l'installation d'épouillage / Quarantaine Camp de prisonniers de guerre et Camp de concentration des femmes et aussi Logis de la troupe Camp de prisonniers de guerre / A la menuiserie des détenus d'Auschwitz / 6 portes étanches aux gaz / Embrasure de 100/200 / A réaliser comme les portes pour le trai[ement] spécial des j.[uifs] (...)* » [5]. En fait, prouve Mattogno au terme d'une démonstration dont nous ne pouvons donner ici le détail, ces portes servant au « *Sonderbehandlung* » et qui doivent servir de modèle sont les portes de l'installation d'épouillage de l'*Opération Reinhardt*. [6]

2. En juillet 1942, la construction du *Krema II* est entreprise. Le 13/10/1942, Bischoff écrivait à Berlin (qui aurait sans doute pu s'étonner de ce que cette construction ait fait l'objet d'un marché de gré à gré et non d'une adjudication sur appel d'offres) qu'il avait été nécessaire de commencer ces travaux dès juillet « *en raison de la situation créée par les actions spéciales* » (« *wegen der durch die Sonderaktionen geschaffenen Lage* »). « *Cette indication, dit Pressac, confirme formellement le rôle essentiel que joua le nouveau crématoire [le II] dans le choix d'Auschwitz comme site d'anéantissement massif des juifs* ». Les révisionnistes ne partagent pas cette interprétation : selon eux, les « *actions spéciales* » consistaient dans le transit des juifs (et dans la mise au travail provisoire d'un certain nombre d'entre eux) ; le typhus s'était déclaré à l'occasion de ces actions et faisait mourir de nombreux déportés ; on pouvait craindre qu'il ne devienne endémique et en conséquence de cette situation imprévue (c'est-à-dire le typhus et non la décision qui lui était antérieure de déporter les juifs), il avait fallu d'urgence et au mépris des règles administratives, construire l'outil permettant de se débarrasser des cadavres de ces typhiques dans des conditions satisfaisantes du point de vue de l'hygiène. Les mots « *actions spéciales* » ne peuvent avoir le sens génocidaire que lui donnent les historiens : il n'y a pas de lien direct entre ces « *actions spéciales* » et l'urgence dans la construction des crématoires (lesquels avaient été initialement prévus pour les prisonniers russes), mais bien entre les conséquences sanitaires imprévues de ces « *actions spéciales* » et l'urgence de la construction des *Kremas*, ce qui n'est pas la même chose. On aurait même plutôt ici la preuve que la déportation n'aboutissait pas à l'extermination, puisqu'on avait commencé cette déportation-extermination sans attendre la construction des indispensables crématoires. Il est évident que si on avait déporté les juifs en Pologne pour les exterminer à l'aise, on aurait d'abord construit les crématoires !

Pour se convaincre encore davantage de ce que ces mots n'ont pas la signification proposée, ou plutôt imposée par les historiens, on pourra se référer par exemple à deux documents cités par Mattogno :

- Le 14/5/43 dans une lettre au SS-WVHA dont l'objet est « *Exécution de l'action spéciale – Recherche des matériaux* » (« *Durchführung der Sonderaktion – Materialbeschaffung* »), Bischoff parle de l'installation d'égouttage du camp de Birkenau et de l'installation d'une unité de production de gaz bio. (Nous avons déjà cité un document du même genre dans le chapitre consacré à la capacité des fours.)
- Le 16/12/42 dans une note dont l'objet est « *Exécution du traitement spécial* » (« *Durchführung der Sonderbehandlung* »), il parle de la distribution d'eau du camp.

La « *Sonderaktion* » et le « *Sonderbehandlung* » sont donc des tâches identiques qui ne consistent pas dans le gavage des juifs. Il en est de même d'ailleurs des « *Sonderbaumassnahmen* » dont il sera question par ailleurs. Ainsi dans diverses versions de l'organigramme de ses services, Bischoff désignera indifféremment la tâche de la *Bauleitung* de Birkenau (la « *Bauleitung des Kriegsgefangenenlagers* ») par :

- « *Exécution du traitement spécial* » (« *Durchführung der Sonderbehandlung* »)
- « *Exécution des mesures de construction spéciales* » (« *Durchführung der Sonderbaumassnahmen* »)
- « *Exécution de l'action spéciale* » (« *Durchführung der Sonderaktion* ») [7]

3. Pressac dit que, dans un compte rendu de l'importante réunion des 19 et 20/8/1942 entre Prüfer de Topf et des adjoints de Bischoff, réunion au cours de laquelle furent commandés les *Kremas III, IV et V*, Ertl, chef du

[4] « *Entwungs- u. Effektenkammer/Aktion Reinhardt/ [...] / Station 2 der Aktion Reinhardt* ». Nous reparlerons abondamment de cette « *Aktion* » dans le tome 2 (Chap. Mise en place de la politique antisémite après 1939).

[5] « *Auftrag 2143/435 für die Entwungsanlage / Quarantäne K.G.L. und F.K.L. sowie Truppenunterkunft K.G.L. / An die Häftlingstischlerei Auschwitz. / 6 Stück Gasdichte – Türen / Lichte Mauerweite 100/200. / Ausführung genau wie die Türen für Sonderb[ehandlung] der J[uden] (...)* »

[6] Carlo Mattogno, « *'Sonderbehandlung' (...)* », *op. cit.*

[7] Carlo Mattogno, « *'Sonderbehandlung' (...)* », *op. cit.*

département *Hochbau* de la ZBL dit notamment : « *En ce qui concerne l'installation de 2 fours à 3 moufles près de chacune des "installations de bain pour les actions spéciales", l'ingénieur Prüfer propose de prélever les fours d'une commande déjà prête et destinée à Mogilew (...)* » [8]. Ertl, en déduit Pressac, appela les *Bunkers 1* et *2* « *installations de bain pour actions spéciales* », ce qui indique clairement que ces *Bunkers* étaient des installations de gazage. Encore une pétition de principe ! En fait, Ertl, qui, plus tard, fut jugé avec Dejaco sur ces faits à Vienne, expliquait que Prüfer proposait la construction dans le camp de prisonniers de guerre (Birkenau) de 2 *Kremas* simplifiés (qui ne seront finalement pas construits) à proximité des « *installations de bain pour les actions spéciales* » (Les guillemets sont de Ertl : ils doivent s'expliquer par le fait que ces installations n'étaient alors qu'à l'état de projet.) mais il ne donne aucune indication de leur emplacement : pas plus que pour les 4 baraques du point 1 ci-dessus, il n'a été dit qu'il s'agissait des *Bunkers 1* et *2* ; ce n'est qu'une déduction de Pressac, lequel, du fait qu'il mélange constamment documentation et déduction, donne l'impression fautive à son lecteur que tout ce qu'il écrit s'appuie sur des documents.

Ces installations sont en fait

- soit les vastes installations baptisées « *Zentral Sauna* » (Voyez la carte en annexe 1.) et, à l'époque, en cours de gestation), dans lesquelles les déportés devaient être soumis à un traitement sanitaire à leur arrivée dans le camp : bain et éventuellement épouillage. C'est d'ailleurs à proximité de ce *Sauna* que furent mis en chantier, peu de temps après, les *Kremas IV* et *V* qui prirent la suite des deux *Kremas* simplifiés.
- soit, éventuellement, les *Bunkers 1* et *2*, dont parle Pressac.

Il ne faudrait d'ailleurs pas voir de lien direct entre ces nouveaux crématoires et ces installations de bain, toutes les installations annexes du camp étant regroupées dans un même secteur (crématoires, bains, hôpitaux, terrain de sport, station d'épuration des eaux, etc.). On aurait tout aussi bien pu trouver la précision « *à côté du terrain de football* » sans pouvoir rien en déduire. Dans ce cas non plus, le mot « *action spéciale* » ne peut avoir de sens génocidaire : au contraire, il renforce la vraisemblance de la thèse des réimplantations.

Au passage, expliquons pourquoi il éte question à cette époque d'installer 2 *Kremas* simplifiés ; Auschwitz ne disposait alors que du seul petit *Krema I* et celui-ci était à nouveau retombé en panne alors que l'épidémie de typhus prenait l'ampleur tragique qu'on sait ; catastrophe, la SS du camp envisagea donc d'installer 2 *Kremas* simplifiés faciles à monter et déjà préfabriqués.

C'est le moment de tenter une hypothèse d'ensemble -encore qu'imparfaite, faute d'avoir accès aux archives- sur ces *Sauna*, *Kremas*, *Bunkers* et chambres d'épouillage de Birkenau, étant entendu que toutes ces installations servaient à épouiller les déportés et leurs effets (Comme le dit justement Pressac, « *A l'épouillage des effets s'associait le lavage obligatoire des détenus* ».) et à incinérer les morts de mort naturelle, notamment du redoutable typhus.

- Au début, les Allemands purent imaginer d'épouiller les effets dans les 2 pièces du *Bunker 1*. Où les déportés prenaient-ils leur douche ? Comme tout cela était embryonnaire et rudimentaire, il est possible qu'ils n'en prenaient pas et qu'ils restaient nus en plein air en attendant la fin de l'épouillage. (Fort heureusement, c'était l'été.)
- Les Allemands auraient pu être tentés d'améliorer le système en construisant dans le *Bunker 2* une batterie plus efficiente de 4 chambres à gaz d'épouillage, les détenus se déshabillant et se lavant on ne sait pas davantage dans quel baraquement.
- Les morts (de mort naturelle) devaient être enterrés dans la même partie du camp, y compris, sans doute, ceux du *Stammlager* (Auschwitz I), puisque le *Krema I* a été en panne plusieurs mois à cette époque. Comme ces cadavres risquaient de polluer la nappe phréatique, ils furent déterrés plus tard et incinérés sur des bûchers, ce qui put se faire assez facilement car il n'y en avait évidemment pas 107.000, comme l'a dit Höss, ni même 50.000, comme le dit Pressac.
- Dans le même temps, les Allemands bâtissaient d'urgence
 - les *Kremas II* et *III* destinés à l'incinération des morts. Dans le cours de la construction, fin 42/début 43, ils pensèrent y transférer les opérations d'épouillage et de douche mais, en définitive, y renoncèrent.
 - les *Kremas IV* et *V*, où ils purent peut-être projeter :
 - d'épouiller les effets dans des pièces relativement petites sans rapport avec les immenses morgues des *Kremas II* et *III*. Ceci en remplacement des *Bunkers*, où les opérations de gazage des effets -déjà aléatoires en temps normal- devenaient fort difficiles, voire impossibles, par temps froid.
 - de faire prendre une douche aux déportés ;
 - d'incinérer concurremment aux *Kremas II* et *III*.
 - le *Zentral Sauna*, bâtiment spécialisé où seraient regroupées les opérations d'épouillage et de bain (toutes les solutions précédentes n'étant que des solutions provisoires), l'énergie étant fournie par

[8] « *Bezüglich Aufstellung von je 2 Dreimulleöfen bei den "Badenanstalten für Sonderaktionen" wurde von Ing. Prüfer vorgeschlagen, die Öfen aus einer bereits fertiggestellten Lieferung nach Mogilew anzuweisen (...)* »

une installation de chauffage à distance (mise en chantier et même sortie de terre mais jamais terminée).

Sous la pression des événements (retard dans les travaux, arrêt de l'épidémie, reprise de l'épidémie, etc.), les Allemands changèrent plusieurs fois leurs plans et il est difficile pour le moment de les suivre au travers des interprétations doctrinales des exterminationnistes.

4. Le 22/7/1942, Auschwitz reçoit un télégramme du SS-WVHA l'autorisant à envoyer à Dessau « *un camion de cinq tonnes afin d'aller prendre livraison du gaz destiné au gazage du camp pour combattre l'épidémie, qui s'est déclarée* » [9]

Naguère, pour les historiens, ce message était codé : l'épidémie n'était qu'un prétexte à la livraison de gaz à des fins criminelles. Mais depuis, Pressac est arrivé et, sans être contredit par les historiens, a tout bouleversé, ainsi que nous l'avons vu : il affirme que ce gaz était bien destiné, au moins à concurrence de 97%, à combattre les épidémies. Il a calculé que 5 tonnes de gaz auraient pu servir à gazer 1.250.000 personnes, soit plus qu'il n'en est jamais passé par Auschwitz et dès lors, il conteste qu'on ait pu envoyer un ou plusieurs camions de 5 tonnes chercher de quoi procéder à l'extermination des juifs. Tous ces camions servaient effectivement, ajoute Pressac, à des fins sanitaires. [10]

Les autres traces de livraisons semblables de Zyklon-B depuis Dessau (à 100 km au sud-ouest de Berlin), traces jugées naguère encore criminelles, sont les suivantes :

- Une semaine plus tard, le 29/7/1942, autorisation est donnée à l'envoi d'un nouveau camion pour charger « *du gaz dont on a un urgent besoin pour la désinfection* » (« *Gas, das zur Desinfizierung des Lagers dringendst erforderlich ist* »).
- Le 26/8/1942, télex à propos d'« *une autorisation de transport pour un camion allant chercher à Dessau des produits pour trait.[ement] spécial* » (« *Material für Sonderbeh.[andlung]* »).
- Le 2/10/1942, nouveau télex au sujet de « *produits nécessaires à la réimplantation des juifs* » (« *Materialien für die Judenumsiedlung* »).
- Le 7/1/1943, un autre camion est autorisé à aller à Dessau charger du « *matériel de désinfection* ».
- Le 30/7/1943, nouveau camion pour aller chercher du « *Zyklon* » à Dessau. [11]

Si l'on étend le raisonnement de Pressac, en l'occurrence, les termes « *désinfection* », « *traitement spécial* », « *réimplantation des juifs* », « *Zyklon* » et « *gazage du camp* » sont équivalents et n'ont aucun sens génocidaire. On pourrait même y trouver des preuves de la réalité de la réimplantation des juifs en URSS.

Mais Pressac, prévoyant les conséquences désastreuses qu'aurait sa révision pour le dogme essaye aussitôt de chasser les mauvaises pensées que pourrait avoir son lecteur :

« *Vers le 20 Août [1942], les stocks de Zyklon-B étaient presque épuisés et l'épidémie toujours vivace. Une nouvelle demande de produit aurait conduit les SS d'Auschwitz à avouer qu'ils ne contrôlaient toujours pas la situation. Une astuce fut trouvée. Mettre sur le dos des juifs les effarantes quantités de gaz employées. L'autorisation de transport accordée le 26 août le fut pour 'traitement spécial'. Bien que les responsables du SS-WVHA de Berlin sussent la finalité du 'traitement', ils en ignoraient les modalités, c'est-à-dire les quantités de toxique utilisées. Ce qui permit de leur faire croire que la majorité du Zyklon-B livré servait aux gazages homicides dans les Bunker 1 et 2, alors que 2 à 3 % suffisait. Ainsi, 97 à 98 % du gaz pouvait être consacré à l'épouillage* ».

Pressac a, bien entendu, tiré tout cela de son pouce et si la matière de ce livre n'était aussi tragique, on en rirait de bon cœur.

C'est le moment de dénoncer à nouveau une des techniques chères aux historiens et dans lesquelles ils excellent : charger leurs ennemis de ce qui, en fait, les décharge. Si les Allemands avaient voulu exterminer les juifs, ils les auraient laissés en compagnie de leurs poux ; comme ils n'étaient pas dépourvus d'humanité (bien qu'ayant de grands torts vis-à-vis de tous ces malheureux déportés, c'est entendu.), ils tentaient de réduire ces épidémies grâce à l'épouillage, à la désinfection, etc. par le Zyklon-B ; c'était d'ailleurs leur intérêt. Cela n'absout évidemment pas les SS, mais cela les décharge quelque peu et il est inique que les historiens en aient fait un élément à charge. C'est un peu comme si, portant secours à un accidenté de la route (à la suite d'un accident que vous auriez provoqué), vous étiez accusé de vouloir le dépouiller.

Ceci dit, il est incontestable aussi qu'une partie de ce Zyklon-B servait à épouiller les effets confisqués aux juifs dans l'*Opération Reinhardt* ; les Allemands justifiaient ces confiscations en expliquant qu'ils voulaient indemniser les civils allemands qui avaient tout perdu dans les bombardements alliés, lesquels étaient la

[9] « *Gas zur Vergasung des Lagers, zur Bekämpfung der aufgetretenen Seuche zu holen* »

[10] On notera qu'après la révision à laquelle se livre ici Pressac, une relecture de l'histoire de Gerstein s'impose : elle renforce la thèse de la mythomanie de ce spécialiste de l'épouillage qui jonglait avec des tonnes d'acide cyanhydrique liquide qu'il prétendait destinées à l'extermination et qu'il aurait, dès lors, essayé de détruire ou de détourner.

[11] Auschwitz commanda aussi à Francfort (Degesch et Testa) 7,5 T en 42, 12,2 T en 43 et 2 T en 44. En tout, la Degesch aurait livré en 43/44, 160 T à la *Wehrmacht* (laquelle n'a jamais été accusée de gazer qui que ce soit) et 125 T aux services sanitaires de la SS.

conséquence d'une guerre déclenchée par les juifs ; certes, on peut ne pas admettre ce point de vue mais sans pouvoir pour autant y trouver la preuve que les Allemands gazaient les juifs.

5. Le 14/9/1942, une lettre parle de « *transfert immédiat des [cinq] camions alloués vers le camp de concentration d'Auschwitz, ces véhicules devant être immédiatement utilisés pour des actions spéciales* ». [12] M. Steinberg y voit une allusion au transport de gaz et D. Czech, plus généralement, un rapport avec l'extermination des juifs ; ces camions, dit Pressac, devaient servir au transfert des inaptes depuis la rampe de la gare de marchandises d'Auschwitz aux *Bunkers 1* et 2. C'est une nouvelle pétition de principe. Sur la base de cet extrait et du point 3 ci-dessus, on pourrait tout aussi bien affirmer que ces camions pouvaient servir à toutes sortes de transports, certes en rapport avec la déportation des juifs mais sans nature génocidaire pour autant (transfert de détenus immatriculés vers des sous-camps de travail, transport de bagages, opération de réimplantation effective c'est-à-dire de transport vers les lieux de la réimplantation -ou du moins vers un ghetto de transit-, etc.). Pour Mattogno, ces camions devaient surtout servir au transport des effets pris aux juifs depuis la gare de marchandises d'Auschwitz au *Kanada 1* et à la « *Station 2 de l'Action Reinhardt* » de Birkenau. [13]

6. Du 2/9/1942 au 8/11/1942, le professeur Kremer participe à une quinzaine d'« *actions spéciales* » soit à l'occasion de l'arrivée de convois de déportés juifs, soit à l'occasion d'opérations concernant des juifs déjà internés. Nous avons déjà dit plus haut ce qu'il fallait en penser.

7. A partir de l'automne 1942 (voir la discussion sur la capacité des *Kremas*), le mot « *traitement spécial* » apparaît plus d'une centaine de fois dans l'intitulé de documents traitant de la construction du camp de prisonniers de guerre de Birkenau (dont, mais ce n'est qu'une partie des travaux à réaliser, les 4 *Kremas II* à V), lequel camp doit être (provisoirement selon nous) affecté aux juifs le temps de réaliser l'« *action spéciale* » qui les visent. Comme, de l'aveu même de Pressac, c'est l'extension du camp (200.000 prisonniers de guerre russes) et l'épidémie de typhus qui sont à l'origine de cette extension du programme incinérateur, on ne peut guère prétendre que « *traitement spécial* » est synonyme de mise à mort industrielle. (Cf. le chapitre consacré à la capacité des fours.)

8. Le 18/12/1942, Bischoff informe Berlin par télégramme secret [14] que les travaux du *Krema II* ont dû être interrompus « *pour des raisons de sécurité* » à cause d'une « *action spéciale* » de la *Gestapo* (« *Sonderaktion aus Sicherheitsgründen* »), action qui a démarré le 16/12/1942 et qui vise le personnel civil des entreprises chargées de la construction des *Kremas* en compagnie de détenus ; tout le camp était consigné en raison des épidémies ; finalement, la *Gestapo* laissera ces travailleurs civils partir en congé du 23/12/1942 au 4/1/1943.

Qu'était-ce que cette action spéciale ? Ce n'était en tout cas pas une opération d'extermination. Pressac dit que, bloqués depuis 5 mois à cause de la mise en quarantaine du camp et privés de congé de Noël et Nouvel-An, ces employés s'étaient mis en grève et que l'« *action spéciale* » consistait en une enquête de la *Gestapo*.

9. Le convoi français n° 5 parti de Beaune-la-Rolande le 28/6/42 était notamment constitué de juifs arrêtés au terme d'une « *Sonderaktion* » qui a consisté à leur arrestation dans la région d'Orléans le 25/6/42. [15]

10. Dans le *Kalendarium*, on lit :

- 28/1/1943 : le Kommando Zeppelin de Breslau (à 250 km d'Auschwitz) informe Auschwitz de ce que conformément au décret du RSHA du 1/12/1942, deux prisonniers, tuberculeux au 3ème degré et incurables, doivent être transférés à Auschwitz pour le traitement spécial (« *Sonderbehandlung* »).
- 29/1/1943 : nouvelle communication de Breslau à Auschwitz demandant :
 - l'application du traitement spécial aux deux prisonniers cités la veille,
 - l'envoi d'un avis d'exécution de la demande.
- 6/2/1943 : Auschwitz confirme à Breslau que les deux prisonniers ont été « *mis à l'écart* » (« *gesondert untergebracht* »).

D'après les historiens, le Kommando Zeppelin était chargé de recruter des intellectuels russes pour les états-majors des *Einsatzgruppen* et, pour des raisons de sécurité, ces gens ne pouvaient être libérés de leur emploi ; dès lors, s'ils tombaient malades, il convenait de les exécuter. Ce ne serait pas tomber dans la pratique du dénigrement systématique chère aux historiens de supposer qu'en l'occurrence, ces deux malheureux aient été assassinés et que, dans ce cas, « *traitement spécial* » signifie « *mise à mort* » mais on en conclura surtout que

[12] « *Sofortige Überführung der zugeteilten Lastkraftwagen zum Konz.-Lager Auschwitz, da Einsatz dieser Fahrzeuge für Sonderaktionen sofort zu erfolgen har.* »

[13] Carlo Mattogno, « 'Sonderbehandlung' (...) », *op. cit.*, p. 97 sqq.

[14] La mention « *Secret* » figure rarement sur les documents relatifs aux *Kremas*, même sur les plus « *compromettants* » comme la célèbre lettre de Bischoff parlant de la « *Vergasungskeller* ».

[15] Serge Klarsfeld, *Mémorial de la déportation des juifs de France*, 1997, p. 62.

tant de formalisme de la part de la SS de Breslau et d'Auschwitz ne correspond absolument pas à ce que nous racontent les historiens. Cet échange de correspondance pour deux détenus tuberculeux et leur transfert à 250 km de leur lieu de détention tendraient à prouver que la SS ne se livrait pas dans le même temps aux massacres systématiques que décrit la littérature holocaustique. Dès lors, quand on lit plus loin,

20/2/1943 : le département de l'emploi d'Auschwitz signale que sur les 5.022 juifs arrivés en janvier de Theresienstadt, 4.092 n'ont pas été retenus pour le travail [On n'avait retenu que les hommes de 18 à 40 ans et les femmes de 18 à 35 ans.] et ont été l'objet d'une « mise à l'écart » (« *gesonderten Unterbringung* »),

de quel droit, les historiens en déduisent-ils que ces malheureux ont été exterminés ? D'autant plus que, comme nous l'avons vu dans la discussion sur la capacité des crématoires, Auschwitz ne disposait à cette époque que des *Bunkers 1* et *2* dont la capacité journalière, d'après ce que dit Pressac, était inférieure à 500 personnes par jour.

11. Czech dit dans le *Kalendarium* en date du 26/2/1943 que la rubrique « divers » du « *Registre Principal* » des Tziganes (« *Hauptbuch* ») a parfois été utilisée comme suit :

- inscription d'une date de transfert dans un autre camp
- inscription de la date de la mort
- inscription d'une date accompagnée d'une croix
- inscription d'une date accompagnée de la mention S.B.

Czech en conclut -non sans hardiesse- que « SB » (pour « *Sonderbehandlung* » ?) signifie « exécution », ce qui constitue une nouvelle pétition de principe de sa part.

12. En mars 1943, Korherr, statisticien de la SS, remet à Himmler un rapport célèbre dans lequel il parle, en donnant à ces mots la même signification, de « *transfert* » et de « *traitement spécial* ». Nous en parlerons plus en détail dans le tome 2.

13. En juin 1943, Lohse, Commissaire du *Reich* pour l'Ostland, envoie une lettre concernant les condamnés juifs auxquels on a arraché leurs dents en or avant leur exécution. Il y parle de « *Sonderbehandlung* » et nous verrons dans le tome 2 qu'il est clair que ce terme ne peut être synonyme d'« *extermination* » encore que, en l'occurrence, il s'applique à l'exécution de détenus juifs.

14. Il est question dans Poliakov, qui se réfère à la déposition au procès de Jérusalem d'une détenue employée à l'état civil du camp, que la mention « SB » (pour « *Sonderbehandlung* » = « *traitement spécial* » ?) était portée sur la fiche des détenus immatriculés, qui venaient à être gazés après une sélection interne. Mais le même témoin a indiqué, au cours de la même déposition, qu'on indiquait toujours, à la rubrique « *cause du décès* » des registres mortuaires une cause naturelle, laquelle, dans les cas d'exécution, était une maladie imaginaire (par exemple « *crise cardiaque* ») : comme nous le verrons dans le tome 2, l'examen des *Sterbebücher* (registres mortuaires) confirme cette pratique : on pourrait en déduire que la mention « SB » ne se référait donc pas à des décès mais bien à autre chose.

15. Dans le film « *Shoah* », le premier grand témoin de l'extermination des juifs, Rudolf Vrba, dit que les juifs de Theresienstadt arrivés à Auschwitz en fin 1943 et au début 1944, furent immatriculés en bloc sous la rubrique « *Traitement spécial après quarantaine de 6 mois* » avant d'être gazés au bout de quelques mois (Nous en reparlerons en annexe 9.) : il apparaîtra à tous qu'il est insensé d'affirmer qu'en l'occurrence, « *traitement spécial* » puisse signifier autre chose que « *réimplantation* ». Il est vrai, toutefois, que ce témoin (Vrba) est peu crédible.

16. Le documentaire « *Auschwitz ou la mémoire qui revient* » montre un document donnant l'état des effectifs (« *Stärkemeldung* ») du camp des femmes de Birkenau en date du 7/10/1944. Le *Kalendarium*, pour cette époque, se réfère avec constance à ces « *Stärkemeldungen* ». Les sorties de ce 7/10/1944 sont ainsi libellées :

mortes de mort naturelle	7
S.B.	1.229
libérations	8
transferts	1.150

Un document semblable donnait déjà 8 femmes « S.B. » le 2/10/44 et un autre, 989 femmes « S.B. » le lendemain.

« S.B. » disent historiens et journalistes aux ordres, signifie « *Sonderbehandlung* » (« *traitement spécial* »), mot de code pour « *gazage* » : pour eux, les 1.229 détenues « S.B. » étaient des détenues immatriculées devenues improductives et gazées. C'est vite dit : en effet, depuis le 1/10/1944, la statistique du camp des femmes de Birkenau reprenait toutes les femmes, c'est-à-dire les « *immatriculées* » et les détenues « *en transit* » ou « *en dépôt* », pour l'essentiel des juives hongroises, arrivées en tel nombre à l'été 1944 que la SS n'avait pas pu les

soumettre toutes à l'opération de sélection et les avait mises provisoirement « *en dépôt* » (On notera au passage que, comme on ne connaît pas leur nombre, la vraisemblance est que les historiens les considèrent déjà comme ayant été gazées à l'arrivée.) ; par la suite, elles firent l'objet de cette opération de sélection et très probablement, cela se traduisit dans la statistique par l'apparition de la rubrique « *S.B.* » (ce qui donne l'occasion aux historiens de les gazer une deuxième fois). Comme on ne possède ces « *Stärkemeldungen* » que pour les femmes de Birkenau et pour octobre à décembre 1944 (avec utilisation de la mention « *S.B.* » décroissant dans le temps et disparaissant même fin novembre avec, sans doute, la fin de cette opération de sélection tardive), on ne peut rien affirmer mais cette interprétation semble vraisemblable.

D'une part, il est étonnant, dans l'hypothèse exterminationniste, que les SS aient comptabilisé dans l'effectif du camp des femmes qui n'avaient pas encore été soumises à la sélection et parmi lesquelles il devait y avoir un grand nombre d'inaptes (les 2/3 en règle générale, disent les historiens), inaptes qu'il aurait donc fallu gazer par la suite et sortir de la statistique de façon crédible. La façon la plus simple de maquiller le crime était de ne pas comptabiliser ces femmes avant la sélection, puis, après la sélection, d'immatriculer seulement les femmes retenues pour le travail ; les femmes gazées seraient restées en dehors des effectifs, comme cela avait toujours été fait. « *Pas vu, pas pris* ». Et si, au moment de l'immatriculation de toutes ces femmes non soumises à l'opération de la sélection, leur intention n'était pas d'exterminer celles qui se révéleraient inaptes, ils auraient encore pu, leur forfait accompli à la suite d'un changement de politique, les sortir sous la rubrique « *mortes de mort naturelle* » ; de préférence, sur plusieurs jours. (Les Allemands n'avaient d'ailleurs pas les moyens d'éliminer autant de corps en un seul jour, ce qui exclut que ces 1.229 femmes aient pu être assassinées le même jour.) Les Allemands auraient été des criminels bien stupides : ils tentaient de camoufler leurs crimes de 36 façons puis les étalaient presque crûment dans leurs statistiques !

D'autre part, en admettant que ces juives « *S.B.* » c'est-à-dire gazées aient été des femmes immatriculées dès leur arrivée puis tombées malades et devenues improductives, une extrapolation sur 20 mois pourrait amener à penser que 100.000 femmes immatriculées subirent ce sort et c'est, d'un point de vue statistique, insoutenable. (En effet, il n'y eut pas 200.000 femmes immatriculées -dont peut-être bien une moitié de juives- et les 3/4 ont survécu à Auschwitz.) On trouverait là la confirmation de ce que ces détenues « *S.B.* » étaient pour la plupart des juives non immatriculées à leur arrivée et qui venaient de subir avec retard l'opération de sélection, hypothèse que nous avons retenue ci-dessus.

Rappelons enfin -nous en parlons ailleurs- que dans le même temps, la statistique indique que le camp des femmes abritait une population importante de fillettes et de femmes âgées et infirmes : si on avait dû gazer des détenues inaptes, on aurait, bien entendu, commencé par elles. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà vu et comme nous le reverrons, la statistique belge indique clairement que le gavage des enfants (et des autres) est une fable.

Mais à quoi pouvait donc bien correspondre la « *réimplantation* » à une époque où on commençait à évacuer le camp devant l'avancée des Soviétiques ? Apparemment, la politique de réimplantation (du moins à l'Est) était devenue une fiction, fiction néanmoins maintenue envers et contre tout, ainsi que le montre une lettre de Himmler écrite fin juillet 1944 à propos des centaines de milliers de juifs hongrois non déportés : 450.000 juifs hongrois avaient été « *déportés* » (« *deportiert* »), disait Himmler qui ajoutait, que le reste (qui était concentré à Budapest) allait maintenant être « *réimplanté* » (« *umgesiedelt* », autre mot de code pour « *exterminé* » selon les historiens). (Et où donc ailleurs que chez eux, en Hongrie ? Et sans que les historiens prétendent que les Allemands pensèrent effectivement les y exterminer). Quant à ces juives « *S.B.* », il est possible qu'elles aient été réimplantées dans les villages du Niederdonau à l'est de Vienne ainsi que le pense Mattogno.

Il y a une autre explication : il est possible que ces juives « *S.B.* » furent envoyées dans les « *Schönungsblocke* » (en abrégé : « *S.B.* » ?), lesquels se trouvaient à Auschwitz I. Qu'était le « *Schönungsblock* » ? C'était l'équivalent d'une maison de convalescence ou de repos, intermédiaire entre le *Block* ordinaire et le *Revier* (l'infirmerie) ; on employait aussi le terme de « *Rekonvaleszentenblock* ». [16] Werner Rademacher et Michael Gärtner en donne une photo d'époque [17] ; ils donnent aussi le texte d'une note du 8/7/43 expliquant que les détenus évacués du camp de Maïdanek pour Auschwitz [Nous en parlons par ailleurs.] sont dans un état de santé lamentable au point qu'une partie d'entre eux n'ont pas été jugés totalement aptes au travail (« *nicht voll arbeitsfähige* ») et ont donc dû être envoyés dans l'infirmerie (« *Häftlingsrevier* ») ou dans les blocs de repos « *Schönungsblocke* ». En l'occurrence (mais on ne pourrait généraliser), « *S.B.* » est probablement l'abréviation de « *Schönungsblock* ».

En conclusion de l'examen de tous ces exemples, on peut affirmer que Pressac a au moins raison sur un point : les historiens ont abusé de la notion de codage. Il est en effet bien rare qu'on ne puisse démontrer de façon convaincante que ces mots ne sont pas des indices criminels.

[16] Voyez le *Kalendarium*, 8/7/43.

[17] Werner Rademacher et Michael Gärtner, « *Berichte (...)* », *op. cit.*

Annexe 9 - Sélection, immatriculation, etc.

La version officielle - telle est qu'elle est répandue dans le public- est qu'il y avait deux sortes de sélections, débouchant toutes deux sur la mort : tout d'abord, la sélection à l'arrivée, après laquelle on laissait en vie les « *aptes au travail* » et gazait tous les autres (enfants, vieux, femmes enceintes ou accompagnées d'enfants, invalides, malades) ; ensuite, les sélections intérieures, après lesquelles on gazait à leur tour les immatriculés quand, au terme d'un processus délibéré d'élimination par les mauvais traitements, leur rendement était devenu trop bas.

C'est là une déformation grossière de la réalité, encore qu'on ne puisse pas toujours faire la part des choses, d'une part parce que les archives conservées à Auschwitz auraient bien pu être exploitées de façon tendancieuse (Elles ont tout de même été aux mains des communistes polonais pendant un demi-siècle et il y a déjà là de quoi éprouver de sérieuses inquiétudes.), d'autre part, parce que le gros des archives est ou était encore il y a peu entre les mains des communistes soviétiques (et il y a là encore davantage de raisons de s'inquiéter). Enfin, il est probable que, les choses évoluant, certains mots désignent des notions dont la signification a notablement évolué dans le temps. Nous allons, à la lecture du fameux *Kalendarium* de Danuta Czech, essayer d'y voir plus clair. Le *Kalendarium*, rappelons-le, est le récit, jour après jour, des événements qui se seraient déroulés à Auschwitz : il donne la version officielle de l'histoire, au moins celle des autorités polonaises.

1. Tout d'abord, la sélection pour le travail ne se faisait pas toujours à Auschwitz. En 1942, par exemple, pour certains convois belges, hollandais, français et peut-être autres, une première sélection avait lieu en gare de **Kozel**, à une centaine de kilomètres avant Auschwitz : les hommes adultes recevaient l'ordre de descendre. Ils étaient envoyés dans les usines et mines de la région. Ces sélectionnés de Kozel n'étaient donc pas immatriculés à Auschwitz, camp dont ils ne faisaient pas partie (mais auquel ils furent souvent rattachés par la suite).

Les autres continuaient jusqu'à Auschwitz où, disait la presse clandestine juive de l'époque, ils étaient « *gazés dans des wagons* » voire « *brûlés vifs* » : c'était un bruit qui s'était répandu dans les milieux juifs et jetait dans une angoisse qu'il n'est pas nécessaire de décrire tous ceux qui ne descendaient pas à Kozel ; ceci pourrait expliquer certaines scènes épouvantables relatées par Kremer (femmes suppliant à l'arrivée du train qu'on leur laisse la vie sauve, ce qui était bien l'intention des Allemands) mais c'est là une simple supposition.

2. A Auschwitz, comme le confirme le *Kalendarium*, la procédure n'a pas toujours été la même en ce qui concerne la **sélection des arrivants** :

2a. Au début, il n'y avait pas de sélection du tout et tous les déportés étaient immatriculés sans exception. Reitlinger l'avait déjà relevé : par exemple, tous les Hollandais arrivés avant le 8/8/1942 avaient été immatriculés, y compris les enfants et les vieux. Certes, la légende historique est que, tout de même, les Allemands gazaient certains convois en entier, mais ce n'est pas vraisemblable du tout. Il suffit de lire la littérature holocaustique, de la lire, bien entendu, intelligemment c'est-à-dire en doutant *a priori* de ce qu'on va lire (Ce conseil vaut également pour la lecture de ce livre : ce ne serait pas la peine de sortir d'une église pour entrer aussitôt dans une autre.). Ainsi lit-on dans le *Kalendarium* pour le mois de juin 1942 (Les citations de cette annexe sont résumées.) :

- 2/6/1942 : arrivée d'un convoi de juifs polonais de Ilkenau : tous sont immédiatement gazés (source testimoniale)
- 6/6/1942 : arrivée d'un convoi de 731 détenus de Radom (Pologne) : tous sont immatriculés (il s'agit vraisemblablement de non-juifs) (source documentaire)
- 7/6/1942 : arrivée du 2ème convoi de juifs de France (1.000 personnes dont 571 Polonais) : tous sont immatriculés (source documentaire)
- 17/6/1942 : arrivée d'un convoi de juifs polonais de Sosnowitz (2.000 personnes) : tous sont immédiatement gazés (source testimoniale)
- 20/6/1942 : arrivée d'un convoi de juifs polonais de Sosnowitz (2.000 personnes) : tous sont immédiatement gazés (source testimoniale)
- 23/6/1942 : arrivée d'un convoi de juifs polonais de Cracovie (566 personnes) : tous sont immédiatement gazés (source testimoniale)
- 24/6/1942 : arrivée du 3ème convoi de juifs de France (999 personnes) : tous sont immatriculés (source documentaire)
- 27/6/1942 : arrivée du 4ème convoi de juifs de France (1.000 personnes dont 937 Polonais) : tous sont immatriculés (source documentaire)
- 30/6/1942 : arrivée du 5ème convoi de juifs de France (1.004 personnes dont 752 Polonais) : tous sont immatriculés (source documentaire)

En résumé, s'il faut en croire les historiens, on immatriculait les juifs polonais fraîchement émigrés en France et on gazait les juifs polonais restés en Pologne. On nous permettra d'en douter.

2b. Toutefois, très vite (à partir du 4/7/1942), avec l'afflux des convois, qui, de surcroît, étaient composés de « *tout-venant* », les responsables d'Auschwitz durent sélectionner : cette opération de sélection consistait en principe à repérer ceux qui étaient aptes au travail ; ils étaient immatriculés et les autres étaient immédiatement gazés (ou réimplantés, selon la thèse qu'on défend).

En fait, on découvre qu'un certain nombre de déportés non aptes au travail ont été immatriculés aussi, notamment des vieux et des enfants, pas seulement au début, comme nous venons de le voir, mais aussi plus tard. Ainsi dans la statistique mensuelle des effectifs du camp, on avait prévu et on utilisait effectivement les rubriques « *en dessous de 20 ans* » et « *de plus de 80 ans* ». Ceci est partiellement confirmé par l'examen des *Sterbebücher*, registres mortuaires dans lesquels on trouve des personnes âgées mais, il est vrai aucun enfant juif. (Les enfants qu'on y trouve sont des Tziganes.) Enfin, la statistique belge a enregistré le retour d'enfants, certains déportés en 1942.

2c. A l'époque de l'arrivée des juifs hongrois, en 1944, il semble que la sélection à l'arrivée devienne totalement incohérente : d'une part, l'industrie allemande avait des besoins en main-d'œuvre grandissants ; d'autre part, les arrivées massives de Hongrois, qui n'étaient pas nécessairement qualifiés à travailler dans l'industrie, engorgèrent le camp sans permettre de répondre aux besoins des usines. (A l'époque, il y aurait eu entre 150.000 et 200.000 détenus ; certains logeaient même sous la tente.) Il faut ajouter, si on croit à la réalité des réimplantations, que les Russes avaient repris l'Ukraine et que, dès lors, les réimplantations étaient devenues problématiques. Bref, la situation à Birkenau devint intenable. A défaut de documents, que Czech n'a probablement jamais pu consulter, on en est donc réduit à constater des faits difficiles à inscrire dans une politique cohérente :

- Tout d'abord, ainsi que nous le verrons plus en détail dans le tome 2, une grande partie des juifs hongrois n'entrèrent à Auschwitz que pour y être transbordés dans des trains qui les amenèrent dans les usines du Reich ; certains n'y entrèrent même pas et allèrent directement dans d'autres camps : un historien comme Pressac ne les compte même plus dans la statistique des juifs déportés à Auschwitz et il a tout à fait raison. Il est impossible de continuer à prétendre qu'ils ont été gazés à Auschwitz.
- On sélectionnait et immatriculait parfois un nombre rond de déportés (par exemple, 2.000 très exactement dans un convoi hongrois arrivé le 22/5/1944, les autres, disent les historiens, étant gazés) et on les affectait au travail à Auschwitz ou dans ses sous-camps ou encore dans une autre usine du Reich. Pourquoi un nombre rond ? Pour répondre à une demande de quota émanant d'une organisation du travail, bien entendu, mais encore ? Il y avait à Auschwitz (et bien entendu à Berlin) un bureau de la main-d'œuvre très développé et dont les historiens, les yeux braqués sur des chambres à gaz hypothétiques, ne nous parlent jamais, ce qui est regrettable car on y trouverait la réponse à beaucoup de questions. On relèvera, une fois de plus, l'absurdité des thèses officielles : si on sélectionnait un nombre rond, on pouvait donc mettre au rebut des gens aptes au travail, qu'il aurait été absurde de gazer.
- On relève également des sélections de nombres ronds dans des convois non hongrois : ainsi dans le convoi XXV de Belgique, on sélectionna 300 hommes et 100 femmes. (En fait, 99, mais c'est probablement là le fait d'une erreur -classique- du préposé au comptage ou à la statistique.) [1] Le même jour, dans un convoi de juifs hollandais, 250 hommes et 100 femmes sont sélectionnés.
- Czech précise que, le plus souvent à cette époque (mi-1944, époque caractérisée par l'arrivée en masse des Hongrois), on envoyait sans les immatriculer les « *jeunes* » et les « *bien-portants* » dans un « *camp de dépôt* » (« *Depotlager* » appelé aussi « *camp de transit* » ou « *Durchgangslager* ») ; elle ajoute que les « *autres étaient aussitôt gazés* » mais elle ne donne aucune preuve de tout cela et on peut tout aussi bien prétendre qu'on envoyait tout le convoi au camp de transit. Les SS procédaient à la sélection plus tard c'est-à-dire quand ils en avaient les moyens (Par exemple, il fallait épouiller les déportés et cette opération ne se faisait pas au pied levé.) et on envoyait ces « *juifs de transit* » soit vers les usines du Reich soit sur les lieux de la réimplantation. En fait, la plupart des convois hongrois, du moins de ceux qui arrivèrent à Auschwitz, furent traités de cette façon. Exemple tiré du *Kalendarium* à la date du 6/6/1944 :
 - Arrivée d'un convoi de juifs hongrois, dont
 - 4 sont immatriculés et admis au camp (« *jumelles* », lesquelles faisaient l'objet d'études par le Dr Mengele)
 - la partie « *jeune* » et la partie « *bien portante* » sont « *vraisemblablement* » envoyées au Depotlager
 - les autres sont aussitôt gazés.
 - Départ du Depotlager pour Mauthausen d'un convoi de 2.000 juifs hongrois.

[1] Nous verrons dans le tome 2 qu'une autre déportée de ce convoi (rescapée avec son fils, lequel est le plus jeune rescapé des juifs de Belgique) ne figure pas dans ces 99 femmes immatriculées et ne fut pas pour autant gazée (ainsi que l'affirment les historiens) mais fut envoyée au « *Camp des Familles* » puis immatriculée ultérieurement avec des déportées tchèques.

Des convois non hongrois furent également traités de cette façon : par exemple, un convoi venant de Theresienstadt le 3/10/1944.

- Il pouvait bien entendu arriver qu'une partie de ces juifs de transit soient finalement sélectionnés pour le travail à Auschwitz même et, dès lors, ils étaient immatriculés. A l'occasion de ces sélections, ceux qui n'étaient pas retenus pour le travail étaient gazés, nous disent les historiens. En fait -et cette remarque vaut également pour les sélections à destination d'autres camps de travail- ces juifs pouvaient très bien avoir été déjà gazés par les historiens à leur arrivée à Auschwitz, certains étant gazés une deuxième fois à l'occasion de ces sélections.

3. Il y avait également les **sélections internes** parmi les juifs immatriculés et mis au travail à Auschwitz même et même parfois parmi les juifs en transit qui n'avaient pas encore fait l'objet de la sélection initiale pour la mise au travail. Ces sélections, disent les historiens, consistaient à repérer les malades devenus improductifs ou simplement contagieux (La plupart des femmes de Birkenau n'avaient pas de travail.) et à les gazer. On peut répondre que l'hystérie des historiens a donné à ce mot un contenu qu'il n'a pas :

- D'une part, la sélection pouvait consister à repérer les plus valides ou plus simplement les plus qualifiés à effectuer certaines tâches spécifiées, éventuellement dans un autre camp de travail : la sélection pouvait consister à repérer, par exemple, les médecins et, bien entendu, ce n'était pas pour les gazer.
- D'autre part, il est exact que des sélections de malades ont eu lieu et que dans certains cas au moins, elles furent suivies de leur transfert au camp-hôpital de Bergen-Belsen ou dans d'autres camps. D'après les témoins cités par Wiewiorka, ces transferts vers Bergen-Belsen auraient commencé en mars 1944 ; elle cite notamment le Dr Fréjalon :

« Tour à tour, les reviers [infirmiers] d'Auschwitz, de Buchenwald, de Mauthausen, de tous les grands camps de travaux vidaient leur pitoyable clientèle sur le camp de convalescence ».

On peut également citer le *Kalendarium* :

- 27/5/1943 : Berlin donne instruction à Auschwitz de transférer à Lublin (Maïdanek) les 844 détenus malades de malaria du camp (542 hommes et 302 femmes).
- 25/11/1943 : Ordre est donné de faire le relevé de tous les malades de malaria aux fins de les transférer à Maïdanek.
- 11/8/1944 : 212 détenus malades de malaria sont transférés d'Auschwitz à Flossenbürg. » (Entre-temps, Maïdanek, qui est aussi considéré comme un camp d'extermination, avait été évacué devant l'avance des Soviétiques).

Pourquoi ces transferts, dont le dernier au moment où s'achevait notamment le gazage de 400.000 juifs hongrois ? Dans une hypothèse exterminationniste, la chambre à gaz eut été tout à fait indiquée ! On notera qu'avant Bergen-Belsen, Lublin avait été désigné pour recevoir les détenus malades des autres camps : ainsi, de janvier à mars 44, 20.800 détenus malades y furent envoyés depuis Buchenwald, Flossenbürg, Neuengamme, Ravensbrück et Sachsenhausen dont 2.700 invalides et 300 aveugles. [2]

Le *Kalendarium* mentionne à toutes les pages des gazages de détenus immatriculés et c'est l'occasion d'examiner de plus près comment a été écrite l'histoire d'Auschwitz. Prenons par exemple les mouvements de la statistique du « camp des femmes » d'Auschwitz II (Birkenau BIa, BIb, BIIf, BIIfc) tels que le *Kalendarium* nous les donne pour le début d'octobre 1944, période pour laquelle on dispose de séries statistiques continues et inattaquables :

1/10/44	26.230	nombre de détenues enregistrées [3]
3/10	+ 17.202	liquidation du camp de transit (« Mexico ») et incorporation de ces détenues dans le camp des femmes au BIIfc [4]
	43.462	nouvel effectif du camp des femmes (immatriculées et non-immatriculées)
	+ 488	entrée de juives en transit venant notamment de Theresienstadt
	- 989	*gazées (S.B.)
	42.973	nouvel effectif
4/10	- 1.050	transfert vers d'autres camps
	+ ?	écriture d'entrée manquante ?
5/10	42.990	nouvel effectif
6/10	- 2.558	transfert vers d'autres camps

[2] Carlo Mattogno, « 'Sonderbehandlung' (...) », *op. cit.*, p. 110.

[3] Soit 11.506 occupant un poste de travail, 7.150 malades ou inaptes et 7.574 sans travail dont 1.020 attendant un transfert dans un autre camp.

[4] Toutes sans travail puisque en attente d'affectation.

	- 1.888	*gazées [« vraisemblablement » dit Czech, d'après une source documentaire et sans parler de S.B. : nous l'assimilerons néanmoins au S.B.]
	38.544	nouvel effectif
	+ 271	entrées en provenance de Theresienstadt
	- 1.000	**gazées [soit 50% de 2.000 gazés sans précision de sexe]
7/10	- 1.150	transfert vers Flossenburg
	- 1.229	*gazées (S.B.)
8/10	- 401	transfert vers Buchenwald
9/10	+ 191	entrées en provenance de Theresienstadt
	- 2.000	**gazées (juives non enregistrées du BIIc)
10/10	- 2.219	transfert de juives enregistrées vers divers camps
	+ 85	somme de divers petits mouvements du 1 au 10/10, dont 30 * gazées (S.B.)
	34.024	nouvel effectif

Or, l'addition de tous ces mouvements donne en réalité non pas 34.024 mais 29.983 : l'écart est de 4.041. Il y a donc dans ces divers mouvements, 4.041 sorties du camp qui sont fictives ! Comment l'expliquer ? L'explication la plus évidente est que certains des 7.137 gazages comptabilisés sont tout simplement fictifs. (En réalité, ils le sont tous.) En fait, il est évident que le *Kalendarium*, comme toute l'histoire d'Auschwitz, est faussé par ce recours constant et irréflecti aux témoignages les plus extravagants. Plus précisément les gazages marqués d'un * sont de source documentaire et ceux qui sont marqués d'un ** sont de source testimoniale.

- Les chiffres des gazages documentaires * sont extraits d'une statistique journalière appelée « *Stärkemeldung* », dont Czech a disposé de façon continue pour cette période. Cette statistique précise que les sorties du camp des femmes pour cette période ont été de 4.137 « S.B. » (dont les 1.888 du 6/10). « S.B. » signifie peut-être bien « *Sonderbehandlung* » c'est-à-dire « *traitement spécial* » et, disent les historiens, c'était un mot de code pour « *mise à mort* ». Comme on l'a vu en annexe 8, cette interprétation est dogmatique ; le mot peut tout aussi bien désigner l'opération de réimplantation ou l'envoi dans un bloc de convalescence. Il reste que ces mouvements marqués d'un * sont bien réels : 4.137 femmes sont bien sorties cette décade-là soit qu'elles aient été gazées soit qu'elles aient été réimplantées ou envoyées en convalescence.
- Le nombre des gazages restants (marqués de **) est donc de 3.000 et, bien qu'il manque probablement et de façon inexplicable quelques écritures dans cette séquence du 1 au 10/10, il semble permis de faire le rapprochement entre ce chiffre et le chiffre des sorties fictives que nous avons constatées (4.041 : le millier inexpliqué doit correspondre à une entrée oubliée en date du 4/10.) ; cette corrélation paraît évidente entre les 2.000 gazages du 9/10 (source testimoniale) et les 2.219 transferts du 10/10 (source documentaire) : ces transferts ont été, bien entendu, précédés d'une sélection, laquelle a été mal interprétée par des témoins qui ont cru ou feint de croire qu'elle était une sélection « *pour le gaz* ». Si ces chiffres ne font pas double emploi, comment expliquer ces écarts ?

On peut conclure de tout ceci que le gazage de détenus immatriculés devenus improductifs est une sinistre légende. Bien entendu, il reste qu'il est possible que des opérations d'euthanasie mais d'une ampleur sans rapport avec l'ampleur de la supposée extermination décrite par les historiens, ont bien eu lieu (mais à d'autres époques que celle que nous venons d'examiner). [5]

4. Enfin, il y avait des immatriculations de **nouveau-nés**, d'enfants nés à Auschwitz même. [6] Ceci est fondamentalement contraire à la thèse officielle, d'après laquelle on gazait les femmes enceintes puisqu'elles étaient pour longtemps inaptes au travail. Non seulement l'immatriculation de ces nouveau-nés, mais déjà leur

[5] Dans le tome 2, nous parlerons plus en détail de la « *Sterbeverzeichnisse 16* », liste reprenant les noms de quelque 1.000 femmes, toutes juives et toutes décédées les 6, 7 et 8/12/1943 (Il y eut une recrudescence de l'épidémie de typhus fin novembre 1943.) ainsi que les noms de quelque 500 hommes tous décédés entre le 1 et le 7/1/1944. Ces dates sont-elles réellement celles du décès de ces gens ou tout simplement les dates d'enregistrement de leur décès par un état civil débordé par l'accroissement subit de la mortalité ? Ne sont-ce pas des régularisations de décès dans des sous-camps ? On n'en sait rien mais on ne peut écarter *a priori* l'hypothèse que, confrontés à une situation sanitaire catastrophique (Ce fut surtout le cas au cours du second semestre 1942.), les Allemands aient euthanasié nombre de typhiques agonisants. On peut même penser que le contraire serait étonnant. Bien entendu, les Allemands sont responsables de toutes ces morts (Non seulement ils avaient arraché des innocents à leur foyer mais, en plus, ils les avaient entassés dans un milieu impropre à leur survie.) mais on nous permettra de penser que cela est sans rapport avec une éventuelle politique d'extermination.

[6] Chez les Tziganes notamment, car ils y vivaient en famille : ce traitement de faveur leur avait été octroyé du fait qu'ils n'étaient que des suspects, contrairement aux juifs, qui étaient considérés comme des ennemis. Certains juifs vivaient également en famille, mais ils étaient l'exception.

L'internement des Tziganes n'avait rien de génocidaire, comme veulent nous le faire croire les historiens : c'était avant tout une mesure de sécurité militaire. (Cette mise au point ne signifie pas, bien entendu, que nous l'approuvions.) Comme nous l'avons vu plus haut, ce sont les Français qui, les premiers, internèrent les Tziganes : leurs motivations étaient les mêmes que celles des Allemands.

naissance, leur gestation et même, dans un certain nombre de cas, leur conception ne sont pas conformes à l'imagerie officielle. On notera quand même que l'absurdité se poursuivait lorsque ces enfants mouraient : ainsi Danuta Czech, cinquante ans après les faits, rapporte sur la base des archives du camp, que, par exemple, le 15/5/1943 est né dans le camp des Tziganes le petit Gehrard B., que cet enfant a été immatriculé sous le n° Z-8189 et qu'il est mort le 24/5/43. Ainsi, même la mort d'un enfant, être totalement inutile dans un univers prétendument concentrationnaire, axé sur le travail forcé et l'extermination, était enregistrée par l'état civil du camp, car il y avait un état civil à Auschwitz. (On notera que tous les détenus étaient censés y demeurer *Kasernenstrasse*.)

Rien que pour le mois de janvier 1944 (Nous n'avons pas fait les comptes pour les autres mois.), il y eut au moins 22 naissances à Auschwitz (en très grande majorité, des filles, ce qui donne à penser que ce relevé est incomplet du fait de ce déséquilibre des sexes). De fait, une ancienne détenue, Stanisława Leszczyńska, qui exerça la fonction de sage-femme à l'hôpital des femmes de Birkenau, a témoigné y avoir aidé à quelque 3.000 accouchements. Ce chiffre ne paraît pas invraisemblable. [7]

Ces enfants jouant joyeusement à la balle dans le camp de l'Horreur absolue qu'était Auschwitz dérangent les historiens : dès lors, ils n'en parlent pas ou s'ils en parlent, c'est avec beaucoup d'invraisemblance. Par exemple, on peut citer l'entrée suivante du *Kalendarium* à la date du 4/10/1943 :

11 garçonnets juifs nés les mois précédents à Birkenau sont immatriculés. Parmi eux le petit Josef G., né le 18/4/1943 et que sa mère avait caché. Celle-ci déclara après la guerre que, lorsque l'enfant avait été découvert, elle avait imploré le chef du camp de lui laisser la vie, ce qui lui fut accordé. Cette faveur, dit Czech, est « probablement » à relier d'une part à une autorisation donnée par Berlin de limiter l'« euthanasie » des enfants [Cette autorisation est un non-sens dans une hypothèse exterminationniste ; Czech ne donne d'ailleurs aucune preuve de sa réalité.] et d'autre part au fait que les Tziganes et certains juifs venant de Theresienstadt vivaient en famille précisément dans le « camp des familles ».

On ajoutera pour apprécier tout à fait cette histoire que :

- en fait, on avait immatriculé une première nouvelle-née juive le 18/9/1943 (peut-être même avant) et depuis les immatriculations étaient devenues régulières (une encore les 21/9 et 26/9 ; six le 29/9) et ne cessèrent plus jusqu'à la fin de la guerre ;
- la mère était arrivée le 30/1/1943 dans un convoi de 2.612 juifs, venant non pas de Theresienstadt comme le suggère Czech mais de Białystok (Nord-Est de la Pologne) et dont 2.010 furent gazés. On peut se demander pourquoi une femme enceinte de près de 7 mois (du moins, si l'enfant est né à terme) fut épargnée ou, si sa grossesse n'était pas apparente, comment elle fit pour la cacher par la suite, pour accoucher clandestinement dans pareil milieu, pour allaiter, etc.

L'explication inexacte, embrouillée et invraisemblable de Czech est révélatrice du dogmatisme qui aveugle les historiens ; l'explication la plus raisonnable est que le petit Josef G. ne risquait pas plus la mort que les 10 autres garçonnets immatriculés en même temps que lui et dont la situation juridique était ainsi régularisée (ce qui est heureux pour ces enfants, qui n'avaient pas d'existence légale !). Si on peut comprendre l'attitude de la mère (Les ragots les plus alarmistes circulaient et étaient bien de nature à alarmer une mère.), on ne peut que déplorer le dogmatisme dont font preuve les historiens et qui leur fait perdre tout bon sens. [8]

5. Quelques autres exemples tirés du *Kalendarium* de l'absurdité de la thèse des gazages

- Le *Kalendarium* indique le 6 juin 1944 c'est-à-dire au moment où l'extermination des juifs (hongrois, notamment) avait atteint son paroxysme : « Arrivée de Vught [Pays-Bas] de 496 juifs, hommes et femmes. Après la sélection, 99 hommes, immatriculés 188.926 à 189.024, et 397 femmes, immatriculées 78.253 à 78.533 et 81.735 à 81.850, sont admis dans le camp. » Le *Kalendarium* ne donne aucune autre indication. Il ne signale notamment pas que l'ensemble du convoi a été immatriculé, donc épargné, chose qu'on peut facilement vérifier, il est vrai, puisque 99 et 397 font 496. Il donne donc à penser que tous les détenus du convoi étaient des aptes. Or, la vérité est qu'il y avait des enfants, des vieux et des malades dans le convoi ! Certains de ces enfants sont même revenus aux Pays-Bas et nous avons retrouvé la trace de 4 d'entre eux, à savoir :

- Jack S., né le 4 juin 1933 (11 ans)
- Jack V., né le 20 avril 1938 (6 ans)
- Hans N., né le 4 décembre 1934 (moins de 10 ans)
- Heinie J., né le 19 décembre 1935 (moins de 9 ans)

[7] Voyez son témoignage dans Comité International Auschwitz, « Anthologie », tome II, 2e partie, p. 159-169 : Stanisława Leszczyńska, « Rapport d'une accoucheuse d'Auschwitz » (article publié en 1965)

[8] Pour plus de détail sur ces naissances à Auschwitz, voyez notre article « Joseph G., juif polonais né à Birkenau en 1943 et arrivé en France en 1945 ».

Mais pourquoi diable tous ces enfants, de toute évidence inaptes, n'ont-ils pas été gazés ? [9]

- Comment d'ailleurs concilier la théorie du gazage des inaptes (enfants et vieillards) avec la statistique -inattaquable- des effectifs par tranche d'âge des femmes de Birkenau :
 - 1/10/1944 : le camp des femmes de Birkenau compte notamment :
 - 166 fillettes juives et 370 fillettes polonaises de 0 à 14 ans (*Les Polonaises étaient venues avec leurs parents arrêtés après l'échec de la révolte de Varsovie.*), [10]
 - 42 femmes invalides de plus de 60 ans.
 - 22/10/1944 : le camp des femmes de Birkenau compte notamment :
 - 156 fillettes juives et 23 fillettes polonaises,
 - 36 femmes invalides de plus de 60 ans.
 - Entre ces deux dates, quelque 45.000 détenus (hommes, femmes et enfants) inaptes au travail ont été gazés [et un certain nombre officiellement évacués dans d'autres camps, ce qui peut expliquer -concurrentement aux décès, il est vrai- la baisse de ces effectifs d'enfants et d'invalides âgées].

Certes, la place de ces enfants n'était pas dans un camp de concentration [11] mais le fait qu'ils y étaient bien en vie (de même que des invalides âgées) est une anomalie dans un camp d'extermination et ruine -s'il restait quelque chose de la construction holocaustique- toutes ces histoires de gazage d'inaptes. Il reste que, dans la théorie révisionniste, les Allemands auraient dû les réimplanter. Les enfants, on l'a vu, suivaient leurs parents, du moins leur mère, mais les invalides âgées ? Il faut bien admettre provisoirement, en attendant que l'étude de l'histoire soit confiée à de nouvelles générations d'historiens plus sérieuses que la génération de la deuxième partie du XXe siècle, que les Allemands -en dehors de la période de réimplantation des juifs de Pologne en 42- ne faisaient pas montre d'inhumanité au point de réimplanter de vieilles impotentes dans des conditions qui devaient être très difficiles, *a priori* plus difficiles que les conditions régnant dans un camp de concentration et les laissaient parfois entrer dans le camp avec l'un de leurs grands enfants.

- Comment, par exemple, peut-on croire aux gazages quand on lit ce qui suit dans ce *Kalendarium* :
 - 21/10/1942 :
 - arrivée d'un convoi de juifs slovaques : 199 sont sélectionnés et les autres gazés aussitôt.
 - arrivée d'un convoi de 1.327 juifs hollandais : 497 sont sélectionnés et 830 aussitôt gazés.
 - 24/10/1942 :
 - 6 détenues, des Kapos qui avaient été condamnées à mort à la suite des incidents de Budy [le 5/10/1942, soit 19 jours auparavant, ces Kapos avaient, semble-t-il, organisé une espèce de pogrom qui avait coûté la vie à plusieurs prisonnières juives] sont exécutées par piqure au phénol dans le block 28 en présence du Dr Kremer.
 - mise au cachot d'un détenu qui s'était enfui ; il sera fusillé au block 11 le 17/11/1942, soit 24 jours plus tard.
 - 25/10/1942 :
 - arrivée d'un transport de 988 juifs hollandais : 53 sont sélectionnés et 935 gazés aussitôt.

Ainsi donc, d'une part, les Allemands procédaient à des gazages de masse ; d'autre part, dans le même temps, ils exécutaient certains déportés, parfois injustement mais régulièrement condamnés après une certaine procédure judiciaire, ces exécutions n'ayant aucun caractère exemplaire, puisqu'elles n'étaient pas publiques. Pourquoi ce formalisme ? Pourquoi ne pas avoir joint ces condamnés à tous ces malheureux qu'on gazait vite fait, bien fait ? Ça aurait été bien plus simple ! L'explication ne serait-elle pas que, tout simplement, on n'y gazait personne et qu'en l'absence de chambres à gaz, on exécutait les condamnés à mort par des moyens traditionnels ?

[9] Pour plus de détails sur ce convoi, voyez notre article « *Mais pourquoi donc les enfants juifs déportés de Vught (Pays-Bas) à Auschwitz le 3 juin 1944 n'ont-ils pas été gazés ?* »

A propos d'enfants censés avoir été gazés à Auschwitz mais qui en sont revenus, voyez aussi nos articles suivants :

- « *Mais pourquoi donc Sara (11 ans), son petit frère et son (tout) petit neveu n'ont-ils pas été gazés ?* »
- « *Des enfants rescapés d'Auschwitz* »
- « *A propos des jumeaux d'Auschwitz* »
- « *Un témoignage d'enfant sur Auschwitz* »
- « *Interview des jumeaux Irene H. et Rene S.* »

[10] En ce qui concerne les garçons, le camp des hommes de Birkenau comptait au 7/9/1944, 566 dont 189 (les plus jeunes) vivaient avec leurs mères au camp des femmes, tout en figurant dans la statistique du camp des hommes (Ceci doit être mis à la décharge des SS : ils ne séparaient pas les enfants en bas âge de leur mère.). Au total, quelque 1.000 enfants vivaient à Birkenau à cette époque.

[11] Témoignage de l'agronome SS Thies Christophersen :

[Birkenau] « *était surpeuplé et tout y était négligé et sale. J'y vis des familles avec leurs enfants. Ce spectacle me fit mal. Mais on me dit qu'on ne voulait pas séparer les enfants de leurs parents lorsque ceux-ci faisaient l'objet de mesures d'internement. Quelques enfants jouaient joyeusement au ballon. Je pense néanmoins que leur place n'est pas dans un camp d'internement et je considère comme une mauvaise excuse le fait que les Anglais en aient fait autant pendant la guerre des Boers. Je le dis à mon supérieur qui me répondit : 'Je suis de votre avis, mais je n'y peux rien !'.* »

- Quelle vraisemblance peut bien avoir la thèse de l'extermination quand on lit encore dans cette bible qu'est le *Kalendarium* à la date du 14/6/1943 :

Deux SS d'Auschwitz (dont un médecin) sont chargés de sélectionner à Maïdanek [autre camp réputé d'extermination à l'est d'Auschwitz] un certain nombre de détenus à mettre au travail dans 2 sous-camps d'Auschwitz. Sur 3.800 détenus que leur propose Maïdanek, ils n'en retiennent que moins de 2.000, les autres ne leur semblant pas aptes au travail. Il s'ensuit une querelle entre Auschwitz et Maïdanek, que Berlin se charge d'arbitrer. Le chef du Bureau DII de Berlin se rend en personne à Maïdanek et il fait finalement savoir à Auschwitz qu'il ne comprend pas le refus des sélectionneurs, que les détenus proposés lui ont paru aptes et que, de toute façon, ils doivent partir car Maïdanek a besoin de place pour de nouveaux arrivants. Auschwitz doit bien s'incliner :

- *Les 1.802 détenus primitivement retenus, arrivent à Auschwitz, y sont immatriculés et mis au travail.*
- *Les détenus refusés arrivent à leur tour à Auschwitz et y font l'objet d'une sélection [laquelle a dû être particulièrement pointilleuse aux fins de démontrer la justesse du point de vue des deux sélectionneurs] :*
 - *[De fait,] Auschwitz annonce à Berlin que sur les 1.500 détenus d'un premier convoi (750 hommes et 750 femmes) :*
 - *49 hommes sont très épuisés et doivent être dirigés vers l'hôpital ou vers le bloc de convalescence. [12]*
 - *277 hommes ne sont pas en forme suffisante pour être mis au travail et doivent rester à Auschwitz.*
 - *Les 424 autres hommes sont bons pour le travail, mais ils doivent d'abord effectuer une quarantaine de 4 semaines.*
 - *5 femmes sont mortes.*
 - *80 femmes sont inaptes au travail (dont 28 âgées de 15 à 17 ans).*
 - *53 femmes sont malades ou blessées.*
 - *Toutes les autres femmes souffrent de gale.*
 - *Un deuxième convoi de 763 hommes et 568 femmes arrivera plus tard et fera l'objet d'une sélection faisant apparaître un état sanitaire moins déplorable, à savoir :*
 - *1 homme est mort.*
 - *78 hommes et 49 femmes doivent subir un traitement médical.*
 - *5 hommes et 32 femmes peuvent effectuer un travail léger.*
 - *237 hommes et 103 femmes peuvent effectuer un travail moyennement lourd.*
 - *328 hommes et 384 femmes peuvent effectuer un travail lourd.*

Cette querelle entre deux camps réputés d'extermination (le premier cherchant apparemment à se débarrasser de ses malades ou du moins des moins aptes de ses détenus à l'occasion d'un transfert de main-d'œuvre) montre, certes, que certains détenus étaient dans un état sanitaire pitoyable, chose que personne ne conteste et que tout le monde déplore. Mais elle démontre aussi que pas plus à Maïdanek qu'à Auschwitz, les SS ne gazaient les juifs qui avaient été incorporés dans le circuit du travail forcé, lorsque ces malheureux venaient à tomber malades ou à devenir inaptes au travail, mais, au contraire, les soignaient (probablement avec des moyens insuffisants), parfois même sans espoir de les remettre au travail.

- Comment croire aux descriptions d'horreur absolue quand on lit :
 - *30/6/1943 : un bordel a été ouvert dans le bloc 24 d'Auschwitz I ; un autre bordel sera ouvert fin 1943 au camp de Auschwitz III. [Czech dit qu'il était interdit aux juifs et aux PG Russes, mais cela est tout à fait inexact.]*
 - *22/12/1943 : rappel est fait aux SS de l'interdiction de fréquenter ce bordel, réservé aux seuls prisonniers.*

Suit une tentative embarrassée de D. Czech pour expliquer cette mesure, certes dérisoire, peut-être même méprisable, mais incompatible avec les descriptions d'horreur absolue des historiens. On notera, au passage, que *les pensionnaires de ces bordels étaient des volontaires rémunérées (Elles encaissaient 0,45 RM par client, 0,05 RM allant à la tenancière -une Kapo- et le solde -1,50 RM- étant destiné à une certaine « caisse du camp »).* Les Kapos, dit Christophersen, distribuaient aussi des billets de faveur aux détenus ; ceux-ci les leur lançaient parfois à la tête en signe de mépris.

[12] Ainsi que nous l'avons vu dans l'annexe 8, une note du 8/7/43 indique que ces malades ont été envoyés à l'hôpital ou dans des « *Schönungsblocke* » (dont l'abréviation pourrait bien être également « *S.B.* »).

Voyez aussi dans Mattogno l'histoire de la « *Sonderbaracke B* » (« *Baraque spéciale B* », « *B* » étant l'initiale de « *Bordell* ») réclamée avec insistance par Himmler en personne. [13] La création de bordels dans les camps fut une obsession chez Himmler, ne fût-ce qu'à cause de son dégoût pour l'homosexualité.

- Comment croire l'histoire officielle d'Auschwitz quand on lit encore :
18/11/1943 : Berlin autorise Auschwitz à donner des primes de productivité aux détenus (juifs et non-juifs). Ces primes, dont le montant dépend de la nature du travail effectué, sont basses et elles ne permettent pas d'acheter grand-chose dans les cantines du camp.
 On notera donc en plus qu'il y avait des cantines à Auschwitz. Czech confirme par ailleurs l'existence de ces primes en publiant la photo d'un document du 5/6/1944 donnant le détail des primes accordées aux détenus en fonction à l'hôpital de Birkenau (entre 0,5 et 3,0 RM sans autre précision).
- Comment douter, à la lecture de la relation, manifestement déformée, des faits de deux journées consécutives, de ce que l'histoire officielle n'est qu'un tissu d'incohérences :
 - 16/4/1944 :
 - Arrivée de Maïdanek d'un convoi composé de 299 juives et 2 nourrissons : ils sont immatriculés et admis au bloc 2 du camp de quarantaine BIIa.
 - Il y a beaucoup de malades parmi les détenus arrivés à Auschwitz en provenance de Maïdanek, camp menacé par l'avance soviétique et évacué : un « hôpital de transit » a dû être aménagé dans le camp de quarantaine BIIa de Birkenau. (Les blocs 3, 4, 5 et 6 sont réservés aux femmes ; les blocs 9 et 10 aux hommes souffrant de dysenterie ; le bloc 11 aux convalescents et aux hommes affaiblis ; les blocs 12, 13 et 14 aux tuberculeux ; le bloc 15 est réservé aux interventions chirurgicales et le bloc 16 aux malades contagieux.)
 - Arrivée du 71ème convoi de juifs de France (1.500 personnes) : les 3/4 sont aussitôt gazés.
 - Immatriculation de 52 Tziganes.
 - 17/4/1944 :
 - Arrivée d'un convoi de 15 détenus qui sont tous immatriculés.
 - Le soir, des SS accompagnés de chiens conduisent à la chambre à gaz les 299 femmes et les 2 nourrissons immatriculés la veille.

Les 1.000 pages du *Kalendarium* sont de la même encre et la conclusion qu'on peut en tirer est que rien ne prouve -On a même plutôt des preuves du contraire.- que :

- « *sélection* » était synonyme de « *mise à mort* » ; ce mot était plutôt synonyme de « *affectation à un poste de travail* » ou encore « *affectation à un hôpital* » ou, enfin, « *affectation à une zone de réimplantation* ».
- « *immatriculation* » était synonyme de « *maintien provisoire en vie* » ; ce mot n'était même pas synonyme de « *affectation à un poste de travail à Auschwitz* », mais tout simplement « *admission au camp d'Auschwitz* » ou plus banalement, comme en témoignent les immatriculations de nouveau-nés, synonyme de « *inscription à l'état civil d'Auschwitz* ».

Il reste cette question lancinante sur le sort réservé à ces centaines de milliers de personnes jugées inaptes au travail et donc non immatriculées : il est évident qu'on ne les a pas gazées mais réimplantées. Mais où et comment ? On ne trouve formellement aucune information à ce sujet dans le *Kalendarium* (sauf la mention « *S.B.* » en face de certaines sorties du camp des femmes ainsi que nous l'avons vu plus haut, mention qui ne peut pas être synonyme de « *mise à mort* »), bien que Danuta Czech donne l'impression d'avoir fait un travail honnête ; autrement, elle n'aurait pas rapporté le genre d'informations dont nous venons de donner des extraits et qui ne sont pas en faveur de la thèse des gazages qu'elle défend.

Toutefois, il est à craindre qu'un certain nombre d'informations qui pourraient, objectivement, conforter la thèse des réimplantations, soient dénaturées ou laissées dans l'ombre -peut-être inconsciemment- du fait du dogmatisme des historiens. Voyons par exemple la liquidation, si souvent racontée et dont nous avons déjà parlé en annexe 8, des juifs venus de Theresienstadt :

En mars 44, les Allemands décidèrent, dit D. Czech sur la base, bien entendu, de témoignages, de tuer les juifs de Theresienstadt qui vivaient en famille au camp BIIb et qui étaient arrivés en septembre 43. Ils les transfèrent au camp de quarantaine BIIa pour accréditer la thèse d'un transfert prochain dans le camp de travail de Heydenbrech. Ces juifs y reçurent la visite des médecins du camp qui leur distribuèrent des médicaments à emporter, mais ce n'était là qu'une manœuvre pour les rassurer. Diaboliques, les Allemands les autorisèrent à envoyer des cartes postales à leurs amis restés à Theresienstadt mais ne les postèrent que 3 semaines plus tard. Dans la nuit du 8/3/44, ils firent monter ces juifs dans des camions, qui les conduisirent au crématoire (les femmes au Krema III, les hommes au Krema II). Les 3.791 juifs victimes de cette

[13] Carlo Mattogno, « 'Sonderbehandlung' (...) », *op. cit.*, p. 136 sqq.

opération y moururent en chantant l'hymne national tchèque, l'Internationale, la Hatikwa et le Chant des Partisans.

On passera sur l'impossibilité d'éliminer tous ces corps au cours de la nuit qui suivit, sur ce subterfuge du transfert au camp de quarantaine (D'après Vrba, comme nous l'avons vu en annexe 8, ils étaient déjà en quarantaine : plus exactement, ils avaient été enregistrés à leur arrivée sous la rubrique « *Traitement spécial après quarantaine de 6 mois* ».), et sur d'autres invraisemblances, pour ne retenir qu'un détail : les camions, en sortant du BIIa, ne tournèrent pas à gauche, c'est-à-dire vers les crématoires, mais à droite, c'est-à-dire vers la gare ! C'est là le genre de détail qui n'arrête pas les historiens : les Allemands, expliquent-ils, ont décidé de faire un détour pour « *donner l'impression de se diriger vers la gare* » et ainsi tromper les juifs ! Tout homme sensé devrait pourtant bien admettre qu'il a tout de même bien fallu à un moment que les camions obliquent vers les crématoires ! Décidément, quand on croit à une chose, et plus encore quand on veut y croire, tout, y compris les faits contraires, alimente cette croyance.

Annexe 10 - Les révisions du CIA

Le CIA (Comité International Auschwitz, qu'on ne confondra pas avec l'agence de renseignement américaine) est une association juive présidée jusqu'il y a peu par le Pr. Maurice Goldstein, ancien détenu lui-même et dont l'un des buts avoués est de combattre les révisionnistes. Il est intéressant d'analyser ses déclarations de 1985 à nos jours [A 1996 en fait car avec le départ puis la mort de M. Goldstein, on n'entend plus guère parler de l'association.] sur le nombre de morts d'Auschwitz et, parallèlement, sur la nécessité de législations d'exception limitant le droit à la liberté d'expression des révisionnistes et, de ce fait, le droit à la liberté d'information de centaines de millions d'Européens.

- En mars 1985, à Auschwitz, M. Goldstein fustigeait les « *nostalgiques du fascisme allemand* [qui] *tendent de minimiser et de nier l'importance des crimes nazis* ».
- En décembre 1985, à l'inauguration d'une exposition au siège de l'ONU, M. Goldstein dénonçait les « *pseudo-historiens* » qui « *tendent de minimiser surtout le nombre de victimes juives et de nier même l'existence des chambres à gaz d'Auschwitz* ». Et M. Goldstein de réaffirmer le dogme :

« *En quatre ans de temps, 400.000 prisonniers ont été immatriculés et tatoués à l'avant-bras. On ne connaîtra jamais le nombre exact de victimes exterminées par les nazis à Auschwitz, car 60 à 80% des Juifs et des Tziganes étaient gazés le jour même de leur arrivée, sans immatriculation, donc sans trace administrative. D'après diverses sources, on peut estimer leur nombre à près de 4.000.000.* »

Cet extrait montre en outre, si besoin en était, de quels à-peu-près se contentent les historiens, car un calcul élémentaire indique que si les 400.000 immatriculés représentent 20 à 40% des déportés (puisque les non-immatriculés, qui étaient gazés, représentaient 60 à 80 % des arrivants), c'est qu'Auschwitz a accueilli 1.000.000 à 2.000.000 de déportés et donc n'a pas pu en exterminer davantage et notamment pas 4.000.000 ! (A noter que Elie Wiesel, prenant la parole après M. Goldstein, parla lui de « *plus de 2.000.000* » de morts !)

- En mai 1988, le CIA fustige à nouveau ces « *falsificateurs de l'histoire qui (...) tendent de minimiser le nombre de victimes des génocides juif, tzigane et slave (...)* ».
- En décembre 1988, devenu plus prudent, M. Goldstein ne parlait plus des fameux 4.000.000 et se limitait à parler de « *millions* » de morts : par contre, il continuait à réclamer la poursuite légale des gens qui ne partageaient pas ses croyances.
- En avril 1990, les pèlerins belges découvraient avec stupeur que les Polonais avaient enlevé du monument aux morts d'Auschwitz les plaques portant mention de l'extermination de « *4.000.000* » de morts. (Nous en reparlerons abondamment dans le tome 2.) M. Goldstein devait probablement être au courant de ce qui se tramait, car, en février 1990, il déclarait : « *(...) Mais les chiffres que des historiens discutent, nous, les rescapés d'Auschwitz, nous ne voulons pas y participer. On va se planter et cela ne change rien. Nous savons que les chiffres sur lesquels les historiens travaillent varient entre 1.650.000 et les fameux 4.000.000. Jamais on ne connaîtra le nombre exact.* »
- Ainsi que nous le verrons, le CIA donnait son accord début 1993 à l'inscription de la mention « *quelque 1.500.000 (...) majoritairement juifs* » sur le monument. Ce chiffre, rappelons-le, est contesté par de nombreux historiens, dont Hilberg, qui en est à 1.200.000, Pressac, qui en est à 630.000/710.000 et, bien entendu, les révisionnistes, qui en sont à un peu plus de 100.000.
- Fin 1993, dans un document à but pédagogique (*sic*) publié par le Ministère de l'Education de la Communauté Française de Belgique en collaboration avec la Fondation Auschwitz, l'extrait du discours à l'ONU de M. Goldstein en 1985 est repris -sans référence explicite- mais révisé comme suit :

« *On ne connaîtra jamais le nombre exact des victimes directement assassinées à Auschwitz-Birkenau, car entre 60 et 80 % (et parfois jusqu'à 100 %) des Juifs étaient gazés dès leur arrivée. Les historiens estiment à plus de un million le nombre de Juifs exterminés sans avoir été immatriculés.* »
- On est donc passé de « *près de 4 millions* » à « *plus de un million* » tout en maltraitant ceux qui contestaient le premier chiffre et même en réclamant leur emprisonnement !
- Enfin, en 1995, dans un article de 4 pages paru dans *Télémonde*, le baron Goldstein ne citait plus aucun chiffre du tout ! Il ne réclamait même plus l'emprisonnement de ses contradicteurs : il est vrai qu'il avait obtenu que soit enfin adoptée la loi antirévisionniste qu'il réclamait !

Annexe 11 - La tragédie de Bergen-Belsen

Chaque fois qu'Israël veut s'assurer notre silence sur ses turpitudes, il réactive la machine à culpabiliser : aux ordres, notre télévision nous reparle donc de l'extermination des juifs et nous remontre le plus souvent les célèbres et tragiques images prises à Bergen-Belsen, notamment celles de cadavres poussés dans des fosses par un bulldozer anglais. C'est adroit (Cela marche à chaque fois !) mais malhonnête : en fait, ces images étaient initialement destinées à décharger les Britanniques de leurs propres turpitudes et elles ont été récupérées par les exterminationnistes.

1. En effet, ces images sont sans rapport avec le génocide des juifs, vu que Bergen-Belsen n'était pas un camp spécifiquement juif bien que de nombreux juifs y aient été internés ; Bergen-Belsen était, en effet, un camp pour juifs privilégiés (juifs destinés à être échangés) puis, finalement, il devint un camp-hôpital où la détention était moins dure qu'ailleurs et vers lequel d'ailleurs les Allemands ont dirigé un certain nombre de malades d'Auschwitz.

2. Bergen-Belsen fut finalement submergé par les déportés évacués des camps de l'Est ; prévu pour 3.000 personnes, Bergen-Belsen reçut en fin 1944/début 1945, quelque 50.000 personnes (dont, semble-t-il, une moitié de juifs). Et cela au moment où le camp connaissait des difficultés grandissantes du fait de la détérioration de la logistique allemande, détérioration due au fait que les avions alliés écrasaient les villes et les usines allemandes (dont les usines alimentaires et les usines pharmaceutiques) ; les moyens de communication étaient aussi visés et, d'une façon générale, les avions alliés s'attaquaient à tout ce qui bougeait (même aux civils et aux secouristes de la Croix-Rouge) ; de la sorte, l'approvisionnement du camp, déjà problématique en période normale, était devenu déficitaire, notamment en produits de désinfection (le fameux Zyklon-B) et en eau. (La canalisation avait été coupée lors d'un bombardement.) En avril 1945, le Reich s'effondra et le chaos s'installa dans un pays entièrement détruit (Les civils allemands -qui étaient, bien entendu, dans une situation enviable par rapport aux internés- souffraient également : par exemple, en août 1945, à Berlin, 4.000 personnes mouraient chaque jour.) ; il devint impossible aux responsables des camps d'assurer la survie des internés.

Ce qui devait arriver, arriva : le typhus se déclara au milieu d'internés en surnombre et affamés et ce fut la catastrophe.

On notera que Sidney Bernstein, qui était chef des services cinématographiques de la section alliée de la guerre psychologique, essaya de réunir d'autres images aussi choquantes dans d'autres camps, mais il n'en découvrit qu'à Dachau et encore plus rares et moins dantesques que celles de Bergen-Belsen. [1] Ailleurs, Bernstein ne découvrit rien de semblable, surtout pas à Auschwitz (libéré 3 mois plus tôt).

Les images de ce cas à part et paradoxal que fut le camp-hôpital de Bergen-Belsen sont certes horribles, mais il est malhonnête de s'en servir pour nous faire croire que ces horreurs étaient délibérées.

3. Il y a plus grave encore : dans cette catastrophe, la responsabilité des Anglais fut écrasante et ce ne sont pas les révisionnistes qui le disent. Par exemple, Annette Wieviorka commente sans ménagement le comportement des Anglais et de la sorte, décharge quelque peu les Allemands. [2]

En effet, les Anglais (du moins l'avant-garde) prirent le camp le 15/4/1945 et, bien qu'ils disposassent de vivres en abondance, ce qui n'était pas le cas des Allemands, la situation alimentaire ne s'améliora pas aussitôt et la

[1] Pour Dachau, où le typhus s'est déclaré aussi en fin 1944, on possède des renseignements très précis sur l'évolution de la mortalité. R. Faurisson a donné (d'après des sources officielles françaises confirmées par des sources américaines) les chiffres suivants :

- du 11/5/1941 au 1/11/1944, en près de 3 ans et demi, il y a eu 4.139 morts (3 à 4 morts/jour)
- du 1/11/1944 au 1/5/1945 (Le camp a été libéré le 29/4/1945, soit 2 jours plus tôt.), sur 7 mois, il y a eu 15.361 morts (72 morts/jour)
- du 1/5/1945 au 31/7/1945, sur 3 mois d'administration américaine, il y a eu environ 1.900 morts (21 morts/jour)
- Au total, 25.613 internés sont morts à Dachau, la majorité au cours de l'épidémie de typhus provoquée par l'effondrement du Reich.

[2] Cette attitude inattendue -du moins pour ceux qui ont perdu confiance dans les historiens- pourrait avoir deux raisons :

- Les témoins, dont Simone Veil, qui y perdit sa mère, sont formels et le disent : les Anglais amplifièrent la catastrophe.
- Les images de Bergen-Belsen pourraient banaliser l'horreur, qui doit rester le monopole d'Auschwitz.

Habituellement, les historiens non seulement chargent les Allemands tant qu'ils le peuvent, mais sont réticents à les décharger quand la vérité l'exige. On sait par exemple que les Soviétiques liquidèrent quelque 5.000 militaires polonais à Katyn (et d'autres ailleurs) et ce lieu est devenu symbolique pour les Polonais. Ce crime fut longtemps imputé aux Allemands et ce n'est que sous Gorbatchev que les Soviétiques admirent qu'ils en étaient les auteurs. En 1990, est constitué un comité d'honneur « *Katyn 1940-1990* ». Paul Halter, président de la Fondation Auschwitz, a cru bon d'avertir les personnalités sollicitées pour faire partie de ce comité des « *conséquences possibles d'une telle initiative en ce sens qu'elle risque d'alimenter certaines tendances actuelles fort dangereuses qui œuvrent pour une certaine banalisation des crimes et génocides nazis.* » ; en conséquence, P. Halter les invitait à la « *plus grande prudence* ». Bref, à ne plus croire à Katyn, on finirait par douter d'Auschwitz, de sorte que la vérité n'est pas bonne à dire quand elle permet de décharger les Allemands. On ne saurait d'ailleurs mieux faire qu'en citant à nouveau P. Halter, qui disait, en d'autres circonstances mais à la même époque, : « *Il y a des vérités qu'il est inopportun de dire à certains moments, c'est tout à fait évident.* »

situation sanitaire pas davantage : pire, elle s'aggrava même et c'est plus de 15 jours après la libération du camp que l'épidémie de typhus prit l'ampleur qu'on sait pour atteindre son apogée le 15 mai, c'est-à-dire un mois après l'arrivée des premiers Anglais : or, la période d'incubation du typhus est de 10 à 14 jours ! A ce moment (début mai), les Anglais confinèrent le camp dans une « *rigoureuse quarantaine dont les effets sur les détenus sont ravageurs* » et mélangèrent bien-portants et typhiques (comme Höss l'avait déjà fait à Auschwitz à l'été 42 avec les résultats catastrophiques qu'on sait). Ce n'est qu'à la mi-mai que les Anglais acceptèrent de laisser partir les bien-portants après une opération de « *sélection* » qui a dû rappeler Auschwitz à ceux qui y avaient été internés. La conclusion de A. Wieviorka est claire : « *Compte tenu de la date de libération du camp, [le rapatriement] fut celui qui prit le plus de temps et ce délai eut des conséquences tragiques pour des détenus qui moururent massivement* ». Les Anglais portent une lourde responsabilité, que, bien entendu, ils reportèrent entièrement sur les Allemands.

4. Bien entendu, les historiens en ont rajouté et ont donné des estimations du nombre de morts qui ne correspondent pas à la vérité ; en fait, on peut estimer qu'il est mort 8.000 détenus avant la libération du camp et 14.000 par la suite. [3]

[3] Pour une histoire plus complète de cette tragédie, voyez Mark Weber, « *Le camp de Bergen-Belsen : l'histoire occultée* », *Akribèia*, n° 4, mars 1999, p. 20-36

Annexe 12 - Un exemple de supercherie : les cheveux d'Auschwitz

Le texte qui suit est extrait des « *Écrits révisionnistes* », Volume I, édition privée hors-commerce, 1999, p. 306-309, du professeur Robert Faurisson. Ce texte a été rédigé le 12 mars 1982. Il est toujours d'actualité.

Robert Faurisson : *Les cheveux d'Auschwitz*

Une certaine Ruth Abram-Rosenthal vient d'écrire dans le journal hollandais *Handelsblad NRC* du 6 mars 1982, sous le titre « En Pologne l'antisémitisme continue de vivre » :

« Des écoliers qui visitent les anciens camps de concentration tels ceux de Treblinka, Birkenau et Sobibor reçoivent des brochures où ils peuvent lire que les gazages sont des inventions juives. On suggère aux enfants, lors d'une visite prochaine chez le coiffeur, d'envoyer leurs cheveux coupés à l'instance commémorative d'Auschwitz pour que celle-ci puisse les ajouter à sa fallacieuse collection de cheveux. »

Personnellement, pour des raisons que je n'ai pas envie de développer ici, je dirais que la journaliste hollandaise a été la victime d'une provocation ; ou peut-être sait-elle fort bien qu'il s'agit d'une provocation et que cela l'arrange de chercher à nous faire croire que des antisémites polonais seraient à l'œuvre.

En revanche, ce qui est sûr, c'est que la collection de cheveux présentée derrière l'une des vitrines du musée d'État d'Auschwitz est bel et bien fallacieuse. En effet, tout ou partie de ces cheveux rassemblés en 1945 ne venait pas des camps d'Auschwitz ou de Birkenau mais... d'une usine de tapis et peluches, sise à Kietrz ! Cette ville de Kietrz se situe, à vol d'oiseau, à environ quatre-vingt-dix kilomètres à l'ouest d'Auschwitz, à proximité de la frontière tchécoslovaque. Une expertise polonaise du 27 mars 1947 portant sur quatre kilos deux cents de cheveux saisis dans cette fabrique permettait de découvrir des traces d'acide cyanhydrique dans des cheveux ainsi décrits : « *de teintes peu variées : blond foncé, châtain pour la plupart, certains légèrement grisonnants* ». Cette présence d'acide cyanhydrique était normale puisque, aussi bien, l'usine devait désinfecter les cheveux avant d'en faire des tapis ou des peluches et que les Allemands, comme beaucoup d'autres peuples, avant et après la guerre et encore aujourd'hui, utilisaient ou continuent d'utiliser le Zyklon B (qui est un absorbant d'acide cyanhydrique) quand il s'agit de désinfecter quelque matériau que ce soit et surtout des cheveux, avec leurs impuretés, leurs poux et leurs lentes. Mais le fameux juge d'instruction Jan Sehn, de Cracovie, célèbre pour avoir interrogé Rudolf Höss et bien d'autres Allemands responsables du camp d'Auschwitz, s'empressa d'y voir une preuve de crime. Il fit saisir ces cheveux et les proposa au directeur du musée d'Auschwitz qui les accepta. De Cracovie, le 6 mai 1947, Jan Sehn écrivait à la Commission centrale d'investigations sur les crimes allemands en Pologne (lettre n° 366-47) :

« Je considère comme le moyen le plus sûr d'assurer la conservation de ces cheveux leur remise au musée national d'Auschwitz, ce qui garantira leur conservation dans l'état dans lequel ils se trouvent actuellement et permettra pendant longtemps de s'en servir, si besoin est, comme preuve matérielle [contre les accusés]. »

« Je me suis entendu à ce sujet avec M. Wasowicz, directeur du musée, qui s'est déclaré prêt d'en assurer, par ses propres moyens, le transport de Kietrz à Auschwitz pour les garder, d'une part, comme objets d'exposition, et, de l'autre, comme éléments de preuves susceptibles de servir à l'avenir. »

Et c'est ainsi, pensera le touriste d'Auschwitz, que la magnifique tresse blonde qui trône au milieu du tas de cheveux qu'on lui présente aujourd'hui comme ayant appartenu à des femmes « gazées » peut très bien avoir appartenu à une Silésienne allemande qui aurait sacrifié sa chevelure à l'effort de guerre allemand.

De toute façon, ces étalages muséographiques de cheveux, de lunettes, de blaireaux, de chaussures, de béquilles n'ont pas grand sens. Dans toute l'Europe en guerre, chez tous les coiffeurs, on faisait de la récupération de cheveux. On « récupérait » d'ailleurs et on rassemblait dans toutes sortes de dépôts toutes sortes de matériaux ou d'objets. Dans les usines, dans les prisons, dans les camps de travail ou de concentration, on utilisait une main-d'œuvre considérable pour le traitement ou le retraitement de ce qu'on avait récupéré. Certains camps de concentration contenaient de véritables usines de fabrication de chaussures ou de vêtements. Aujourd'hui, le touriste abusé se voit présenter tous ces objets comme autant de preuves de la barbarie allemande. Il est sûr que certains de ces objets ont pu appartenir à des internés dépouillés après leur mort. Mais il en allait de même pour les dépouilles des populations civiles allemandes recueillies, après chaque bombardement, par des équipes d'internés conduites sur les lieux à déblayer. Il en allait de même pour les dépouilles des soldats allemands concentrés dans des dépôts militaires.

L'Allemagne était engagée dans un formidable conflit et subissait un blocus presque total. On essayait de gâcher le moins possible et de récupérer le plus possible.

Mais le touriste est si facile à tromper. Pourquoi ne pas en profiter ? C'est un rêveur. Nourrissons ses rêves, n'est-ce pas, surtout s'ils sont malsains. D'Auschwitz, qui fut un lieu de souffrances et de drames, les communistes polonais ont fait une sorte de Disneyland.